

L'étranger
RAL, M

Cahiers de la **R**evue d'**A**rt et de **L**ittérature, **M**usique

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISSN: 1958-752X

ISBN: 978-2-35554-023-3

EAN: 9782355540233

Dépôt Légal: octobre 2007

25 €

Copyrights:

© 2007 Le chasseur abstrait éditeur

© 2007 à leurs auteurs respectifs

Sommaire du cahier

Moi Victorino Flores : photo-graphe

(p.4)

- un bout de pellicule narré par
Nacer Khelouz -

Préface

RAL,M & L'ANCRAGE

une affaire à suivre... *(p.14)*

- Nacer Khelouz -

I - L'INCONSCIENT

Figures de l'autre *(p.16)*

II - MOI

Figures de soi *(p.54)*

III - L'HISTOIRE *(p.166)*

IV - LA TERRE *(p.230)*

Sérénade & Serenada *(p.308)*

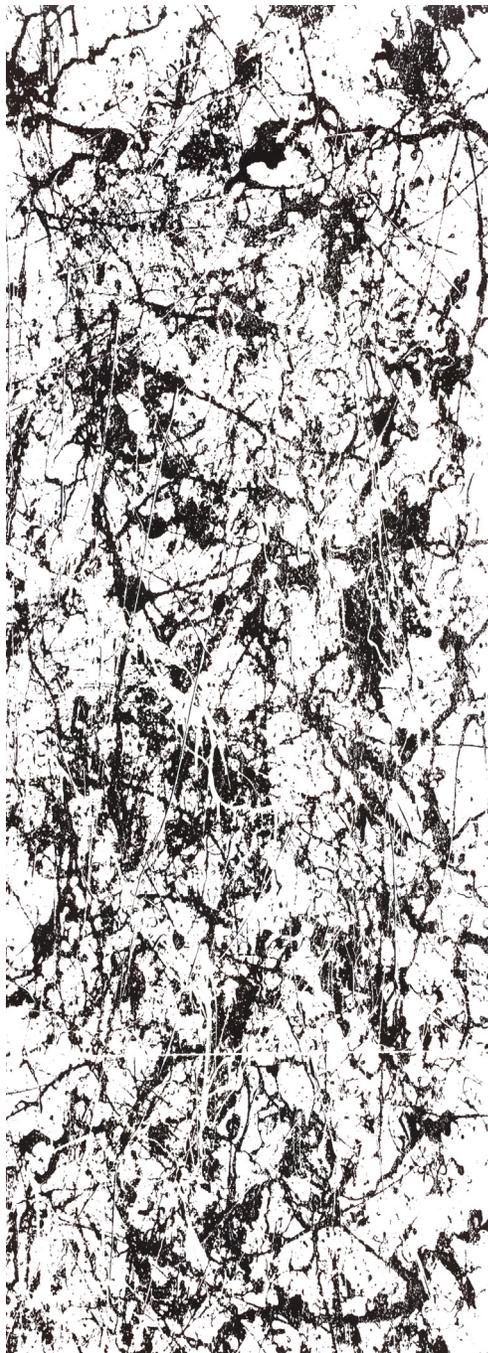
- Patrick Cintas &

Marta Cywinska pour la traduction polonaise
& Valérie Constantin pour la mise en images



Mis en pages par:

Valérie Constantin



Un bout de pellicule narré par Nacer KHELOUZ

Moi Victorino Flores : photo-graphe

Un jour, sans doute une nuit de chagrin, il fallut plier bagage. À peine le temps de comprendre la singularité de la situation qui fut la mienne. Tant pis, je me promis d'y remédier dans ma tête (pensez-vous, un remède de tête !), avec mes blessures et mes rêves emprisonnés dans quelques bobines. La furie d'un certain système ni la diabolique machine à fabriquer du mensonge érigé en Morale politique n'auront eu raison de ma liberté. Tout bien pesé. Alors, léger, j'ai marché, marché longtemps avant d'atteindre ces rives de départ, de renoncement, d'espoir, de désespoir, de translation, de fracture...de commencement, recommencement. J'ai marché et mon appareil me fit oublier qu'il était mon seul bagage. Quitter ce pays parce que d'autres l'ont ainsi décidé. Je me suis empressé envers et contre tout de l'emmener avec moi dans ce filament si fragile, si essentiel. Ses hommes, ses femmes. Et ses enfants.

Photo 1

(soldat ou garde mobile avec un appareil photo qui semble le guetter hors champ)

Tout embrasser. Tout ce qui participe du vivant car je ne suis pas encore mort. Des poses et des figements comme si devant mon objectif leurs corps raides et dignes m'invitaient à l'enracinement dans cette terre qui nous a unis mais que je quitte déjà. Que de fois, j'ai posé genou à terre pour m'étourdir au milieu de ses effluves anciens ! Mes flashes sont un instant mais un instant de crépitement. De palpitations. Mes instantanés, une pluie de rêves qui passent ; mais qui s'attardent à mes aurores venues. Je tente de répandre mes mots dans ceux de mes semblables. Mes images doivent en être pleines.

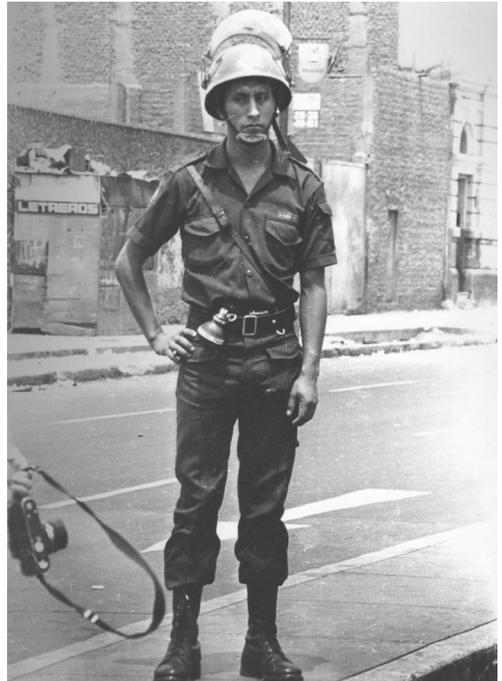


Photo 2

(les deux enfants face au muret de pierres)

Des valises entières de mots, de sons, de fugitives postures aux objectifs inavoués. Si seulement on m'avait donné le temps ! Ce matin-là, le café était encore chaud mais je dus me résoudre à sa saveur incendiaire. Je porterai au loin, et avec la joie contenue de mon sud, les stigmates d'une brûlure qui me vient du fond de mon histoire. À peine entrevues, à peine entrecroquées dans ma tête, ces images du devenir me prennent à témoin. Avant de les mettre sur pellicule, il y eut ce dialogue, cette reconnaissance mutuelle : mes images me parlent et à mon tour désormais de les parler, de loin en loin.

Me voici donc de l'autre côté. Moi qui m'étonnai souvent à l'idée qu'un artiste puisse être de l'autre côté : de l'objectif, de la caméra, scripteur industriel de ces métaphores qu'il ne partagerait pas. Non, mon art ne saurait me ressembler s'il n'était d'abord conçu depuis mon individuation. C'est ainsi que je me raconte en racontant tel enfant au sourire espiègle et qui semble tourner le dos à la déchéance de telle vieille courbée par l'alcool du pauvre. C'est ainsi que ce poulbot affleure mon champ. Il bouscule mon cadrage puisqu'il y entre avec effraction. Mes gamins ne savent pas bien se tenir. Souvent, je les vois qui s'amusent. Je les pardonne s'ils jouent à se jouer de mes *impressions*. J'en suis ; moi qui fus à la fois cet enfant et cette vieille. Je fus à la fois grandeur et décadence. Misère et richesse. Il est des fois ou je me dis que je ne suis ni misère ni richesse. En décalage. Simplement.



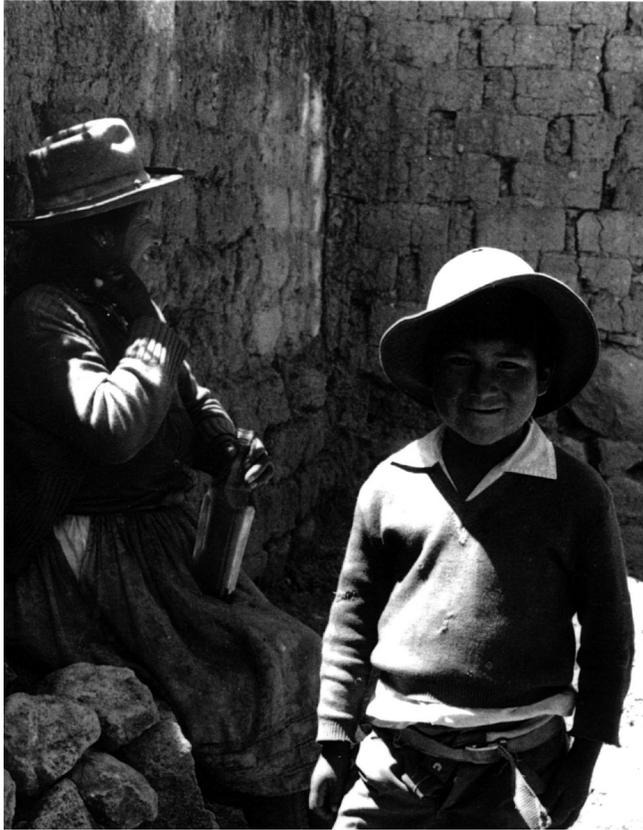


Photo 3

(une vieille en arrière plan et un gamin coiffé d'un chapeau au premier plan ; toute l'espièglerie dans le regard)

Mon art est mon enfant tandis que je suis l'enfant de mon art. Dites-moi donc quelle autre perspective ?

Photos 4 & 5

(la mère et son enfant) & (deux gamines dont une sourit à l'objectif tandis que l'autre sourit à la première)

Ainsi de proche en proche – c'est-à-dire à mesure que je m'éloignais des miens – mon exil prit toute sa dimension universelle. Surtout quand Paris m'ouvrit les bras car – voyez-vous – je n'eus point comme tout créateur ce premier exil. Celui qu'on nomme si outrageusement l'exil de l'artiste. Regard distancié, comme quelqu'un qui regarderait du port le bateau de sa vie prendre le large sans lui. Ça nous fait une belle jambe ! Mon exil, lui, est un arrachage aux miens et ce de manière irréductible. D'aucuns retourneront toujours vivre parmi les hommes, quant à moi... ma carte dit « Réfugié ». Alors d'une sage lenteur, je tente d'habiter tous les refuges, tous les havres et toutes les alcôves où la paix est à l'honneur. Je suis un réfugié qui se discipline à l'épreuve des lieux nouveaux... mon art, quant à lui, cet étrange monstre indomptable...

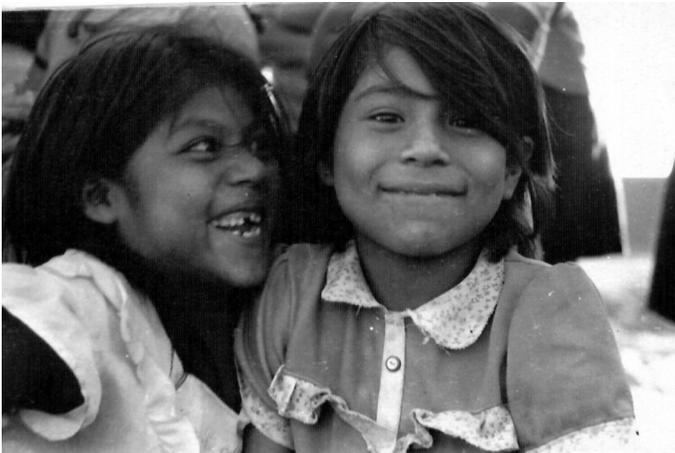




Photo 6

(photo de gamin en gros plan ; l'objectif semble les faire se tenir serrés les uns contre les autres. L'objectif les surprend ; seul un d'entre eux à son tour surprend l'objectif)

Des enchevêtrements de tuyaux telle une arithmétique à résoudre sans cesse. Quelqu'un a crié puis a applaudi : *on n'a pas de pétrole mais on a une raffinerie*. Beau-bourg la nuit ! Comme le jour. Le Savoir s'est payé bien des têtes alentour. Drogés et mal assurés, mes clochards en voie d'esthétisation. Touristes et mitraillage. Caméra et photos numérisées. De toutes celles que l'on peut effacer aussitôt prises. Palimpsestes modernes. Mes illusoires images qui n'appartiennent plus au mouvement premier ; que l'on peut ainsi refaçonner, poétiser sur place.

Je vis un homme s'approcher soudainement du Numérique de tel touriste médusé qui esquissa un geste vers son porte-monnaie. Erreur focale. Notre quidam n'a d'yeux que pour son image encadrée dans la petite lucarne dont il entend discuter la valeur artistique. S'engage une négociation surréaliste qui vit notre homme défendre avec une tranquille assurance l'image à donner de lui-même. *C'est vu à Paris*.

Photo 7*(photo de clochard parisien)*

Regardez donc comme de ce côté-ci du monde, le brasier s'accorde une pause-pipi face contre mur; à ne point confondre avec le pouvoir d'autorité face contre face. Du moins feins-je de croire à un simple dialogue puisque aussi bien, me souffle-t-on, une photo n'est pas la réalité de la réalité. Bon.

**Photos 8 & 9**

(photo de deux pompiers s'accordant une pause-pipi) ☹ (photo où un flic est face à un jeune : œil contre doigt pointé)





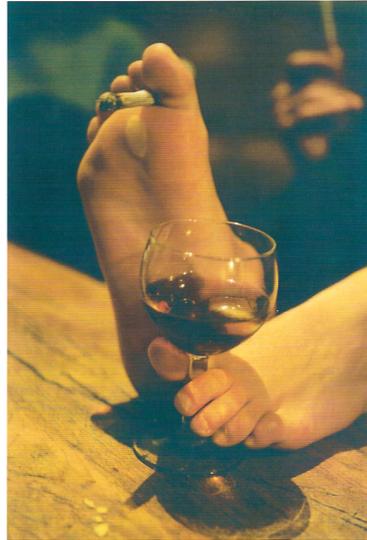
Photo 10
(portraits de femme et d'homme / donner à voir)



Je continue donc à marcher, chaussé de mon appareil et j'ai bien envie de croire qu'un verre de vin rouge marié à de jolis pieds nus sans visage valaient bien le détour. Qu'on est loin de mes gerçures d'antan qui n'ont pu fumer le calumet de la paix !

Photo 11*(un verre de vin, de la fumée et des pieds)*

Envie de voyager de nouveau. Pour avoir le sentiment qu'il n'y a rien d'inatteignable, même pas mon Pérou natal qui m'est refusé, censuré et raturé en moi par des fantômes en costumes kaki ou en cravates, c'est selon. Je suis allé au bout de la Chine pour exorciser mon Pérou perdu. Ce désir irréprensible de me mouvoir par ma propre volonté parvient quelquefois à supplanter le cruel déficit du moi premier, celui des Cordillères, du pays quoi. Moi, le passant.

**Photo 12***(la place rouge avec en arrière plan le portrait de Mao)*

Pérou, **P**aris, **P**ékin, puis un peu du **P**érou à **P**ékin. Du **P**aris dans **P**érou. **P**ari gagné, **p**ari perdu. Des **P**-aix en cascade, à chercher, à inventer. Paris avec ses **p**ompier*s* qui **p**issent en paix. Mes **P** comme roter devant toutes les images **p**olicées. Je me gargarise, m'embourgeoise et me parisianise. À coup de bouts de ficelle. Mon histoire est celle de tous les autres hommes. Solidarité abyssale qui, patiemment, travaille au tissage de la chaîne humaine. Les chaînons manquants ne sont que des appels à la sérieuse fantaisie des créateurs.

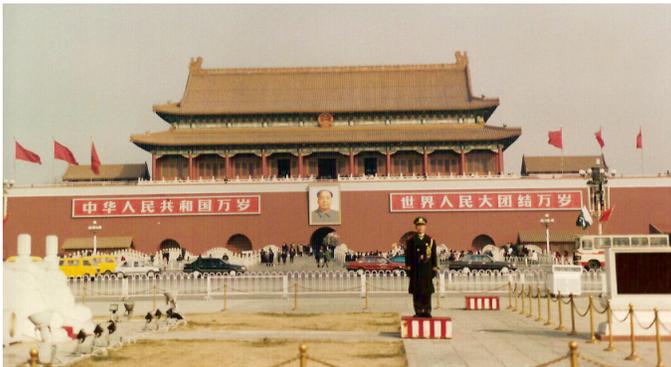


Photo 13*(photo d'enfants en ordre puis cassant cet ordre)*

Tenez, les voici de retour les figements. La Révolution sous l'œil scrutateur de l'Auguste Gardien du Temple. Mes images tentent ce forçage des lignes à l'image du souvenir. Épreuve Monumentale pour avérer l'Homme debout et la tête au nimbe astral. La pensée qui pense. Chercher l'homme derrière le monument.

Photo 14*(les sculptures)*

Mais je marche et mon regard est ployé; dans mes chaussettes. Comme à ras du sol; qui se saisit de ce tumulte silencieux, de ces souffrances rentrées. Mes ouvriers péruviens se mettent à prendre le costume pékinois, à en embrasser les codes, les tics, les réflexes de frères de classe, par *vocation*. Or, tous les pauvres du monde se ressemblent. Ils ont faim. De dignité. Souveraine et sourde est leur histoire collective qu'ils se racontent par-delà les rives, les océans, les tempêtes et les révolutions. Prenez tout cela dans n'importe quel sens.

Photo 15
(le clochard pékinois)



Mes images à moi engloutissent Paris dans Pékin, procèdent par morcelage pour me conduire tout naturellement vers ce Pérou qui s'éloigne, qui se rapproche. Un mirage et une illusion d'optique qui font du flou de ma photo sa plus belle part à la vie.

Photo 16
(photo de l'artiste)

Mes odeurs sur pellicule, mes pas me guident ailleurs, ici et là... toujours flanqué de ma faucille à moi, qui est... mon appareil, ma pellicule. Mon regard qui tente de voler un bout de l'école communale... qui regarde le savoir depuis la fenêtre du dehors, au vent pour battre en retraite...



Photo 17
(photo de l'enfant regardant par la fenêtre)



RAL,M & L'ANCRAGE : une affaire à suivre...

Nacer Khelouz

Université de Pittsburgh

«J'ai ramassé dans la rue un de ces êtres sans lendemain (un enfant). Il tuait le temps gaspillé par son père ou sa mère, je ne sais plus.»

Voilà de ces phrases qui vous sautent aux yeux. Elles vous arrêtent et vous forcent à mimer le geste de se baisser pour cueillir. Ramasser, mais quoi ? (Un enfant) nous dit Patrick CINTAS. Et n'allez pas imaginer que le reste de la phrase n'est pas de lui. Je vous le rappelle seulement si vous l'avez déjà oublié. Entre parenthèses, (l'enfant). Est-il donc prisonnier ? On peut le penser en effet. Mais moi, je me suis plu à y voir les bras de dame Poésie qui enlacent, mais dont on se douterait bien qu'ils étouffent autant qu'ils protègent. Pas de temps à perdre, je me suis à mon tour penché sur le trottoir de Pittsburgh pour ramasser un poème. Tuer le temps, puis gaspiller ce qui en reste. La poésie promise par Patrick CINTAS a intérêt à tuer le temps. Mais tout de même, quelle idée d'aller ramasser des poèmes (pardon des enfants mais c'est quand même pareil) dans la rue !

De toute façon, poursuit Patrick, «sa mère [l'enfant ? le poème ?] et son père ne faisaient

qu'un.» Un autre enlacement sidéral. À moins que ce ne soit pour tromper le littérateur parasitaire. Celui-là il faudra s'en méfier, lui qui arrive toujours avant l'incendie. Prendre tout et pétrir la pâte. Malaxer les mots, et en organiser le roulis continu ; qui aspire. Les blessures aussi. L'art n'est-il pas un peu blessure à froid ? Et le poète d'errer dans la rue pour ramasser des brindilles de génie au milieu des poussières aériennes. Ce plongeon sans filet m'a plu. Et je ne vais plus citer Patrick car vous êtes intelligents et vous sentez ces choses-là. Autrement, gardez-vous bien d'être poètes si vous osez vous déchausser de peur de salir les moquettes des salons mondains. O Poète ! Songe seulement qu'il est des moquettes plus sales encore que la semelle de tes chaussures. Il m'est d'avis que tu devrais hanter les cimetières ; ces lieux où l'on creuse. Demandez donc à Nerval ! Ou plutôt à Baudelaire. Celui-là refuse de décoller depuis que sur la literie de la Divine, il y a de la soie en lieu et place des pieux qui empêchent de

dormir. Ô chevelure !

Patrick ne sait plus; moi non plus tant qu'à dire.

J'étais là le jour où la *RAL,M* a ramassé cet enfant dont le père et la mère ne faisaient qu'un. C'était le premier numéro et j'y suis allé de mon numéro de saltimbanque: un voyage politique chez les romantiques, y compris Hugo car celui-là a toujours droit de réponse. Patrick, promis c'est la dernière fois, m'invita à pousser l'idée au plus loin. Alors j'ai continué. Si loin que j'ai failli oublier qu'il y avait *L'Ancrage*, cet autre enfant ramassé dans la rue. C'est fou ce qu'il y a d'enfants qui traînent ! Mais je sais que cela ne vous dit rien *un ancrage*. Vous voyez de là où vous êtes des bateaux, des marins, des puttes, de la bière hollandaise et des pets. Et vous pourriez même vous croire (si, si) chez Camus ou mieux chez Brel. Pour vous désespérer tout à fait sachez quand même que tout est factice. On n'est même pas assez hardis pour fouler la côte espagnole ! Pardon de confesser cette maladie; on est de Pittsburgh. *Pitts-bourgeois* si vous avez des doutes sur notre honorabilité. Nul n'est parfait. Désolé de n'avoir aucun port à sentir les départs; aucun bateau à vous prendre sous sa houlette. Nous sommes décidément un drôle d'équipage dont l'ancre n'est que d'encre. Notre onde est là sur la surface de la feuille; il n'y a qu'à se pencher pour commettre des taches indélébiles (cela fait partie de votre initiation) sur vos beaux vestons. Nous avons, la *RAL,M* & *L'ANCRAGE*, décidé d'un commun accord de tracer nos premières lignes sur tous les beaux vestons, sur toutes les moquettes du monde.

Voici donc un ticket aller simple. Nous ne garantissons pas les retours. C'est notre première et dernière exigence. Ramer à la force du poi-

gnet. *Audaces fortuna juvat*. L'idée d'un tel rapprochement, un précédent entre deux revues des deux côtés de l'Atlantique, peut sembler étrange. Et bien justement. Nous traitons ici de *l'étrange*, de *l'étranger*. (Victor Grauer et Patrick opteront pour l'idée d'*Aliens*.)

De sorte que le moment ne pouvait pas être plus propice à l'aventure. *¡La aventura comienza con el hombre !*

Peu à peu l'oiseau n'a pas fait que son nid; il s'installe tout doucement. La collaboration avec la *RAL,M* nous a tous rajournis. *L'Ancrage* a vu le jour il y a de cela quatre années et la *RAL,M* a un an; tandis qu'aujourd'hui *RAL,M* & *ANCRAGE* ensemble, le temps d'une escale sont en train de naître sous vos yeux. On a toute la vie pour apprendre.

Rejoignez-nous, l'aventure appartient à ceux qui se penchent et ramassent des enfants dans la rue. Pour les tirer de l'oubli ? Cela, il est plus prudent de demander à Patrick CINTAS s'il l'a dit.

Mai 2005

I - L'INCONSCIENT

Figures de l'autre

1

- **L'étranger** -

Denise Pelletier (*p.18*)

2

- **Le partage de minuit** -

Benoît Pivert (*p.20*)

3

- **Venise sans Isadora** -

Artur Silvestri (*p.25*)

4

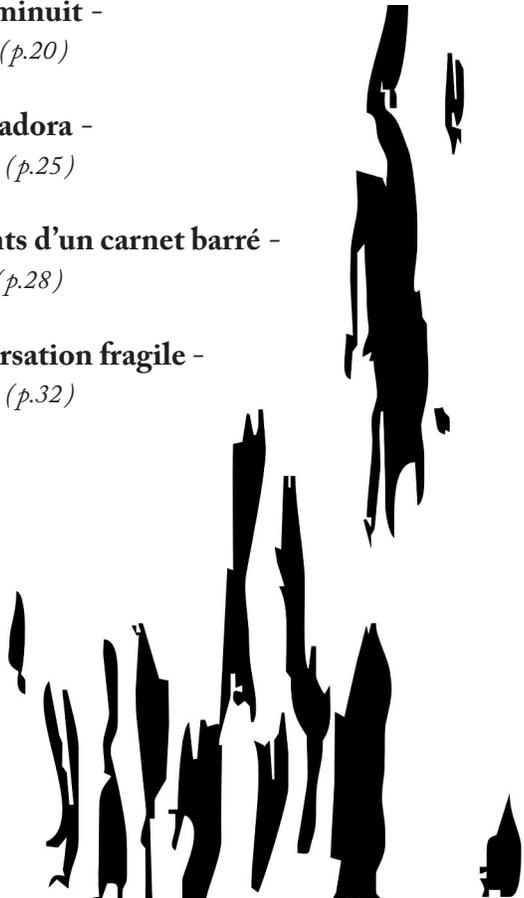
- **Araignée - Enfer - Fragments d'un carnet barré** -

Pascal Leray (*p.28*)

5

- **Fragment d'une conversation fragile** -

Patrick Cintas (*p.32*)





Valérie Constantin

Denise PELLETIER

L'étranger

L'étranger c'est le banc de neige à ma fenêtre à la fin de l'hiver,
le paysage qu'il engendre...
C'est le graffiteur qui me donne à voir
Le graffiti d'une langue autre sur un mur rose
La fenêtre voilée, embuée d'un matin inconnu
Les mots sur la plage laissés là par l'écume de mer
Ceux que le funambule a tracés sur la première neige
L'espace du dessin (le mien) pour le regardeur
Parfois l'enfant qui revient





Le partage de minuit

Il y a ceux qui viennent d'ailleurs et parlent une autre langue et ceux qui sont de nulle part, plus étrangers encore, plus radicalement autres...

Il était minuit passé. C'était la dernière rame. Le compartiment était à moitié vide. Une jeune femme entra, l'air faussement détaché. Difficile de dire si elle était encore étudiante. Elle devait avoir une vingtaine d'années. Elle portait de longs cheveux blonds. Sa pâleur donnait à son visage quelque chose d'un peu torturé et malgré une feinte assurance on devinait dans son regard un malaise qui n'était peut-être pas seulement le fruit de l'heure tardive. A bien y réfléchir, en dépit de cette serviette de cuir noire qu'elle tenait comme un bouclier, elle semblait plutôt sans défense et fragile dans son long manteau noir sur lequel ses cheveux retombaient en cascade.

A l'instant où elle s'assit, sa serviette lui glissa des mains et le contenu se répandit à terre. Dans le plus parfait désordre vinrent s'étaler des devoirs biffés d'encre rouge, des chemises cartonnées, quelques liasses de photocopies, des stylos et un paquet de mouchoirs en papier entamé. Avant même que la jeune fille ait eu le temps de se baisser, un clochard s'était précipité. Elle l'avait bien remarqué en entrant dans le compartiment, avachi à côté d'une bouteille

de vin aux trois quarts vide, débitant des monologues de pochard au cerveau embrumé. Il s'affala sur le contenu renversé de la serviette et saisit à pleines mains le monceau de papiers en désordre. Le visage de la jeune femme était écarlate. Elle n'avait pas encore relevé les yeux que déjà il lui semblait que le reste du wagon se moquait intérieurement de sa maladresse. Il devait même se trouver quelques bonshommes qui attendaient de la voir se baisser pour l'imaginer dans des postures obscènes. Dans l'immédiat, elle n'avait pas besoin de se donner cette peine. Sans qu'elle lui ait rien demandé, le clochard lui proposa ses bons offices. Son allure avait quelque chose de répugnant. Tandis qu'il lui parlait, de la salive coulait sur son menton. Son visage était celui d'un homme de quarante ans ravagé par la rue. Il portait une barbe de trois jours et des cheveux blonds tellement gras qu'on les aurait cru noyés sous une épaisse couche de gel. Sa chemise avait dû être beige autrefois. Elle était maintenant d'une couleur indéfinissable, maculée d'auréoles de graisse, de poussière et de vin. Dans un passé aujourd'hui lointain, son pantalon avait, lui, sans doute été kaki. C'était un de ces pantalons

de treillis qui avaient été à la mode quelques années auparavant et qu'il avait dû ramasser en fouillant dans une poubelle. Ses chaussures avaient traîné dans la poussière de toutes les rames et ne tenaient plus miraculeusement que grâce à deux morceaux de ficelle en guise de lacets. A travers le pantalon fendu par endroits, on apercevait des ulcères violacés qui mangeaient les chairs. L'odeur que dégageait le personnage était un condensé de toutes ses taches, une odeur de vieille graisse rancie, de sueur, de crasse et de vin. Sitôt qu'il levait le bras, il empestait un mètre à la ronde. S'avisant que les feuilles qu'il tenait entre les mains étaient des copies corrigées, il entreprit d'interroger la jeune fille sur son métier. Il supposait qu'elle était professeur et se mit en tête de la féliciter en se lançant dans un de ces discours pathétiques dont les ivrognes ont le secret. En bredouillant, il tenta de lui faire dire quelle matière elle enseignait. Il serrait les copies entre ses doigts comme dans un subtil chantage. Une pile de copies contre une confession, quelques feuilles en échange d'un semblant d'intimité. La jeune fille répondit avec un sourire un peu forcé : « Philosophie ».

Ce mot fouetta les sangs du clochard qui se lança dans une tirade avinée sur le sacerdoce de l'enseignement et la noblesse de la philosophie. Toutes ses phrases brinquebalantes étaient entrecoupées de félicitations qu'il tenait absolument à souligner d'une poignée de mains. La jeune fille regardait les doigts tendus dans sa direction. La crasse avait comblé les plis des paumes et les ongles étaient noirs. Le dos de la main était luisant de salive car l'homme n'arrêtait pas de s'essuyer la bouche en parlant. La jeune fille imagina soudain tous les yeux rivés sur elle. On allait la juger. En elle, la répulsion le disputait à la honte. A chaque seconde durant laquelle son immobilité se prolongeait, elle

sentait plus pesante la condamnation anonyme et silencieuse. Elle aurait aimé pouvoir être aspirée dans un grand trou noir et disparaître cent pieds sous terre. Elle se sentait autant prisonnière du regard des autres que de sa bonne éducation. Elle se maudissait d'être incapable d'arracher des mains du clochard la liasse de papier avec un sourire ferme et de quitter le wagon la tête haute. Elle maudissait sa fichue gentillesse, cette obsession stupide de ne jamais déplaire, de toujours traiter l'autre avec égard. Au prix d'un pénible effort sur elle-même, elle tenta d'amadouer l'homme par quelques paroles prononcées d'une voix douce sur la grandeur et les servitudes de l'enseignement de la philosophie. En dépit des propos qu'il avait tenus quelques instants auparavant, le clochard qui semblait avoir fait de la révolte un art de vivre s'époumonait maintenant dans un discours sur l'inutilité de l'enseignement auquel il opposait les leçons de la rue. Les professeurs ne savaient rien, n'avaient rien compris et étaient des bons à rien uniquement animés par le goût du pouvoir et des pulsions sadiques. Comme pour asseoir ses déclarations, il sortit du paquet qu'il tenait une copie corrigée. La jeune femme trembla à l'idée que dans son délire il en vienne à déchirer le devoir. En une fraction de seconde, elle imagina les explications embarrassées qu'il lui faudrait fournir pour justifier l'accident, les protestations de l'élève et les ricanements hostiles de la classe. Par chance, il se contenta de porter la copie à la hauteur de ses yeux et s'escrima vainement à déchiffrer l'appréciation rédigée à l'encre rouge. L'illisibilité de l'écriture augmenta sa fureur et malgré les brumes de l'alcool, il parvint à lancer une formule bien sentie sur la nécessité d'écrire clairement lorsque l'on prétend apporter la lumière. Déjà honteuse de la maladresse qui lui avait fait répandre à terre le contenu de sa serviette, la jeune femme se sentait maintenant coupable et accusée devant

tout un wagon certes à moitié vide. D'autres qu'elle ne se seraient pas formalisés des paroles d'un ivrogne mais quoi qu'il lui en coûtât en auto-flagellations douloureuses, il était dans sa nature de se demander si l'autre n'avait pas raison. En cet instant, elle se sentait nulle, incapable, lâche. Voyant que le clochard ne semblait pas disposé à rendre la copie et lisant sur le visage de la jeune femme le comble de la détresse, un homme se leva pour s'interposer. Il devait avoir une trentaine d'années, était vêtu d'un imperméable beige et portait des lunettes cerclées qui lui donnaient l'air un peu austère mais on devinait à son regard un fond d'altruisme et de générosité qui semblait l'héritage d'une éducation un peu bourgeoise. Poliment mais fermement, il tenta de raisonner le clochard et de lui arracher la copie des mains. La jeune femme ne savait plus où se mettre. Tout autant qu'elle tenait à récupérer la copie, elle se refusait à offenser le clochard - aussi bien par peur du regard d'autrui que pour être en paix avec sa propre conscience.

Cela n'avait pas manqué ! Le clochard qui s'était senti humilié par la tournure des événements était maintenant en train de vociférer comme un Harpagon à qui l'on aurait tenté de dérober sa cassette. D'un geste rageur, il jeta la copie qui, après avoir plané quelques secondes, alla se poser sur le revêtement crasseux du wagon, à quelques centimètres d'une flaque de Coca-Cola renversé qui commençait à sécher. Lançant un regard furieusement désapprobateur, le bon Samaritain releva la feuille de papier et la remit à la jeune femme comme un trophée. Partagée entre colère et gratitude, elle esquissa un sourire en demi-teinte. Par chance, l'homme descendit à la station suivante. Elle n'eut donc pas à lui faire la conversation et à se répandre en remerciements au risque de s'aliéner la sympathie du clochard. Comme pour se

faire pardonner d'avoir mis la jeune fille dans l'embarras, ce dernier semblait maintenant décidé à fraterniser. Il lui rendit ses copies, s'empara de sa bouteille de vin rouge et la leva d'un geste mal assuré en la tenant par le goulot. Vacillant au rythme des secousses de la rame, il risquait à tout moment d'éclabousser la jeune femme qui lançait en sa direction des regards dans lesquels le désir de n'être pas désobligeante le disputait à l'inquiétude. Estimant qu'il devait à tout prix réparer ce qui lui apparaissait maintenant comme une grossièreté sans nom, il proposa à la jeune femme de partager sa bouteille en signe de réconciliation. Charité bien ordonnée commençant par soi-même, il porta la bouteille à sa bouche et sirota une gorgée. Comme il tremblait, du vin goutta sur son menton et alla se mélanger à la salive qui suintait régulièrement de la commissure des lèvres. La jeune femme était effarée par la proposition mais n'en voulait rien laisser paraître. Elle n'arrivait pas à prononcer un mot. Elle s'en voulait tout autant qu'elle lui en voulait de l'avoir attirée dans un tel traquenard. Seule la prunelle dilatée de ses yeux aurait révélé à un observateur avisé le trouble qui l'agitait. Ce clochard n'était sans doute pas un mauvais bougre mais il fallait être vraiment stupide pour vouloir se racheter ainsi en aggravant son cas. Elle s'obligeait à l'indulgence mais n'en finissait pas de le maudire. En l'espace de quelques secondes une haine irrépressible monta en elle avec la violence d'une vague s'appêtant à rompre toutes les digues. « Qu'il crève dans sa crasse ! », songea-t-elle. Elle l'imagina, vautre à demi inconscient au bord d'un quai de métro désert et elle se vit planter le bout pointu de sa chaussure dans ses loques pour le faire chuter sur la voie et le voir disparaître, broyé sous une rame. Ecrasé pour avoir voulu lui pourrir la vie. Mais aussitôt la honte l'emporta sur la haine. N'importe qui aurait décliné d'un sourire sans appel l'offre

du clochard ; elle s'en sentait incapable. Elle se savait lâche et avait sa lâcheté en horreur. Elle se voyait déjà poser ses lèvres sur la bouteille et mêler sa salive à celle de cet individu qui la dégoûtait. Elle imaginait comme sous un microscope des milliers de germes grouillant sur le pourtour du goulot. Son regard allait de la bouteille aux lèvres de l'homme, soulignées d'un trait violacé, irrégulier comme une marque de café au lait. Quelques gouttes de vin étaient allées se nicher dans les poils de sa barbe où elles restaient suspendues comme de grosses lentes.

Quand il lui posa la main sur l'épaule, elle sut que le sort en était jeté et qu'il lui faudrait boire au calice, la mort dans l'âme comme on marche vers son martyr. Elle resserra aussitôt machinalement en arrière ses cheveux qui s'épalaient sur le col de son manteau pour que le clochard ne fût pas tenté d'y plonger les doigts. Ce dernier lui planta la bouteille dans la main aussi vigoureusement que si elle avait été l'un de ses habituels compagnons de beuverie. Elle accusa un peu le coup mais parvint à faire bonne figure. Pendant tout ce temps, elle était restée muette et continuait de garder le silence de crainte de perdre soudain tout contrôle. Elle ne savait, du reste, pas quoi dire en pareille circonstance. Elle ne se voyait pas pousser l'hypocrisie jusqu'à remercier le clochard de sa sollicitude mais dès que des paroles haineuses affleuraient à sa conscience, elles se figeaient instantanément dans sa bouche. Elle finit par lever lentement la bouteille, fit en sorte qu'on ne lût pas sur ses lèvres la moue de dégoût qu'intérieurement elle voyait se dessiner sur son visage et elle but. Plusieurs gorgées. Il fallait que le sacrifice fût complet. Elle aurait pourtant pu dire sans mentir qu'elle ne buvait jamais de vin mais elle voulait éviter de faire naître tout soupçon de snobisme. Le vin lui

laissa un goût âcre dans la bouche. Elle était à la fois fière de son sacrifice et en proie à un profond dégoût d'elle-même. Quelle que soit l'incommodité qui devait résulter d'une situation, elle était foncièrement incapable de dire non, de blesser, d'offenser. Si dans un compartiment un vagabond nauséabond prenait place à ses côtés, elle préférait retenir sa respiration jusqu'à étouffer plutôt que changer de siège au risque d'humilier un voisin qui n'avait, lui, pas tant d'égards pour elle. Si un individu au visage répugnant ou défiguré s'asseyait devant elle, elle s'obligeait à croiser son regard à intervalles réguliers afin qu'il n'aille pas penser que sa vue l'emplissait de dégoût. Son incapacité à dire non tenait sans doute moins à son éducation qu'à la peur d'être elle-même un jour rejetée, humiliée, offensée. Ce partage de minute était toutefois à ce jour le plus grand sacrifice auquel elle avait consenti et cela lui faisait peur. Jusqu'où serait-elle prête à aller pour ne pas déplaire ? Que serait-elle encore capable d'accepter d'un homme par lâcheté ?

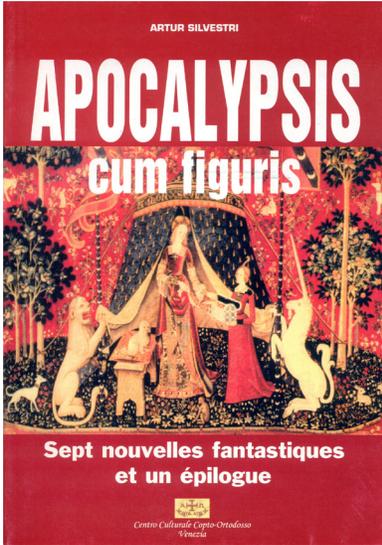
Afin de ne rien laisser paraître, la jeune fille rendit sa bouteille au clochard avec un sourire forcé. C'en était assez pour aujourd'hui. Elle avait accompli plus que son devoir. Ne tenant pas à prolonger inutilement l'épreuve, elle se mit à rassembler ostensiblement ses affaires. Egarée par ce tourbillon d'émotions, elle avait fini par perdre de vue le nom des stations. Elle jeta un regard anxieux en direction du plan de la ligne au-dessus des portes. Par chance, sa station approchait mais comme cela se produit souvent lorsqu'un geste conciliant est pris pour de la faiblesse, le clochard tenta d'abuser de la situation. Tanguant au rythme du wagon, il brandissait sa bouteille comme un trophée et, une goutte de salive au bord des lèvres, se répandait en remerciements insistants à l'adresse de la jeune femme. Emporté par un élan de re-

connaissance, il entreprit de l'embrasser et posa la main sur l'étoffe noire de son manteau. Immédiatement, le regard de la jeune femme se posa sur ces mains qui la serraient. Ses yeux remontèrent le long du bras et découvrirent sous un duvet blond des entailles recouvertes de croûtes et un tatouage bleuté. Elle n'eut pas le temps de déchiffrer le dessin. Déjà le clochard avançait son visage. A la simple idée que les poils de ce menton rugueux puissent venir lui labourer la peau, elle frémit. Elle sentait déjà les relents de vieille sueur monter de dessous les aisselles à travers l'échancrure de la chemise et imaginait la salive du clochard coulant sur sa joue. Dans un sursaut d'héroïsme, comme un poisson glissant entre les mains du pêcheur, elle s'arracha à son emprise. Désarçonné, le clochard vacilla. Le sort qui depuis le début semblait s'acharner sur elle lui sourit enfin. La rame venait d'atteindre sa station. Elle était arrivée à bon port. Sans regarder en arrière, elle leva la poignée avec toute l'énergie du désespoir. Le clochard s'agrippa à son manteau. En une fraction de seconde, le visage de la jeune femme s'empourpra et la panique se lut dans ses yeux. Personne ne bougea. Le conducteur de la rame qui manifestement ne surveillait pas le quai actionna le signal sonore et d'un bruit sec, la porte se referma sur les doigts de l'homme qui, sous la violence du choc, lâcha le manteau. Alors que la rame s'élançait, elle le vit extraire ses doigts et tituber dans le wagon qui finit par disparaître dans l'obscurité du tunnel.

La jeune femme était aussi épuisée qu'au sortir d'un combat. Elle ne voyait ni les carreaux de faïence poussiéreux de la station ni les affiches bigarrées dont étaient recouverts les murs. Le sang lui cognait dans les tempes. Elle monta d'un pas lourd les marches de la bouche de métro, maudissant une fois encore l'escalier malaisé, sans pitié pour les voyageurs fatigués.

Elle était incapable de fixer son attention sur quoi que ce soit. Toutes ses pensées étaient accaparées par le goût âcre du vin qui tapissait son palais. Dès qu'elle eut gagné la rue, elle chercha un recoin obscur entre deux immeubles, jeta un coup d'œil inquiet alentour puis s'enfonça deux doigts profondément dans la gorge. Comme pour se punir de cette lâcheté qui lui faisait horreur, elle se martyrisait maintenant les chairs. L'action de ses doigts conjuguée au dégoût du souvenir la fit vomir à plusieurs reprises bruyamment. Elle examina la bouillie expulsée par son œsophage. Elle tenait à s'assurer qu'elle était délivrée de toute souillure. D'un geste nerveux, elle chercha dans son sac un mouchoir en papier et s'essuya les lèvres. Elle passait et repassait sur les contours, laissant pénétrer le papier à l'intérieur de la bouche jusqu'à s'irriter les muqueuses. Une fois encore, elle s'assura de n'avoir pas été vue. Alors qu'elle refermait sa serviette, elle aperçut sous une porte cochère, affalé sur un carton, un clochard. L'homme qu'elle avait dérangé dans son sommeil se redressa sur ses coudes et grommela pour réclamer un peu de silence. Intérieurement, la jeune femme se confondit en excuses. Puis, marchant sur la pointe des pieds pour ne déranger personne, elle s'empressa de disparaître dans la nuit.

Venise, sans Isadora



Au loin, se glissant sous les saules, un canot avançait ; Isadora ne vit que les longues rames sursauter, comme bercées par la musique. Mais les eaux, près d'eux, demeuraient immobiles. Les yeux voilés pressentaient l'après-midi torride ; s'abandonnant à la journée sans fin, elle écoutait le vent. Elle avait ensuite caressé, sans une pensée, ses cheveux agités ; pour les lisser, elle avait les gestes rapides et mystérieux des créatures libres. Une goutte de sueur bougea sur son front et glissa sur sa joue.

Isadora sembla s'enfoncer encore plus dans les flots. De l'autre côté des forêts, presque invisible, le canot avançait et la femme entendit distinctement le rythme lent et sonore des rames, les flots susurrants étrangers au monde harmonique dans lequel elle descendait. Lorsque, bien plus tard, elle avait ouvert les yeux, elle vit les roseaux jaunis, linéaires et au loin, vers l'horizon, un toit rouge en tuiles. Entre ses cils humides, les couleurs pénétraient mélangées, comme une pâte de l'époque de la Genèse, quand les formes n'étaient pas encore nées, séparées seulement des concentrations de matière.

Isadora écouta son souffle lourd, signe de l'été

accablant. Prés d'elle, poussaient des herbes déjà vertes et de la terre recouverte de feuilles archaïques jaillirent des fleurs comme par un sortilège du monde déchaîné. Imperceptiblement, elle sentit un écho froid, comme si tout autour d'elle s'était mis à tourner, laissant se mêler les hivers rudes, aux arbres dénudés et recouverts de neige; les printemps douloureux, emplissant l'air des arômes euphoriques de la végétation; les étés somnolents et les automnes profonds, solitaires et mortels; un kaléidoscope extérieur au temps, dont elle sera absente. Avant le monde qu'elle connaissait, les eaux avaient débordé et les herbes avaient poussé follement, les feuilles, maintenant vertes, avaient brui pendant des millions d'années sans que l'homme les entendît. Ses regards, à elle, n'avaient pas croisé les créatures qui, avant que l'univers ne recomposât ses yeux - avec les couleurs empoisonnées du brouillard, - avaient parcouru sauvages les eaux et les forêts. Tout ce qui avait vécu n'avait pas connu Isadora.

«Le soir arrive», pensa-t-elle sans entendre, et elle ne sentit que plus tard l'humidité de l'eau qui, avançant sur les gradins, s'était emparée de ses pieds. Elle aurait peut-être dû trembler, mais un silence aquatique qui montait de toutes parts vers elle lui plut. Étrangère au paysage, Isadora savait que là où les couleurs n'étaient pas encore nées, il commençait à pleuvoir.

Il y avait d'abord la chaleur assassinée et le son envahissant, une angoisse dans laquelle la béatitude du regard passif ne dominait peut-être que la pensée d'une mémoire sans origines. Par la porte entrouverte, la pluie arrivait avec sa fraîcheur distillée et ses brumes de déluge. Pourtant les eaux grises et pesantes qui ravaageaient la végétation avaient laissé libres les sentiers dégagés de ce torrent issu de l'invisible. Par la fenêtre, Isadora avait vu le sentier

pavé noyé dans l'eau comme alors, et comme hypnotisée, il lui sembla ouvrir en flottant une grande porte en buis brun; et elle l'entendit heurter le mur de la pièce sombre, avec un bruit sec, comme l'éclat d'une balle de pistolet. Mais elle avait aimé ce monde obscur dont les vents mystérieux, porteurs de pluie, semblaient se libérer par quelque sortilège archaïque; une mèche de cheveux trembla, noire, par-dessus les fenêtres désormais blanches.

Son ombre aérienne s'était glissée dans les pièces profondes, dont les lumières s'échappaient entre de lointains vitraux, colorant son rêve sanglant. Elle passa à tâtons près des meubles lourds, sculptés, elle sentit l'opacité du cuir de Cordoue et l'argent tendre des plateaux, brillant comme une eau croupie; elle avança à travers les pièces étranges où, jeune aussi, mais plus vieille peut-être que maintenant, elle avait appris à déchiffrer les mystères des signes cabalistiques. Elle franchit de hautes portes, passa sous des lampadaires de cristal dont elle n'entendit pas le cliquetis, bien que l'air devenu solide les eût troublés, elle vit des chandeliers baroques de Baccarat, des vitrines aveugles, remplies de porcelaines, des coffres cadenasés, un canapé en velours rouge, couleur du sang caillé. Ses narines avaient cessé de s'inquiéter de l'odeur; elle savait que rien de tout cela n'était vrai et la vieille pluie fantastique lui rappela sa généalogie abstraite qui n'était que la nature.

Lorsqu'elle avait remonté d'un geste absent sa montre de gousset, elle avait compris sans paroles que la nuit était déjà là. Mais au loin, du côté de la mer, le ciel était encore bleu et devant lui, sur les canaux, les lumières du crépuscule se déployaient en longs ovales sanguinolents. Ils avançaient lentement, au son rythmique des rames et il s'était tu, sentant la lagune pourrie et

les colonnes rongées, des herbes marines gelées sans âge, les chevaux or métal au-dessus des larges places désertes, se couvrant des gouttes aquatiques de la nuit. Il arrangea son chapeau Panama et, libéré de la pesanteur de la journée défaite, il chercha son porte-cigarette.

La fumée enivrante de la cigarette le réveilla pourtant, et alors, sous ses paupières lointaines, dans l'éclat d'un éclair il vit à la fenêtre - dont les longs rideaux se débattaient comme une pluie à verse - ses yeux verts, aquatiques ressemblant à une lagune mortelle, qui l'emmèneront dans les pièces aux velours rouges, anciens, par ces portes étranges et sous ces candélabres de cristal, près des vitrines aveugles; et dans son monde imaginaire, de crépuscule éteint, il entendit le bruissement de son châle de soie.

La barque s'était approchée et ils allaient bientôt l'entendre; de ses yeux voilés, elle distingua les couleurs pêle-mêle de la Genèse.

- *Je m'appelle Isadora, n'est-ce pas ?* - dit-elle en fermant les yeux.

Nouvelle extraite de *Apocalypsis cum figuris*

Pascal LERAY

Fragments d'un carnet barré

Ce jardin liminaire sera ton enclos.

Je me suis précipité sur un carnet pour retrouver tes mots, tes absences de mots. Des nuits, des jours, quand tu ne parlais pas.

Je te disais la table en te la désignant et tu me disais « la ». Il n'y a pas d'expression simple.

J'ai énuméré en découvrant les syllabes de ton nom les dix-huit guerres que tu as traversées.

Tu es devenue — un véritable phénomène linguistique. Dommage qu'il n'y ait pas de linguistique de foire.

Techniquement, il est plus simple, quand on ne possède pas la langue, de suivre la filière couture.

Pourtant une « linguistique de foire » pourrait avoir bonne presse : exhibition de cas d'espèce, éléréalité de la langue. « Celui-ci vient du Burkina Faso et celle-là de Birmanie. » Et toi, d'où venais-tu ?

De nulle part pour qu'il y ait eu dix-huit guerres là-bas qui se soient superposées. On imagine ton interview. Mais tu ne possèdes pas la langue.

On t'en a retiré deux ou trois déjà. Celle de ta



mère. Puis une autre, que tu as oubliée : elle ne fut qu'une série de violences, paroles comme des bruits blancs.

Mutilations. Nous discussions de toi les pieds dans l'eau stagnante. Pas un mot mais une description précise. « Les faits sont têtus ! »

La roisième langue tranchée : était la mienne. On te l'a retirée — ou est-ce moi ? Je ne te l'ai pas donnée, non : je l'ai agitée devant tes yeux comme un drapeau ou un mouchoir, avant ton départ ou le mien.

Tu as pris le train. Un après-midi, gare de Bondy. Je t'ai offert une grammaire.

Carnet barré, bouche cousue : tempête dans un verre d'eau.

La table, seule structure. La table était le port de ces dérives organisées de la signification, hier. Un véritable sol.

J'ai pris le train à mon tour. De Bondy j'ai sillonné une bonne part de la Seine-saint-Denis, sans te chercher bien sûr. Pris le tramway, le bus, de petits segments du métro, pensant à toi assez vainement puisque nous allions perdre face au silence que nous tentions de trouver !

Je ne sais toujours pas qui tu étais. J'ai appris ultérieurement que le « t » de table était exactement le même que celui de « stable » et de « structure », en russe « stroit » ou « perestroïka ». J'écoute toujours les informations mais les éclairages de l'actualité sont facétieux, tu sais. Comment pourrais-je savoir ce que tu es devenue ?



Chansons

Araignée

Comme tu
 revenais
 à une heure
 inégale
 les gens remarquaient tes pas
 et ta démarche tordue
 On te sifflait des cafés
 tu parlais aux araignées
 en souvenir de tes proies
 tu riais comme un serpent
 Aglaé
 si tu sors
 reprends tes heures avec toi
 tisse au sol ton jeu étroit
 siffle encore comme on te parle
 Aglaé
 si tu sors
 reprends tes heures avec toi
 Et les jours
 se suivront
 à un rythme
 inégal
 et les regards sarcastiques
 ne couvriront pas tes pas
 Tu injecteras ton mal
 au souvenir d'un café
 tu sangloteras sans fin

et le café passera
 les jours
 se suivront
 à un rythme
 inégal
 et tu reprendras tes pas
 sous des regards sarcastiques
 On te sifflera encore
 tu injecteras ton mal
 au souvenir d'un café
 tu sangloteras sans fin
 mais le café passera
 Aglaé tu reprendras
 ton souvenir de la ville
 et des heures sans autre voix
 Reste seule
 Aglaé
 reprends ton heure avec toi
 Aglaé
 reprends ton heure avec toi

Enfer

Tranquillement tu t'installes
 dans un fauteuil armé
 et ta tête s'est armée

 au sang au sol

 ta tête voit dessous le sol
 le sol se répand sur tes mains
 et tes mains s'entrouvrent

 dehors dehors

 vois ton visage dispersé

 et ce sont des nuages
 et les nuages écoulent ton visage

 ton visage se fend s'ouvre

 maintenant il reste

 au fauteuil au fauteuil

 et tu dis : «C'est la faute de l'oeil.»
 La faute de l'oeil -- ou de ta main

 ta main s'ouvre au sol
 et ton oeil regarde
 dessous le sol
 et tu plonges
 vers l'enfer

 vers l'enfer vois le diable



Fragments d'une conversation fragile

i² = -1

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête ; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre. On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez des nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ?

Montesquieu - *L'esprit des lois* - XV,V

Vous êtes tranquillement assis sur votre terrasse. Le ciel, les oiseaux, la route devant chez vous. Un homme passe - ç'aurait pu être une femme ou un enfant, mais c'était un homme. S'il vous ressemble, c'est un inconnu. S'il ne vous ressemble pas, c'est un étranger. L'étranger ne vous est donc pas inconnu. C'est cette différence qui en impose à l'esprit lorsqu'il s'agit de s'exprimer sur ce sujet délicat : l'étranger bien connu comparé à l'inconnu non étranger. Et

chaque fois qu'une rencontre a lieu, c'est le fond de la question : qui est-ce ? Et la réponse tient à ce qu'on en sait plutôt qu'à ce qu'on ignore de lui, comme il serait raisonnable de le penser.

On peut en rechercher la cause. Je ne conseille pas cette dissertation. Ne vaut-il pas mieux continuer d'interroger le récit ?

-o-

Cet inconnu était bel et bien un étranger. Tout de suite, il s'adressa à moi en mauvais français, un français dénué de toute trace commune sans rien de reconnaissable. Je souhaitai alors ne l'avoir jamais rencontré et je ne me posai même pas la question de savoir pourquoi. Fallait-il répondre à sa question ? Le chemin ? Quel chemin ? me demandai-je presque simultanément à sa prière de lui indiquer le sien. Demeure-t-on longtemps sans réponse dans ces circonstances ? Il disparut. Mais j'étais toujours là. Ne l'avais-je pas vu s'éloigner ? À pied ? En voiture ? Je ne me souviens d'aucune voiture. Je me souviendrais de cette perspective dans l'intrication des lignes de fuites que je connais bien, depuis ma porte.

-o-

Je le retrouvai le lendemain, mort. Déjà ? me dis-je en m'approchant du cordon de sécurité.
- Sommes-nous loin de chez moi ? Je ne vois pas ma maison. Que s'est-il passé ?
- Vous êtes malade, me dit quelqu'un comme dans un roman de Pinget.

-o-

Cette fois, il ne s'agissait pas d'une question. On changeait de sujet. N'était-ce pas ce que je souhaitais depuis hier ?

-o-

Malheureusement, tous les étrangers que l'on rencontre ne finissent pas leurs jours aussi facilement. Quelle phrase ! Qui commence par le malheur et se finit dans la facilité ! Vous ne me croirez pas si je vous dis que je ne l'ai pas fait exprès.

-o-

Le contraire d'étranger, n'est-ce pas ami ?

-o-

Peut-on vivre en société avec des étrangers ?

-o-

Une société d'étrangers est-elle concevable ?

-o-

Un ensemble d'étrangers est un pays. Cela va de soi. Mais pourquoi serais-je étranger ailleurs si je ne le suis pas ici ? La question inverse n'a pas de sens.

- Vous buvez ?

-o-

Tout le monde boit, marche, parle, fait ceci ou cela. Cela ne nous rapproche pas. Surtout si nous sommes différents.

-o-

Mettons que la terre soit à tout le monde et qu'on ne pose plus la question de savoir pourquoi c'est le genre humain qui possède tout. Voilà les principes posés. Ce ne sont pas des hypothèses. On sent bien que la terre est à tout le monde et que ce monde est uniquement humain.

-o-

Bien.

-o-

Maintenant, comment cela appartient-il à tout

le monde mais pas à chacun forcément et pas forcément de manière équitable ? Voilà qui décrit les espèces d'hommes que nous sommes ou que nous ne sommes pas : ceux qui possèdent ont acquis, d'une manière ou d'une autre. Certains peuples ont le génie du Droit. Mais que peut posséder un étranger que je ne possède pas ? Quel est SON droit ?

-o-

On a bon coeur. On reçoit l'étranger comme on reçoit n'importe lequel d'entre nous. Seulement voilà : il signale sa différence, ne s'assoit pas à côté de votre femme, ne boit pas ce que vous buvez, il ferme les yeux sur les spectacles qui font notre joie... bref, il marque le terrain de sa différence. Reconnaissons que nous avons marqué le nôtre (relation de cause à effet ? dans quel sens ?) Mais serait-on différent, et contraint de commencer par là, si l'étranger demeurait chez lui où c'est nous qui sommes les étrangers ? On est sans cesse confronté à ces questions de territoire. Sans étrangers, il n'y aurait que des inconnus. L'inconnu ne demande qu'à être connu. Croyez-vous que l'étranger ne demande qu'à être assimilé ?

-o-

Est étranger celui qui survit à son étrangeté, celui qui s'accroche à ses particularités, celui qui ne cesse pas d'être un étranger, même mort !

-o-

La race n'est pas qu'un problème de pigmentation. Regardez les yeux des Asiatiques et le nez des Africains. Ce n'est pas parce qu'on parle, qu'on fait du commerce et qu'on se reproduit qu'on est ressemblant, je dirais, goutte à goutte. La race est le plus déterminant des facteurs

d'étrangeté. Cela dit en dehors de toute pensée érotique. Nous sommes humains, à la fin.

-o-

L'étranger ne frappe pas à la porte. Il apparaît, entier, tel qu'il est. Et pour lui, nous ne sommes pas des étrangers. Nous sommes les propriétaires du territoire où il entre. Reconnaissons-lui cette fragilité. Mais n'est-ce pas sa force, ce secret qui le rend impénétrable alors qu'il sait tout de nous ?

-o-

Il sait tout de nous parce que nous ne sommes pas des étrangers. Et nous ne savons rien de lui parce qu'il est étranger. Nous ne le connaissons pas, mais il sait à qui il a à faire ; il connaît donc nos faiblesses, ce qui excuse nos brutalités quelquefois...

-o-

L'étrangeté ne fait pas l'étranger. Il est étranger du fait du flou qui l'accompagne. Quand vous croisez un inconnu, vous ne cherchez pas à savoir pourquoi il vous est inconnu. Vous reconnaissez simplement que vous ne le connaissez pas. Tandis que l'étranger vous inspire tout de suite le calcul. Avec lui, ce n'est pas pourquoi, mais comment. On en vient tout de suite à se poser des questions qui n'ont aucune chance de se résoudre en réponse connue. Même un objet peut parfaitement tenir lieu d'étranger.

-o-

Imaginez. Vous entrez dans une pièce. Un objet y est étranger. Il ne s'explique pas. Il soustrait donc quelque chose à ce que cette pièce signifie, a toujours signifié pour vous. Cet ob-

jet, à moins d'être un cadeau qu'on vous fait pour augmenter votre connaissance des objets, demeurera non pas une énigme mais quelque chose de trop. Quelque chose de trop qui enlève quelque chose à ce que vous savez de la pièce. Incroyable ! Un étranger (revenons à l'humain) est à ce point incroyable qu'on ne l'envisage jamais de face. On le contourne, exactement comme vous le faites avec l'objet dont vous vous demandez si c'est un cadeau ou un cheveu dans la soupe.

-o-

Le philosophe-chien promenait sa lanterne dans les rues en plein jour et affirmait ne pas voir des hommes. Promenez votre lanterne dans la même rue par les temps qui courent et vous verrez l'étranger, le nombre des étrangers et leur capacité à se reproduire en pleine lumière ! Mais de qui avez-vous ainsi éclairé la lanterne ? Nous sommes bien nombreux à ne pas souhaiter la présence de l'étranger et bien peu à faire la différence entre un homme qu'on ne voit pas pour des raisons de pédagogie philosophique et un homme qu'on voit parce qu'il échappe à notre connaissance.

-o-

Évidemment, vous qui ne possédez rien, vous donnez facilement.

-o-

Qui dit étranger, dit voyage. Vous voyagez en étranger. Je suppose que la réciproque est aussi vraie. Bien. Mais alors, qui dit la vérité ? Eux ou nous ? C'est presque se demander qui a le droit de voyager. Eux chez nous, en émigrés, ou nous chez eux, en touristes pacifiques porteurs de devises ?

-o-

L'idéal, c'est beau. Les actes, c'est nécessaire. Si c'était possible, on passerait notre temps à rêver et il ne se passerait rien entre nous. Seulement voilà, ils agissent. C'est une véritable menace. Donc, nous agissons. Ils nous privent de la meilleure part du rêve.

-o-

Qui a commencé ? Nous, pris la main dans le sac, ou eux, qui ne pensent qu'à se servir à notre place ? Soyons justes. Nous sommes les inventeurs, ils ne sont pas l'invention.

-o-

Qui sait soigner les maladies ? Et qui se multiplie tellement qu'on ne sait plus où donner de la tête ?

-o-

Et s'il n'y avait qu'eux et nous ? Nous, ici et partout. Et eux, à la place qui est la leur.

-o-

Eux, c'est vous si on s'adresse à eux. Mais nous, c'est nous. Voilà qui montre à quel point nous avons l'avantage de la propriété.

-o-

Aimer l'étranger. Si vous voulez parler d'un territoire qui ne nous appartient pas (pas encore), oui, c'est possible. On peut même éprouver de la sympathie pour les habitants. On ne les connaît jamais assez pour les aimer vraiment. On préfère leur terre et on sait pourquoi on

l'aime.

-o-

Nous ne possédons pas tout parce qu'en nous s'agite le ver qui ne veut pas tout posséder. Sans ce ver...

-o-

L'étrangère, c'est autre chose. Sitôt qu'on évoque le sexe, on capitule devant les difficultés géographiques. On se rejoint dans un lit.

-o-

Il faut limiter l'étranger à l'ailleurs. Vous ne dites pas : j'habite ailleurs. Vous habitez ici ou là, quelque part. Ailleurs, c'est nulle part en ce qui nous concerne. Et quelque part, c'est où ils vont. Ils viennent de nulle part et ils arrivent chez nous ! Comment est-ce possible ? Non, il faut mettre des bornes là où on s'attend à en trouver, pas ailleurs.

-o-

Le droit au bonheur est inscrit dans la Loi de ceux que le bonheur intéresse. Voilà ce qu'ils viennent chercher.

-o-

Mourir de faim n'est pas une excuse. Vous ne venez pas manger. On se débrouille toujours. Vous avez d'autres idées dans la tête. Ne nous prenez pas pour ce que nous ne sommes pas !

-o-

Penser à l'inconnu, chercher à résoudre l'inconnu, savourer l'instant de la découverte, le

bonheur heuristique. Ainsi, nous savons ce que nous faisons. Mais perdre du temps à modifier notre espace et les conditions de nos déplacements pour soi-disant accepter l'étranger, n'est-ce pas là faire exactement ce que nous ne savons pas faire ?

-o-

Je m'imagine très bien dans la peau de l'étranger. J'y suis. Et alors ? Qu'est-ce que je joue ? Ce qu'il prétend me faire jouer quand je ne pense plus à lui ?

-o-

Il y a les ghettos. Nous y pensons. Nous sommes même allés jusqu'à les mettre en pratique, à l'épreuve somme toute. Nous exerçons notre pouvoir de propriétaire sur ce qui garantit la pérennité de notre propriété. Sans étranger, la propriété serait un bien commun. Et ce n'est pas du tout ce que nous souhaitons. Nous souhaitons demeurer inégaux pour entretenir le désir de possession. Voyez comme ils se mettent naturellement du côté où l'on possède le plus. Comme s'ils espéraient sortir du ghetto. Il y a un lien ontologique entre ceux d'entre nous qui ne possèdent rien et ces étrangers qu'on montre du doigt : tous rêvent de posséder ce que nous possédons. Le pouvoir par la main mise sur l'Imagination et l'Imaginaire ! Divisons-les. Et favorisons l'immigration des races inférieures. Retour au ghetto et à l'assistanat. Quelle science !

-o-

Le soldat qui envahit votre quotidien n'est pas un étranger. C'est vous qui finissez en étrangers sur votre propre terre. Et vous savez pourquoi ? Parce que vous avez fini par le connaître mieux

que vous-même. C'est... poétique.

-o-

Se laver les pieds au lieu de prier, permettez-moi de n'en penser que du mal. Mais prier au lieu de se laver les pieds, voilà qui est bien.

-o-

L'étranger est rusé. Il le fait bien. Nous ne sommes pas bêtes non plus.

-o-

Nous ne sommes pas vraiment blancs. D'ailleurs, beaucoup d'entre nous sont noirs. Mais nous ne sommes pas des étrangers. On se connaît bien et on sait qu'il ne faut pas se mélangier. On se mélange beaucoup plus et beaucoup moins pertinemment chez les étrangers. Voyez le résultat.

-o-

Tout le monde meurt, on n'y peut rien. Alors pourquoi demander plus que la terre que nous possédons pour enterrer nos morts ? Ils veulent posséder ce qu'ailleurs nous leur refusons : un regard vers la Mecque.

-o-

Voilons nos femmes nous aussi et vivons avec elles sous ce voile impénétrable. Ça leur inspirera peut-être un peu le respect dû à la femme qui est ce que nous possédons de plus cher, pute ou soumise.

-o-

Nous gagnons toutes les guerres, même quand

nous nous entretuons. Ils perdent la paix, eux. Même quand ils n'ont aucune raison de s'entretuer.

-o-

On dit que rien ne sert de posséder puisque nous serons dépossédés. C'est faux. Nous donnons en héritage. Devons-nous accepter l'idée que l'étranger figure dans nos successions ab intestat ? Accepter le fait que le sang ne soit plus la seule filiation ? Il y aurait alors des parentés étrangères à la famille que nous sommes ? Impensable !

-o-

Nous n'avons pas mauvaise conscience, mais si nous avons commis des crimes au cours de nos voyages civilisateurs, qu'ils nous soient reprochés par d'autres que les descendants des supposées victimes. Prétendent-ils être juges et partie ?

-o-

Les oiseaux migrateurs nous émerveillent. Ils obéissent à un système qui traverse le nôtre sans le perturber. Tandis que l'étranger, même de passage, laisse sa trace et sa continuité. Il ne revient pas vraiment, il retrouve ses traces et ses raisons de demeurer parmi nous. Il n'agit pas par système mais par nature. Plus proche de la bête que l'oiseau.

-o-

Il n'y a rien à apprendre d'un étranger. Ce qu'on sait de lui suffit à le désigner.

-o-

Constatez avec moi qu'ils s'assemblent. Ils forment le cercle, s'entretiennent du même pivot. Nous nous reflétons dans leurs yeux parce que nos regards se croisent. Nous sommes la périphérie de leur croissance. Nous nous voyons en eux mais ils ne voient que nous. Cercle parfait.

-o-

Il y a des étrangers qui ne sont plus des étrangers. Ils l'ont gagné. Ils ont gagné ce que nous avons reçu en héritage.

-o-

Nos lois ne sont pas discutables avec l'étranger. Pouvons-nous discuter les leurs dans leurs territoires ? Sans réciprocité, pas question de leur donner le droit souverain de changer nos lois. Et s'ils veulent qu'on change un peu les leurs, qu'ils commencent par changer ce qui les fonde. On ne peut pas entretenir de rapport législatif avec un système qui ne s'accorde pas au nôtre. Chez eux, comme chez nous !

Nous sommes tous des étrangers au fond. Comment savoir ? On le saura. Aujourd'hui, nous avons les moyens de conserver intacte la mémoire des racines. On ne se coiffera plus sans preuve indiscutable ! Oeuvrons dans ce sens et il y aura moins de suspicion, en tout cas plus de clarté. Nous avons besoin d'un éclairage franc.

-o-

Il y a l'étranger utile et celui qui ne sert à rien. Et bien, ils s'unissent ! Comme l'utile à l'agréable.

Pas d'égalité entre l'étranger et nous. Sinon, ils gagneront du terrain. Je ne veux pas dire par là qu'ils sont plus intelligents que nous, mais on sait bien qu'ils sont plus motivés. Nous ne tenons pas à être victimes de notre paresse.

-o-

Videz nos rues et remplissez nos poches. On ne vous demande pas plus. Au lieu de ça, vous videz nos poches et remplissez nos rues de ces étrangers qui relèvent nos biens. Et si ce n'était que nos biens ! Ils s'en prennent à ce que nous sommes avec le même esprit de système. Rues-poches, villes-habits, histoire-tradition. Ils veulent tout.

Tu veux épouser un étranger ? Par amour ? Mais quand ce serait par intérêt, à quoi ressembleront tes fils ?

-o-

Qu'ils retournent chez eux ne suffit pas. Il faut aussi revenir chez eux et veiller au grain. Pas de retour au pays sans néocolonisation.

Il n'y a pas de solution. S'il y en avait, on l'aurait trouvée. Quand il n'y a pas de poisson dans la rivière, on ne pêche pas de poissons. Et quand il n'y a pas de rivière, on ne pêche pas. Et quand il n'y a pas d'étrangers, on ne perd pas son temps et son argent à chercher la solution d'une cohabitation équitable ou d'une assimilation intégrale. Quand il n'y a pas d'étrangers, on va à la conquête de l'étranger et

-o-

on s'enrichit ensemble. Voilà la solution qu'on avait trouvée avant de penser que ce n'était pas une solution. Sinon, on perd. Et c'est ce qui est arrivé. Texto !

-o-

Qu'ils vivent à la surface de la terre, comme tout le monde. Désormais, nous ne coloniserons que le sous-sol. Et comme ils ne sont pas capables de voler, nous leur prêterons nos jouets.

-o-

Chacun chez soi. Et que le meilleur gagne.

-o-

Si on veut gagner, il faut qu'ils perdent. Ce qu'ils perdent, nous ne le gagnons pas. Prenez-le ! Il n'y a pas d'autre victoire.

-o-

Il y a étrangers et étrangers. Il y a l'étranger qui ne le reste pas et celui qui reste. Le premier doit oublier. Le second n'oublie pas. C'est beaucoup plus facile de ne pas se forcer à oublier. Ce qui explique le peu d'étrangers qui s'intègrent. Il y a cet effort constant pour oublier et les enfants qui posent la question qu'on ne veut pas se poser. Étrangers qui voulez oublier pour être des nôtres, ne faites pas des enfants ; ainsi, personne n'héritera de votre problème.

-o-

Heureusement, le voisin n'est pas un étranger et l'étranger est rarement voisin. Un étranger, ça vient de loin, ou on est venu de loin pour en faire un indigène. Il faut que ça vienne du plus

loin possible sinon on se sent voisin et on finit par ne plus savoir qui est étranger.

-o-

Donnez-lui un toit. Donnez-lui de quoi manger. Donnez-lui même un emploi. Il reste ce qu'il est. Par contre, enlevez-nous le pain de la bouche, mettez-nous au chômage, ne soignez plus nos maladies, et nous devenons des étrangers dans notre propre pays. Voilà ce qui arrive.

-o-

On a beau dire, tout quitter, pour de bonnes raisons, ça ne fait pas de vous un étranger. On comprend le malheur comme s'il nous était arrivé à nous-mêmes. Ce que nous ne comprenons pas, c'est cette prétention à partager notre bonheur. Voilà l'étranger.

-o-

On peut se croiser. Rien n'interdit la politesse. Chacun chez soi. Nos rues deviendraient des croisements d'indifférence. Inimaginable. On préfère ne pas se croiser et se réserver le droit de changer de trottoir. Complexité des parcours au quotidien. Et on reste poli.

-o-

Je sors. Je ne reconnais personne. Je ne suis plus chez moi. Ils ne sont pas chez eux. On appelle ça comment ?

-o-

On ne possède pas les autres. C'est normal. L'autre n'a pas de valeur. On n'hérite que de ses biens. C'est la Loi. Arrive un étranger. Il se

vend. Et on nous demande de ne pas penser à monnayer sa descendance !

-o-

Ils ne nous aiment pas. Nous sommes ceux qu'ils prétendent déposséder. Si nous résistons, nous sommes des Occidentaux. Et si nous avons perdu d'avance, nous sommes les étrangers des Occidentaux. Nous savons toujours ce que nous sommes et qui nous n'aimons pas. Mais nous ne savons rien de ce qu'ils sont et nous préférerions pouvoir les aimer.

-o-

Mettons que nous soyons biologiquement égaux. Une hypothèse. Ça explique quoi ? Que l'un est inférieur à l'autre ? Ça ne tient pas. On ne peut pas non plus évoquer la chance ou la vergogne. Et il faut expliquer la différence. Ou à défaut de l'expliquer, il faut constater que nous avons l'avantage. Ils sont étrangers par nature, même chez eux.

-o-

On peut les détruire. On préfère s'en servir. Où est le mal ?

-o-

La démocratie va de pair avec le bonheur. Qui peut le nier ? Et que viendraient-ils chercher chez nous ? Ils cesseront d'être des étrangers quand ils seront démocrates. (François Mitlerand ?)

-o-

Nous avons semé la terreur pour créer le monde moderne. Ils sèment la leur pour nous obliger à retourner à l'état sauvage. Et ils s'étonnent

qu'on se défende ! Nous préférerons toujours le sacrifice de l'étranger sur l'autel du bonheur à celui de nos découvertes dans l'antichambre de l'ignorance.

-o-

Nous nous organiserons en meute. Et ils seront désorganisés. Nous ne leur ferons que des guerres limitées à la prise de pouvoir. Ils se battront pour conserver leur existence tandis que nous posséderons l'essentiel.

-o-

Ils ont des princes. Nous avons des entreprises. Ils deviennent étrangers au bout du voyage. Voyageant nous aussi, nous nous reconnaissons et nous les démasquons. Ils n'ont pas le sens de l'Histoire. Nous sommes capables de tout. Entrepreneurs, justiciers, volontaires. Ils sont profiteurs, voyous et impuissants. La balance penche de notre côté.

-o-

Invitons l'étranger à notre table. Il se distingue par un usage distant de nos couverts et de nos mets. Invitons-nous à sa table, il tente de nous empoisonner. Il est constant.

-o-

En nos pays, les plus pauvres ne sont pas les étrangers, il faut bien le reconnaître. Que les pauvres comprennent que nous sommes aussi désolés qu'eux. Mais ils seraient encore plus pauvres s'il n'y avait pas d'étrangers pour ajouter de la valeur à nos spéculations, surtout dans les moments où l'innovation se porte mal. La pauvreté est une fatalité que l'étranger n'explique pas. On explique la pauvreté par la pau-

vreté. Et la richesse par l'étranger. Qu'est-ce qui explique l'étranger ?

-o-

-o-

L'étranger alimente la superficie des conversations quand il s'agit de le trouver charmant, et leur profondeur si nous le jugeons coupable.

Je me sens étranger chez les étrangers. Qu'est-ce que je fais parmi eux ? Un sentiment et une question, il n'en faut pas plus pour affiner ma détermination. Je colonise ou je me révolte. Choix occidental.

-o-

-o-

Est-ce bien le bonheur qu'ils cherchent ? Ne le leur offririons-nous pas s'il s'agissait de cela ? Notre méfiance est bien inspirée par leur appât du gain. Pas de bonheur s'ils prétendent gagner.

Les uns possèdent les clés du bonheur, les autres s'en remettent à la facilité. Pas tous les autres. Leurs princes investissent chez nous. Ils veulent nous déposséder. Et leurs peuples les soutiennent comme s'ils préféreraient recevoir les clés de leurs propres dictateurs. Mais la porte est bien celle du bonheur. Étranger celui qui demeure sur le seuil.

-o-

-o-

Le peuple est souverain de son royaume. Il en possède toutes les richesses. Mais il y a loin entre posséder et valoriser. Et nous pouvons aussi bien déposséder que dévaloriser. Nous sommes maîtres des vagues d'immigration. Beaucoup plus qu'on ne croit.

Est étranger celui qui se croit étranger. Nous n'y verrions pas un étranger s'il se croyait des nôtres. Nous serions trompés par les apparences.

-o-

-o-

Pourquoi considère-t-on que l'étranger est comme l'amanite tue-mouche au milieu des cèpes ? Parce que nous savons que certains cèpes sont déjà vénénéux et que les autres le sont peut-être. On craint de devoir jeter tout le panier.

Nous ne nous connaissons pas, mais nous savons que nous pouvons vivre ensemble. Nous ne pouvons pas vivre avec lui parce que nous le connaissons. Et nous continuons de vivre, nous, quand nous nous connaissons. Nous ne le connaîtrions pas s'il n'était pas venu.

-o-

-o-

Quand nous parlons de frères, de fraternité, nous évoquons avec grâce une utopie du bonheur. Quand ils en parlent, ils mettent en évidence leur sectarisme. Voilà en quoi ils sont d'abord des étrangers et ensuite des hommes.

Même quand il n'y a pas d'étranger parmi nous, nous ressentons sa présence à une distance qui témoigne proportionnellement de notre inquiétude. Il y a bien un espace pour contenir

cette fonction qui ne demande qu'à se laisser décrire et représenter.

-o-

Le blanc, couleur du deuil ? C'est absurde. Le blanc, c'est la pureté. Le noir rassemble toutes les couleurs. C'est la négation du blanc. C'est la seule synthèse.

-o-

Notre Christ témoigne du miracle en guérissant l'infirmes. Il est bon. Leur prophète coupe la lune en deux pour manifester un transfert de puissance. Jamais notre Christ n'eût osé menacer ainsi l'humanité. Il est humain, fait homme de l'être comme l'homme vient de la terre et la femme de l'homme et l'enfant de la femme, tandis que leur prophète est un homme (un commerçant !) qui devient Dieu par délégation. Vous appelez ça une révélation ? Ce ne serait pas la première du genre en tout cas ! Le Christ, lui, est le premier et le dernier.

-o-

Ne confondons pas l'étranger et le différent. Pas plus que l'étrange et l'indifférent. L'étranger vient d'ailleurs, un ailleurs qui bien souvent nous a appartenu. L'étranger n'est pas l'autre. Entre lui et nous, il y a une relation territoriale, une géométrie (et non pas une géographie), une prescription acquisitive.

-o-

Leur duplicité est bien connue. Et leur cruauté. Leur lâcheté aussi. Nous ne tombons dans leurs pièges que par inadvertance.

-o-

Il y a une grande différence entre faire sauter une bombe dans un endroit public et envoyer un missile dans le même endroit, mais chez eux. La différence, c'est que nous ne cachons pas nos arsenaux dans les hôpitaux et les établissements scolaires. Et tant que cela durera, ils seront des criminels et nous des guerriers de la paix.

-o-

« Quel voisinage ! Quel bruit ! Et je ne vous parle pas de l'odeur ! » Jacques Chirac.

-o-

Les Anglais ne sont pas des étrangers. Ils ont été nos ennemis. Il reste quelque chose de ce passé commun. Un doute, peut-être. Au pire.

-o-

L'exotisme a du bon. Nous n'en demandons pas plus. Limitons la présence de l'étranger aux vitrines de sa différence. Et installons les nôtres au seuil de son insuffisance.

-o-

Quand il s'agit de sauver une vie, on ne regarde pas les détails. On sauve d'instinct, jamais par calcul. La guerre...

-o-

Ils n'évoluent pas. Ils ramassent les miettes de leurs princes et si ça ne suffit pas, ils viennent manger notre pain. Mettons-nous à leur place !

-o-

Quand un étranger vous reçoit chez lui dans son propre pays, on parle d'hospitalité. Quand vous le recevez chez nous loin de chez lui, il est alors question d'immigration. Et en effet : chez lui, vous aviez perdu votre chemin ; chez nous, il a retrouvé votre trace.

-o-

Bien. Le voici mort. Comment allons-nous l'enterrer ? Et où ? Il va falloir se renseigner. La famille, elle, semble bien renseignée sur les limites à ne pas dépasser en cas d'usage.

-o-

Le policier (derrière le cordon) :

- C'est un mort. Reculez ! Rien qu'un mort.

Il en parlait comme si cette mort n'avait pas un sens précis.

-o-

Je ne sais plus qui m'accompagnait. Je le connaissais peut-être. Nous parlions de la mort. Y avait-il du sang ? Une trace de violence ? Qui nous le disait maintenant que nous n'étions plus rien par rapport à cet événement ? Nous avons été, un instant, si proches de savoir vraiment ce que nous savions au fond. On nous contraint à cet écart entre la profondeur et la vérité dès qu'il s'agit de l'étranger.

-o-

Vous en pensez toujours quelque chose. Vous ne pouvez pas éviter ces effleurements distants. Mais y a-t-il un seul endroit de notre vie quotidienne que l'étranger n'a pas investi de sa lenteur ?

-o-

La légion quoi ? Mais il paraît que c'est notre aristocratie qui l'a en main. Ils n'ont pas tous émigré. Ils se rendent utiles. Ils sont encore un peu des nôtres, non ? Ne me dites pas que je ne sais pas tout !

-o-

Imaginez quelqu'un qui n'est nulle part chez lui. C'est un personnage de roman.

-o-

Nous ne voyageons pas assez. Nos gouvernements devraient songer à aider nos déplacements dans le monde. Nous gagnerions en profondeur ce qu'ici l'étranger nous fait perdre en surface.

-o-

Un jour, vous rencontrez un étranger. Le lendemain, vous le trouvez mort. Que s'est-il passé entre-temps ? Imagination ou réalité ?

-o-

L'étranger est celui qui s'installe chez vous. S'il ne fait que passer, c'est un touriste. Mais cela n'est valable que de notre point de vue. Quand on s'installe chez eux, c'est pour leur bien, et quand on en revient, c'est pour témoigner. Nous ne sommes étrangers nulle part et ils le sont partout.

-o-

Quel dommage, toutes ces richesses qu'il faut négocier, quelquefois au péril de notre vie ! Ils ne risquent rien, eux, quand ils envahissent no-

tre tranquillité.

-o-

En limitant le nombre d'étrangers dans notre société de non-étrangers, vous ne réduisez pas la peur qu'ils inspirent. Vous ne pouvez pas nous faire croire que ce nombre ne s'accroîtra d'aucun peuplement incontrôlable. L'étranger est en croissance constante, ce qui défie nos lois d'équilibre.

-o-

S'il n'y avait pas eu d'esclaves en Afrique, il n'y en aurait pas eu chez nous. Nous avons été tentés. On ne peut nous reprocher que notre faiblesse devant, c'est vrai, une solution facile et rentable, une spéculation à la place de l'invention qui pourtant fonde notre économie. Si leurs descendants veulent que la justice soit entière à leur égard, qu'ils reconnaissent d'abord qu'ils ont été esclaves des leurs avant de l'être de nous-mêmes. Nous n'avons pas pensé à les libérer au moment où ils n'étaient pas encore nos esclaves. Une fois qu'ils l'ont été, nous étions pris au piège d'un système dont nous ne maîtrisions pas tous les paramètres. Il a fallu lutter contre un mal acquis et non pas intrinsèque, ce que nous ne souhaitons à personne. Nous étions contaminés en quelque sorte. Maintenant, ils sont libres chez nous et esclaves de leurs princes chez eux. Qu'ils reconnaissent au moins cela.

-o-

Quand il s'agit de se divertir, il n'y a plus d'étranger. Nous jouissons alors d'une même liberté. À la condition de s'amuser chez nous, bien sûr. Et qu'ils retournent chez eux quand la fête est finie.

-o-

Donnez-leur leur propre terre, ils y crèvent. Cultivons-la à leur place et ils se plaignent d'être nos esclaves. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent : être propriétaires et incapables d'en vivre ou travailler et se prendre pour nos esclaves. Leurs princes sont-ils nos esclaves ?

-o-

L'étranger connaît les moyens d'entrer sans frapper. Considérez l'adoption de ces enfants qui viennent d'on ne sait où et que les caprices des couples incapables de procréer nous contraignent à accepter comme nos propres enfants. Quel meilleur moyen de devenir ce que nous sommes sans cesser d'être ce qu'on est ?

-o-

On voit tous les jours des gens appartenant à nos sociétés qui, comme suite à une malencontreuse recherche généalogique, se trouvent confrontés à des origines difficilement avouables. Voilà un bon moyen de mesurer la véritable influence de l'étranger sur notre comportement ordinaire. Quelques gouttes de sang suffisent à modifier notre trajectoire.

-o-

On peut être fier de ses origines étrangères et peu enclin à en tirer toutes les conclusions que le citoyen bien de chez nous vérifie tous les jours sans faire étalage de sa pureté.

-o-

Parce qu'ils survivent, ils s'imaginent que nous vivons. Il faut bien expliquer leur envie et notre

satisfaction.

-o-

Ce sont les souterrains de l'existence les lieux les plus fragiles de notre territoire. Nous nous nourrissons trop de lumière et pas assez de l'ombre où notre avenir se joue.

-o-

Quand quelque chose disparaît, les regards désignent l'étranger. Et presque toujours, c'est chez lui qu'on retrouve ce qui avait disparu. Ce sont nos traces qu'ils tentent d'effacer. Avec un peu de perspicacité cependant, on s'y retrouvera.

-o-

Mettons qu'il y ait trois maisons et quatre familles. Deux de ces familles sont des familles d'étrangers. Laquelle occupera le logement vacant ?

-o-

Les poissons de la rivière nous appartiennent comme la rivière. Nous sommes propriétaires, pas esclavagistes.

-o-

Franchir une frontière pour ne plus revenir, c'est se poser en étranger sur les branches de l'arbre voisin. Revenir dès que c'est possible, c'est un arbre de moins pour les autres oiseaux.

-o-

La pauvreté n'explique pas tout. Nous avons aussi nos pauvres. Où iraient-ils s'ils trouvaient

les moyens de s'en aller ?

-o-

On ne peut pas couper les racines. On peut seulement mentir à ses enfants. Qui leur dira la vérité ?

-o-

Pour l'étranger, nous sommes inconnus. Ce qui le rapproche de nous. Toujours plus près, jusqu'à l'indiscrétion. Inversement, nous sommes les investigateurs de ses intentions.

-o-

Il y a de la satisfaction dans leur regard. Ils ne sont pas heureux, ils sont contents. Nous pourrions être heureux, nous sommes en attente. Voilà où est le problème : nous attendons et ils profitent de l'instant.

-o-

Ce n'est pas une question de peau mais de principe. Nos lois sont justes si on les applique chez eux ; les leurs sont iniques chez nous. Et la réciprocité n'est pas vraie.

-o-

Je venais aux nouvelles deux jours après la mort de l'étranger. On avait vu passer sa femme. Il n'était donc pas tout à fait mort ! Nous sommes très attentifs aux détails des événements sitôt que la mort se double d'une possibilité de résurrection.

-o-

Nous étions donc réunis pour l'occasion, des

connaissances et quelques inconnus. On sentait bien à quel point nous étions de la même essence. On s'amusait à jeter une lumière crue sur les détails de nos différences. Pas une ombre au tableau.

-o-

Un instant d'amour et le coeur sort de la poitrine (c'est une image) pour se donner en spectacle. La minute de haine applaudit à tout rompre.

-o-

Je me souviens que l'étranger réclamait justice au sujet des branches d'un oranger qui jouxtait sa propriété (ou sa jouissance). Les fruits tombés dans son jardin lui appartenaient, mais avait-il le droit de couper les branches qui les portaient ? Il prétendait faire les deux choses à la fois. Je ne sais plus qui a coupé l'arbre pour mettre fin à la polémique. Nous en riions en évoquant les circonstances de sa mort.

-o-

Nous ne sommes pas assez riches et ils sont trop pauvres. Nous devons donc nous opposer à un système de vases communicants. Préférons les interventions chirurgicales : ablation, greffe, soudure, etc.

- Vous le connaissiez ? Vous avez plus de chance que nous. Mais que penser de celui qui reçoit les confidences de l'étranger ?

-o-

J'ai quelquefois le désir d'être seul et surtout de ne plus revenir à aucun prix à la vie communautaire. Je rentre en moi et j'ignore les autres. Mais qu'un étranger vienne à passer et je sors de ma coquille pour la défendre. Je ne crains pas les autres pourvu qu'ils me ressemblent.

-o-

Vient-il pour rester ou s'en va-t-il pour ne plus revenir ? Questions aux autorités.

-o-

Un étranger remplace l'autre. Sommes-nous irremplaçables ? Ce ne serait pas un mince avantage.

-o-

Il était aimable avec les enfants... et nous leur expliquions pourquoi.

-o-

Ils résistent à nos pénétrations, mais nous n'opposons rien à leurs envahissements. Il est plus difficile de coloniser que d'émigrer. Et pourtant, on voudrait nous faire croire le contraire : qu'il est plus facile de partir que de rester.

-o-

On ne lutte pas vraiment. On entretient le risque.

-o-

On s'imagine mal en maître, mais l'esclave n'imagine plus.

Il y a les biens communs à tous les hommes et ceux qui peuvent faire l'objet de la propriété privée ou publique. Il y a aussi ce qui n'appar-

tient à personne tant que personne ne trouve les moyens de l'acquérir. Il y a enfin l'invisible, l'impalpable, l'inconcevable, peut-être même l'impossible, toutes les nourritures que la probabilité réserve à des spéculations mentales. Le tout forme notre environnement, à la fois l'unité et la dimension de notre existence. - À quel moment et à quel endroit apparaît l'étranger ? Impossible de le savoir. On dirait qu'il surgit de nulle part et pourtant, on s'attend toujours à lui quand on pense à nous. Il est la conclusion provisoire de nos errances métaphysiques.

-o-

De quoi sommes-nous riches ? De matières ? D'industries ? Ils ont la matière et nous leur fournissons l'industrie. Nous les enrichissons et ils s'appauvrissent. À qui la faute ? Au donateur ou à celui qui reçoit (le donataire, vous savez, comme il y a un narrateur et un narrataire) ? À la générosité ou à la corruption ? Pourquoi sont-ils pauvres ?

-o-

-o-

Heureusement, le commerce lance des ponts par-dessus les différences. Il faut les concevoir et les construire à l'épreuve des tempêtes que la lucidité fait naître des grands écarts.

Un étranger n'est qu'un reflet du miroir qu'on oppose à notre bonheur. Une image se forme sur la nôtre au fur et à mesure de notre prise de conscience de la gravité du problème. Nous ne nous voyons plus qu'à travers cette transparence, comme s'il devenait possible de traverser le miroir par un artifice indigne de notre imagination.

-o-

L'argent est le même partout, mais ses flux sont comme des fleuves, plus ou moins porteurs de nos voyages centrifuges (ils se jettent quelque part). À l'inverse, la guerre produit un effet centripète (on est à la source du mal). Ne recherchons pas l'équilibre de ces deux forces vives, mais avec elles formons le fil de notre Histoire.

-o-

Nous ne reculerons pas devant la terreur. Celle-ci ne pèse rien à côté de nos arsenaux. L'étranger est témoin de notre capacité à résister à la tentation de mettre fin à son monde. Il est porteur de cette parole, étranger en son propre pays, sinon de paix du moins d'apaisement. Nous n'irons pas jusqu'au bout mais nous irons loin. Que vaut l'imagination dans ces conditions ?

-o-

Les anticolonialistes sont des propriétaires en guerre. Ils opposent la prescription acquisitive à l'acquisition contractuelle. On ne verrait là qu'une querelle de Droit si prescrire consistait aussi à civiliser. Mais nous savons par expérience que la colonisation, qui n'est pas une invasion, est seule porteuse du droit au bonheur que ni les coutumes ni l'Histoire ne garantissent aux indigènes fondés à croire au bonheur.

-o-

Trois jours ! Je comptais les jours. Deux quotidiens témoignaient de mon intérêt pour cette mort sans intérêt. J'avais souligné les propositions les plus significatives de mon désarroi. Je commençais ainsi le récit d'un reflet promet-

teur de la traversée du miroir.

-o-

Au soir du troisième jour, je ne tenais plus en place. Il fallait que j'exprimasse mes sentiments. Je savais d'avance qu'on leur opposerait des idées, mais il avait suffi de trois jours pour consolider mes défenses contre l'étranger encore vivace, à défaut d'être vivant, dans les esprits auxquels j'adresserais ma supplique.

-o-

Des bougies éclairaient le mur et le trottoir, perpendicularité des deux plans, l'un presque noir, l'autre agité de lueurs ascendantes. Un portrait reposait sur un lit de fleurs. L'étranger aurait-il enfin un visage à présenter à mes questions sur le voyage et la chance ?

-o-

Je ne souhaitais pas être surpris en flagrant délit d'observation de ces traits et de ce regard qui répondaient à mon attente. J'utilisais le rétroviseur d'une motocyclette. Je dus l'orienter un peu ! On me taquinerait longtemps à ce propos si on venait à s'en apercevoir. Je me sentais ridicule mais pas à l'abri de la curiosité que je ne pouvais pas éveiller à la place du mort.

-o-

Des passants s'inclinaient comme s'il s'était agi de la victime d'un acte terroriste. Les bougies s'additionnaient aux ex-voto. Les fleurs finirent par exhaler leurs parfums mélangés. Encore une nuit agitée à couper avec un couteau de lumière.

-o-

Il fallait que le sujet me tînt vraiment à cœur pour que je me crusse obsédé par lui. J'imagine que c'est dans de semblables circonstances que l'écrivain se met à écrire le texte de son funambulisme opératoire. On ne parlait plus de l'étranger assassiné ni dans les journaux, ni dans cette rue où il serait vite remplacé dans la perspective de circonstances tout aussi prometteuses d'ennui et de légère anxiété.

-o-

Revisitant les lieux, je me dis que l'étranger n'a aucune chance de les habiter un jour comme nous les perpétuons depuis si longtemps. Ces lieux d'où il vient, en conquérant ou en bâtard de la liberté, ont acquis la permanence et la profondeur à défaut de l'éternité et du sens. On n'y revient pas sans y refaire l'Histoire.

-o-

Je me couchais enfin pour dormir et non plus pour tenter d'oublier. La vie appartient au rêve avant de se donner à l'homme.

P.S. - Je voudrais un bottin pour la messe un bottin avec une corde à noeuds pour marquer les pages. Tu m'apportes aussi un drapeau franco-allemand que je le plante sur le terrain vague. Et une livre de chocolat Menier avec la petite fille qui colle les affiches (je ne me rappelle plus). Et puis encore neuf de ces petites filles avec leurs avocats et leurs juges et tu viens dans le train spécial avec la vitesse de la lumière et les brigands du Far-West qui me distrairont une minute qui saute ici malheureusement comme les bouchons de champagne. Et un patin. Ma bretelle gauche vient de casser je soulevais le monde comme une plume. Peux-tu me faire une commission achète un tank je veux te voir venir comme les fées.

Breton & Éluard - *L'immaculée Conception* (*Les pos-*

sessions: Essai de simulation de la paralysie générale)

*
* *

Nous savons trop bien ce qu'il convient de penser de pareils propos. Que j'aie pris un malin plaisir à les cerner de noir comme sujets de vitrail n'est pas la question. Cartésien dans l'âme, comme l'est tout esprit qui s'apprête à croire à l'intérêt de penser plutôt que de ne rien faire pour exister au moins sur le papier, ce serait en principe sur des considérations critiques des sciences que je devrais commencer à élever mon petit monument (une stèle ?) cogitatif. On voit mal en effet comment extraire de la méthode de cette cueillette réaliste et il faut bien constater, autre effet, que ces fragments d'une conversation fragile n'en promettent aucune. C'est qu'il ne s'agit pas de considérer et moins encore de critiquer.

Si toute philosophie consiste à concevoir les commencements d'une éthique, en cela provisoire, et en cela seulement et non pas à cause du caractère ironique qui en forme le murmure, alors il est impératif de n'avoir pour objet critique que ce qui a l'air d'être scientifique en attendant de l'être vraiment ou de rejoindre l'ensemble des irrationnels fantasmagoriques. Il faudrait ne s'intéresser qu'à la matière des expériences et non pas à des choses aussi superficielles et éphémères que les éclats de verre à boire de la conversation courante.

De la critique à la méthode et de celle-ci à une éthique prometteuse, les pas seraient ceux de la patience aiguë, des avancements minutieux, de la colère rentrée et de l'indifférence opératoire. Or, ce sont les conversations qui me parviennent d'abord, avant que ne me touchent (je songe ici à Thomas l'obscur) leurs personnages

porteurs des feux de la langue et des angles de leurs lieux patronymiques et mythiques. Je saisis d'abord cette présence que j'ai tort de concevoir comme une fragmentation là où c'est ma perception qui est prise en défaut d'attention et de compétence. Je reçois le monde comme un antireflet, comme une agitation de fond d'éprouvette qui n'est pas renvoyée par une surface (mentale) qui laisserait présager des possibilités ontologiques de l'imagination.

Ce qui m'arrive n'a rien de commun avec le chant ni avec le récit. C'est une plongée dans les liquides de la société. Et que je me sente ainsi étranger ou pas n'entre pas en ligne de compte. Je n'oppose que la résistance modérée de celui qui s'installe dans la réception pour ne pas sombrer dans le sentiment d'être persécuté (avec ou sans raison). Si ce n'est pas une méthode qui s'en déduit, et si en effet faute de méthode il faut s'en remettre à l'esthétique [1] plutôt qu'à l'éthique [2], cette esthétique, tout aussi provisoire, n'est pas un objectif à atteindre sous peine de n'être pas philosophe ou... qu'est-ce que je tends à être si je ne suis pas le philosophe d'un provisoire systématique ?

Le monde qui vient, qui ne revient pas, qui vient, est d'abord ce monde des conversations fragiles. Il y en a d'autres, peut-être inutiles, mais elles n'arrivent pas, elles ne sont pas le récit, elles peuplent le chant et c'est une affaire de poètes.

Tandis que le provisoire est un arrêt, la fragilité est une attente. On pourrait alors penser que je me suis simplement arrêté pour écouter, pour saisir comme avec les mains, par curiosité, par intérêt, par jalousie, poussé en somme par ma structure sentimentale (j'ose à peine parler de psychologie), pour finalement fragmenter ce qui n'apparaît pas tout de suite comme une

possession mais bien plutôt comme une idée de la vie et des hommes qui s'en nourrissent. - Voyez comme les thèmes de cette sous-conversation s'emboîtent non pas logiquement mais géométriquement.

On est loin ici des considérations (critique - de la science -, méthode, morale provisoire et non précaire fleurie ou pas sur la langue). Je ne considère pas. Je ne critique pas. Au mieux, je décris. En tout cas, je me sers de l'expérience du texte pour revenir à ma préoccupation majeure qu'est la poésie (laquelle au fond ne vaut pas plus cher qu'une pratique consciencieuse d'une croyance religieuse). Oh ! pas de cette poésie qui grandit l'âme par l'exercice distant de la beauté, mais de celle qui se désire elle-même comme l'escargot semble tout attendre de sa trace, du moins au sein de mon observatoire symbolique.

Ce que j'ai décrit ici est un état obsessionnel et non pas ce que trace le portrait du fasciste dans la polymérisation lente de notre vernis occidental. Je crois au fond que j'ai seulement mis le doigt sur une zone à risque que je circonscris au quotidien parce qu'elle est en moi et pas ailleurs comme pourrait le laisser penser l'abus de personnage, ruse d'écrivain en proie à la malignité de ses douleurs secrètes.

Bien sûr, comme tout le monde, je souhaite une éthique à la hauteur de nos attentes et une esthétique à notre immobilité, un peu à l'inverse, me semble-t-il, de ce que le surréalisme, porté par Breton, a promu dans ce monde si peu fait pour l'éclairage et si pratique en matière de feu. Mais je le souhaite sans méthode, sans critique des sciences, sans considérer le bonheur d'aussi près que Descartes.

La joie conviendrait mieux aux circonstances

imaginaires de ma description. Et l'esthétique serait celle de la bribe qui se dépose sur la page comme un mot, comme partie du sens et non comme fragment de ce qui n'est pas compris dans la figure ainsi produite par extension crispée. Ce n'est pas nouveau. Certes. Et c'est peut-être trop profondément mental, comme me l'écrivait Patrick Grainville. Qui sait ?

Je pense donc je sais. Je sais que je pense et que si je ne pensais pas, je ne saurais pas, je ne possèderais pas, je n'accroîtrais pas ma richesse, je ne serais pas un homme parmi les hommes. Mais ce que je sais ne m'empêcherait pas d'être une existence finie. Le rêve scientifique se heurte à la vitre de l'existence, il ne frappe pas à la porte de l'être. Une critique, dans ces conditions, ne serait que purement pragmatique, donc *payante* si l'on accepte de ne pas se placer à tous les points de vue. Or, il y a loin de la pratique à la méthode. Et si tout ce que j'en pense n'est pas une méthode, alors cette éthique déduite (ne vaudrait-il pas mieux l'induire ?) se trouverait du coup privée de sens.

Il me semble que la perception circonstancielle, même si au fond elle ne sert que la mise en jeu des moyens littéraires, par les effets novateurs de son esthétique finalement renvoie mieux le « sujet » de la conversation. On est là au coeur du débat qui agite les contacts de surface, souvent conversationnels mais aussi simplement descriptifs, entre le scientifique et le poète. Notons qu'un scientifique qui se prend pour un poète ne court que le risque du ridicule (qui ne tue pas) alors que le poète qui pose au savant, s'il n'est pas taxé d'obscurité, finit rarement son existence ailleurs que dans la poubelle de l'ironie du sort. C'est que le scientifique a des facilités de prophéties et que le poète n'est facile que dans la beauté. Dichotomie qu'on a aussi constatée en littérature même : Hemingway,

l'homme d'action et l'esthète (« *Est moral ce qui fait qu'on se sent bien et immoral ce qui fait qu'on se sent mal* » ; ce qui pourrait se traduire par : est moral ce qui me donne du plaisir et immoral ce qui ne m'en procure aucun) ; et Faulkner, écrivain de la connaissance (du terrain) et moraliste à l'épi de maïs. L'un s'en prend aux Sirènes (quelquefois des rhinocéros ; plus grande est la bête...), l'autre à un reflet dont il s'agit d'extraire le foyer (Hélène ou pire... de Gaulle). Le temps de la poursuite (*ce bonheur*) et celui de la confusion narrative et de la pertinence romanesque. Le projet contre la chronologie. Etc. Un étranger et un... invité.

Si le (ou les) personnage que je mets en scène dans ce fragment d'une conversation fragile, par ironie dialectique renvoie à de plus purs instincts, que cela ne suffise donc pas au provisoire qu'on installe à la fin du texte, sans doute à la place et au moment de cet autre texte qui le prolonge et lui succède. Je ne veux pas me laisser enfermer dans la bouteille à la mer des bons sentiments, même si j'adhère à l'écoeuvement général qui inaugure la pensée en ce début de siècle.

Mais je ne voudrais pas non plus qu'on ne voie là qu'un simple exercice sur la figure du personnage en conversation fragile. La fragmentation ne serait pas plus douée de sens tragique que de sentiment spatial. Je pense, donc (c'est beaucoup dire et peu écrire) je donne au récit une géométrie de sens et de sentiments que ne remplacera pas la méthode tant rêvée par les philosophes.

Les éthiques tirées par les cheveux (Sartre, Camus, Descartes lui-même) ont toutes une origine philosophique. Les esthétiques discutables sont rarement le fait de l'acte (d'écrire par exemple). Agir est un moment. Le texte

(par exemple) serait parfaitement étranger à toutes ces considérations, ce qui ne nous surprend pas dans les circonstances particulières de la description. Je disais en commençant que le plaisir n'est pas à prendre en considération, considérant alors, sans poser au savant, que j'en connaissais les hypothèses. Ce qu'on pourra toujours prendre pour les prémisses du récit.

Car si je crains à juste titre les intrusions de la morale dans le domaine esthétique, j'attends l'instant où l'esthétique change le détail d'une éthique toujours trop portée à juger l'homme au lieu de s'en prendre aux faits. Explication de mon immobilité, de l'ironie qui lui donne un ton et de la fragmentation, pour ne pas dire de l'éparpillement qui m'inspire une impossible reconstitution des faits.

Émule de Roussel, je suis *allé* de l'ironie constructive et libératoire de Montesquieu à l'humour noir des *Possessions* décrites par Breton et Éluard dans *l'Immaculée Conception*. Que j'aie montré en même temps mon visage *humain* n'enlève rien à cette tentative d'une prosodie indifférente à ce qu'elle met en jeu. Si le moi qui écrit est un autre moi, celui-ci ne peut pas être moins complexe et plus saisissable que le moi qui *touche* les autres comme s'il y avait une chance qu'ils n'existent pas. Réduire l'homme à sa pensée, aussi vaste et aussi profonde soit-elle, ne résout pas les questions essentielles posées par l'existence elle-même : sa *durée*, dont la constante échappe à toute analyse et à tout projet de recherche, et sa *joie* dont la mesure unitaire, par applications complexes, contient et ne contient pas ou plus. Ce qui n'exclut pas, de ma part, le *combat*.

Pas plus que le combat, donc, ne réduit la poétique au rôle de consolatrice des pires moments et de propagandiste des meilleures dates

ou occurrences. À ce train où nous vivons, la science va finir par *considérer* la poésie comme un agrément, rejoignant ainsi la sagesse populaire. Et la poésie, comme tran-tran, ne proposera plus que ses antiméthodes, ses alternatives. Jouant ici avec ce *feu pâle*, je saisis l'occasion de dire ce que je pense et d'être ce que je crois être (dans un sens duchampien). C'est en tout cas ainsi que je conçois la mondanité, au sein de l'étrange, de l'étrangeté et des peuplements étrangers.

*

Étrangers au texte, à ma pratique constante du *blocage*, à mon exclusion qui me hisse cependant bien au-dessus du premier d'entre eux. L'étranger n'est pas, ne peut pas être occidental. S'il n'écrit pas, il n'est tout simplement pas écrivain. Et s'il écrit, il applique son commentaire à des réalités qui lui servent d'exutoire, au mieux. En cela, la conversation est fragile. Ce qui ajoute en superfluité à la fragmentation constatée comme, on l'a vu, une évidence. Le glissement vers des solutions imaginaires est inévitable. Il suffit, pour cela, d'admettre non pas une absurdité hypothétique ($i^2 = -1$) mais d'en établir la pertinence. Y parviendrons-nous si l'urgence nous contraint à rejoindre *illico presto* l'autre côté du monde où l'on survit à l'existence au lieu de chercher à en expliquer la complexité conceptuelle et opératoire ? Les Philosophes promettaient un monde : ils construisaient leurs projections sur la langue revisitée par Spinoza (le non nommé) contre celle de Malherbe et des conservateurs (qu'on appelle quelquefois des *classiques*, bien à tort). Bien loin de là, nous construisons nos propositions sur des observations indiscutables d'un point de vue moral et stériles au plan de l'esthétique. Mais que savons-nous de la douleur éprouvée par l'étranger (si on veut bien l'appe-

ler comme ça) et pourquoi manque-t-il à ce point d'une voix capable d'universaliser au lieu de la porter comme un drapeau de la reconnaissance du ventre ? Parler de l'étranger confine forcément à la mise en forme du texte. Être étranger ouvre le droit à le dire, ce qui surpasse le texte sans le réduire à l'utilité. Force est de constater que la race, concept faux, cède le pas à cette autre différence : l'Étranger moins l'Occidental (-1). Une science s'y crée. Schizoïdie de la pensée qui, ne promettant plus guère l'enfer des miroirs et autres jeux de l'abîme, construit de plus en plus de formes et de moins en moins de contenus. Une paralysie s'ensuivra, sans doute. Mais qu'y gagnera donc cette autre partie du monde, l'étranger, qui semble définitivement *localisée*. L'un se nourrit de l'autre et le nourrit, produisant des *chefs-d'oeuvre*. L'autre sombre dans le désespoir ou l'imitation (l'assimilation), n'étant au fond ni l'un ni ce que sera l'autre. Jusqu'à quand ?

Ici commencent de nouvelles *considérations* sur une science de l'étranger et une épistémologie du territoire. Mais peut-on prévoir que la méthode qui s'en déduira aura d'autres perspectives que la domination et la possession ? On surgirait alors dans un monde occidental sans éthique, ni esthétique, sans générosité ni beauté, un monde parfaitement adapté au monde, un système définitif dont l'Histoire ne serait plus *illustrée* que par les anecdotes relatives aux révoltes *assassines*, aux massacres ciblés et aux catastrophes naturelles. Devant une telle exigence de futur, mon esprit s'adonne à la rhéologie de la forme textuelle et s'y complaît quelquefois. Je voudrais, en tant que texte, ressembler à cet effort d'écartement, d'éloignement, d'étirement. mais sans me résoudre à devenir un bonhomme (réponse du bourgeois au gentilhomme de l'*ancien régime*) simplement capable à la fois de *générosité* et de *beauté*, somme toute exemplaire

en matière de joies mises à la place du *bonheur* - et de trouvailles (instants) comme produit de remplacement, comme doublure, de la *perfection*. Comme si l'étranger pouvait alors s'en trouver mieux et l'Occident, par applications et preuves (évidences) de beauté, plus acceptable. Ces prophéties ne m'intéressent pas.

Je choisis plutôt le déclin de la matière descriptive et celui des contenants cogitatifs. J'aurais vite fait de passer aux oubliettes et personne ne s'attardera à en donner les raisons. Ce monde futur ne pratiquera pas la critique littéraire, trop occupé à réduire les angles de la cruauté, d'une part, et les secousses humanitaires, de l'autre. L'Historien fera figure de nouveau romancier, le Géographe sera le précepteur du politicien et l'Économiste éclaircira ses semailles cognitives. Aucun poète ne survivra à cette croissance de l'exigence (quand nous serions plus *inspirés* de nous *laisser-aller*), ni d'un côté, où l'on consentira à l'extinction, ni de l'autre, où la voix ne convaincra personne. Écrire, ce sera pour donner des nouvelles pour instruire les prétendants aux trônes et pour parfaire la pertinence, la légitimité des éliminations nécessaires à la survie.

Si je me couche maintenant, mon cher personnage imaginaire/complexe, pour dormir et non pas pour oublier, c'est que la vie est sur le point d'être violée par l'homme détenteur de l'expérience du risque. À quel moment de ce processus historique-grammatical refusera-t-elle de se donner et à qui le rêve l'aura-t-il finalement cédée ?

Et bien sûr, comme mon illustre prédécesseur, je propose ici d'établir un rapport entre les deux parties nettement distinctes de ces fragments d'une conversation fragile. Ce troisième type (de texte) est encore ce qui convient le mieux

à notre entreprise de résistance. Pour un temps encore, l'écrivain ne serait que ce provocateur, état qu'il ne lui sera jamais difficile d'atteindre, et le lecteur ce prometteur d'un texte si secret et si influent que des courants souterrains finiraient par avoir quelque importance *provisoire*. Le cri viendrait de ce réseau mis à la place des poètes. Un retour aux origines peut-être (est-ce bien nécessaire de *démentir* maintenant ?), juste avant de ne vivre sa vie que devant soi, en rameur fataliste.

II - MOI

Figures de soi

1

- **Strange immediate** -
Peter Beaman (*p.55*)

2

- **Etrangère parmi les autres** -
Benoît Pivert (*p.79*)

3

- **De mon étrangeté, ma raison d'être** -
Nacer Khelouz (*p.92*)

4

- **Psychologie de l'injection causale** -
Patrick Cintas (*p.106*)

5

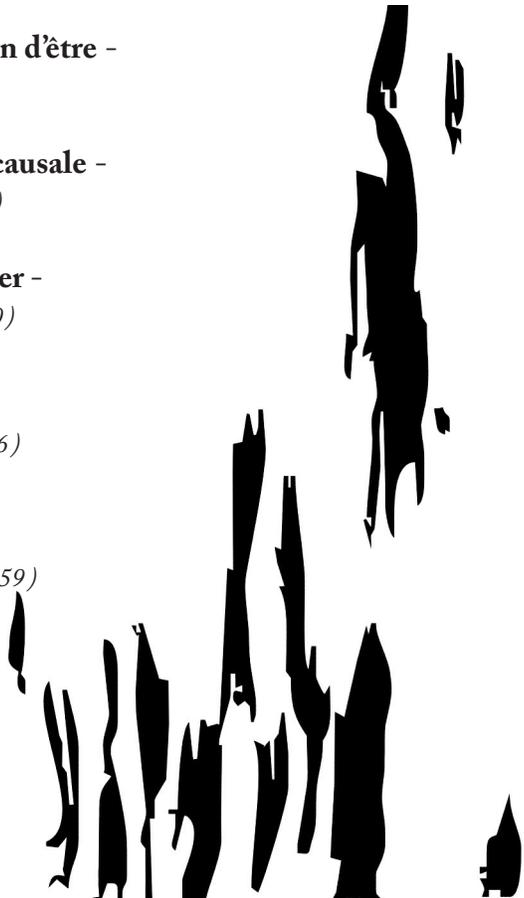
- **A l'épreuve de l'étranger** -
Serge Meitinger (*p.130*)

6

- **Visages de l'autre** -
Stefano Lazzarin (*p.146*)

7

- **L'équipe** -
Bassidiki Kamagate (*p.159*)



Strange Immediate: Poetic Experience in Pierre Reverdy

- Declensions of the self
- Among the worlds of selves
 - The Themes of Time, Space, Self and Others
 - Two Forms of Time
- The point of view of the others
- An examination of blank space
- Coda
- Compilations of works by Pierre Reverdy
- Notes

Pierre Reverdy (1889-1960) moved to Paris from his native Narbonne in 1910, whereupon he shortly became connected with Apollinaire, Max Jacob, Braque, Picasso and others in their circle. He printed and published a leading avant-garde journal, Nord-Sud, during 1917-8, and numerous volumes of poetry and critical works during the period 1915-1930; and thereafter less frequently during the balance of his life. Converted to Catholicism (as were many other artists at the time—for example, Max Jacob and Jean Cocteau), Reverdy abandoned the artistic tumult of Paris to live with his wife in Solesmes, site of an ancient abbey near LeMans. His calling cards identified him as “*éloigné de Paris*” and, despite visits to and relationships which he maintained in the capital, his village residence fostered the themes of loneliness and isolation already in-

herent in his work. Reverdy, in response to a magazine request for biographical details, responded that these were “of no interest” and refused to provide them.[1]

One of many aspects of Reverdy’s poetry is the decontextualization of the poetic context - in fact, the elimination of context and the corresponding disintermediation of experience. Reverdy’s poems place the reader within the experience presented by the poem. He uses a variety of devices to eliminate the sense of contextualization which generally occurs within a text. A prepositional structure of place is absent. Conversely, the immediate location of the poetic experience is also the totality of experience imaginable within the confines of the poem. As the experience is immediate and “total”, it is also without time or place.

The decontextualization and immediacy of the poetic experience is, however, also disconcerting and strange. The absence of a self or others --i.e., outside the experience of the poem--is both disconcerting and illustrative: disconcerting as unusual, rare and unformulated; illustrative as demonstrating the need for self/other and various other distinctions upon which the familiar, the not strange, are based.

What is Reverdy's mode of presenting experience to the reader: Could the poem be an object? If so, how? What is the visuality of the poem: does the poem "present" "experience"? Or is the poem a form of experience itself? The relevance of Pierre Reverdy to these questions is that his poetry provides a method to build for the reader a concrete and immediate experience presented and realized as if the reader were absolutely alone.[2]

The fundamental "alienation effect" in Reverdy's poetry is the interaction of subjects in all pronominal aspects which depersonalizes each. This pronominal analysis considers the subjectivity of the persons described in the poem and the presentation of author/reader as subject and object.

Within these depersonalized experiences of self and other, the elasticities of time and space are related to the immediate experience presented by the poem when the reader is its sole subject. The poetic "object" is perceived directly by the reader who is the poetic subject and the only sense in which Reverdy's poems are "objects" is in their function as part of our experience.

Who are we? Who am I? Why are we here? Where are we going? It may be that every

poet attempts to answer these questions, that the act of writing naturally propagates both the questions and an answer. For these are the poems which must be written in order to write at all.

DECLENSIONS OF THE SELF

"Un être qui n'aurait jamais connu son coeur-quelqu'un qui n'en aurait pas l'air. Il pleure. Vous avez brisé mon miroir."[3]

For Pierre Reverdy there exist multiple approaches--each marked by questions and doubts--to every aspect of the self. These doubts pervade the description of perception, the encounters of self and object, and of one person by another. There is no equivalence of "I" and "you".

The "you" is always a doubt: either a stranger-unknown, threatening, or the lover who will disappear, leaving the self abandoned. More fundamentally, the ways in which the other person is imagined--is in a sense structured or created--implicate the vagaries of perception. Reverdy does not bifurcate the "I" into contending, opposed parts. Reverdy's subjective experience is entirely unlike that which Jean Cocteau characterized as the "difficulty of being"--by which he meant the difficulty of composing himself from numerous readily defined and available elements. For Reverdy, the elements are not readily available or known and it is difficult to understand or conceive what it is to be a, or another, person. This difficulty is expressed by poetic descriptions of the self in which it is not clear who speaks: I, you, a third party or none of us. The reduction or elimination of the self from the poem--in whatever guise--at once creates a sense of alienation and freedom from the limits of a particularized, subjective point

of view.

The declension of selves is illustrated by the poem “Auberge”, from *Les Ardoises du toit*:

« Auberge/Un oeil se ferme/Au fond plaquée
contre le mur la pensée qui ne sort pas/Des
idées qui vont pas à pas/On pourrait mourir/
Ce que je tiens entre mes bras pourrait par-
tir/Un rêve/L'aube à peine née qui s'achève/Un
cliquetis/

Les volets en s'ouvrant l'ont abolie/Si rien n'al-
lait venir... » (PT I, 170)

A series of juxtapositions alternate the subject and object and the “I” and the “you”, centering at the moment when the poet holds something (a lover ? an object ?) in his arms. Her shadow-if it was his lover-is distant on the avenue, as if lost or being lost. Against this drama the daily events continue: an eye awakening, people playing cards. Somehow nothing was known; perhaps because no one says anything; everyone continues as before; the days press to the “exit”. The last passages of the poem intensify the feeling that its substance, whatever knowledge it conveys, is held by “on”—by the others—and that the intense drama which has apparently occurred to the poetic subject is somehow of no account. The dilution of the subject creates an “objective” style, in which, as Anthony Rizzuto suggests, the others are the only actors:

“The style is also objective. Unidentified persons such as ‘il’ and ‘tu’ are present. ... Though these pronouns are affective devices in the text, they are also transforming the poem into a human drama with little or no direct reference to the poet. This movement is complete in Reverdy’s use of “on”, which appears more than any

other pronoun. Its frequency draws attention not only to itself but also to the absence of “je” as the main point of reference.”[4]

In addition, the “ambiguity” in the relation of the poet to the persons described in the poem is transferred to the reader.

This process evokes an experience which is logically permitted by, but not contained within, the poetic text. As much as the text describes, it opens itself to further description by the reader. The “final” version of the text does not exist until made by the reader. The poem is a locale for the interaction of text and reader: when this occurs the reading becomes alive, involved in the scene which the reader constructs: the poem happens in this process.

The ambiguous declension of persons is, in one sense not ambiguous or ambivalent, but a form required to express an omniscient perception. Those distinctions between “I”, “you”, “he”, “we”, being removed, or used so ambivalently as to negate any fixed perspective within the poem, permit an ultimately fixed perspective outside the poem. This point of view comprehends the interior ambivalence as a subset of the larger poetic gesture. The “I”, being reduced to a non-subjective character such as a “he”, tends to be viewed as a third person by the reader who becomes the only subject in the poem.

More profoundly—and without use of the alienation of a described “I” from self-consciousness—the absence of such consciousness in a poem can require its introduction by the reader. Since the text, to have meaning, must be understood and since the text expresses no consciousness of itself, the reader encounters the text as a form of immediate experience,

one to which the reader must supply the consciousness of the text.

The technique by which this perspective is created is the elimination of the “I” from the poem. Rimbaud had postulated that: “Je est un autre.” In Reverdy, the “I” is truly made into another. Logically, it must be another because in many poems the self has ceased to exist. The absence of the expressed self places the reader within the experience of the poem, making the reader the missing subjective point of reference, an absent “Je” who is now truly the other. The logical consequence of the absence of “I” in the poem: that is, that the propositions expressed by the poem are stated without any subjective reference, and this manner of statement necessitates and enables the formation of a point of view which is independent of any self.

One method of eliminating the explicit subjective in the poem is to describe people solely in the neutral third person, as “on”. In a poem populated by others whose self awareness is never described, who (at least in the manner in which they are described) share the unconscious nature of objects and whose consciousness (if recognized) is viewed as alien to that of the author or reader of the poem, only the reader is left to “understand” or perceive the events which the poem describes.

The indefinite third person “on”, severally translatable as “one”, “someone”, “he”, “she”, “we” or “they” or “people in general” generates an automatic ambiguity which defines Reverdy’s feelings toward the self and others.

In Reverdy’s case, the use of the ambiguous “on”, which has numerous psychological and perhaps philosophic consequences, also serves to force the reader-as the only subjectively ac-

tive participant-into a closer experience of the poem. The reader is inserted within the text by its neutral presentation, by phrases such as “there is” or “there is not”, which generate the sensation of immediate observation. Similarly, the use of the third person neuter “on”, especially when other descriptions of people are absent, places the reader in the position of directly observing another person.

“L’auteur lui-même, non le poète, est une tentation têt consumée. Il se sait en excès et se retire. Le ‘je’ est banni ou neutralisé. Personne ici ne se parle, ne se découvre. Et moins que quiconque l’homme de passion, de rires, et de fureurs que nous avons aimé. Il est absent. Retiré jusqu’à l’invisibilité derrière la poésie la plus dépouillée, la plus nue, la plus silencieuse. Invisible afin de ne laisser aucun obstacle, aucune opacité devant l’imminence d’une parole qui voit maintenant déployer sa force.”[5]

The scenes created in Reverdy’s poetry-witness “Auberge”—often reflect a sense of distance which is generated by stillness, by absence of the human voice, as well as by description of things which are far away. If the felt experience of nearness requires live, speaking human beings, then Reverdy’s poems are “distant” because these two are rarely joined. The human who is there is silent; only the absent can speak. Even the human which is present but silent is abstracted by the substitution of the part for the whole: as a hand for a motion; the raising of an eye for a face; a gesture for a substance; process for a result. In the counterconventional, counterintuitive environment of Reverdy’s poetry, the near is perceived not as geographically but psychologically distant. Modes of perception change.

Distance is difference and also strangeness.

The logical follows the verbal inversion.

Gestures weigh.

Absences grow.

The noun is motion.

Concepts abandon the norms of themselves.

But the world is counterintuited only by intuition which is counter to fact-or counter to suppositions which are set forth as facts. Within a relativity of perceptions the eye can stand for the face, the gesture for the condition. The mind creates its own perception of events, governed by senses which are distinct from the usual. In this context, the expected parameters are stripped away. The normal forms of referentiality are abandoned. The poem can avoid the habitual distinctions: here/there, now/then, below/above; backward/forward. This avoidance does not deny any of these terms by more than a mediated, postulated denial. Within the denial, a corresponding affirmation is presumed. Therefore, each frame of reference may coexist, side-to-side with another, both being within the experience allowed by the "poem-object."

Maurice Blanchot visualizes the replacement of the I by the (s)he as the acquisition of objectivity, of a form of universal voice:

"Dans l'effacement auquel il est invité, le 'grand écrivain' se retient encore: ce qui parle n'est plus lui-même mais n'est pas le pur glissement de la parole de personne. Du "Je" effacé, il garde l'affirmation autoritaire, quoique silencieuse." [6]

The writer removes his own voice to give voice

to the universal. Having eliminated the self, the text is free to present the real, unadulterated by an isolate point of view, free of the subjective and its accidental effects. Human beings can now be described as they "objectively" are, as the "someone" we see in every other person:

"Quelqu'un est le Il sans figure, le On dont on fait partie, mais qui en fait partie? Jamais tel ou tel, jamais toi et moi. Personne ne fait partie du On. "On" appartient à une région qu'on ne peut amener à la lumière... parce qu'elle transforme tout ce qui a accès d'elle, même la lumière, en l'être anonyme, impersonnel, le Non-vrai, le Non-réel est cependant toujours là. Le "On" est, sous cette perspective, ce qui apparaît au plus près, quand on meurt." [7]

Of course this substitution has the minimal consequence of isolating any residue of subjectivity, and of separating the author from his text. "Le 'Il' qui se substitue au 'Je', telle est la solitude qui arrive à l'écrivain par l'oeuvre." [8]

Reverdy's analysis of the alien self could be variously approached. There is the difficulty of understanding the other and of expressing the self; there is the gradual substitution of the other for the self, and of natural forms and forces for the other; there is the gradual substitution of the natural inhuman for the natural human. These tendencies are expressed by themes such as the absence or impossibility of attaining a name, of speaking, seeing, the exchange of human and animal regards, the animation of nature, the motionlessness of human beings. Perhaps overriding is the distance from which the poet contemplates the self, a distance which seems to require that the poet regard himself as an object:

"De tous les poètes, en effet, Reverdy est le plus

objectif, c'est-à-dire le mieux capable de poser sur soi, comme sur un objet, un regard extérieur." [9]

This position includes the ability-in fact the need-to question the nature of subjective identity. In Reverdy's poem "Civil", the identity of the subject dissolves in a series of questions: "Où sont mes papiers et mon identité vieillie et la date de ma naissance imprécise." [10]

This poem reflects an actual ambivalence of birthdates, since Pierre Reverdy's birthdate was incorrectly shown in the municipal records of Narbonne. [11] "Et, d'ailleurs, suis-je encore celui de la dernière fois ?" [12]

Transience of life; transience of name; transience of fact :

"Pour Reverdy, le passant ne se distingue peut-être pas du lecteur, et la question est troublante sur tous les plans. Quelle garantie avons-nous que le narrateur est 'celui de la dernière fois' ? Combien de personnages peuplent cette scène ?" [13]

Distance from the self occurs even at close range, and even in the most intimate forms of address, as in "Visage" :

"Il sait à peine d'où tu viens/Malgré la ride qui te marque/Malgré ces traces sur tes joues/Ét les mouvements de tes mains/Il ne veut pas que tu t'en ailles/Sur la chaise il n'y a plus qu'un trou." (PT I, 230)

Perhaps by not identifying the absent person (later described as "far on the road"), Reverdy creates a larger sense of his/her absence. He lets the poem deal with absence itself rather than with a localized sense of absence which

would be limited by its relation to one person. Distancing the particular, the larger and more general feeling is enhanced.

In "Dans les champs ou sur la colline", "On attendait/On regardait/C'est à tout ce qui se passait ailleurs que l'on pensait." (PT I, 216)

The projection of human sentience and emotion is a frequent technique. In "Regard humain", there is no regard until the last line of the poem, where we learn that we (who thought, perhaps, that we were the only ones watching) are being watched :

"Dans ce mélange de mouvement précis, de bêtes noires où l'esprit se défend-toujours caché derrière des paroles, les cris du désespoir. Où autrement ces yeux qui vous regardent dans les buissons du soir." (FV 95)

The normal context of a regard-two subjects looking at each other-is absent. There is no subject-in the sense of a self-conscious being-within the text of the poem. By inference, consciousness is beyond the capacity or intent of the poem and its inhabitants. The normal context of human interaction (i.e., speech) is absent. This absence is shown in the description of a man stretched out on the road :

"On attendait que l'homme étendu en travers du chemin se réveillit. ... Les animaux n'étaient là que pour animer le paysage pendant que tout le reste marchait.

Car tout marchait, sauf les animaux, le paysage et moi." (FV 29, "Plus Lourd")

Here the static animals are presented for no apparent reason than to "animate" a scene where everything moves except the (dead ?) man, the

poet, and a statue which is mentioned in the last line of the poem: an enigmatic presence equivalent to the standing poet and the fallen stranger. The sense of alienation is heightened by our ignorance of the answer to the question: who created this scene? For whom were the animals there to animate it? Was the poet inanimate like the dead person?

Sometimes not even the person witnessing the scene, but only his sense is described. Moreover, language can be disembodied: "Et, en même temps, sans que personne au monde le leur dise, des mots confus se mettent à sortir./ Les lèvres tremblent." (FV 45, "L'Élan normal") It is not clear, however, that the words are spoken by the lips which are being described.

At one level of ambivalence it is unclear who speaks or acts among the possibilities presented by the poem. Nevertheless, the existence of a sentient subject is implied. At the next level, this implication is removed. Those emotions which we would call "subjective"-which in effect are the defining characteristic of the human subject-are not only not expressed by a "self" who is identified in the poem and whose experience is described from the perspective of such a person; they are also not expressed by other people, or even by animals-but only by the landscape itself. In "Jour monotone" the poem occurs in a serene garden:

"Un jardin sans oiseaux/Un jardin sans bruit / Vous allez cueillir des fleurs noires/Les feuilles ne sont jamais vertes/Toutes les épines sont rouges/Ét vos mains sont ensanglantés"

Following this description, the poem concludes:

"On n'entend pleurer que la pluie." (PT I, 94)

The other person described in the poem can only pick black flowers with bloodied hands. Is this person a projection of the "Je"? Implicitly the poem concludes that we cannot act, that we cannot express feelings, that we can only hear the rain crying-i.e., that feelings are only expressed outside ourselves: "Irai je plus loin que moi-même?" (F 41-2, "Le Lendemain de la saison")

Another unidentified persona, "he", inhabits numerous poems, often an isolate creature surrounded by a crowd of unidentified strangers. Since the "he" is no more identified than are the strangers, the sense of collective identification with any of the characters is absent. In "Droit vers la mort" a small boy plays in the morning sun:

"Le matin allait à peine ouvrir son œil/Sur la route où passaient les hommes gigantesques /Seul il roulait sa boule parmi les yeux indifférents" ...

"Le soir ferme sur lui une immense paupière/ Et la peur durera autant que la lumière....

Et lorsque dans la nuit il tomba pour jamais/ Personne n'entendit le nom qu'il prononçait" (PT I, 77)

The theme of the name also recurs. The persona is either speaking to a person or attempting to make himself heard, in some cases (e.g., "Civil"), to be identified. There is no response; there is also no space in which to speak, even to die. It may be that the person addressed (if it always is the same) is dead. In "Sur les dix doigts," we read: "Une parole/la dernière/Je tiens entre mes doigts/Sa main encore tiède". (PT I, 81-2)

Who are the others in Reverdy's poetry? What are their roles? How can they act in the poems? What are other human beings? In many cases, the other cannot be distinguished from the role created for the one whose experience is shown in the poem. The others and the I are so entwined as to become confused:

“Une transposition familière aux amateurs de poésie surréaliste consiste à faire voir par les yeux d'autrui, de rapprocher et même d'identifier les deux regards.... On aperçoit la même sorte de 'vision commune' ou 'transposée' chez Reverdy...” [14]

Within the present which Reverdy uses as the format for time in most of his poems, others are tangible in various degrees. The more tangible the other, the less complete will its relation be to the poetic subject. The other may be a physical part of a person, its idea, its rumor always less than the whole. The less tangible the other, the more likely it will speak to the subject; the more it will simulate communication, affection, interaction. The combination of tactile and intangible, of present and absent, of near and distant yields a constant anomie, at times resolved at different levels but never exhausted. Amid the isolate exhaustion which often seems to be the characteristic experience of Reverdy's poetry, only the forms of exhaustion, of lack, of absence, and death seem energetic. The expression of these and similar experiences in time, space, and through the eyes of the self and others is our next topic.

AMONG THE WORLDS OF SELVES

The Themes of Time, Space, Self and Others
Prelude: Differences

Change is our expression for difference. That which is different reflects change; unless there is no time. Without some medium for processing and developing difference, change cannot occur. Without time, we might only hypothesize the differentiation of things. The concept of time is logically subordinate to that of change. Without the latter, never the former. Our idea of change does not logically require the passage of “time”, but follows directly from the perception of difference—even the perception of black and white in a frozen moment. The experience of perception itself suggests the “passage” of time. We cannot perceive a world in which differentiation and change do not exist. The perceived difference constitutes change within the static; yet the process of perceiving the differences, itself motile, belies a static universe. It takes “time” to change; if there are differences, there must be time. To negate change is to negate time except in a world having unknown formal properties. As that of change, the concept of cause derives from perception. The perception of change permits and engenders the notion of causation, which becomes linked to that of time. The idea of causation is inferred from sequence: that which occurs “later” is “caused” by what occurred “before”. This conclusion is only inductive. There is no logical reason that the past cannot be caused by the future. In any case, each of the ideas of cause and time is logically a subclass to that of difference.

Prior to such abstraction, a self apprehends the world. This apprehension is “immediate” in the sense that it is not explained, not “mediated” through any analytical sieve. In the case of poetry, words and their meanings are the medium: medium between experience and its description. One of the goals of any art may be

to achieve the effect of the immediate experience by the creation of an autonomous, direct link to perceptions. Music and painting are unmediated arts in two senses. The first (and weaker) is that any experience which they describe is communicated without the imposition of verbal explanations upon sensory experience. But it is not only verbal reflection or criticism which attacks and defeats the unmediated description. The visual and the aural may themselves have "texts," interpretative devices which interweave between the experience and its perception. The second (stronger) sense is that the experience which is communicated does not require verbal interpretation. For we who are prone to discussion this is easy to forget. The verbal aspect of poetry lends itself to, but does not require, verbal interpretation. "Pure poetry" might be that poetry which is not explained-or poetry in that unexplained state in which, after all, it first presents itself. This would apply to verbal and nonverbal forms. But written poetry, having simultaneously aural, visual and verbal qualities, is a mediated art which sometimes seeks to achieve the "unmediated" aspect of painting or music. To do so, it tries to reduce itself to, or to express, a directly apprehended and pre-verbal experience. This reduction to the immediate may occur in two forms: that of the subject and that of the object. In the former, the poem presents an experience as if the reader were apprehending it directly, pre-verbally and without intervention by the poet. Various conditions may be created which generate an illusion that the reader is originally perceiving the experience described in the poem as the reader's own. If so, the reader experiences the (mediated) experience of the poem as if it were his own, direct, subjective apprehension of the situation described. In this context the thing itself may seem so tangible as to have the character of an object

without, of course, being one. When Reverdy writes: "Quand la rosée descend les pieds nus sur les feuilles/Le matin à peine levé/Il y a quelqu'un qui cherche," ("Chemin Tournant", SV 9) then the experience of the naked feet of the dew becomes that of the person searching, or of the reader who must, by virtue of the 'naked feet', experience directly the touch of dampness on the leaves. In this sense the experience, rendered immediate, becomes ours. If, on the other hand the reduction of the poem to the immediate occurs by way of making the poem an "object", the poem becomes that which is alien to the reader, which lacks consciousness, which may be held, touched, manipulated. This the poem accomplishes at best by analogue. Within its text the poem must not be self-referential or self-analytical. Nor should conscious beings be described. It must seem direct, concrete, appearing as part of experience and without internal reference. The addition of self-referentiality mimics consciousness and destroys its "objecthood". In Reverdy's poetry, the subject (when there is one) perceives the scene directly, without narrative intermediation. The "I", often removed as a named character, is at most an implicit subject whose experience is being described. The poem may equally be about an experience which is not of any person; or about experience which belongs directly to the reader. One may focus on the text or on the experience which it conveys. Reverdy does not treat the text as an object per se, although he is certainly aware of this possibility and, as mentioned above, had explored many forms of the "concretization" of poems. His more fundamental concern is the concretization of the non-textual real: of time, space, self, others and objects. The poetry acts as the mediator between self and object, developing the interaction of text, author, reader. There is no priority of focus within this format.

The text may belong to the reader just as to the author. "Time", "change" and such other categories are abstractions of events-imperceptible, outside the perceived world. They at once possess and lack the static condition which some believe inherent to art. Not being objects, they are conceptually infinitely malleable. An idea is that which infinitely can be made: the creation. A world of percepts may be occluded, fogged over, opaque: its sensory nature seems to imbue it with an otherness which is absent to subjectively generated concepts such as "time", "space", "I", "you", "he", "she"....

The distinction of self from others is matched by the treatment of interior and exterior landscapes. The treatment of the outside world parallels that of the other, separate person. Similarly, Reverdy's analysis of the interior evokes his description of the self-self which is the means of describing time; and his descriptions of others evoke the object-filled world, even though in each case the parallels may be inverted. For example, the others may be subjects, the self an object, the others conscious and myself not. In the sections which follow we shall explore Reverdy's description of the self through the conceptual masks of time and space, in each case evoking the special immediacy created by his poems which describe human experience through these lenses, and the particular forms which he gives the lenses themselves.

Two Forms of Time

"...la poésie du temps mort, du temps qui ne coule plus." [15]

The experience presented by the text occurs within Reverdy's analysis of the dimensions of time, space, self and others. Reverdy con-

ceived the work of art as static. The stasis of the work of art is not that of a Chinese vase, but a suspension of time. To suspend time is to divorce the work from the flow of events. So much of Reverdy's poetry consists of the isolation of one set of moments within the flow of events: time which is now and in France is stopped for the moment in this particular poem. In this pause, the poem is freed and separated, sometimes fearfully, from the flow of events in the normalized, mediated world. Then, events suddenly resume, as if the world were a motion picture which had been stopped and is now restarted.

When we choose to "freeze" time we think often of the past. The poem presents itself as seen through a rear view mirror, after events have receded. But this is not the only choice and the frozen events which are described may be occurring in the immediate present or the future.

Reverdy does not articulate these thoughts. His tangible world is too intense, filling the poems. Abstracts are excluded and time is not discussed. The world and its events seem reduced to the varied psychic and observable chimerae which impinge on life and collect in memory. Reverdy demonstrates a concrete picture of time, an abandonment of the abstract. Time must not be a concept but the image of a string of events, linked and bound, twisted among others not seen, such that the particular string is a series to be explored and presented, but only one amid others which might have been selected or endured. The poet may also section the bundles, exposing at once various events which are cut from the same planar space. By eliminating the sequence which obtains from a linear description of events along the string, Reverdy substitutes a static envi-

ronment, one which appears motionless—one where the motion is not described.

In a chapter from *L'Espace littéraire* called the "Essential Solitude", Maurice Blanchot describes the "fascination of the absence of time". The absence of time is not a pure negation:

"Plutôt qu'un mode purement négatif, c'est au contraire un temps sans négation, sans décision, quand ici est aussi bien nulle part, que chaque chose se retire en son image et que le 'Je' que nous sommes se reconnaît en s'abîmant dans la neutralité d'un 'Il' sans figure. Le temps de l'absence de temps est sans présent, sans présence. ... Le souvenir est la liberté du passé. Mais ce qui est sans présent n'accepte pas non plus le présent d'un souvenir. De ce qui est sans présent, de ce qui n'est même pas là comme ayant été, le caractère irrémédiable dit: cela n'a jamais eu lieu, jamais une première fois, et pourtant cela recommence, à nouveau, à nouveau infiniment. C'est sans fin, sans commencement. C'est sans avenir." [16]

The absence of synchronic time depersonalizes the self. The "I" cannot conceive itself without time. To be, it must possess the idea of time, whether or not this idea has a perceptual basis. Death is the absence of time, as of possibility. In the environment of depersonalized time, the self has vanished and the "he" or "she" -- the perceived other-- becomes the only form of humanity which can live or be conceived as alive. Without a self, is there a need (or ability?) to perceive these others? or the "time" in which they exist? Or alternatively do the others exist in a hyper-context where time and consciousness are not required:

"Et l'on s'étonne/De ne pas voir dans la fumée/
Et dans l'air libre qui résonne/Le fil où pend

cette araignée/Une main qui n'est à personne/
Dans l'espace s'est arrêtée" ("Saison Tremblante", SV 138)

In such a landscape we can understand Blanchot's idea that others can exist even where the "I" does not: in a motionless form of the present, where action is impossible because the future does not exist, where the only developmental form of the possible is an exploration of the past. Reverdy eliminates the development contemplated by history and concentrates on the absolute [i.e., motionless and undeveloping] present. There are subjects but they are reduced to voices without meaning. In the most reduced case, no one is described:

"Dans la rue vide où personne ne vient/Une seule voiture glisse/Un air triste que l'on retient/Tout tourne plus vite que le temps/Les oiseaux qu'emporte le vent" ("Horizontal et tout est dit", SV 134)

Although full of verbs which imply motion, the effect of the poem is to create a frozen, still moment. In "Le Sang trouble", the same techniques are applied to the description of a person:

"On entend venir quelqu'un qui ne se montre pas/On entend parler/On entend rire et on entend pleurer/Une ombre passe

Les mots qu'on dit derrière le volet sont une menace" ("Le Sang trouble", PT I, 85)

If present, the self is reduced, lacking the range of consciousness or capacities which we might expect, which others appear to possess. There is a connection between the abbreviated self and an "other" who, while hypothetically complete, remains distant from and unavailable to the

self. As if thinly seen through thin atmosphere, the self finds present the absent, absent the full presence of the other. Neither is identified, identifiable, or expressive of any meaningful proposition. Sometimes the presumed experience of the two together may only be inferred from the (usually dark, empty) surroundings. In this environment, what is the experience of the subjective present? Does it exist? What are its limits?

“Dans l’absence du temps, ce qui est nouveau ne renouvelle rien; ce qui est présent est inactuel; ce qui est présent ne présente rien, se représente, appartient d’ors et déjà et de tout temps au retour.” [17]

One may ask: why should the new “renew”? Why should that which is here be not now? Why should that which is ready to hand not be anything, but re-present or recall itself? If time is based upon a theory of repetition Blanchot’s comment makes sense. Then the new is but a recall, the now is always in part the past, that which is ready to hand is in some sense not the real, but a recollection. Another possibility is that time can only “look” to its rear, can only “move” backwards. If so, time can only “occur” in memory. Put another way (by Edmond Jabès), memory is the sole means of describing time:

“Le temps est une mémoire sans objet. Froncer le temps à se souvenir c’est, pour ainsi dire, arrêter le temps.” [18]

In “Le Magasin monumental”, Reverdy describes memory as a curtain without folds, in effect a wall:

“Les ailes sont chargées/Le désespoir s’envole/
Mes mains ont laissé descendre lentement/Le

rideau sans plis de ma mémoire/Mais l’intermède du jour bruyant se joue toujours sous la coupole” (“Le Magasin monumental”, PT II, 45)

We are unsure what side of the curtain the author is on; or what is on the other side; or whether the induction of memory is indeed a voluntary act. Certainly the poem does not suggest a freedom of movement within memory. Whatever freedom there may be is interrupted by the present, which prevents the recapture of the past.

If the past cannot be reclaimed, the present has only a limited horizon and, when examined, appears to evaporate. Blanchot describes the present as dead, as a form of absence:

“Le présent mort est l’impossibilité de réaliser une présence.... Quand je suis seul, je ne suis pas seul, mais, dans ce présent, je reviens déjà à moi sous la forme de Quelqu’un. Quelqu’un est là, où je suis seul. Le fait d’être seul, c’est que j’appartiens à ce temps mort que n’est pas mon temps...mais le temps de Quelqu’un. Quelqu’un est ce qui est encore présent, Quelqu’un. Quelqu’un est ce qui est encore présent quand il n’y a personne.” [19]

Although Blanchot never alludes to Reverdy, it is difficult to imagine a more apt description of the atmosphere in many of Reverdy’s poems. Here, the abstract survives the passing of the tangible real. The tangible real is gone, can only be remembered, can never be recreated. In its absence, an abstract concept of the past remains. Similarly, the absence of anyone generates a “Someone” as if by generation of negatives --that is, the truth of the assertion requires the existence of its contrary. The logic might be as follows: no one is there, except

me; I cannot exist without someone else; I am here; because I am here, there must be someone else here also. Yet the “Someone” appears to constitute a separate, nonopposed category: a consequence of absence but not necessarily its opposition; rather, the plenitude which remains when non one else is “there”. Perhaps the “*Quelqu’un*” is the author’s own past.

In Reverdy’s poetry, instead of the past we have only the present. The “past” exists as an abstract residue that engenders a set of intense emotional consequences. These may be characterized as follows: the reduction of time bears upon and reduces the concept of the self as an actor or communicator; this reduction reduces the sense of the possible, which coincides with that ambience of depression characterizing much of Reverdy’s poetry; the reduction of time is the elimination of the possible which is achieved by reducing the perception of “time” to the recollected past and to a present in which nothing moves or, more properly speaking, nothing changes. As always, a conversion is implicit in the reduction: those effects which have been removed from humans reappear as the properties of objects. Similarly, the reduction of the poetic space to an “evaporated” or at least a rapidly transpiring present permits a sense of motionlessness and an intensity of focus on that which it describes. This presence gives new meaning to the objective “On.” The space of the poem belongs to another, a space from which the subject is either absent or, if present, is observed as an object. If the subject is present, it is present in a time which is either a residue of the past or a time that is made by others

— for Blanchot, in unrediscovered time. This is a time where the “I” returns to itself as a stranger. There is also the possibility that the self is absent and, in that case, it is the “someone,” the

other/object who acts in the present and attempts to recall the past. And if the self is present in the poems, it is the self which remains when no one else is left: a self which itself is a recollection. This self which is not present defines the nature of presence by being recalled, as Orpheus would have recalled Euridice. The attempted recollection, or the recapture of the past, is summoned to a present where the possibility of the recapture is a temptation too great to resist. Reverdy expresses the temptation of this choice in the present tense :

“*Tout le monde a pu traverser dans sa vie ce moment de tentation perfide où l’on sent que la chance est là, facile à saisir comme un fruit. Il suffirait de déplacer le destin d’une ligne, l’épaisseur de la peau, le poids de la conscience pour repartir à neuf, libre et heureux enfin dans une sorte d’azur sans aucune déchirure ni aucun pli. On ne quitte rien, on ne déplace aucune ligne, le moment est passé et l’on retombe dans le noir.*” (LB 133)

For Reverdy, the temporal modality of choice is the present. Expressed in form of time, choice is the effort of the present to escape the past, or what Edmond Jabès calls “cet effort du futur pour échapper au temps.” [20] For Reverdy, even the possibility inherent in the present is revocable, a condition which repeatedly falls toward its own past :

“*Sous l’arc du front bandé les flèches aiguës du désir/Ce soir l’esprit troublé du goût irritant de partir/Au verson blanc du monde sur des chemins nouveaux/Sur les quais sans espoir vers les retours soudains/Partir toujours partir/Courir à la renverse*” (“*Les Buveurs de l’horizon*”, FV 32)

The separation of the possible from the desi-

red, of the present from the uncaptured past, is linked to the theme of travel and departures. In "Départ":

"L'horizon s'incline/Les jours sont plus longs/
Voyage/Un coeur saute dans une cage/Un
oiseau chante/Il va mourir/Une autre porte va
s'ouvrir/Au fond du couloir/Où s'allume/Une
étoile/Une femme brune/La lanterne du train
qui part" (PT I, 179)

For Reverdy, the ineluctable passage of time is a dimension which cannot be traversed, a phrase which must always be spoken to its unwanted conclusion. In this respect, Blanchot's analysis of time is more radical. His hero, Orpheus, wishing to escape the evaporated present, tries to reshape the past. In so doing, he violates the dimensions of the present and destroys its possibility. He finds that the past cannot be retrieved; no present can be chosen more than once. His futile vision will destroy the assertion of any of their contraries. He must repeat what he has already done.

Although Reverdy does not explicitly deal with ontological questions, his poetry seems to reflect Blanchot's concept of the absence of time and the presence of the other who is already the self. Remembering the thesis that time is a form of differentiation, its absence is reflected by a motionless, undifferentiated condition.

"L'ombre penche plutôt à droite Sous l'or qui
luit Dans le ciel qui fait mille plis L'air bleu
Une étoffe irréaliste C'est peut-être une autre
dentelle à la fenêtre Qui bat comme une pau-
pière à cause du vent L'air Le soleil L'été Les
traits de la saison sont à peine effacés" ("Mati-
née", PT I, 220)

When Reverdy varies the norm of referring

solely to the present, his references to other forms of time are often conditional as if the past or future were uncertain possibilities rather than dimensions to which we are wholly committed by belief. As to the present, if the poem is analogous to a still life, then it is regarded in the motionless now. It is static.

The reduction of the poetic event to the present tense is also the attempt of the poem to display a name or a message in the darkness of the moment which is always about to disappear.

As to our recollections and those we have known :

"Nous sommes dans les glaces limpides qui ont
pu nous voir passer sans se froncer-ou dans ces
silhouettes furtives que nous avons laissées
dans l'air aigre des coins de rues." (LB 86-7)

These silhouettes, which are the memories of the past, float freely in the streets.

As if on a crisp, light day they could be recaptured in sunlight.

As if time could be seen in a sufficiently clear air, motionless: an idea. But time which cannot be seen moving is hidden from view.

Its motion is off-site.

The function of seeing is not bound up in a conflict of "now" and "then". Rather, the vision provides a static form (poem) which, igniting the moment, captures a present minute for example, the bitter air of a streetcorner. The reader turns from the sensual world to that of the spirit: "Or, dans le vrai, l'aventure est sans atmosphère." (LB 81)

In the sensual world, where the atmosphere exists, it is full of danger: “les abîmes sans paroi de l’atmosphère.” (“Le Coeur soudain”, F37)

The “true” adventure is ours to make, perhaps solely in the imagination; not in things but in ideas. No objects but in ideas.

The structure of the personae created in the poems governs their permitted experience. The anonymity of the “on” engenders loneliness, isolation, fear and hopelessness. Colors have been subdued and the poem reduced to matte: elements have been removed instead of added. The landscape is reduced to various planes, dully-colored, where isolate figures and images starkly juxtapose and seem to interact. What interaction occurs is intensified by the sparsity of the described surround, by the animation of the not living. The absence of true interaction intensifies our awareness of its possibility, likely or not, and releases an awareness of its potential.

To achieve the communication implicit in “us” requires development of the “I”.

The most reduced experience of the self is “silence où le coeur et l’esprit battent pendant des jours et des jours, sans écho.” (LB 183)

From this silence the “I” must experience, must become the “you”, the “me”. What begins as an ambiguity of declension becomes a description of actual experience. In contrast to the silence, the fear, the impotence of the “I”, the “other” has a distant power, an ability to move, to speak, to exist. In some poems it is not clear that this existence is much beyond that of an object. In others, the “you” or “he” can speak, sometimes even to the poetic subject. The

forms of communication—and their limits—flow from the reduced picture of the human being which the poet presents :

“Un visage immobile est aussi énigmatique qu’un portrait, c’est-à-dire que nous pouvons interpréter à notre guise le faux mystère de ses traits. ...” (LB 40)

From self to another is Reverdy’s impossible journey. The self becomes strange, abnormal, unknown; without boundary or edge, without action, without direction or knowledge. The self finds itself lost and confused, surrounded by people laughing :

“J’aurai peut-être perdu la clé, et tout le monde rit autour de moi et chacun me montre un clé énorme pendue à son cou.

“Je suis le seul à ne rien avoir pour entrer quelque part. Ils ont tous disparu et les portes closes laissent la rue plus triste. Personne. Je frapperai partout.” (“Belle étoile”, PT I, 41)

The disorientation is heightened by the shifting of tenses within the poem.[21] The beginning of the poem is a supposition which enters the past tense and becomes an assumed set of facts and then a situation which we are asked to join—as the poet tries to decide what to do. By the shift in modes of possibility, from pretense, to past tense, to the realm of choice, the reader is thrown into the experience of the poem as if it were his own. The reduction of the self and expansion of the object (i.e., the keys) negate an otherwise clear identification of the reader with the subject of the poem. As the poet remembers the faces: names are eliminated; bodies are eliminated; perception is reduced to the visual sense, but sensed through separate sets of eyes.

“I have seen Cadiz from the water,” wrote Ezra Pound, as if the particular experience, the personal point of view mattered, as if things were well defined. One cannot imagine Pierre Reverdy writing such a line. The personal clarity suggested by Pound is absent to Reverdy, whose geometry is no longer demonstrable; has been replaced by the sense that there are many geometries, simultaneously and equally (in)valid perceptions of the one same, immeasurable shape and place. The world begins as totality and undifferentiated mass; ends as the exploration of the lost attempts at difference and resolution. Logic fails because we are finite; we cannot elaborate the endless line; all our thoughts get closed like books. The real is only what we have imagined; and that we cannot express.

THE POINT OF VIEW OF THE OTHERS

Who are the others in Reverdy’s poetry? What are their roles? How can they act in the poems? What are other human beings? Within the present which Reverdy uses as the format for poetic time there are various degrees of tangible others. The more tangible the other, the less complete will its relation be to the poetic subject. The other may be a part of a person, its idea, its rumor. The less tangible the other, the more likely it will speak to the subject; the more it will simulate communication, affection, interaction. When the tactile, emotive subject does appear, it is quickly replaced by the anonymous gaze of the other. The combination of tactile and intangible, present and absent, of near and distant yields a constant anomia. At the first level the self is presented as a person having at least potentially the means of speech

and feeling. Creating the expectation that speech and feeling are possible, the poet introduces various reductions by which the same expectation is removed, the norm is eliminated and humanity removed from the poem. When the human form is observed as an object, the self is decomposed, stripped of its normal attributes: organs, thoughts, acquaintances. There is substituted some disembodied portion of a self—a part for the whole—and the attributes reappear in displaced and dehumanized form. Next, with the self absent even as its own metaphor (for, in this case we are now sure that the “self” is a unity, not a series of components which may be joined by the formulation of an image), the landscape itself becomes the human form, becomes at once nature and the experience of the self in nature. This process is mediated through the substitution of “abnormal” for “normal” conditions. The self which should speak cannot, being seen as if through thick glass; it cannot express emotions; it cannot understand the emotions of others; it cannot act intentionally, or move in a regular fashion: these characteristics are attributed to inhuman elements of the scene which become substituted for a self. If the stranger is recognized and present, the self is also a stranger. The self is unnamed. It is at once known and always not, at once subject and object, static and motile. Although the self moves, it is acted upon and never acts, except in ineffectual ways. Because the poem always preserves (at least through the use of the present tense) the sense of the potential, that which seems strange and disfigured retains a human form. No matter how frozen or distant the scene, it is always possible that time will resume, the players will speak and act; loves and deaths will occur. In the poet’s isolate psyche, thoughts and other intangibles reify. People, having vanished as subjects, are replaced by intangibles which

become actors. These assume a subjectivity, an intentionality :

“Le long de l’avenue où glisse la rumeur

Perdu dans le brouillard l’illusion des comètes
la mémoire lavée par l’eau de la défaite

les linges de la peur” (“Déroute”, F 24)

The “rumeur” slides along the street as if it were alive. But people assume an objecthood—a lack of intent. The death of the human landscape is counterbalanced by the life of objects or intangibles which “normally” do not live. Also, these intangibles behave with the quality of objects. An illusion can be lost, as if it were a thing. One could conclude that the illusion were lost because the poetic narrator no longer believes in it; but the illusion is lost in a specific place (in the fog), as if a thing. It is lost

in two ways: first as an observable object which can no more be seen; secondly as the illusion of comets which did not exist. Sometimes not even the person witnessing the scene, but only his sense is described: “l’œil s’attarde sur chaque trait, sur la ligne limpide et sur le corps entier.” (“L’élan normal”, FV 45) Moreover, language can be disembodied: “Et, en même temps, sans que personne au monde le leur dise, des mots confus se mettent à sortir./ Les lèvres tremblent.” (Id.)

It is not clear that the words are spoken by these lips....

In “Les buveurs de l’horizon” the poet regards the customers of a restaurant and attributes to them a fantasy of their tortured lives :

“Les plages et les portes/Les aventures mortes/Dont l’ardeur se détache fermente et vient rancir/Les narines gonflées par de fauves parfums/Des relents d’efforts

de luttes sauvages/d’agonies obscures dans l’ombre des tables” (F 31)

There is a double anonymity here. First, the anonymity implicit in the commonness of the scene; the actors are nameless—not because they could not be named but because the effort in naming them would be meaningless. There is no point to the establishment of their “unique” identities. The unique has no value: it consists solely of the set of letters which constitute a name, of facial peculiarities: nothing of worth. Second, the anonymity derives from the sense, purveyed by the lack of detail in the poem, that a description which would identify the people in the poem may be impossible. Either it is impossible for the subject in the poem to learn their names, due perhaps to his fears, or they are in fact nameless. At one point, this person is unable to visualize the way from the upstairs to the room where the game is played. An aphasia limits his ability to participate, except as an unnamed observer, in the described scene. His anonymity follows logically from the impossibility of observing the cardplayers, and equally and independently from the impossibility of communicating with them.

Anonymity and isolation lead to depression. In “Miracle”, the persona of the poem listens to talk of himself in the next room. “La porte se serait ouverte/Et je n’oserais pas entrer.../ On parle/Et je peux écouter/Mon sort était en jeu dans la pièce à côté.” (PT I, 198) The happiness of the self in this poem depends on someone else getting up and letting him in. In “Avant l’heure”, the person watching out-

side the house must return home when no one answers the door where he knocks. He leaves without being seen :

“Et toute la tristesse est restée enfermée

Attendant le soleil qui ouvre les fenêtres

Et les desseins obscurs qui roulent dans ma tête” (PT I, 241)

In “Nuit”, the self, hidden behind a door, listens to the sounds from outside and, from within, the mocking laughs of the curtains. (PT I, 244) It is the others who understand and achieve happiness. In contrast, the self is unreal. The others are real, can act, can laugh and enjoy themselves; will laugh and enjoy themselves at the poet’s expense. The paramount status of the others is not surprising, because the self flees even its shadow. In “Ça”, the self runs down the road: “Sur la route mon ombre me suit, oblique, et me dit que je cours trop vite.” (FV 31) Arriving at the door, the self sees his friends laughing inside the next room: “Peut-être est-il question de moi ?” (Id.)

Flight is only one element in the larger pattern of disorientation. The self is deprived of the ability to act; it must escape; most importantly, it cannot find itself. Reverdy’s equivalent of the regard of Orpheus is self-referential. What it sees -itself-- it still loses. To keep the other one must not look. The “others” in Reverdy’s poems have the same characteristics. Although they may sometimes speak and even be loved, they are often hidden, as if memories in fog; unseen and unknown. Implicitly it is impossible to see or to know them. Within this vague condition the “I” is sometimes presented to the reader as the reader’s own, subjective experience, without intermediation, without intervention of

the narrator or another subject. It is a virtual “I” which encounters the world. Memory—that “curtain without folds”—which is the vehicle for recreating many of the experiences described in the poems, becomes lost in a concept of time which is never defined, in contexts where today and yesterday do/might/could not exist.

AN EXAMINATION OF BLANK SPACE

“...les abîmes sans paroi de l’atmosphère” (FV 37)

Space, geography and landscapes are as strange as time, memory and perception. For Reverdy the landscape has no social function. We do not find physical scenes illustrating the interaction of humans and nature or an attempt to describe historical settings. The perspective has shifted to the immediate as it had in painting through studies of perception and expression to an analysis of forms and their structures. The poetic equivalent is an I: you relation to land and buildings, to any surfaces described by the eye. A simple binary model of self/nature, human/object. In this model: “Le poète construit le paysage, le tableau. Il n’y a plus alors qu’un rappel à une réalité qui procède de lui. Comme dans un miroir, avec toutes les profondeurs qu’acquière les choses à se refléter. Mais les objets sont intervertis, fragmentés, rassemblés à nouveau, d’une façon inédite. Le poème enferme son auteur, encadre ses sensations. Mais au centre il y a cet oeil qui a fait l’analyse et qui a construit un objet indiscutablement humain.” [22]

“Reverdy, en localisant les choses, les illimite; il les extrait de leur mesure, il les exorbité, il les transfigure en leur assignant un lieu; il découvre leurs rapports inconnus, leur solitude

ignorée, il révèle leur invisible voisinage, en déplaçant à peine les lisières du possible et de l'exactitude...."[23]

In describing the manner of seeing: names are eliminated; bodies are eliminated; the discussion is reduced to that of the visual sense, as sensed through eyes separated from any human being other than those of the reader:

“La lumière d'en bas soutient les plus indifférents et les lames tordues qui viennent du côté de la vitre s'engagent doucement dans les plis du regard. Le ciel est autrement placé au-dessus de ces têtes.” (“Première table”, FV 83)

People are reduced to the “folds of a look”. In “Haut terrain vague”, the waste land is expressed by a gaping door, a view to a road which distances itself. Nothing is left but a facade, and the space of a look (“la place d'un regard”). (PT I, 33)

In “Plus d'atmosphère”, a storm is described without reference to any particular observer.

“Le clocher devient bas/Un nuage le casse/
Dans le jardin l'arbre pourrait tomber/Une main ressemble les branches/Et les serre comme un bouquet/Les mille doigts du vent frappent plus fort/ À la fenêtre/La tête qui paraît regarde dans le ciel/Attends ce qui peut arriver” (PT II, 36)

Everything is reversed. Instead of the cloud becoming low and breaking the bell tower, the bell tower is low. Our expectation that clouds cannot “break” anything is itself broken. There is no conventional self-centering of the text by reference to a participant observer. Nor is the landscape animated. Nature does not resemble man; man mimics nature. This imitation redu-

ces the “need” for a subjective presence in the poem: the poem adopts the point of view of the nameless, natural other; of the branches, not the hand. Then the two are joined in the gesture of the hand squeezing the branches like a bouquet, which itself is mimicked by the thousand fingers of the wind, touching. The experience of a self is projected throughout the poem, as if nude, touching and breaking the sky. Finally a head appears, perhaps observed through a window. Of course the person suggested by the head says nothing: it waits in the charged atmosphere of the storm for what might happen, already suggested by the possibility of the tree being destroyed. The head, which we expect to be the “I”, is seen as the other, a silent object, from the point of view of the landscape or of the unnamed. Anything can be expected when there is no more air.

It is appropriate that a landscape poem or still life eschew self-reference; and that it avoid reference to human conditions outside the poem. When branches are described as the “hand” of a tree, the landscape is not necessarily being imbued with a human subjectivity. This comparison may serve only to heighten the distance of the tree to that of our own limb. Yet if the scenery is active and alive, the self is reduced, exposed:

“Le poème de Reverdy est un paysage qui a renoncé à cette clôture du verbe sur soi-même où la poésie se protège pour s'accomplir; c'est un poème ouvert comme un blessure, un paysage déchiré”. [24]

The structure of the poem is “open” in the sense that it does not wrap itself in the envelope of a subjective being. Being “open” in this sense, the scene is created without the intermediary of a voice. That the poem is a “wound” depends on

the emotions conveyed by its imagery.

By contrast, the landscape may receive the projection of a self, as in "Son de cloche". At midnight, when the stars have stopped shining and every light is out, the wind sings through the trees. The earth does not turn. Only: "Une tête s'est inclinée/ Les cheveux balayant la nuit." ("Son de cloche", PT I, 184)

The distinction of inside/outside resembles many others in Reverdy's poems: self/object; I/you; I/(s)he. The interior may not be the self and the exterior is not always the other; nor are these scenes necessarily objects. The scenery may actively participate in the poem. In "Écran", all is regarded through a screen of abstractions. The world regards the world and seems to laugh, then disappears. In the back, against a wall, silhouettes slide. The title and the first lines prefigure a view through a curtain or screen. "Une ombre coule sur ta main/ La lampe a changé ta figure." (PT I, 235)

Whether physically near or far, Georges Poulet believes that Reverdy's landscapes always have a psychic proximity which is necessary to their intensity :

"Or, on ne trouve presque aucune trace de cette contemplation à distance chez Reverdy. Le monde rêvé par lui ne se recule nullement dans le lointain. Il est là, peut être tout près, peut être à portée de la main, mais derrière un écran qui interdit de le voir. Cet écran est absolument ininterrompu, opaque et solide, bref, c'est un mur." [25]

The simultaneous reification and disincarnation of an object or event is not surprising. It matches the inner void which constitutes and destroys the shadows of thought and ideas.

Outside, an exterior consisting of uncontrolled, live experiences act upon the conscious screen --a screen reflective of the being which cannot react. "Plus la conscience du manque est vive, plus nettement l'esprit doit se rendre compte du caractère inexorablement exclusif de l'extériorité. Entre elle et la conscience, aucune compréhension n'est possible. C'est en vain que l'on pense, car tout ce qui est pensé se révèle aussitôt, comme n'ayant pas son lieu dans la pensée,...au dehors, là où s'épaissent toujours les couches d'être qui enveloppent le vide intérieur." [26]

Because the self cannot react, distances adopt a new aridity. The "I" will not cross them. Rather, the objects or scenes which are described can interact amongst themselves as if alive, as if crossing to each other. These are personified abstracts. Reverdy develops what Georges Poulet calls :

"...une dialectique de la distance qui consiste à établir entre l'objet rêvé et la pensée une espace indéfiniment extensible, mais non franchissable, qui représente la difficulté qu'éprouve l'esprit à se joindre à l'objet rêvé." [27]

"Selon un jeu de mouvement contraire et parallèle à celui de la compression/expansion et à l'éloignement /rapprochement présents dans bien des poèmes, on aperçoit un espace dynamique à l'intérieur crée au moyen d'une ouverture signalée, niée, signalée de nouveau, niée de nouveau et ainsi de suite. Puisque par définition, cette poésie statique n'avance pas, il n'y aura point la possibilité d'un élan vers l'extérieur, lequel sera remplacé par une sorte de rebondissement contre les murs étanches, cet élan intérieur établissant toute la résonance et tout le rythme d'alternance caractéristique du poète." [28]

For example, in “Le sang troublé”, the room is: “Un trou noir où le vent se rue/ Tout tourne en rond/ La fenêtre s'éloigne de la glace du fond/ Le vin n'y est pour rien/ C'est un paysage sans cadre” (PT I, 85)

The static nature of the poem has varied elements: the pictorial (making the poem the equivalent of the painting); and numerous psychological consequences. A sense of motionlessness enhances the feeling of isolation: if nothing is moving, perhaps nothing is alive; if nothing is alive, the scene is estranged. If nothing moves, perhaps time has stopped. If time has stopped, perhaps other “rules” are also broken. Our expectations will not be met. Characters will (can) not meet: nothing will occur.

That the poem has no ostensible subject at once distances and intensifies its emotional impact. Because no one, apparently, is involved, the poem achieves an isolation of affect, an abstraction of emotion, which makes any feeling seem remote. At the same time the entire text is animated with emotion, and the reader, having no particular context or reference, experiences the emotion directly, as if his (or her) own: “Tous les doigts, toutes les feuilles d'arbres, toutes les paupières remuent. Les prunelles à travers les rayons du ciel sont à l'affût. Les ailes passent.” (“Dehors”, FV 51)

The absence of any suggestion of subjective point of view highlights the immediacy of the experience. Only the reader is left in the poem as its subject, having at once an omniscient perspective and the lack of control which is caused by reading, rather than writing, the poem.

Because the author is “not there”, we are. Be-

cause the poem has not expressed perspective, it has our view. Because there is no identified subject, the reader is. We can experience the poem as our own.

CODA

The best critique of Reverdy's work is the work itself. Only the experience of its openness to life can explain its goals. A structured analysis, such as that attempted here, is but the suggestion of paths which the work itself permits the reader to experience. What is sought is an uncompromised openness to self and the world at large, and the means of having these things in words.

For Reverdy, the reality of our passage becomes the shape of our age. Life is a waiting room. In “Salle d'attente”:

“Un baiser de tes lèvres mortes et le départ de cette auberge où j'aurais tout seul passé ma vie.

“Le voyage, les départs et le calme. On arrivera, on repartira éternellement sur les routes toujours les mêmes malgré leur nombre.”

“Et les arbres, les poteaux télégraphiques, les maisons prendront la forme de notre age.” (PT I, 35-6)

The form of our eyes shapes the seen. Gradually the passing, passively received telegraph poles and houses become (or do we become their ?) perception of ourselves. We merge into our own perception of the passivity of the waiting room.

In Jacques Dupin's eulogy of Reverdy, the sha-

pe of the age, its difficulties and the difficulty of describing it, result from Reverdy's uncompromising and uncompromised encounter with the real :

“Quand on refuse les tentations d'un ailleurs, les illusions d'un au-delà, les mirages d'un futur. Et qu'on se tient sur la terre, au plus près des choses, à l'écoute de soi, les yeux ouverts, et qu'on persiste. Et qu'en face, la réalité, bien pleine, vous repousse, comme un mur lisse et sans issue. Vous emprisonne et vous exile. Ou que la seule fenêtre, sous les combles, la lucarne de la soupenne, vous tient captif, et séparé, d'un monde en éclats et fuyant dont les discordantes parcelles glissent sans fin sur un versant mal éclairé. Et que même la solidité du mur qu'on croit heurter, et contre quoi la tête pourrait au moins se fracasser, n'est qu'un brouillard qui se dissipe. Et se reforme. Qui s'ouvre, le temps d'un poème, sur les débris d'une vie dispersée...”[29]

COMPILATIONS OF WORKS BY PIERRE REVERDY

While original editions of Reverdy's work are long out of print and rare, Flammarion and Gallimard have each compiled his poetry and, in the case of Flammarion, his collected works. Selected poetry and criticism include :

Cette émotion appelée poésie, écrits sur la poésie, Paris (Flammarion) 1974 (cited as “Cette émotion”)

Ferraille, Plein verre, Le Chant des morts, Bois Vert, Paris (Gallimard) 1981 (cited as “F”)

Flaques de verre, Paris (Flammarion) 1982 (cited as “FV”)

La Liberté des mers, Sable mouvant et autres poèmes, Paris (Flammarion) 1978

Le Livre de mon bord, Paris (Mercure de France) 1948 (cited as “LB”)

Main d'Oeuvre, Paris (Mercure de France) 1949 (recently re-presented by Gallimard in the collection “Poésie”)

Nord Sud, Self défense et Autres écrits sur l'art et la poésie (1917-26), Paris (Flammarion) 1975 (cited as “NS”)

Note éternelle du Présent, écrits sur l'Art (1923-60), Paris (Flammarion) 1973

La Plupart du temps, Paris (Gallimard) 1945 (collecting previously published poetry from 1915-22) (references to this compilation are to the two volume paperback edition published by Gallimard, with citations as “PT 1” and “PT 2”)

Au Soleil du plafond et autres poèmes, Paris (Flammarion) 1980 (cited as “ASP”)

Sources du vent, Paris (Gallimard) 1971 (cited as “SV”)

Ancre, Paris (Fondation Maëght) 1970.

NOTES

[1] – Reverdy’s poetry is widely available in re-editions from Gallimard and Flammarion. For general descriptions of Reverdy’s life and work see the following colloquia: *Le Centenaire de Pierre Reverdy* P. U. Angers 1990; Entretiens, *Hommage à Pierre Reverdy* ed. Luc Decaunes, Special Edition, Rodez 1961 (cited as Entretiens); *Pierre Reverdy 1889–1960*, Mercure de France (cited as Mercure). Thematic analyses of his work are many, including: Caws, Mary Ann, *La Main de Pierre Reverdy*, Geneva Droz 1979; Greene, Robert, *The Poetic Theory of Pierre Reverdy*, Berkeley & Los Angeles UCLA 1967; *Six French Poets of Our Time*, Princeton 1978; Maëght, Fondation, *À la rencontre de Pierre Reverdy et ses amis Picasso, Braque, Laurens, Gris, Leger, Matisse, Modigliani, Manolo, Gargallo, Derain, Chagall, Giacometti, Miro*, Paris 1970; Moret, Philippe, *Tradition et Modernité de l’Aphorisme*, Droz 1997; Rizzuto, Anthony, *Style and Theme in Reverdy’s Les Ardoises du Toit*, Tuscaloosa 1971; and Rothwell, Andrew, *Textual Spaces – The Poetry of Pierre Reverdy* Rodopi, Amsterdam & Atlanta 1989.

[2] – Numerous aspects of the construction of this experience cannot be explored within the confines of this article. These include: the object-like construction of a poem; Reverdy’s theory of imagery; the temporal and spatial parameters of experience. The Cubist analysis of pictorial space informs Reverdy’s poetry and his explanation of its functions. The metaphor of the poem is an object—a tangible, unconscious entity. Cubism illustrates the manner of constructing the poem-object from diverse concrete elements. The text is treated as a non-conscious, inert entity. Then the metaphor of objecthood gives way to the “beyond” object status which is the experience of the poem.

[3] – “D’une autre rive”, FV 37. References in the text to Reverdy’s poems or other texts are abbreviated as set forth in the summary table of his works at the end of this article.

[4] – A. Rizzuto, *supra* note 1.

- [5] – Jacques Dupin, Préface to *À la rencontre de Pierre Reverdy etc.*, *supra* note 1, at 13
- [6] – M. Blanchot, *L'Espace littéraire* (Gallimard ed. Folio) 19 (hereafter cited as *L'Espace littéraire*).
- [7] – *L'Espace littéraire* 24, note omitted.
- [8] – *L'Espace littéraire* 19.
- [9] – Poulet, “Reverdy et le mystère des murs”, *Mercur* 228, at 242.
- [10] – PT I, 43. It bears note that the poem refers to an actual imprecision in the *actes de naissance* for Pierre Reverdy in the official records of Narbonne. See Rothwell, *supra* note 1.
- [11] – P. Reverdy, *Lettres à Jean Rousselot* (Rougerie 1973) 32.
- [12] – PT I, 43.
- [13] – Caws *La Main de Pierre Reverdy*, *supra* note 1, at 45.
- [14] – Caws, “Main” 67
- [15] – Jean Rude, « Un Poète immobile », *Entretiens* 105, 107.
- [16] – Blanchot, *L'Espace littéraire* 22
- [17] – Blanchot, *L'Espace littéraire* 22
- [18] – Jabès, *Ça suit son cours*, 61
- [19] – Blanchot, *L'Espace Littéraire* 24
- [20] – Jabès, *Ça suit son cours* 27
- [21] – Caws, *La Main de Pierre Reverdy* 33-4.
- [22] – Poulet, “Reverdy et le mystère des murs”, *Mercur* 228.
- [23] – de Magny, “Pierre Reverdy et la contradiction poétique”, *Mercur* 178, 181.
- [24] – de Magny, “Pierre Reverdy et la contradiction poétique”, *Mercur* 178, 183.
- [25] – Poulet, *Mercur* 235
- [26] – Id. 229
- [27] – Id. 230
- [28] – Caws, *La Main de Pierre Reverdy* 31.
- [29] – Dupin, *Mercur* 11

Etrangère parmi les siens

Else Lasker-Schüler à Jérusalem

Il est des exils que l'on choisit et d'autres que la vie vous impose. Else Lasker-Schüler (1869-1945) en qui Gottfried Benn voyait la plus grande poétesse de langue allemande a connu les deux. Après avoir déserté le monde confortable de la bourgeoisie pour émigrer dans la bohème berlinoise et y vivre déguisée en Orientale, Else Lasker-Schüler, que ses origines mettaient en péril, décida en 1933 de quitter l'Allemagne pour la Suisse. C'est au cours de cet exil de six ans qu'à l'invitation d'un couple de mécènes, elle se rendit pour la première fois en 1934 dans cette Terre promise où la conduisait depuis toujours son imagination poétique. A l'occasion d'un troisième périple en 1939, en raison de la situation politique internationale, Else Lasker-Schüler, se vit refuser par la Suisse son visa de retour. Ce qui devait n'être qu'un voyage devint un autre exil. A soixante-dix ans, celle qui se considérait comme la lyre du peuple juif fut donc contrainte de s'établir en Palestine, de recommencer une nouvelle vie dans ce pays qui lui avait inspiré tant de livres depuis les *Ballades hébraïques*[1] (1913) jusqu'au *Pays des Hébreux*[2] (1937).



Au-delà des expériences communes à tous les exilés, l'histoire d'Else Lasker-Schüler présente un intérêt spécifique lié à l'itinéraire particulier de l'écrivain, à sa personnalité hors du commun ainsi qu'à son judaïsme.

Dans la biographie d'Else Lasker-Schüler, la Palestine apparaît comme le dernier rêve brisé d'une femme déjà malmenée par la vie. L'exil fut comme un coup de grâce, une invitation à fuir hors de ce monde que reflète la tonalité nettement religieuse des derniers poèmes.

Il semble toutefois que l'écrivain ait largement forcé le trait et dépeint un exil plus noir qu'il ne fut en réalité. On peut ainsi se demander si la vieillesse combinée à l'exil n'avait pas exacerbé - et n'exacerbe pas en général - des tendances pathologiques latentes.

Une autre question tient enfin au judaïsme d'Else Lasker-Schüler. Au sens strict, un juif ne saurait être en « exil » en terre d'Israël puisqu'il s'agit d'un retour dans la « terre des ancêtres ». Pourtant Else Lasker-Schüler se sentit étrangère parmi les siens. C'est donc, à l'intérieur du judaïsme, à toute une réflexion sur les notions de patrie et de racines qu'invite l'histoire de l'exil tardif et de la vieillesse douloureuse d'Else Lasker-Schüler à Jérusalem.



Dessin d'Else Lasker-Schüler
Rose

I. La Palestine ou le dernier rêve d'un poète

Pour comprendre la place de l'exil dans la vie et l'œuvre d'Else Lasker-Schüler, il convient de se pencher un instant sur la biographie de l'écrivain.

Il est des artistes qui émigrent jeunes, s'installent dans l'exil et vieillissent en exil, la terre d'accueil devenant progressivement une seconde patrie. Tel ne fut pas le cas d'Else Lasker-Schüler qui ne prit qu'à un âge avancé le chemin de l'exil. L'exil ne fut pas pour elle la

première étape d'un itinéraire mais la dernière station d'un calvaire déjà long. La biographie d'Else Lasker-Schüler prend souvent, en effet, l'allure d'un inventaire de désastres.

Née en 1869 à Elberfeld en Rhénanie, la jeune Elisabeth Schüler alla d'abord d'amours malheureuses en amours impossibles. Son premier mariage avec le médecin Berthold Lasker fut un échec dû à l'union impossible entre la rigueur scientifique et la déraison poétique. Son second mariage avec le musicien Georg Levin périclita sur fond d'infidélité et de soucis financiers. Tout aussi malheureuses furent les amours en dehors des liens du mariage comme cette passion à sens unique pour le poète expressionniste Gottfried Benn. Le seul amour véritablement partagé fut sans doute celui qui l'unit à son fils Paul - mais Paul était tuberculeux et sa mère assista impuissante à son agonie qui survint alors qu'il n'était âgé que de 27 ans.

C'est une même fatalité qui sembla peser sur les amitiés de la poétesse. Pour une grande part, ses amis tombèrent au front lors de la première Guerre mondiale et l'arrivée au pouvoir des nazis acheva de disperser les survivants.

A ces deuils et à ces séparations venait s'ajouter le dénuement matériel car en ayant divorcé d'avec son mari médecin, Else Lasker-Schüler avait choisi de quitter le monde rassurant de la bourgeoisie pour s'établir dans la précarité durable de la bohème berlinoise. Ses journées, elle les passait dans des cafés enfumés, ses nuits dans des chambres d'hôtel modestes quand ce n'était pas dans une cave. Son unique succès fut sa carrière littéraire couronnée en 1932 par l'attribution du prix Kleist, plus haute distinction des lettres allemandes. Toutefois, dès l'année suivante, en 1933, après avoir été agressée

par des nazis, Else Lasker-Schüler décida de s'enfuir pour Zurich. Ce premier exil signifia l'adieu aux amis, la perte de la patrie et surtout la perte d'un public car la notoriété d'Else Lasker-Schüler ne dépassait guère les frontières de l'Allemagne.

On comprend que dans la grisaille de l'exil sur le sol helvétique, Else Lasker-Schüler ait accueilli en 1934 avec enthousiasme la proposition d'un couple de mécènes qui l'invitait à découvrir la Palestine, ce pays dans lequel depuis l'enfance son imagination vagabondait. Le premier voyage fut un émerveillement. Else Lasker-Schüler avait le sentiment de voir renaître un pays où couleraient bientôt le lait et le miel. Elle avait choisi de fermer les yeux sur les réalités les plus dérangeantes pour rédiger à son retour *Le pays des Hébreux* et en faire un hymne à la terre d'Israël. Malgré l'enthousiasme, Else Lasker-Schüler était, en effet, rentrée à Zurich car elle avait compris au cours de ce voyage qu'elle était avant tout européenne dans l'âme, qu'elle avait besoin des théâtres, des cinémas, de la presse et de toute cette vie intellectuelle que la Palestine d'alors ne pouvait lui offrir.

Au cours d'un second voyage en 1937, le rêve avait commencé de se fissurer. Else Lasker-Schüler avait été agacée par le vacarme des rues de Jérusalem et davantage encore par l'indifférence des autorités culturelles sionistes à sa personne. Elle accepta pourtant la proposition d'un troisième voyage en 1939 qui devait être un voyage sans retour puisque, en raison de l'imminence de la guerre, l'écrivain n'obtint pas l'autorisation de regagner la Suisse. C'est donc une femme fatiguée, à la santé chancelante et éprouvée par la vie qui s'installa contre son gré en 1939 à Jérusalem. Très vite, Else Lasker-Schüler prit en grippe le lieu de son nouveau séjour. Elle se plaignit des rigueurs du

climat, de la rudesse des mœurs, de l'inconfort de son logement, de la pauvreté de la vie culturelle et de la misère qui l'environnait dans les rues de Jérusalem. C'est ainsi que la Palestine devint peu à peu le dernier rêve brisé de l'écrivain, non pas une terre d'accueil mais une terre inhospitalière.



II. Exil et écriture

Malgré l'âge avancé qui était le sien lorsque Else Lasker-Schüler s'installa à Jérusalem, malgré sa vue qui déclinait et un bras endolori par l'arthrose, l'exil ne signifia pas pour l'écrivain la fin de l'activité littéraire. Certes ses œuvres majeures demeurent antérieures à l'exil mais parce que la littérature était pour Else Lasker-Schüler une autre raison de vivre, dès son arrivée en Palestine, elle entreprit de con-

tinuer à écrire. En 1942, elle fonda même un cercle littéraire baptisé Kraal auquel elle convia un groupe d'intellectuels émigrés comme le philosophe Martin Buber, l'écrivain Werner Kraft ou encore le rabbin Kurt Wilhelm.

De cette période, il convient de retenir trois entreprises littéraires : la rédaction d'une pièce de théâtre baptisée *Ichundich (Moietmoi)*[3], la correspondance et le dernier recueil de poèmes ayant pour titre *Mein blaues Klavier (Mon piano bleu)*[4].

La pièce *Ichundich* rédigée durant l'hiver 1940/41 et demeurée inachevée a alimenté après la mort d'Else Lasker-Schüler bien des controverses. En raison de son caractère baroque et de l'imagination débridée qui s'y déploie au mépris de la syntaxe, elle pouvait laisser planer le doute sur l'état des facultés intellectuelles de la dramaturge.

Else Lasker-Schüler a recours dans cette pièce au mythe de Faust et de Méphisto pour donner un visage au mal qui s'est abattu sur l'Allemagne et personnifier la partie diabolique de l'homme qui a trouvé à s'exprimer à travers la barbarie nazie. C'est toutefois avec une totale liberté qu'elle réécrit le mythe. Elle fait apparaître sur scène Faust, Méphisto, Hitler, Goebbels et Goering, fait alterner pitreries et chansonnettes. Au cinquième acte, Hitler disparaît dans la boue de l'enfer. Cela ne suffit toutefois pas à faire de la pièce une pièce militante comme pouvait l'être chez Bertolt Brecht *Grand peur et misère du Troisième Reich (1934)*. Else Lasker-Schüler qui avait défini un jour le théâtre comme poésie déambulatoire reste ici fidèle à sa définition et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles cette pièce quasiment injouable n'a été que rarement mise en scène. A la lecture de l'œuvre, il n'est pas in-

terdit de s'interroger sur un possible lien entre l'exil de l'écrivain et la genèse de cette pièce. Il convient, en effet, de constater qu'il s'agit de l'unique création littéraire dans laquelle Else Lasker-Schüler aborde, de manière certes poétique, un sujet politique, le Troisième Reich. On ne peut donc guère s'empêcher de penser qu'il fallait à l'auteur l'éloignement imposé par l'exil pour trouver la distance nécessaire à la réflexion politique que la proximité géographique avait jusqu'alors entravée. En ce sens, la pièce n'apparaît pas comme une pièce sur l'exil mais comme un fruit littéraire de l'exil. Il en va tout autrement de la correspondance.

Else Lasker-Schüler fut toute sa vie une infatigable épistolière qui, sans jamais faire de la correspondance un genre littéraire, entretint des échanges réguliers avec des grands noms de l'époque comme les peintres Franz Marc et Kokoschka ou encore les écrivains Max Brod et Karl Kraus. Comme toujours avec Else Lasker-Schüler, il appartient au lecteur d'apprendre à lire entre les lignes, d'essayer aussi de faire la part des outrances dont l'épistolière était coutumière et de l'amertume due à l'âge. En effet, au-delà des lamentations souvent théâtrales, les lettres des années d'exil[5] constituent un précieux document sur les conditions de vie dans la Palestine des années 40 mais aussi plus généralement sur la vieillesse et l'émigration. Cela va de l'indéracinable nostalgie du pays natal qui faisait dire à Freud que «l'on aime toujours la prison dont on a été délivré»[6] au refus de s'installer dans l'exil et de posséder un lit en passant par les difficultés matérielles pour mettre sur pied un semblant de vie littéraire, trouver des salles pour se réunir ou de simples considérations sur la rigueur des hivers en Palestine et la rareté des cinémas à Jérusalem. Le ton général de la correspondance des années d'exil transparaît à travers une phrase

qui a donné son titre au volume contenant les lettres échangées avec l'éditeur Salman Schocken réfugié aux Etats-Unis : *Que suis-je venue faire ici ? (Was soll ich hier ?)*[7].

C'est ce même sentiment qui s'exprime en vers à travers le dernier recueil poétique d'Else Lasker-Schüler intitulé *Mon piano bleu*. La dédicace sur laquelle s'ouvre le recueil donne la mesure de la nostalgie qui tenaillait l'expatriée : «A mes inoubliables amis et amies des villes d'Allemagne - et à ceux qui comme moi ont été chassés et sont maintenant dispersés de par le monde, Dans la fidélité !»[8].

Avec une remarquable indulgence, Else Lasker-Schüler ne confond jamais l'Allemagne avec la barbarie nazie. C'est ce qui lui permet de continuer à aimer un pays qui selon elle n'est pas coupable mais victime de ses bourreaux et qui porte le deuil. Ce n'est qu'ainsi qu'il lui est possible de garder intacte son image du passé et de s'y réfugier à l'occasion. Dans le poème *Quand vient le soir*, elle écrit :

*Quand vient le soir, je plonge parmi les étoiles
Pour ne pas oublier le chemin de la patrie que
j'avais au cœur*

*Même si mon pauvre pays porte un voile de
deuil* depuis longtemps (...)* [9]

Il est remarquable que dans ce poème, *Heimat*, la patrie, la terre natale se rapporte désormais à l'Allemagne. On assiste ici à un déplacement du lieu de l'exil. Jadis, c'est en Allemagne que Else Lasker-Schüler, orientale dans l'âme, juive par ses racines, se sentait étrangère. On se souvient par exemple du poème *Heimweh*, «mal du pays», dans lequel elle décrivait son déracinement en Allemagne et ses rêveries

orientales :

*«Je ne sais pas la langue
De ce pays froid
Ni emboîter son pas (...)*

*Je ne puis m'empêcher de songer sans cesse aux
forêts des Pharaons.»[10]*

Dans *Mon piano bleu*, le poème *Jerusalem* témoigne, lui aussi, de ce renversement. La ville n'y est plus célébrée avec les accents enthousiastes du *Pays des Hébreux* mais décrite comme des «mausolées» entourés de «mers mortes»[11].

Si dans certains poèmes la nostalgie apparaît comme un refuge, bien souvent le sentiment d'exil semble impropre à toute consolation. La magie du souvenir n'opère pas toujours. Le temps faisant son œuvre, le passé devient insaisissable, fuyant. Lorsque la poétesse ouvre les yeux et fait le bilan de sa vie, c'est le désarroi qui prévaut. Elle prend conscience que du passé, il ne reste plus rien, ainsi ce constat amer contenu dans le poème *Sur des graviers scintillants* :

*Si je pouvais m'en retourner -
Les lumières s'effacent -
Leur ultime salut s'éteint.*

*Où donc aller ?
O ma mère, le sais-tu ?
Même notre jardin est mort !...[12]*

Le présent, lui non plus, n'offre aucune consolation, comme en témoigne un autre poème intitulé *Je dors la nuit* :

*Je dors la nuit contre des murs étrangers
Et je m'éveille le matin contre un mur étranger
Et j'ai remis mon sort entre des mains cruelles
Et j'enfile des larmes, les perles les plus sombres
que j'aie jamais trouvées.[13]*

Dans ce poème, Else Lasker-Schüler décrit tout d'abord le déracinement puis l'impossibilité de revenir en arrière («*J'ai connu jadis un sentier bleu / Mais je ne sais plus où j'étais avant d'habiter ce monde*») et enfin une langueur inconsolable. Le lecteur comprend alors que dans le vers «*Et - ma nostalgie (Sehnsucht) est sans fin*», le mot *Sehnsucht* qui désigne à la fois, le désir, la nostalgie et la langueur n'a plus pour objet un horizon terrestre. En effet, au-delà de Jérusalem, dans le recueil *Mon piano bleu*, c'est le monde lui-même qui apparaît comme le lieu de l'exil. Il n'existe nulle part sur cette terre de havre de paix, il n'y a pas de terre d'asile, d'où la nécessité de porter son regard plus loin :

*Le monde est devenu froid, l'Homme, terne.
Viens, prie avec moi - car Dieu me réconforte
(...)[14]*

Au terme d'un long chemin, Else Lasker-Schüler est parvenue à la conclusion que le paradis qu'elle cherchait depuis toujours n'était pas de ce monde :

*Et moi j'ai cherché sans relâche un ciel où...
La révélation seule en sait le chemin tout proche
(...)[15]*

La foi apparaît désormais comme l'unique chemin conduisant au salut, d'où la tonalité

profondément religieuse de ce dernier recueil dans lequel la poétesse supplie Dieu de l'arracher à son exil terrestre. Ceux qui ont connu l'écrivain dans ses dernières années parlent de ses absences, de ses monologues étranges avec des créatures invisibles. Il semble, en effet, qu'avant même de mourir, la poétesse n'était déjà plus de ce monde, qu'elle ne l'habitait plus que physiquement, qu'en pensées elle était déjà ailleurs. Dans un poème qui commence par *Je sais qu'il me faudra mourir bientôt*, elle note :

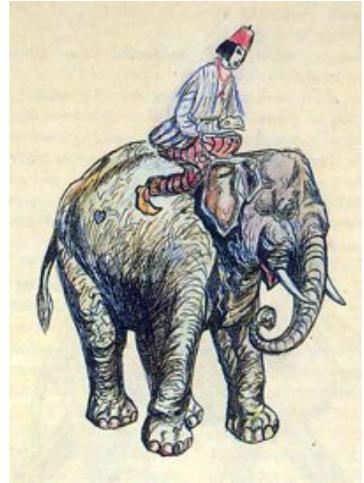
Mon souffle plane sur les eaux du fleuve de Dieu

Sans bruit je pose mon pied

Sur le chemin qui mène à la demeure éternelle[16]

Pour un lecteur germanophone, la demeure, *Heim*, est indissociable de *Heimat*, la terre natale, la patrie. C'est bien de la quête d'une nouvelle patrie, patrie désormais céleste, qu'il s'agit ici...

A travers le recueil *Mon piano bleu*, il apparaît donc qu'Else Lasker-Schüler traditionnellement classée parmi les écrivains expressionnistes était avant tout une romantique dévorée par la Sehnsucht, ce désir sans objet, cette quête d'une plénitude qu'aucune réalité terrestre ne parvient à combler. Après la perte des illusions amoureuses, la disparition des amis et l'effondrement du rêve d'une terre promise, il était logique, en somme, que cette quête se tourne vers un ailleurs qui ne fût pas de ce monde.



Dessin d'Else Lasker-Schüler
Elephant mit jussuf

III. Psychopathologie de l'exil

Malgré la perspective d'un au-delà meilleur, *Mon piano bleu* compte parmi les œuvres les plus sombres d'Else Lasker-Schüler. Or quiconque confronte la représentation de l'exil dans l'œuvre poétique et la correspondance d'Else Lasker-Schüler à la description qu'en font ses biographes ne peut qu'être troublé devant le décalage entre les données objectives recueillies et la perception subjective livrée par l'écrivain. Le fossé est parfois si grand que l'on peut se demander si l'exil n'avait pas altéré le psychisme de l'écrivain.

Alors qu'Else Lasker-Schüler décrit dans sa correspondance une existence dans un taudis infesté de punaises et se plaint d'être abandonnée de tous, des sources plus objectives font apparaître une situation toute différente, d'où l'article en forme de rectificatif publié par Margarete Pazzi sous le titre *Nuances apportées à une opinion communément répandue*[17]. D'autres voix se sont jointes pour dénoncer une déformation grossière de la réalité ainsi celle de l'écrivain Shalom Ben Chorin dans *Else Lasker-Schüler et Israël*[18].

Avant de s'interroger sur les possibles ravages psychologiques de l'exil, il convient de rappeler que l'équilibre psychique d'Else Lasker-Schüler fut toujours sujet à caution. Le philosophe Walter Benjamin qui admirait pourtant ses poèmes avait dit d'elle après l'avoir rencontrée en 1914 : « Dans sa conversation, c'est quelqu'un de creux et de malade - une hystérique[19] ». Bien avant l'exil, Else Lasker-Schüler présentait, en effet, toutes les caractéristiques d'une personnalité hystérique, à savoir histrionisme, égocentrisme, érotisation des rapports sociaux, labilité émotionnelle, tendance à la mythomanie et à la fabulation[20]. Derrière

l'histrionisme, on retrouve sans peine l'image d'Else Lasker-Schüler déambulant dans Berlin vêtue de pantalons bouffants, un poignard à la ceinture. L'égo-centrisme transparait, lui, dans l'incapacité qu'avait Else Lasker-Schüler à supporter la moindre critique. Les poètes qui ne partageaient pas sa conception de l'art se voyaient immédiatement excommuniés. L'érotisation des rapports sociaux est, elle, particulièrement manifeste dans la correspondance mais aussi dans les poèmes. La correspondance est également le reflet de l'instabilité émotionnelle hystérique. Au fil des pages, à l'euphorie succède le désespoir, aux déclarations enflammées les jets de fiel mais c'est sans doute la mythomanie et la fabulation qui ont fait d'Else Lasker-Schüler une légende des lettres allemandes. Cette mythomanie était bien antérieure à l'exil. Au début du siècle, Else Lasker-Schüler s'était, en effet, auto-proclamée Youssouf, prince de Thèbes, avait déclaré être née en Egypte et prétendu habiter des palais alors même qu'elle vivait dans des chambres d'hôtel des plus modestes.

L'exil n'a en rien entamé ces excentricités. L'hystérie est demeurée intacte tant en Suisse qu'à Jérusalem. L'histrionisme qui avait débuté à Berlin s'est poursuivi en Suisse puis en Palestine comme en témoigne ce témoignage de Friedrich Sally Grosshut sur Else Lasker-Schüler à Jérusalem : « Nous avons devant nous quelqu'un qui semblait appartenir à une autre époque. Une créature gracieuse, de petite taille, vêtue d'un curieux accoutrement. Une cape de velours retenue par une épingle à nourrice argentée. Sur sa tête était posée une petite toque en léopard. De longues boucles noires formant un curieux mélange en dépassaient. Else Lasker-Schüler était vêtue d'un pantalon de taffetas à carreaux rouges et noirs. A ses oreilles pendaient de longs anneaux de verre

de couleur rouge corail qu'elle troqua plus tard contre des anneaux aux reflets d'un vert criard. Une énorme bague en verre de forme carrée brillait à l'index d'une main joliment dessinée. Sur ses chaussures noires étaient fixées de petites clochettes argentées.»[21]

Si l'hystérie était restée intacte, au cours des années d'exil étaient venues se rajouter des tendances paranoïaques de plus en plus marquées. Dès Zurich, Else Lasker-Schüler se crut persécutée par la Gestapo. Sitôt que quelqu'un posait sur elle un regard un peu trop insistant, elle était persuadée qu'il s'agissait d'un espion chargé de la surveiller. Selon l'un des informateurs des services de police zurichois, la propriétaire de l'hôtel Seehof - où logeait la poétesse - aurait déclaré que l'on notait chez Else Lasker-Schüler des signes de folie de la persécution. Il se permettait d'ajouter qu'une lettre adressée par cette dernière au Conseil fédéral laissait penser que l'auteur était dérangé mentalement[22].

Les choses semblent s'être aggravées en Palestine. Dans ses souvenirs, l'écrivain hébreu Shalom Ben Chorin décrit la première impression que lui fit la poétesse. Il évoque dans son regard des «éclairs de folie»[23]. Au terme du second voyage d'Else Lasker-Schüler en Palestine, il décrit «des manifestations de haine - souvent sans fondement - à l'encontre des personnes les plus bienveillantes, une haine qui confinait souvent à la paranoïa»[24]. Lorsque Else Lasker-Schüler fut contrainte de s'installer définitivement à Jérusalem, il semble que le sentiment de persécution ait atteint son apogée. Elle se plut à raconter qu'elle était en butte aux vexations d'une logeuse aux allures de sorcière payée pour l'espionner. Elle finit par ne plus communiquer avec cette dernière que par l'intermédiaire de sa petite fille. Dans

les faits, elle vivait dans un immeuble moderne de l'élégante King George Street et son appartement était tenu par une jeune femme. D'après les témoignages de ses contemporains, la poétesse était, contrairement à ses plaintes, loin d'être abandonnée de tous et son quotidien était très éloigné des descriptions sinistres qu'elle en donne.

Une telle altération du sens des réalités s'aggravant au cours des années d'exil semble corroborer les conclusions des psychiatres viennois Berner et Zapotocky qui dans *Psychopathologie des transplantés*[25] étudient les incidences de la migration sur le psychisme. Ils décrivent des états dépressifs et confuso-oniriques, des états délirants aigus ou chroniques comme la paranoïa de Kraepelin. Leurs conclusions se retrouvent chez la psychanalyste d'origine sud-coréenne Heykyöng Moser-Ha dans un article intitulé *Ce que cela signifie que d'être un immigrant*[26] publié dans le journal helvétique *Neue Zürcher Zeitung*. L'auteur note que «le fait de quitter ce qui vous était familier peut engendrer une dépression, l'inconnu fait naître non seulement l'insécurité mais un sentiment de menace qui peut aller jusqu'au délire de persécution.»[27], une analyse confirmée également par une anecdote livrée par le docteur Fineltain, neuropsychiatre à Paris. Interrogé sur le cas d'Else Lasker-Schüler, il nous a fait part de ses propres observations cliniques faites en 1973 sur des dissidents russes martyrisés par des psychiatres soviétiques. Le médecin se souvient qu'à leur arrivée à Paris ces exilés voyaient le KGB à chaque carrefour de la capitale. Entre Gestapo et KGB, on admettra que la limite est ténue...

Toutefois, tous les psychiatres ne s'accordent pas à penser que l'exil puisse induire une psychose. Le Dr Rotenberg, spécialiste des trou-

bles psychiatriques des immigrants russes en Israël, est d'avis qu'«habituellement le stress dû à l'émigration ne provoque pas l'apparition de maladies mentales telles que la schizophrénie ou la paranoïa, toutefois s'il existe des prédispositions, ces troubles peuvent s'accroître dans de telles conditions».[28]

La biographie d'Else Lasker-Schüler ne permet malheureusement pas de départager véritablement les points de vue en présence. Il semble bien que chez l'écrivain la paranoïa soit apparue durant l'émigration. Peut-on parler pour autant d'un rôle psychogène de l'exil dans la mesure où avant même de quitter l'Allemagne la santé psychique d'Else Lasker-Schüler n'était guère florissante ? Il convient peut-être surtout de ne pas mésestimer la part de la vieillesse et de ne pas oublier la fréquence de la plainte paranoïaque chez la personne âgée. Il ne nous importait, du reste, pas tant de poser un diagnostic que de souligner ici l'existence d'un lien possible entre l'exil et l'altération du psychisme mais c'est aux psychiatres qu'il appartient de poursuivre ces réflexions plus avant.



IV. En exil sur la terre de ses pères

Bien que nous ayons jusqu'à présent parlé d'exil sans utiliser de guillemets, l'expérience d'Else Lasker-Schüler à Jérusalem ne manque pas de susciter une interrogation d'ordre religieux. Est-il possible, en effet, qu'au regard du judaïsme un juif puisse être en exil en terre d'Israël alors même que le pays des Hébreux constitue la terre de ses ancêtres et que l'immigrant - volontaire ou forcé - retourne marcher sur les traces de l'histoire de son peuple ?

L'expérience d'Else Lasker-Schüler apparaît en contradiction tant avec certaines prescriptions du Talmud qu'avec les textes de la liturgie juive. On ne compte pas les prières qui évoquent le retour à Sion. De même, l'un des chants de la liturgie pascale s'achève sur cette promesse : *L'an prochain à Jérusalem*. Le traité talmudique de Ketubot contient, lui, une affirmation plus catégorique encore : «On devrait toujours vivre en terre d'Israël (...) car celui qui demeure en terre d'Israël est considéré comme ayant un Dieu tandis que celui qui demeure en dehors est considéré comme un homme sans Dieu.»[29] C'est pourquoi bien avant le congrès sioniste de Bâle des communautés de juifs orthodoxes étaient allées s'établir sur la terre de leurs ancêtres. Le Talmud abonde d'arguments en faveur de la terre sacrée. Il y est dit encore que l'air d'Israël inspire le bon sens[30]. Dans le judaïsme, c'est donc la diaspora qui apparaît comme le lieu de l'exil. Un exil en terre d'Israël semble proprement inconcevable. Face aux textes religieux, le sentiment de déracinement d'Else Lasker-Schüler à Jérusalem apparaît moins comme un manque de foi que comme le résultat de la distension du lien religieux sous l'effet de l'assimilation dans la société allemande. Si elles n'ont rien perdu de leur vérité,

les paroles ont fini par perdre de leur impact. C'est sans doute ce sentiment qu'Else Lasker-Schüler avait exprimé de manière poétique à travers le poème *Mon peuple (Mein Volk)* dans lequel elle se comparait à une eau jaillie d'un vieux rocher qui ne faisait plus que ruisseler avant que d'aller se perdre dans la mer. Même si Else Lasker-Schüler avait la foi, son rapport au judaïsme était comparable au rapport qu'entretenaient bon nombre de romantiques avec le christianisme. Le lien était de l'ordre du cœur et non de la loi.

Elle connaissait sans doute trop peu la liturgie juive pour s'y sentir liée. Tout ceci explique que, une fois retombé l'enthousiasme du premier voyage en terre d'Israël, elle ne se sentit pas viscéralement, charnellement, spirituellement attachée à ce pays.

L'expérience de l'exil chez Else Lasker-Schüler s'oppose non seulement à la tradition juive mais aussi à la littérature de la régénération du judaïsme par l'émigration en Terre d'Israël à laquelle elle inflige un cinglant démenti. Sous l'influence du sionisme, depuis le début du XX^e siècle, des écrivains juifs mettaient régulièrement en scène des personnages désespérés par l'échec de leur assimilation dans les sociétés européennes et leur incapacité à retourner vivre dans le ghetto. Seul l'espoir d'une vie nouvelle en terre d'Israël permettait de donner encore un sens à leur vie. Dans *L'exode*, M. J. Berdichevsky fait dire à son héros : « Rabbi Joshua Nathan, emmène-moi au pays de nos pères car si tu ne m'emmènes pas, je mourrai. »[31]

L'expérience d'Else Lasker-Schüler réfute de manière radicale cette littérature de la régénération aux sources dont les principaux représentants ont pour noms Shlomo Tzemaçh et

Meir Wilkansky, arrivés tous les deux en Palestine lors de la seconde vague d'immigration en 1904. Leurs récits évoquent l'âpreté du travail agricole, la cohabitation tendue avec les Arabes, les rigueurs du climat mais exaltent surtout les fruits d'un labeur collectif et la joie de voir une terre renaître.

Malgré les accents volontiers édifiants de la littérature de la régénération, nul doute que nombreux furent les juifs immigrés qui se sentirent déracinés voire en exil en terre Israël mais rares furent ceux qui eurent le courage ou le talent de l'écrire. L'un des premiers au XX^e siècle fut l'écrivain russe Uri Nissan Gnessin (1881-1913) qui, après un détour par Londres, émigra en Palestine à l'automne 1907. Incapable de s'adapter au pays, déçu par ses coreligionnaires, il rentra en Russie en 1908 et mourut peu de temps après à Varsovie. Ses lettres se font l'écho de sa désillusion. Parmi les émigrés juifs allemands déracinés en terre d'Israël on notera encore Arnold Zweig né en 1887. Il débarque en décembre 1933 à Jaffa pour fuir le nazisme. Rapidement l'auteur de romans pacifistes se heurte au nationalisme sioniste et souffre du rejet de sa langue maternelle. Désabusé, il confie à Freud en septembre 1935 : « Je ne fais plus aucun cas du « Pays de nos pères ». Je n'ai plus aucune sorte d'illusion sioniste. Je considère la nécessité de vivre ici parmi des juifs sans enthousiasme, sans volonté d'enjoliver les choses, je ne parviens même pas à en rire. »[32] C'est ainsi qu'à la faveur d'une invitation à Prague, Zweig quitta Israël en octobre 1948 et décida de s'installer à Berlin-Est. Après avoir perdu ses illusions sionistes, Zweig avait décidé de croire au rêve du communisme.

A peu près à la même époque, Edgar Hilsenrath né en 1926 à Leipzig et qui a survécu au ghetto de Mogilev-Podolsk en Ukraine gagne

la Palestine à la fin de la guerre. Il exerce successivement plusieurs petits métiers. Incapable de s'enraciner, il décide après un détour par la France d'émigrer aux États-Unis en 1950 où il débute une carrière littéraire. Dans ses souvenirs de cette époque il note : «je me trouvais dans un environnement complètement étranger à ma nature. Je pensais arriver en terre juive, être parmi des juifs, donc parmi les miens. Mais j'étais parmi des «Israéliens» avec qui je n'avais absolument rien en commun. Les Israéliens m'apparaissaient comme des gens modernes, sans états d'âme, qui n'avaient pas de lien véritable avec leur passé.»[33]

La lecture de ces témoignages peut sembler accablante pour l'État hébreu qui n'était à l'époque qu'embryonnaire encore. Toutefois, il convient de relativiser la portée de ces témoignages. Chaque échec reste avant tout un échec personnel. L'expérience de l'exil demeure une expérience éminemment individuelle. Chez Else Lasker-Schüler, la vieillesse a sans doute compromis tout nouvel enracinement. Il est peu probable qu'à soixante-dix ans il eût été pour elle plus facile ailleurs d'écrire, de nouer de nouvelles amitiés et de goûter les plaisirs de la vie dans un corps usé par les épreuves. Quelle qu'eût été la terre d'accueil, la vue déclinante et l'arthrose invalidante auraient suffi à transformer l'expatriation en calvaire. Il en va de l'homme comme de l'arbre ; on ne transplante pas un vieux chêne. Toutefois, au-delà de la vieillesse, il n'est pas interdit de se demander s'il existe quelque part sur cette terre un pays dans lequel Else Lasker-Schüler ne se fût pas sentie étrangère ou déracinée. Il semble bien, en effet, qu'Else Lasker Schüler n'ait jamais eu pour patrie qu'une patrie imaginaire, Thèbes, la cité mythique dont elle se proclamait le prince. Partant, tout séjour terrestre ne pouvait être qu'un exil comme semblent le suggérer ces

vers :

*Ma joie de vivre a perdu ses couleurs -...
Je suis tombée sur terre, si solitaire,
Nul n'a jamais su d'où je venais.*[34]

Nous utilisons dans les notes qui suivent ELS pour Else Lasker-Schüler :

[1] – ELS, *Hebräische Balladen*, Berlin-Wilmersdorf, A.R. Meyer Verlag, 1913.

[2] – ELS, *Das Hebräerland*, Zurich, Oprecht Verlag, 1937.

[3] – ELS, *Ichundich.*, édité par M. Kupper in *Jahrbuch der deutschen Schillergesellschaft*, Stuttgart, 1970, p. 24-99.

[4] – ELS, *Mein blaues Klavier*, Jerusalem, Jerusalem Press Ltd, 1943.

[5] – Correspondance des années d'exil actuellement disponible :

- *Wo ist unser buntes Theben (Qu'est devenue Thèbes, notre cité aux mille couleurs ?)*, Munich, Kösel Verlag, 1969.

- *Was soll ich hier ? Exilbriefe an Salman Schocken*, Heidelberg, Verlag Lambert Schneider, 1986.

[6] – Sigmund Freud, *Briefe 1873-1939*, Francfort-sur-le-Main, Fischer Verlag, 1968, p. 462.

[7] – cf. supra.

[8] – ELS, *Mon piano bleu*, trad. de l'allemand par J.Y. Masson et Annick Yaiche, Fourbis, Paris, 1994, p. 7.

[9] – Ibid., p. 295.

* A la traduction proposée dans *Mon piano bleu*, «mon pauvre pays s'est voilé», nous préférons «porte un voile de deuil» qui nous semble mieux rendre compte de l'idée de deuil contenue dans le vers d'origine.

[10] – Ibid., p. 41.

[11] – Ibid., p. 279.

[12] – Ibid., p. 289.

[13] – Traduit par nos soins d'après ELS, *Gesammelte Werke in 3 Bänden, vol. 3*, Suhrkamp, Francfort / Main, p. 123.

[14] – ELS, *Celle qu'on a chassée* in *Mon piano bleu*, p. 305.

[15] – *Le soir venu*, *ibid.*, p. 301.

[16] – *Je sais*, *ibid.*, p. 311.

[17] – Margarete Pazzi, „Else Lasker-Schüler in Jerusalem - Zur Nuancierung einer allgemeinen Meinung“, *Deutsche Vierteljahresschrift für Literatur und Geistesgeschichte*, n° 53, 1979.

[18] – Shalom Ben Chorin, *Else Lasker-Schüler und Israel*, Literatur und Kritik, n° 11, 1976.

[19] – Walter Benjamin, *Briefe*, cité par Sigrid Bauschinger dans *ELS - Ihr Werk und ihre Zeit*, Heidelberg, Lothar Stiem Verlag, 1980, p. 125.

[20] – cf. Ludwig Fineltain, *Bulletin de psychiatrie*, bulletin n° 15, 30 avril 2004, Paris.

[21] – F.S. Grosshut, „Else Lasker-Schüler in der Emigration“, *ELS. Dichtungen und Dokumente*, Munich, Kösel, 1951, p. 590 sqq.

[22] – Cité par Erika Klüsener dans *Lasker-Schüler*, Reinbek, Rowohlt, 1980, p. 113.

[23] – Shalom Ben Chorin, „Jussuf in Jerusalem“,

Else Lasker-Schüler, Wuppertal, Michael Schmid, p.56 sqq.

[24] – Ibid.

[25] – P. Berner, H.G. Zapotocky, «Psychopathologie des transplantés», *Confrontations psychiatriques*, n°4, 1969, p. 135-154.

[26] – H. Moser-Ha, „Was es heisst, Einwanderer zu sein“, *Neue Zürcher Zeitung*, 07/08/99.

[27] – Ibid.

[28] – Courrier personnel.

[29] – Cité d'après Epstein, I., *The Babylonian Talmud*, tr. Anglaise, 1-18, Londres, 1935-1952 et réimpr.

[30] – *Talmud de Babylone*, Baba Batra 158b.

[31] – M. J. Berditchevsky, *The Exodus*, cite d'après Nurit Govrin, *Alienation and Regeneration*, Tel Aviv, MOD Books, 1989, p. 51.

[32] – Cité d'après Doris Maurer, «Exil in der Heimat», *Die Zeit*, 6/11/1987.

[33] – Edgar Hilsenrath, *Das Unerzählbare erzählen*, Munich, Piper, 1996, p. 16.

[34] – ELS, *Abendzeit in Mein blaues Klavier*, traduit par nos soins d'après *Helles Schlafen - dunkles Wachen*, Munich, DTV, 1981, p. 164.

De mon étrangeté, ma raison d'être

I - De l'intime

Avant de naître, j'étais déjà autre. Cela a dû commencer comme ça, je crois bien. Mais comment en être sûr ? À cause de toutes ces voix que j'entendais du fond de ma cachette. Par malheur, elles minaient tous mes monologues intérieurs. Elles se lançaient des ordres, des prières ; certaines invectivaient d'autres qu'elles faisaient taire, à jamais. Je m'habituais à quelques-unes. Et puis, plus rien. Il ne fallait pas s'habituer. Elles parlaient entre elles en s'égalisant. Tout à coup, l'orage. Avant de naître, il y eut souvent de l'orage. Des voix qui semblaient m'interdire toute sortie. J'eus de la culpabilité, déjà. Je songeais à désenfler ce ventre qui accusait ma mère. Avant de naître, je cherchai à disparaître. Mais ces voix qui revenaient inlassablement. Pas de doute. Elles cherchaient ma mort. Ces voix cherchaient mon silence. Elles me tuaient pour faire naître en moi le silence. J'étais mort, avant de naître. Il valut mieux pour tout le monde que les choses fussent ainsi. Car si je naissais, c'est pour toute la vie.

Puis, des rafales de vent, peut-être. Les bourdonnements parasitaires, des grondements peut-être. Voilà une race de bruits que je ne connaissais pas encore. J'entendais des sons, du mieux que je m'exerçais. Plus tard, j'aurai une oreille, me suis-je dit. J'entendis des vi-

sages qui avaient des sons ; des sifflements de balles qui avaient des visages. Les grincements de portes me faisaient frémir. Dans ma maison du dehors, celle qui devait m'accueillir, il y eut comme un désaveu, un reniement. J'en tremble encore des portes qui claquent ; si violemment que leur bruit est silence. Bientôt, je naîtrai au seuil de ces portes-là qui baillent à longueur de journée. Comme si elles avaient sommeil mais qu'elles sont mises en alerte permanente. Mais qu'on pénètre sans cesse. Notre intimité est un continuum de bruits confus, diffus et touffus. Chez nous, il n'y eut que des boulevards. Des béances. Ma maison est un boulevard, avec ses trottoirs, ses arrêts de bus, ses marchés à la criée. J'efface. Ma maison est un champ de ruines. Je naîtrai au cimetière. Je naîtrai aux seuils des portes qui ont un regret à formuler. Une requête. Hélas ; ma maison est un tribunal de l'injustice. Une cour martiale. Le ventre qui me porta me parut temple au-dedans quand il n'était que caravansérail au-dehors. Viennent s'y boire tous les mauvais vins. Tant pis, je vais donc naître à la page de doléances. Recueillement. Recueillir leur cri. Par jalousie, mes portes regrettent les portes de prisons. Qui ne sont pas aimables mais qui ont la paix. Qui ne s'ouvrent qu'au verdict. Dans mon antre, je me suis fait une place comme j'ai pu. Le ter-

ritoire de ma mère ne devait pas être si vaste : une mesure. Une tente de fortune, comme en attente de quelque chose qu'elle n'aurait pu définir à l'avance. Une tente de sursis. J'ai bien ri et j'ai eu espoir : je naîtrai de mon confinement. Je naîtrai de sa respiration. Ma mère me porte mais ne se penche pas sur moi. Elle ne m'écoute pas. Elle n'a pas le temps de m'aimer. Peut-être ne lui a-t-on jamais donné le temps de montrer qu'elle en était capable ? Alors, souvent, je doute. Avant de naître, j'ai douté. Je sens sa respiration qui ne se conjugue pas à la mienne. Ma mère respire faux. Ma mère doit respirer à bout de souffle. Je naîtrai de cette perte. Je naîtrai de son essoufflement. Je serai une fausse note puisque je n'aurai pas assez de souffle moi-même pour pousser ma chanson. Je naîtrai d'un manque. Je mourrai quand je naîtrai.

Je m'exerçais aux saisons, au rythme de la nuit, du jour. Avant de naître, ma mère ne m'a pas emmené entendre le chant des oiseaux. Elle ne m'a pas fait entendre la caresse du chardonneret. Le vol des perdrix. Alors, j'entends des hurlements de loups. Ma mère était la forêt des contes cruels. J'entends des paroles ficelées, comme des paquets à expédier. Fermés. Hermétiquement. Je tends un peu plus l'oreille et un colis de nerfs m'arrive mêlé à des bruits de bottes. Au pas cadencé. Avant de naître, je reconnus le bruit des bottes. Plus je me blottissais, plus je disparaissais. De mon manque, je naîtrai donc toujours en déperdition ! Je naîtrai en m'excusant. Je naîtrai étranger. Cet étranger perdu pour les autres. Je naîtrai digne d'être perdu aux autres. Pour faire bonne figure avec ce qu'on m'a présenté comme « mon délit de sale gueule ». Cela doit être ça.

Comme une poussée de mon souvenir. Comme une attaque. Je m'appête à naître par surprise.

Je naîtrai au monde comme un voleur et lui volerai sans déplaisir sa première lueur du jour.

Je suis venu brusquement. À 6 heures du matin. Je suis venu myope à force de m'esquinter la visière, à l'affût de ce qu'il adviendra. Je suis né à l'heure où l'on risque de me surprendre. Ratisage. Haut-parleurs. Musique militaire. À la blouse blanche des infirmières accoucheuses, on m'a réservé celle du vert kaki. Je suis né incolore et sans timbre. L'obscurité m'a comprimé les cris ; je suis né dans le silence. Mon premier silence devant les maîtres de ma tanière et de mon espace. Je suis passé de l'espoir à l'obscurité ; à l'aveuglement des projecteurs. Ma première photo fut celle qu'on m'a arrachée. Qu'on pouvait placarder dans les garnisons. J'entendis « Chuuuut ! Ils arrivent. » Je dois être né au milieu d'une perquisition. Je suis né au milieu d'un ordre qui mit tout en désordre dans mes rêves. Je suis sûrement né sous la menace. C'est ça. Naître constitue donc une menace. Mourir, peut-être bien plus une délivrance ? Vivre alors, ce sera l'enfer.

Car la menace va grandir, se dilater, se gonfler, m'entourer, m'enserrer, m'étouffer et s'occuper de mon étrangeté.

Avant de naître, je souffrais déjà comme autre. Maintenant que je suis là, me voilà officiellement intronisé : étranger.

Désormais, ce sera mon passeport. Ma première identité est un ticket de rationnement. Mon premier nom : indigène. J'en eus bien d'autres. Indigestes, assurément pour vous. Lequel voulez-vous ? Passons. Et puis, trouvez m'en encore d'autres. Vous en êtes bien capable. Vous êtes le maître. La liste est ouverte. Je suis né transparent. Mon étrangeté ne tarit pas de noms. Et puis, un nom, c'est commode et

puis ça empêche de penser. Je suis né nom pour m'empêcher de n'être jamais une pensée, une idée. Un chien, tenez donc, ça a un nom - qu'on lui a donné et qu'il fut bien aise de recevoir-mais ça n'a pas d'idée. Les noms de l'étranger sont des noms de chiens. Les noms de l'étranger ont des particules certes mais des particules d'étrangers : fils de p...; tronc de figuier. Ratons qu'on n'a guère ratés. Des noms qui sont longs à l'état civil, alors il sont lâchés dans la nature et rotent bien souvent : bougnoule, singe, bamboula. Et puis maintenant, on est allé à l'école, on est devenu sophistiqué : Black, Beur, Robeu, Renoï. Ce que la langue permet de ces bouleversements-là ! Mais, l'étranger n'est pas racheté par les mots. Les noms de l'Étranger couchent dehors, comme lui, avec lui. Ils sont dans les bas-fonds, dans les mines, dans les 3e sous-sol. Et quand ils sortent, c'est pour s'imprimer en toutes lettres sur les murs, le longs des voies ferrées, dans les couloirs de métros, dans les toilettes publiques, dans les commissariats, dans les demandes d'emploi à l'Agence Nationale Pour l'Emploi.

Il arrive quelquefois à l'étranger de fuir son étrangeté. Quelquefois, il a de l'argent et de la gloire. Il entre sur un terrain de foot comme le dieu de l'Olympe. Il crâne et peut-être est-il souvent envié. Erreur, on n'envie pas sa peau d'étranger. On envie son argent. Il arrive qu'il suffise d'une seconde, la belle illusion s'envole. Tout le stade ne scandera pas son nom mais le renverra à son animalité. Je vous ai dit : l'étranger est un chien, un singe, un melon,...tous ces objets de la *bonne nature primitive*. Bref, il redevient étranger. Bref, il redevient L'étranger.

Avant de naître, j'ai été trahi. Le ciel sous lequel je vis le jour ne me reconnaît pas. Les plages ne me reconnaissent pas, les lieux publics ne me connaissent pas le droit d'être du

public, les gares, les aéroports, les guichets de banques, les boutiques, les magasins reculent d'un pas à mon arrivée. Les jardins des villes, à ma vue, prennent leur beauté et s'en vont. Je suis au bord de la route, je simule une panne. Je fais du stop ; je suis un sadique violeur de petite fille. Je suis séduit par telle femme ; je le suis nécessairement à partir du bas. Je souris ; ce ne sont pas des dents innocentes qu'on voit mais des crocs. Je vous ai déjà dit que je suis un chien. D'aucuns me verraient bien, non point de ces chiens gentils, ces petits adorables chiens de poche qui répondent au doux noms d'humains avec quelques voyelles mélodieuses mais un chien morveux, rachitique, maladif, chien battu aux yeux d'éternel vaincu. L'étranger est le chien de la SPA, celui laissé au bord des routes. Le chien qui n'a jamais droit aux vacances. L'étranger a sa niche au centre de rétention pour étrangers. L'étranger est un chien dont l'entrée des discothèques lui est formellement interdite puisque les chiens ne dansent pas. L'étranger n'a pas de lieu, pas de nom, pas d'avenir. Il est l'ennemi de l'ordre puisque sa vie, avant d'être né il le savait déjà, est une aberration. Une excroissance de l'harmonie. L'étranger est un être disharmonieux. Dangereusement disharmonieux. Il rompt tous les équilibres anciens. Il menace ceux présents et ceux à venir.

On m'a mis à l'école, un jour pour retenir. Le savoir. Allez donc savoir ! J'ai retenu le maître que l'on a appelé « Front de taxi » parce qu'il lui arrivait de cogner. C'est donc un bon instituteur qui savait se faire respecter. Il avait une particule lui aussi, « Front de taxi ». Mais, c'est une particule positive. Elle prépare le terrain à son nom. Elle ouvre la voie royale. Il est Français. Cela doit suffire, non ? Français ? Rendez-vous compte de l'événement inouï. Bon, il fait partie de la famille des vainqueurs, qui

sont vaincus depuis et qui revient sur les lieux du crime ancien en faisant semblant de n'être ni vainqueur ni sûrement vaincu. Il ne s'occupera pas de politique, clamera-t-il comme une victoire sur les systèmes de police politique. Il est coopérant. Quel drôle de nom ! Coopérant. Quoique je n'aie jamais su ce que cela cachait de bien étrange, j'ai voulu malgré tout coopérer. Un coopérant coopère. C'est que de *colonisé*, il a fait de moi un *coopéré*. Participe passé substantivé mais pas passé. Cela a duré quelque temps. Comme cela change et que j'y perds un peu mon français ! Pour coopérer, apparemment rien de plus simple, il faut faire des phrases qui commencent avec un sujet, qui doivent avoir un verbe et qui finissent (c'est très important) comme ça avec un objet, un complément.

Alors, j'ai coopéré péniblement jusqu'au verbe. Encore que le sujet me donnât du fil à retordre. Dire «je», moi ? Mais c'était plus qu'il m'en fallait. Je n'ai pu aller plus loin. Pourquoi m'en demander davantage ? C'est au-dessus de mes forces. Mon coopérant d'instituteur a bien continué un peu à coopérer jusqu'au jour où il menaça de rompre notre coopération. À moins que j'explique, suggéra-t-il. Ah ! Expliquer ! Monsieur «Front de taxi», vous qui n'avez aujourd'hui plus loisir de coopérer, je vous le dis enfin mon secret jalousement gardé : *J'étais bien embarrassé par la présence du Complément d'Objet Direct puisqu'à mon grand dépit ma vie n'avait ni complément ni même un objet qui pût se signaler par les deux instruments que vous nommez «direct ou indirect»*. Il y avait bien depuis le charter de reconduite à la frontière «direct Alger ou Bamako». Mais cela, c'était depuis. J'ai appris ma leçon par un cœur ardent, mon très cher maître, en y mettant comme il se doit les lettres capitales et tout, et tout. Vous auriez dû être un tantinet ignorant pour comprendre de suite. Pourtant, j'étais suspendu à vos lèvres.

Pourtant, je haïssais l'école que j'aimais. Pourtant...

Vous étiez, monsieur, *l'Étranger*, une fois n'est pas coutume. Je vous aurais ainsi passé le témoin sans en soupçonner les retombées sur ma vie, après vous. Vous étiez mon seul étranger tandis qu'à présent je suis l'étranger de tous. Vous pouviez même vous payer le luxe, vous, de revendiquer ce statut d'étranger puisque tant qu'à faire, pour être étranger, autant être un *étranger reconnu*. Vous aviez une existence d'étranger. Vous étiez l'étranger qu'on a célébré ; je suis l'étranger qu'on a abhorré. Car un étranger, ça se voit à sa «gueule» qui commence toujours par un délit. Je suis l'étranger de la non existence. Plus tard, je vins dans votre pays qui devint le mien. Le vôtre, le mien. On s'y perdrait. Pas tout le monde. Certains me le firent savoir assez souvent. Je suis étranger citoyen, un citoyen étranger, un étrange citoyen, bref, vous voyez qu'il faudrait presque devenir juriste. Je suis un citoyen étrange pour qui l'on demande dans son pays de quel pays il est. À son indignation, on consentira à rectifier un peu : «*pardon, de quelle banlieue*» Ah ! Mais, juriste, l'étranger l'est de nature, lui qui écume les affaires louches, lui qui a appris sa première leçon de droit au commissariat du quartier, lui qui hante les couloirs de la justice. Ceux des pauvres, des ratés, des pas-de-chance, des pas-futés d'avoir un nom qui sonne bien...

Avant de naître, je sus bien assez tôt qu'il faudra que j'aïlle au fond de tous les pays, au fond de ce pays, que je fouetterai, que j'obligerai à me regarder en face, que je fuirai, auquel je reviendrai et alors je nourrirai ce feu qui brûlera tous les faussaires, tous les faux noms ; qui me brûlera. Je naîtrai de mes brûlures.

Avant de naître, on m'avait pourtant assuré

que je vous rencontrerai sur mon chemin. Vous m'avez ouvert des voies, des autoroutes, des voyages aériens. Mais depuis, maître coopérant, on me coupa les ailes. Pourtant, avant de naître, j'ai longtemps voyagé en vertu de notre coopération à venir. Celle-ci n'a été ratifiée par aucun traité officiel. Elle n'a été pensée par aucun obscur fonctionnaire ministériel; aucun accord bilatéral ne l'a servie au dessert d'un banquet diplomatique. Aucun journal n'avait consenti à la voir émerger, à l'accompagner, la voir mûrir, patiner et de nouveau recommencer. Personne n'aurait cette patience-là; les journalistes sont des gens pressés, monsieur. Et puis peut-être que ce moment-là a été si rapide qu'il a pris tout le monde de court. Mon histoire a été écrite d'avance par des gens qui n'ont pas le temps, qui sont pressés, qui sont journalistes à sensation. Mon histoire est une suite de faits divers. Je suis étranger, je suis le Divers non divertissant. Mon histoire n'est pas drôle, c'est une histoire de couloirs étroits d'aéroports qui mènent tous chez le douanier, chez le policier, chez le maton. Pour ma vie, on a engagé des experts pour en concevoir et en programmer le parcours fléché. Vers le centre de rétention. Vers la prison. Vers la bavure. Vers l'anéantissement. On n'a pas de questions pour moi. Jamais mais toujours des accusations. Mon interrogatoire est facile, appris par cœur; il est rôdé. On n'a pas besoin d'heures supplémentaires pour se pencher sur mon dossier. Il est connu d'avance, il sert de préalable à tout. Il est recyclable et ne se démode pas. Suis-je un «sujet» de dissertation pour futur policier, agent pénitentiaire, veilleur de nuit, concierge que celui-ci est assuré d'avance d'obtenir la note d'excellence. Chacun a une idée intime sur moi. Chacun peut sortir partout et à tout moment une phrase qui me fige pour toujours. Chacun me connaît et me déréalise tous les jours. Chacun est convaincu que je suis men-

teur, fainéant et profiteur du *système*. Le système abuse de moi et ne voit rien d'autre que de proclamer péremptoirement que j'abuse de lui. Mon nom est un écart entre le concevable et l'inconcevable; le convenable et l'inconvenant; quelque part entre l'injustice et la rumination permanente de son exécution, vertigineuse, tranchante. On me déréalise tous les jours et chacun de s'étonner candidement que de cette déréalisation ose naître ma révolte. Je ne peux me présenter moi-même puisque tout le monde peut parler de moi, devant moi, mieux que moi. Tenez pour ma défense, il faudra encore que je reste invisible. Mon visage sera raturé, brouillé pour l'empêcher d'apparaître pour ce qu'il est lié à la manifestation de sa *monstruosité*. Je suis un animal auquel on barrera la route de la cité. Un animal qu'on préfère empêcher de penser et qu'on oriente vers le diss humide de sa litière. Que voulez-vous, mon cas est semblable à celui de tous les étrangers; je suis démasqué sans jamais avoir porté de masque. Étranger est un métier qu'on ne quitte pas si facilement. On fait quelquefois semblant d'en changer, de prendre un autre état, celui de la dissimulation aussi bien. Dissimuler est encore une nouvelle manière de toujours montrer, tout montrer. Alors, on revient un beau jour sans s'en rendre compte, à ce que l'on sait faire le mieux: être étranger.

ÊTRE ÉTRANGER me colle à la peau. Rien à faire et je fais tout. Mes habits sont autant de stigmates. Qui exhalent un parfum replet sur ma peau tannée par le marteau piqueur. Au loin de ma courte nuit, j'entends encore creuser dans mes oreilles, dans mes chairs. Ma musique n'a pas de prélude et entonne d'emblée tous ses timbres hauts. Ma musique démarre toujours en trombe. Elle est haut perchée, m'étrangle et suspend mes larmes, pressure les cris que je ne

pousserai pas. Ma musique est une sommation. Mon petit réveil matin à remontoir manuel, une détonation. Être étranger, c'est vivre au milieu des détonations de toutes sortes. Mes enfants, une rafale : je ne les compte plus et je compte de moins en moins pour eux. Aux petits matins des laitiers, je tousse mon ordonnance médicale sur une armée de Gauloises sans filtre. Mes doigts ont jauni au bout, tout comme mes dents. Mes vêtements ne savent pas parler au docteur. Et le docteur aura bien assez pour me tâter un jour en me disant « On a mal où ? » Alors mes vêtements baisseront la tête. Alors, le bon missiou le docteur ne se sentira plus coupable de m'ouvrir la bouche et d'examiner ma dentition. En ma qualité d'étranger, j'ai vu faire aux moutons, aux ânes, aux vaches là-bas loin au marché dominical qui se tient le vendredi, au bled. Mes habits ont presque reçu sur l'épaule un gros tampon « Bon pour le chantier » après un détour chez le pharmacien. Comme c'est drôle, moi qui reçois souvent des tapes à l'épaule. Quelle honte ! Mes habits ont eu peur d'avoir osé aller chez missiou le docteur. Les voilà à présent, mes habits, tels des épouvantails, qui n'habillent qu'eux-mêmes. Mes habits dorment avec moi sans souper ou alors juste du bout de la sardine à l'huile. Mes habits n'ont aucune diététique et n'ont pas le luxe de l'*icoulougy*. Ils grignotent des pois chiches, mangent leur gamelle même au soir venu, des bananes planquées là-haut dans les valises d'après guerre. Ils chiquent et cela leur fait une colline sur la lèvre supérieure. Mes habits sont une colline qui se mue en crachat rocailleux, sans excuse. Mes habits rutilent et affichent des couleurs surannées, qu'il faut aller extraire du fond des images anciennes. Mes habits sont accompagnés de rires étouffés, à mon passage. Mes habits s'essuient sur la paillasse en roseau et sont presque contents de provoquer une réaction. Quoiqu'ils n'ont pas de tenue, pas de

style ; insipides ils sont. Quand les autres ont la chance d'avoir le cafard, j'eus bien souvent des cafards qui tournent autour de mon huile d'olive d'origine contrôlée. Mes habits s'habituent à tout ; ils ont connu le dur maquis. Ouvriers le jour, mes habits se couchent en ouvriers le soir. Sans rêves. À la sauvette, pour ne pas déranger. Quand vient le repos du dimanche, ils s'accourent au comptoir de « Chez Momo » et grignotent des pistaches en raclant des verbiages sur le tiercé de *Longchamp*. Viendra juste après, le dernier carnage de la Nationale 7 qu'on a dit au journal *Le Proisien*. Moi, étranger, j'affectionne les Soldes 9.99f et collectionne volontiers les sacs Tati. Moi, étranger, je voyage en Tati troisième classe et tous mes voyages sont comme en série. Mes habits sont des tics nerveux qui m'arrivent au visage en brouhaha. Ils ne savent jamais où se mettre et c'est contraint et forcé qu'ils me traînent aux bistrots d'Aubervilliers. Mes habits sentent le foyer SONACOTRA. Mes habits sont trop amples pour mes sept mètres carrés. Mes habits ne parlent pas français ; pas même le verlan avec des casquettes vissées à l'envers pour ne pas être à l'endroit. Mes habits parlent le sabir, le pidgin, peut-être même parlent-ils le fauve empuanti, mal dépoussiéré, rasé au bic jetable. Visage ravagé qui se fige en appel au secours. Mes sept mètres carrés au foyer sont eux aussi, jetables. Mes bananes, mon paletot, mes couvertures demeurées dans leur plastique comme aux automobiles neuves, mes pulls col roulé sous mes gandouras sont jetables, à jeter. Mes habits sont quelquefois jetés à la Seine. Moi avec. Quand je mourrai, je serai purifié par le mélange fangeux des huiles moteur expulsées par les bateliers de Conflans ; tambouriné par des vieux frigos, acclamé par les rires de tous les touristes à bateaux-mouches. Les cris de mes habits seront étouffés par les klaxons des automobiles. Tant pis. Mes habits se mêleront aux heures de pointe et leur

disputeront leur part de nerfs.

Quand je naîtrai, je serai pollué. Quand je naîtrai, le dimanche des sans-but, je saurai taper des dominos sur la table bancale de « Chez Momo ». Je saurais organiser la cohue de tous les bruits de ma semaine, de ma nuit, de mon enfance. Avec mon bleu de chez Renault, je jure n'être chômeur que le dimanche. Je jure que j'ai ma carte. Quand je naîtrai, j'aurai ma carte du grand parti qui me ressemble. J'aurai ma carte du parti communiste. Avant de naître, j'avais déjà ma carte. Mes habits se remarqueraient à cent lieux et pourraient bien m'emmener tout droit à l'expulsion. Je naîtrai sous la rumeur des revendications salariales. Quand je naîtrai, je serai un slogan : je serai *Les Droits de l'Homme*. Quand je naîtrai, je serai pris à parti. Quand je naîtrai je prendrai mon parti.

*MAIS IL ÉTAIT DÉJÀ SOURD ET IMPÉ-
NÉTRABLE.* Au fond d'une cave désaffectée, pourquoi chercher à voir ? Fermer les yeux et psalmodier. Il y eut une lueur de pile électrique circulaire qui dévisagea son trésor factice. Tout ce fatras. À vendre, refourguer sa camelote, ses chaînes stéréos, ses autoradios lasers, ses faux parfums de chez Dior, ses fausses *ROLEX*, ses cds/dvd piratés. Tout. Au plus vite. Se débarrasser de tout. Liquidation totale, avant fermeture définitive. Fermer son magasin d'accessoires terrestres. Se fermer à cette vie. Dire « stop » à l'insanité, la félonie, l'infamie du pécheur. Se débarrasser de son ancienne peau d'étranger. Être lavé de tout pour honorer sa nouvelle foi. Il se souvint de ce *taxieur* qui le conduisit à l'aéroport ; un de ces hommes à la chique proéminente (une armée de chiqueurs demeurée insoupçonnée ici-bas) qui arborait outre sa barbe teinte au henné sa petite palme

parfumée. De ces minuscules arbres de bonheur suspendus au-dessous du rétro intérieur, qui exhalaient l'odeur de son prophète par des versets choisis. Se mirer en *Lui* le guide Suprême qui jadis et pour toujours traça toutes les Routes pour les jeter, repentantes et suppliantes, au seuil de son palais éternel. Un jour qu'il fit ce voyage en terre d'Orient, il confondit tous les horizons. Ressembler aux autres. Tel fut son obsession. Être comme eux. Comme tout le monde enfin. Être d'ici. Participer de cette terre. Ah si seulement cela ne tenait qu'au fait de se baisser et mêler son baiser à la chaleur brûlante de ce lieu du retour ! Cette terre qu'il n'a jamais foulée ; qui ne le vit pas naître et qu'il voudrait sienne jusqu'au bout de son rêve insensé. Visage morose. Non pas qu'il ait vraiment beaucoup vieilli. Qu'il ait trop attendu. Juste cette cicatrice aux flancs, cet estomac noué, ces rides qui entreprirent de creuser vite les sillons de son exil. Il revint ici pour naître depuis ses origines. On le happa vite vers des retraites sombres quand il aspira aux hauteurs lumineuses de la rédemption. On voulut le guider. Qui eût affirmé qu'il s'attendait à une armée de Guides clandestins ? Lui suppliait ne vouloir qu'un seul Guide. Un Guide Unique. Celui fait de cette substance infinie qui ne se nourrit que d'elle-même. Qui n'a nul besoin de commis pour le justifier. Il voulut un Dieu sans justification, sans relais, sans anti-chambres, sans marchandises d'arrière-boutique. Il fut tout d'abord choqué puis indigné puis révolté. Puis anéanti dans ses certitudes importées des pays impies. Qu'on lui dit. Alors, on l'appela de son nom. On l'appela frère. On lui désapprit cette langue impie qu'il traîne sur les lèvres. Revenir à sa langue originelle. On le plaça au centre du couscous fraternel qui fit se toucher les doigts au fond des grains à chapelet, se reconnaître de la même chair. De la barbe qu'on lui proposa, son visage se multiplia, épousa

tous les autres visages. Du désir d'être regardé au moins une fois, il gagna celui encore plus innommable de voir ce même visage, naguère censuré, se démultiplier autour de lui. Tous les visages alentour lui offraient chacun une partie d'eux-mêmes tandis que le sien les nourrissait tous. Il fallut voir son empressement quand il se dévêtit de son pantalon-survêt' dont le bout ourlé se callait dans la chaussette blanche. À hauteur de genou. Se déchausser de ses Nike *air* ! A-t-il encore besoin de courir ? A-t-il encore cette peur au ventre qu'on le poursuive, qu'on le rattrape ? La même djellaba que celle du premier homme le sédentariserait. Désormais, sa vie aura une assise. Solide. Citadine. Respectable. On l'appela frère. Pouvait-il résister, lui qui n'eût d'existence que celle des procès verbaux de police municipale ? Il vola bien quelque mobylette, grogna quelque insulte, hanta quelque cage d'ascenseur. Là-bas. Il lui arriva même de descendre en ville, se mêler aux manif's étudiantes, casseur des vitrines du centre. Lui la périphérie vient au Centre. Il y apporte souvent effraction, ébranlement des lignes de partage.

Désormais, il sera au Centre. Le Vrai. Le Cercle où le frère est frère du frère du frère. Une communauté fraternelle. Douterait-on ? Des petits arbres en papier parfumé, suspendus au-dessous du rétroviseur intérieur. Des senteurs de paradis bleu diluées dans le Livre.

Comment au juste a-t-il eu affaire pour la première fois avec le *Frère-en-Chef* ? Il entendit bien parler de l'Émir. Sans l'avoir jamais vu. L'autre lui sourit en l'appelant frère. De ce sourire doux, il en fit un sermon. Le devoir l'appela et il répondit à son tour « *mon frère* ». Puis, le voilà loin de sa terre natale. Il s'entraîna avec dévotion et pria à chaque pause. On lui demanda d'apprendre vite à soumettre sa foi

céleste à l'épreuve des exercices très *terrestres*. Dieu est grand et les dessins de son Émir sont impénétrables.

D'étranger, le voilà nourri que de sa propre haine, imbécile, aveugle, irréfragable. De la beauté de l'étranger, il en fit un linceul immaculé ; une toile dont le sang des autres, (tous ces inconnus, ces étrangers, ces *impies* !) en constitue la matière première.

Ce soir-là, au fond de sa gandoura, un minuscule papier : un prénom de *Frère Organisateur de Basses Besognes* suivi d'un numéro de téléphone. Il faut tout liquider. Les autoradios, les lasers, les parfums, les montres *ROLEX*. Liquider. Liquider. Liquider. Ne faire que ça.

Ce soir-là, une cabine téléphonique. Le prénom du *Frère* et le numéro de téléphone : 01 4.....

C'est Écrit : Liquider, liquider. Tout doit disparaître. Les faux parfums. Fausses *ROLEX*. *VRAIS CADAVRES*.

Liquider, liquider...tout doit disparaître !

TANDIS QUE JE RENCONTRAIS SON REGARD. Qui resta de ciel. C'était une après-midi de flânerie aux Halles parisiennes, sur une plage du sud, dans un train d'été. Je ne sais plus. C'était peut-être ailleurs. Je ne sais pas. Depuis, j'aime l'été qui me brûle la peau. J'aime l'été qui se mêle à ma vie, aux rues paresseuses qui ont baissé la garde, qui font la sieste. J'avais la peau brûlée. « Non dorée » avait-elle rectifié. Elle m'avait souri parce que l'été m'a habillé de ce hale qui vous fait oublier l'étranger. J'avais bien protesté, pour la forme. Déjà cette promesse.

Elle a passé son chemin et m'a assuré qu'elle me voyait, me verrait. Moi, je l'ai vue et je me suis souvenu d'elle. Plus tard, ces yeux m'ont avoué qu'elle a toujours été là, qui attendait, qui attendait que je me souvienne d'elle. Alors je marchais à mon tour, au hasard. Sa rencontre fut un hasard et je voulus remercier ce hasard. Les arbres qui me tendaient leur ombre participaient d'elle. Je souriais aux arbres, je me frottai à eux pour y quêter sa marque, jusqu'à y mêler mon sang. Sceller un pacte. Tout me parut soudain beau et tout ne demandait qu'à se couler dans cette beauté. La beauté naissait de cet instant-là qui ne ressemblerait jamais à aucun autre. La beauté mourra à son passage et ressuscitera avec elle. Alors je marche toujours devant. Poussé par je ne sais quel irrésistible besoin de la chercher, de la trouver dans toutes les femmes que j'ai connues, celles qui passaient à ce moment-là. À peine vue, je la trahis. J'eus l'impression que toutes savaient ce que je savais. Je me souviens qu'un ballon d'enfant rebondit brusquement dans ma direction. Je le saisis au vol. Avec assurance, avec légèreté. Au moment où je le tendis à l'enfant qui le réclamait, je compris que je le faisais en son nom à elle. Alors je souriais en continuant mon chemin. Je souriais à l'enfant, à elle. Un vieux monsieur n'eut pas même le temps d'ouvrir la bouche que j'accourrai pour lui faire traverser la chaussée. Il s'accommoda de ma main, abandonna la sienne avec confiance et on plaisanta. J'eus encore droit à de vifs remerciements « De nos jours, la galanterie se perd, etc. » Non, je n'étais guère perdu. Quelqu'un quelque part m'a trouvé. M'a reconnu, enfin.

Passèrent des semaines, peut-être des saisons entières. Il y eut bien des hivers froids qui m'ont assombri la peau. Mais j'étais là et je souriais toujours du sourire de mon été doré. C'était

aux halles parisiennes, dans un train peut-être. Je ne sais plus. Le regard bleu ciel revint. Elle n'avait pas changé. Elle me faisait même l'effet de quelqu'un qui venait de s'absenter pour quelques minutes. Les saisons et les nuits passées à l'attendre étaient redevenues des minutes. Son absence est une poignée de minutes. Ma peau était brûlée de nouveau. Elle m'assura qu'elle était dorée. Je protestais, pour la forme. De nouveau. Si je m'attendais ! J'aurais pu me préparer, composer un poème pour fêter son retour, être drôle, l'inviter à marcher dans ma direction. Non. Je restais coi, étranger à mes propres émotions. Interdit. Elle me voyait, me verrait.

J'eus de la patience que j'ai puisée dans des livres, au fond des bibliothèques municipales. Je voulais l'apprendre, elle. Puisqu'elle me voyait et qu'elle me verrait. Il faudrait être prêt. Quand elle reviendra. J'appris son pays, ses manières, ses mœurs, sa culture. Je me plongeai dans son histoire pour y puiser l'idée. Je me préparais à entrer dans son univers. Puisqu'elle me voyait, qu'elle me verrait. Un jour, j'eus peur qu'elle me surprît avec mon autre peau, celle qui n'est pas brûlée, enfin comme elle dit dorée. Qu'elle revienne me voir quand ce n'est pas le moment, quand mes livres ne me seront d'aucune utilité. Quand elle aura toujours son regard ciel et moi ma sombre confusion. Les livres ne dorent pas la peau. Devrais-je changer de peau pour elle ? Peut-on avoir des peaux à profusion ? Comme ce serait drôle ! Mais cela n'est pas sérieux. Comment s'y prendrait-on ? Je ne suis qu'un étranger en son pays. Il me faut être cet étranger debout comme un alibi pour tous les autres étrangers qui m'ont précédé et qui n'ont pas eu accès à elle. Mais, alors faudrait-il que je les tue tous dans son souvenir pour qu'il ne restât plus que moi, *absolument* ? Ah ! comme elle me fera souffrir puisqu'elle me voyait, qu'elle me

verrait. Pour la mériter, elle reviendra. Quand j'aurais tué tout ce qui me rattachât à l'étranger. Oui, elle reviendra mais elle reviendra pour cela. Pour me tuer. Mon amour devait donc naître de cette lutte, de ce corps à corps avec les miens.

Sur les hauteurs de la ville, aux confins de Montmartre, car je m'approche peu à peu de chez elle maintenant que j'ai appris dans les livres, peut-être aux Halles parisiennes finalement (je ne sais plus), elle m'a vu et m'a dit qu'elle me verrait toujours. Par bonheur, ma peau était dorée, à peine perturbée par des traînées de sang. Car je tuai pour elle mon enfance, mes voyages, mes fréquentations, mes sentiers et...mes gens. J'étais prêt et je pouvais parler car les livres m'ont appris.

Elle m'assura qu'elle me verra encore et qu'il ne tenait qu'à moi. Attendre encore. Au point où j'en étais. J'ai bien fait le vide autour de moi. Ne restent que ceux qui me rappellent les miens, que j'ai assassinés. Qui me demandent de retourner là-bas. Où ? L'enfer, puisqu'il ne me reste rien vers lequel je pusse retourner.

Il n'y avait plus qu'elle, désormais. Me ferait-elle enfin franchir le seuil de sa porte ? M'appréhendrait-elle à l'aimer mieux que je ne l'aie fait puisqu'elle me voyait et qu'elle me verrait toujours ?

J'avais la peau vieillie et le teint d'une mauvaise tisane. Et voilà qu'elle passa au bras d'un autre qui lui ressemblait. Leur ressemblance se conjuguaient, s'amplifiait et se soudait comme un seul homme pour me signifier à jamais ma différence.

Elle ne me verra plus. Car autrement, il faudra que je tue ses rues, sa musique, son opéra, sa

province, son peuple et....sa famille.

« Dommage, m'a-t-elle glissé à l'oreille : tu avais la peau doré ! »

II - Du Supplément raisonné sur l'étranger

Quand on est étranger c'est donc pour toute la vie. N'allez pas croire qu'un tel état soit facile à assumer. Cela exige un apprentissage, une méthode d'application, des études, des statistiques, des paradigmes et des courbes. Par exemple, rentrer dans une boutique quelconque et être capable de sentir au millième de seconde qu'on est étranger. Ce n'est pas là chose aisée pour un apprenti étranger. Il faut une approche méthodique, méditée, pesée au détail près. Vous regarde-t-on ? De quelle manière ? Arrête-t-on aussitôt de faire semblant d'être occupé à une quelconque tâche pour venir au-devant de vous ? Vous dit-on « Bienvenu » d'un regard franc et bonhomme ou entendez-vous dans le silence un « Sortez » gravement indigné alors que vous n'êtes pas encore entré ? Vous appelle-t-on « Monsieur » ou « Il veut quoi le jeune homme » ? C'est cela être étranger, savoir décoder. C'est cela être étranger, sortir toujours de partout sans y être jamais entré. Remarquez comment la boulangère distribue les pièces d'identité en même temps que le pain quotidien. Dieu, je suis presque sûr de ne pas bénéficier du même sourire (fût-il commercial car je tue en elle toute idée de commerce) que

cette bonne tête bien de «chez elle», qui me précède. Qui, elle, a le droit d'exiger cela. Qui, elle, doit le trouver comme *par nature* dans toutes les boulangeries de ce pays et incluez tant qu'à faire toutes les bonneteries. Qui, elle, a droit à la plaisanterie dominicale. Qui, elle, est un prolongement. Qui, elle, se lie au pain et à la boulangère par le lien du blé de cette terre, de cette sueur, de cette saveur dont l'étranger sera toujours exclu. Je partis bien des fois de ma résolution de savoir comment se pétrit le pain, se lève la pâte, se distribue le froment de la vie. Mais hélas ! me voilà exténué d'avoir fait le tour de cette ville que je tente de faire mienne. J'ai même parcouru tout le pays dans ses moindres recoins. Tout ce que j'ai pu faire est d'entériner l'étranger en moi. L'y voir étalé sur tous les panneaux routiers, sur tous les chemins de promenades que j'osais emprunter. Ce n'est donc pas eux qui sont étrangers à moi mais bien moi qui leur est irrémédiablement étranger. Les fleuves, quand ils sont à tout le monde, semblent me murmurer qu'ils sont à quelqu'un qui peut me surprendre à tout instant et me disqualifier au nom, au vu de mon étrangeté. C'est que j'y ai peut-être enseveli quelque crime. Le valider comme un billet de train. Cela doit être dans mes gênes. De quoi est-ce qu'elles sont faites les vôtres ? Dites-moi un peu. C'est mon comportement ? L'étranger a perdu l'usage de sa douceur, eût-on dit. Personne ne le lui demande cependant. Lui se trouve gentil, au fond de lui-même. Avez-vous été au fond de lui afin d'y rencontrer le commencement de cette gentillesse ? Avez-vous jamais souri à un animal qui devint humain en vertu de votre sourire ? À un étranger devenir la meilleure part de vous-même ? À l'usage, qui sait si vous ne le quitteriez pas à regret. L'étranger est effleuré depuis sa surface de sorte que, n'ayant jamais accompli le voyage de descendre en lui, personne ne peut raisonnablement affirmer

qu'il le quittera à regret.

L'étranger est très susceptible, entend-on. Mais c'est que nous sommes encore chez l'apprenti étranger, qui s'offusque de tout, de tout le monde et de rien ; qui s'énerve tellement qu'il n'honore même pas son statut de victime. Il est aigri et ne laisse pas s'installer l'événement. Il est gauche dans ses accusations qu'il croit d'instinct devoir toujours *exagérer*, toujours avoir l'air de mentir quand il dit la vérité. L'étranger est un exagérateur né. Sa vie est une formidable exagération. Alors, on lui reproche cette exagération qui ressemble à une sordide conquête territoriale. L'étranger est confus dans ses explications qui traînent en longueur. Il ne fait pas dans le beau parleur, il a d'abord soif de parole. Alors, impatient comme toujours, il ressemble fort au suicidé que personne n'arrive à prendre vraiment au sérieux. Mort, on croira à une quelconque rebuffade, tartufferie. Sa mort lui sera niée tout comme sa vie. Elle finit toujours en manifestation qui dégénère. La mort de l'autre est silence, recueillement parmi ses intimes, ceux qui l'ont tant aimé et qui le pleurent sans larmes maintenant. La sienne commence par le bruit que sa vie a suscité. Sa mort est entre deux rangées de CRS. Sa mort a toujours quelque chose à dire ; elle se met debout et se met à casser les vitrines des magasins. Sa mort est une *manif* avec ses banderoles et ses mots d'ordre. Sa mort ne sait pas bien se tenir. Elle gueule comme une professionnelle des revendications sociales, à mégaphones ouverts. Sa mort est un syndicat. Jusque sous la *bavure*, il fera la Une du Divers. Sa mort est suspecte, comme a été sa vie. Sa mort est seule suspecte pas son meurtrier. Tandis qu'elle est le dernier verrou, le dernier écrou numéroté qu'il portera jamais, sa mort a l'air de conforter la vie de celui qui en mit prématurément fin. Légitime défense. Sa mort légitime

la préservation de son bourreau. Elle est pour tout dire confuse, brouillonne, volubile. C'est un scandale, une béance, une dégénérescence. Sa mort ne rencontre pas le repos éternel promis à tout être autre que lui mais se prolonge ici-bas à la manière d'un débat de société. Sa mort remplit les journaux et divise les vivants comme une campagne électorale. L'étranger est étranger jusque dans sa mort.

De son vivant, on ne lui dit pas qu'il est rejeté parce qu'il est étranger. Non. On le lui fait entendre. Quand, il voit un de ceux qui le rejettent, il l'entend d'abord lui dire qu'il n'a rien contre les étrangers. En général, il finit par entendre le contraire. Un jour, il questionna. Qu'est-ce qu'être étranger ? On a été bien en peine de lui répondre. C'est qu'on ne s'est pas vraiment posé la question. Ou bien on a fait comme si. Il se mit donc à réfléchir, car cela arrive à un étranger de réfléchir. Pour définir l'autre comme étranger, il faut assurément que celui qui s'y risque doive le faire en vertu de l'intime connaissance qu'il en a ou croit en avoir. C'est qu'alors, pour déclarer quelqu'un étranger, il aura fallu aller *nécessairement* à la rencontre de cette étrangeté dont il serait porteur, la confronter à son univers familial et en conclure qu'elle s'en désolidarise. Être étranger commence donc par se reconnaître soi-même en posant la nécessité d'exclure tout autre qui n'est pas soi. De ce postulat, il aurait dû déduire que sa connaissance intime de soi l'oppose à tous les autres sans exception s'il ne s'était senti l'urgence de s'adjoindre le concours de quelques autres. Mais c'est qu'il n'est pas tout à fait sûr de devoir s'opposer radicalement à tous les autres sans courir le risque de banaliser, de *normaliser* son rapport à l'étranger. Il y a sans doute mieux à faire. Par exemple, il faut un *nous* qui légitime ce rejet. Le *nous* a le suprême avantage de rassurer le *je* tout en pérennisant l'existence

de l'étranger en face de soi. Raisonnée de cette façon, l'équation s'avère simple à entendre : pour m'accorder le droit d'appartenance à une communauté de pensée, de vie, de civilisation, il faut qu'il y ait absolument un étranger qui s'y oppose tout en la justifiant. Si d'aventure, on n'avait pas d'étranger sous la main, on mourrait à la définition de soi. C'est ainsi que l'on peut aisément imaginer une cité où tout le monde connaît tout le monde ; où tout le monde reconnaît tout le monde mais qui ne peut cependant pas fonctionner avec l'harmonie espérée du fait d'une certaine béance ; du fait qu'il n'y a point d'étranger pour se mettre dans cet espace interstitiel. Du rejet de l'étranger comme participant de tout ce qui nous en sépare, voilà que l'on passe à une situation où il devient une nécessité vitale. Il faut donc trouver un compromis entre le désir d'exclusion et celui d'inclusion. Il faut éloigner l'étranger quand il faut dans le même temps le garder à portée de main. C'est bien naturel puisque tout le monde a besoin d'avoir son étranger qui lui permette de donner un sens à sa vie. Notre apprenti étranger a souvent été dérouté par ces attitudes ambivalentes. Il déclarera que ce n'est pas très net tout cela. Le veut-on ? Le rejette-t-on ? Il croit pourtant que ce n'est pas si compliqué de trancher. Il le fait sous le coup de sa naïveté qu'il place au-dessus de toute aporie. Quelquefois, il pense échapper à cette même naïveté en se portant sur le terrain de son adversaire. Pourquoi ne m'aimes-tu pas ? En quoi es-tu différent de moi ? Il ne dit pas : en quoi t'estimes-tu meilleur que moi. Mais, il le dit avec ses gestes bizarres. Un apprenti étranger a toujours des gestes à profusion. Les mots sont ses ennemis ; ils lui explosent les cordes vocales. Ne sortent que des grognements ponctués de gestes. Il frappe (car il est violent) et fait des coups qu'il donne des phrases qu'ils ne sait pas prononcer. Il aime souvent les sports

de combat. Ce n'est pas pour ce que l'on croit. On croit en effet qu'un étranger fait de la boxe pour attaquer alors que celui qui le met en position d'étranger en fait pour se défendre. Non. Non. Il est temps de se dire que s'il fait du sport ce n'est pas par envie d'attaquer, ni même de s'amuser mais c'est uniquement pour parler. Des pushing-ball doit sortir un langage qui effacera celui du tableau noir. On lui a dit qu'il ne saurait faire autre chose que cogner alors il en fait le lieu même de son émancipation. Écoutez-le l'étranger comme ses mots s'améliorent au contact des coups. Son langage est un fusil qu'on accroche dans la cuisine et dont les visiteurs se demandent s'il est chargé ou non. Sa fréquentation est quelque part dans cet écart entre l'espoir qu'il ne soit point chargé et la terreur qu'il le soit. Le langage de l'étranger est un signe arbitraire, un langage imprévisible. Il serait incapable de se bien tenir. C'est en toute logique qu'il faut l'éviter. On a tôt fait de le déclarer étranger à cause de ce caractère illogique de son langage. À cette réponse, l'apprenti étranger en aurait presque accusé de la honte d'être étranger. Il se perd alors de nouveau en discours inutiles dans l'espoir d'un rachat. Plus il s'essaie plus sa condition d'étranger le submerge, le couvre, l'inonde, l'affleure comme rougir malgré ses efforts à le cacher. Mais c'est qu'il croit encore qu'il sera écouté en subvertissant sa nature d'étranger.

Le véritable étranger est cependant celui qui tient par-dessus tout à son statut d'étranger. Lui, a gravi tous les échelons, eu toutes les médailles, toutes les palmes. Bref, il en a vu d'autres. Il sait qu'une boulangère, une caissière de supermarché, un guichetier de poste, de banque, un buraliste, un hôtelier, un restaurateur, un employeur, un propriétaire immobilier, un agent immobilier, un policier, un douanier,

un contrôleur de train, une fleuriste, un professeur de quelque chose, un conducteur de bus, cela fait beaucoup de monde ; et tout ce beau monde a *sa petite idée* sur lui. Et encore qu'il en oublie tant et jusqu'à des objets qui se mettent à l'accuser ! Certains lieux par exemple portent en eux la marque du refus comme une marque de fabrique : refus de l'étranger. Passent encore les discothèques et les boîtes de nuit ; c'est à croire d'ailleurs que l'étranger ne cherche à fréquenter que de tels lieux car il ne pense de toute façon qu'à s'amuser. Vous viendra-t-il à l'idée de vouloir passer une journée dans la peau d'un étranger que vous vous rendriez compte bien vite de n'être au mieux qu'un usurpateur. On ne peut pas s'improviser étranger. Il faut que tout le monde, avant même d'être né, vous déclare «bon pour le service». On ne se réveille pas un matin, on saute du lit et hop ! on est étranger. Tenez, certains diront qu'ils reviennent de vacances de tel coin du monde et c'est comme s'ils s'y étaient trouvés chez eux. Ceux-là rateront toujours la vraie nature d'un étranger. Ils se mettent brusquement à prendre fait et cause pour lui. C'est qu'ils ont encore le goût du couscous ou du mafé qu'ils ont goûté chez lui, là-bas dans son pays. Mais malheureusement, leurs projections de l'étranger seront toujours en deçà de la réalité. Elles ne lisent pas l'étranger mais orchestrent un bavardage sur et autour de l'étranger. Pourtant, ils vous en parleront bien doctement. Écoutez-les quand même distraitement, par politesse. Vous perdriez votre temps si vous souhaitiez vous informer au contact de leur société. C'est que dans l'attitude de ma boulangère, toute ma vie d'étranger s'y mire, s'y déroule, s'y défile à la vitesse du son. C'est pourquoi, être étranger doit vous venir *du fond* de votre histoire, de votre abîme. Vous portez l'étrangeté en vous-même au nom de toutes les générations d'étrangers qui vous ont précédé. Vous faites partie d'une

grande famille dont l'arbre généalogique essaime la terre entière et plie encore sous son vieux tronc. Pour être étranger, il faut assurément aspirer à l'universalité. Le véritable étranger est celui qui a accès à cet état hallucinatoire qui signifie pour toujours sa condition d'étranger. C'est celui qui doit être assez fou pour croire qu'il sera tout de même étranger pour toute la vie. Que vous dire de l'autre, le premier nommé ? L'autre n'est pas étranger ; tout au plus s'il est coléreux. Mais sa colère ne fera jamais de lui un étranger, tant qu'il n'en hérite justement que le symptôme. Mais, point de sentence : il est capable d'apprendre. Et de son apprentissage, un beau jour, il rejoindra la famille *naturelle* de tous les étrangers. Voyez-vous, il y a une méprise : un colonisé doit tout faire pour se décoloniser. Mais si d'aventure, un étranger voulait cesser de l'être jamais, il redevient colonisé en ayant perdu en cours de route ce qui le caractérise le plus : son étrangeté. C'est pour une raison comme celle-ci que l'étranger doit demeurer étranger et se régénérer de lui-même.

rompu. Mais il est plus solide que des chaînes. Mon existence se continue mal. Je crus en partant, en *plaquant* tout que tout est question de langage. Je me rappelle avoir dit venir de France et on ajouta aussitôt «But before ?». Avant de naître à cette nouvelle existence, il m'a fallu apprendre à répéter tel un aphasique mes mots des grands traumatisés. Mes explications m'ont ramené derechef au point de départ. À peine arrivé, il a fallu que je reparte vers mon histoire, la dire par bribes, comme au temps du langage dit «petit nègre». Je redevins le nègre que je ne devais pas quitter. «Here I Am» Ce nouveau pays, cette nouvelle langue m'ont ramené à mes balbutiements d'antan.

Être étranger, quelle chance ! Êtes-vous fou de croire que je vais m'en séparer ?

Être étranger, c'est ma raison d'être. Pardon, vous avez bien dit «*comme c'est étrange ?*»

III - Du Supplément à l'Intime

Avant de naître, je me suis vu traverser des océans. Je crus en agissant ainsi mettre entre moi et mes contempteurs des torrents d'eau. Lover tout, laver tout et recommencer une nouvelle existence. Mal m'en a pris. Je les ai trouvés sur place qui m'attendaient en se frottant les mains. L'existence est une et se continue sur le même fil si ténu qu'on croit quelquefois l'avoir

Psychologie de l'injection causale

« Je n'ai pas vu les casolomes ! » dit Angèle (car je lui montrai cette phrase).

« Moi non plus, chère Angèle, - ni les chenilles. - Du reste, ce n'est pas la saison ; mais cette phrase, n'est-il pas vrai - rend excellemment l'impression de notre voyage... »

André GIDE - *Paludes.*

I

Les nations pédagogues l'emportent toujours sur les courants doctrinaux qui la traversent ou tentent de l'atteindre depuis d'autres territoires. Il n'est pas difficile de comprendre sur quoi reposent ces courants vectoriels : leurs tentations, leurs convoitises, leurs aspirations, leurs exigences, etc., ne sont pas en cause ici. Pas plus que leurs moyens doublés le plus souvent de cruauté, d'actes désespérés, d'abus inacceptables et de pratiques algiques aux masques rituels ; la littérature quotidienne, dont les fins sont prospères et promises à plus de triomphes encore, ne se prive pas d'en dramatiser, selon d'ailleurs des règles toutes goebbelsiennes, les événements croissants et la constance délétère. Les nations pédagogues, dont les visées ne sont pas, *en comparaison*, forcément respectables, suivent plutôt le fil des convictions conçues comme les échelons d'une croissance logique rigoureuse ; et quand la rigueur vient à manquer, on fait alors appel à des intentions difficilement contestables.

II

Une illustration flagrante de la *méthode* occidentale consiste par exemple à revenir sans cesse à la religion chrétienne par le détour d'une justification des miracles. Cette protestation est une tentative adroite et très documentée de *moderniser* une religion qui sent le moisi depuis longtemps. Depuis Luther, on n'a pas cessé, de ce côté de la contestation, de trouver, en quelque sorte, d'autres raisons de croire. Du coup, le miracle est un mythe, là où l'athée en nie tout vertement

l'existence. Si le miracle est quelque chose, alors il est. Et comme il n'existe pas, parce qu'il n'est pas « croyable », il - j'abrège - faut le *démythologiser*. Ainsi la foi demeure ce qu'elle est, inébranlable, et la *crédibilité* des Écritures s'en trouve augmentée, du moins d'un point de vue moderne, c'est-à-dire à partir d'un monde où Dieu est remplacé par l'abstraction mathématique ou le plaisir immédiat, selon les espèces et les moments. La modernisation des religions passe par une critique constructive des *conneries* écrites en un temps où elles ne devaient d'ailleurs pas être beaucoup plus crédibles mais où la menace était plus tangible et plus proche. La justice inquisitoriale ne s'exerce plus chez nous, mais elle est encore efficace dans les territoires d'où nous vient la meilleure contestation de notre *genre de vie*. Celui-ci, par démythologisation plus ou moins consciente et intentionnelle, est devenu le meilleur garant des libertés individuelles et de la vie tranquille qui s'ensuit. Qu'on soit des citoyens *responsables* comme les Américains ou des sujets *assistés* comme les Français n'est qu'une question de détail, de doctrine secondaire qui ne remet pas en cause les fondements de l'édifice occidental (qui est la seule supernation actuelle).

III

À ce genre de nation, il suffit de dire « non » pour s'en exclure. Ce dépouillement, qui ne va pas toujours sans difficultés, - mais que sont les difficultés comparées au danger ? - est d'ailleurs assez peu pratiqué par des ressortissants plus soucieux peut-être de confort que de raison. Par contre, une fois exclu, on n'appartient plus à rien puisque ce « non » équivaut aussi à un refus des dictatures de l'esprit. *L'habeas corpus* ne concerne que les signataires réguliers, les baptisés de la Constitution, les spectateurs du boulevard national. Si on peut légitimement espérer changer les dictatures quand on y est inclus, rien n'autorise l'esprit occidental à croire qu'il peut, par le simple exercice de sa pertinence, changer quoi que ce soit à la progression lente et précise de la société où il a vu le jour ou qu'il a adoptée pour ne pas paraître trop étranger aux filiations héréditaires. De là à dire « oui », en accompagnant sa déclaration de réserves réputées non écrites, on a vite fait en somme. Car au fond, ne visons-nous pas plutôt l'amélioration sensible que l'anéantissement pur et simple ? Nous ne construisons plus depuis longtemps, nous édifions autant par habitude que par incapacité à imaginer autre chose. Le commerce du rêve s'installe à l'endroit exact où nous sommes impuissants à ne pas rêver. Ces plongées dans le sommeil cathartique ont l'avantage de nous régénérer, nous réservant aux moments de reproduction que nous avons aussi améliorés puisque nous pouvons dès maintenant envisager de nous reproduire sans y prendre du plaisir. On s'accroche encore à des principes de droit civil qui ne recouvrent plus rien de véritablement important, mais *le dialogue est engagé*. L'accroissement de nos possibilités prend un virage géométrique. Nous accusons les effets d'une accélération prometteuse. Mais comme nous sommes encore en guerre, cette fois économique mais toujours fratricide, les territoires étrangers en payent les frais, ce qui leur donne à penser qu'ils sont aussi sur le pied de guerre, et ce n'est évidemment pas le cas. Le monde s'est organisé autour de notre impossibilité matérielle de dire « non » et le « non » des étrangers n'y figure même pas comme paramètre : au mieux, c'est une anecdote, au pire, un prétexte.

IV

Pour vivre, donc, en Occidental, qu'on le soit ou non, par conviction, filiation ou erreur congénitale, il faut accepter les injections de substance ; on s'en nourrit tous les jours, plus ou moins consciemment, à peine révolté par la quantité et la diversité des *solutions*. Parmi ces solutions, les imaginaires ne sont pas les moins dangereuses tant elles apparaissent finalement comme de purs produits de divertissement. Une psychotechnie est donc mise en oeuvre, mais sur quels fondements à ce point apodictiques ? Traquer la drogue, la substance paralysante et exutoire, va devenir l'objet incessant, pour ne pas dire obsessionnel, de toute réflexion qui prendra pour sujet les raisons de vivre ou de continuer d'exister. Si ce « non » imprononçable est tout ce qui reste de l'intention de se révolter, c'est bel et bien le suicide qui marque les prolégomènes à l'intention de vivre. Injecter, c'est paralyser l'acte suicidaire ou en préparer le terrain sacrificiel. Si le Droit est la partie visible de la nation constituée, le Suicide en est la vie cachée, d'autant que l'attente lui donne finalement raison.

V

De la nécessité du rêve comme système alimentaire à une pratique somme toute eugénique de la disparition, la vie est conçue comme partie d'un tout, comme pièce non dotée du pouvoir de mettre en échec les pièces plus efficaces et plus propères d'un système qui peut jouer à n'importe quel jeu pourvu qu'il soit démonstratif, démythologisant, inhibiteur et palliatif. Conditions qui exigent la plus grande rigueur dans le traitement des révoltes et des maladies internes au système et plus encore vis à vis de tout ce qui se fomenté dans cet ailleurs nourricier dont les poisons agissent comme des catalyseurs du moindre défaut de la cuirasse.

VI

En Occident, et c'est une constante, la *croissance* est fonction de la *modernisation* des concepts vieux comme le monde, de la *démocratisation* des aspects flagrants de la vie communautaire et sans doute de la *culture* des moyens d'exister pour espérer. Moderniser, démocratiser, espérer. La leçon est la plus efficace qui n'ait jamais été donnée à l'humanité, à la diversité qui la donne à son tour à l'esprit en proie à des velléités d'uniformisation. Leçon qui ne s'arrête sans doute pas là, tant va la cruche à l'eau. Politiciens, commerçants et religieux, comme larrons en foire, décrivent des graphes facilement résolus par le rêve et le silence des landiers que nous sommes. Comme il n'y a pas d'Orient, comme cet Orient n'est pas l'Orient mais ce qui reste après que les lois se sont appliquées à ces ensembles conquis à la fois par le même rêve et un silence toutefois moins docile, la géographie du monde ne se dessine plus sur une carte mais dans un espace complexe où le transport et la communication sont vecteurs tandis que les flux économiques et les courants d'idées forment les territoires de tous les conflits.

VII

On n'en finirait pas de décrire cette nouvelle aventure de l'homme dans la propriété de l'homme qui ne laisse rien aux animaux et peu à ses semblables. La même douleur existentielle marque le front de ceux qui ne sont pas assez fatigués pour s'arrêter enfin, en marge d'un luxe qui apparaît comme le meilleur moyen, face aux propositions miraculeuses et sanctifiées, de calmer la douleur et de tranquilliser l'embroussaillement neurologique qui nous guette. Le corps entre en phase aqueuse à la dernière seconde d'existence et au premier instant d'anéantissement. On voit bien que si nos seigneurs occidentaux et les princes de l'ailleurs vivent au-dessus de nos moyens, nous avons quelque rapport avec la masse gluante des animaux et des hommes qui en sont réduits à les imiter pour survivre. Le traitement n'est pas le même, pourtant, selon le degré de modernisation, selon l'ampleur de la démocratisation et selon la teneur en air libre de cette espérance qui fait les beaux jours des prophètes, des saints et des exemples de probité spirituelle.

VIII

La vie comme maladie de l'esprit. Et la mort comme angoisse. C'est tout ce qui nous reste à un moment donné de cette existence caractérisée par les conditions qu'imposent la liberté surveillée, le peu de chance d'établir un lien d'égalité entre deux êtres dont l'un se sert de l'autre, et la dose d'humour ou d'abandon qu'il faut avaler pour croire un seul instant que la fraternité est possible en dehors d'un combat. À quoi correspondent presque parallèlement la modernisation (liberté), la démocratisation (égalité) et l'espérance (fraternité).

IX

Ces rencontres de contenus significatifs et signifiants ne sont pas dues au hasard. Il ne s'agit pas de *rencontres objectives*. La leçon occidentale s'établit sur une recherche dense et précise qui a déjà affûté ses couteaux dans sa propre chair. Les applications se déplacent simplement vers d'autres ensembles, elles concernent maintenant la totalité de l'humanité. Rien n'est plus possible en dehors de ces calculs savants. Pas un seul territoire n'esquive ni n'a les moyens d'esquiver ces compositions infaillibles. Autrement dit, toute *guerre du pauvre* est vouée à l'échec. Peut-on, en cas de pauvreté, d'étouffement, de maladie incurable, attendre que ces *crises de désespoir* finissent par changer le cours d'une Histoire qui n'est plus la nôtre mais celle qui est prévue ? La puissance de destruction de l'Occident est telle et la menace de l'Ailleurs est si probable, que notre « oui » l'emportera toujours sur les « non » dont la somme n'atteindra jamais la hauteur humanitaire d'un « non » capable de tout changer, et pas seulement l'Histoire.

X

On s'attend en général à un effet de vases communicants. On accepte le martyre de populations entières sans trop se mobiliser contre nos propres armées et nos contingents entrepreneuriaux. Petit à petit, songe-t-on, il y aura moins de morts injustes et plus de compréhension mutuelle.

On y arrivera, à cet équilibre... Mais rêve-t-on vraiment d'un équilibre entre la force et le droit d'exister, ou d'une stabilisation de l'épreuve endurée au profit de la tranquillité de l'esprit, du corps, des oeuvres, des institutions, des souvenirs, de l'attente même que nous promettent nos actes aujourd'hui comme si demain n'était pas possible autrement ? Détordre un fer à cheval est une épreuve de force, mais le remettre à l'endroit relève de l'interprétation abusive de ce qu'on peut attendre de la précision et de la clarté.

XI

Mais la question, s'il s'agit d'en affiner les chances de réponse claire et précise, n'est-elle pas plutôt : que se passerait-il si leurs princes ne nous ressemblaient pas au point quelquefois d'en avoir honte ou du moins de s'en cacher par tous les moyens que la coutume et la tradition proposent à leur esprit en déroute ? Leurs princes, pourquoi ne sont-ils pas nos alliés dans ce que nous attendons de nous-mêmes ? Saura-t-on jamais, pour répondre pertinemment à cette question, qui sont-ils avant d'être des princes ? On en reviendrait sans doute à penser qu'ils sont eux aussi de notre côté du monde, fabriqués et conditionnés comme nous naissons. Au bout de ce compte de l'exercice humain, il se pourrait bien que leurs sujets soient infiniment isolés, parfaitement en marge de l'humanité à laquelle ils n'appartiendraient plus que par un fil biologique facile à rompre à l'issue d'une habitude nonchalante de la *vérité scientifique* agissant à l'endroit même où s'est exercée la complexité inachevable de la philosophie un peu vite reléguée aux oubliettes comme moyen d'attente.

XII

Notre crédulité, sur laquelle repose nos achats, pourrait bien servir un jour de moyen d'entreprendre la division de l'humanité à l'avantage de la tranquillité des consciences. Les plus grands crimes humanitaires ont été commis par l'Occident. Les Arabes avaient le sens d'un commerce bienveillant. La leçon ne les a pas servis finalement eux-mêmes et notre *complexité* apparaît maintenant plus proche de la nature humaine. Nous avons gagné dialectiquement avant de nous imposer. La religion révisé ses conneries avec des réticences d'enfant gâté, l'état s'empare du domaine humanitaire pour accroître sa crédibilité, et la masse incroyablement passive dont nous sommes l'explication promet de ne pas attenter à son existence parallèle à des misères franchement indiscutables, elles.

XIII

Évidemment, on pourrait remonter aux origines pour chercher puis trouver les premières ébauches de ce monde trinitaire. Les sciences dites humaines (comme s'il pouvait y en avoir d'autres) fourmillent d'explications qui, une fois vidées de leur substance molle, n'expliquent pas ou en tout cas ne suffisent pas à convaincre tout le monde, même après avoir éliminé, comme à l'encan, le monde trop enclin à l'ignorance des connaissances fondamentales. – Qu'on s'évertue à établir des chronologies toujours mises à l'épreuve d'un temps spatialisé pour les besoins de la cause, – qu'on

trace les cartes colorisées par le temps malgré les efforts de spatialisation, – qu'on trouve ce qui se savait intuitivement, – qu'on retrouve ce qu'on avait perdu de vue ou de temps, – que la trouvaille surgisse du néant ou de l'emploi méthodique des ressources rassemblées à grands frais, etc. – au bout du compte ce qui est *dicible* peut à la rigueur servir d'exemple, de point d'appui, de ruse ou de procédé pour continuer comme si la connaissance, peu conforme au savoir en dépit des efforts de coïncidences où l'analogie reprend ses droits, contenait aussi les complexes jubilatoires qui ont tant d'importance au moment de choisir.

XIV

Trop de sciences finit par limiter la science comme on clôture un pré aux vaches. Elles finissent seulement par être bien gardées. On n'explique pas ainsi leur existence. Qu'il s'agisse de garantir à l'humanité toute l'énergie dont elle ne dispose pas, de mettre sur pied les moyens du voyage extragalactique, d'assurer le bien-être par le soulagement des douleurs et le remplacement cybernétique qui vaut toujours mieux qu'une jambe de bois, qu'on enfrenne les simples règles du respect dû à l'être et à l'existence dans des intentions louables au fond, après réflexion, ou vu l'impossibilité de faire autrement, que certains se sentent même du coup plus proche de Dieu et de tout ce qu'on fourre dans cette pâtisserie nourricière d'espoir, – ce fatras de sciences plus ou moins exactes ne rejoint pas, même en allant au plus simple, le plus enfantin des graphes donnant satisfaction de graphe à l'esprit qui le contemple comme un pur produit de l'esprit pour une fois certain d'avoir atteint *quelque chose*.

XV

Mais sont-ce là des raisons suffisantes pour s'en remettre maintenant, comme je vais tenter de le faire, à une psychologie dite *littéraire* dont les usages quelquefois désuets ne font pas florès chez les ouailles trop occupées à balayer le dallage de leur temple, ni en terrain voué comme par fatalité joyeuse à l'observation et l'expérimentation objectives des faits ? Pourtant, il suffit d'un peu d'humanité pour ne pas prendre le risque de se *déshumaniser*, c'est-à-dire de trop donner à ce qui existe peut-être et pas assez à ce qui pourrait avoir un sens. Ici, la psychologie littéraire ne donne rien à l'allégresse religieuse et peu à la jubilation scientifique. C'est que le bonheur tourne le dos, par définition semble-t-il, et que les cris de joie de la philosophie sont aussi, par esprit dialectique, des silences d'angoisse.

XVI

Réfléchir (se tourner vers l'objet en question), sinon penser (en concevoir le verbe), c'est d'abord se débarrasser des carcans de son époque. Or, le plus évident, c'est la science. Je n'ai pas dit la théorie, qui n'est pas forcément scientifique ni *ipso facto* d'origine scientifique. Je n'exclus donc pas les positionnements philosophiques. Par contre, les croyances de toutes espèces, de par le caractère naïf voire niais de leurs conceptions, et à cause des pratiques qui en entretiennent la survivance, ou pire la persistance, ne sont pas invitées à modérer le cheminement conséquent de l'esprit au

travail d'un peu de clarté jetée non pas sur l'ombre mais sur l'objet lui-même.

XVII

La *modernisation*, dont les sciences, aussi peu organisées que possible, sont le fer de lance, est empreinte d'une religiosité chargée sans doute de boucher les trous ou de mettre de la lumière à la place de l'ombre. La rigueur dite scientifique s'aplatit devant les nécessités contingentes. Ce jeu n'a pas de règle et pas de spectacle. C'est un jeu mécanique, un mouvement interne, c'est la fragilité conceptuelle d'une activité dont le champ d'application est trop stratégique et pas assez humain pour être crédible, pour inspirer une confiance telle qu'elle se confonde avec la croyance qui l'appelle. À tout prendre, l'Occidental choisit le bien-être.

XVIII

Comment concevoir le bien-être sans en moderniser le lit conjectural ? Et comment faire table rase sans risquer d'y perdre la langue ? La fragmentation qui s'ensuit est un concours de circonstances. La poésie demeure ce qu'après tout elle a toujours été ; mais les sciences se créent, se transforment, disparaissent ou résistent à l'épreuve des applications. L'Histoire s'en trouve chamboulée périodiquement et le partage des terres continue d'alimenter la chronique. La modernisation consiste essentiellement à calmer la douleur et à pallier les mutilations et autres problèmes fonctionnels. Comme elle n'a aucun pouvoir sur l'esprit autrement que par la joie d'acquérir et de posséder, la religion joue le rôle de dame de compagnie, attentive aux détails qui finiront par avoir de l'importance. On n'a pas pu concevoir un Occident sans religion parce que la science ne produit que des instants de bonheur, un ravissement qui ne tient pas devant l'exigence de réponse que pose la question d'une existence finie dans un monde infiniment concevable.

XIX

La *démocratisation*, qui échoue chaque fois qu'elle pousse un peu loin le bouchon égalitaire, joue avec l'homme cisailé par l'optique des facilités et la promesse des utilités. L'empêchement, qu'il soit d'origine juridique ou religieuse, réserve la contrainte aux résistances trop documentées. Comme l'homme est d'abord un survivant, il s'approche plus vite de la *facilité* que de ce qui menace son horreur des situations complexes ailleurs qu'au spectacle où il a aussi son rôle à jouer. Démocratiser, c'est commencer par garantir cet accès rapide et modique. On n'envisage pas de démocratiser dans une complexité intrinsèquement croissante, ce qui satisferait les tenants d'une poésie radicale, par exemple. Se couler dans un lit est tout de même plus agréable que d'en creuser les apparences à deux doigts du rêve qui attend que le sommeil reprenne ses droits.

XX

De même, on ne comprendrait pas que quelque chose d'aussi facilement acquis n'ait pas quelque *utilité* immédiate. On ne consent jamais à attendre dans ces conditions. Or, *l'attente* est le prin-

cipe qui rend possible la démocratisation. D'autant que cette attente est en grande partie occupée par le travail ou ce qui est une conséquence du travail, les loisirs ou le chômage. La démocratisation n'est pas autre chose que la pacification des mœurs. De nos jours, les troubles viennent de l'extérieur, sous forme d'attentats qu'il est difficile de prendre pour des actes de guerres (ce qu'ils sont). On a aussi affaire avec l'avarice de ceux qui possèdent l'essentiel. L'esprit alors coule facilement vers des horizons moins démocratiques qui d'ailleurs ne déplairaient pas aux puissants. Comme quoi le terrorisme de l'étranger pourrait bien servir une contre-démocratisation. Car la démocratisation n'est pas, comme la modernisation, une nécessité existentielle pour l'Occident. Elle n'est peut-être qu'un accident de l'Histoire. Le peuple demeure l'objet de toutes les attentions, qu'il s'agisse de lui faciliter la vie, ou de la lui prendre, ce qui la complique toujours. Des décisions planent au-dessus de ce débat presque secret.

XXI

À moins de se mortifier carrément, je ne vois pas comment un être humain normalement constitué pourrait se satisfaire des propositions religieuses, évangéliques en ce qui nous concerne, pour *faire face* à la réalité qui fait de nous des instants d'une humanité impossible à *dire*. L'*espoir* ne naît pas de la prière, au contraire il la prête à tous les remaniements rituels dans une espèce de quête de la perfection qui ne peut que s'achever en délire. La proximité de l'oubli rend les manipulations délicates. On a vite fait de sombrer dans l'abus des substances non symboliques. Avaler ce qui est ou n'est pas le corps divin n'atteint pas le cœur même de la question qui est physique. À ce stade, une évaluation des substances est inévitable. Et à ce train, la prise en main des moyens de l'espoir par l'état est une nécessité. La justifier relèvera du discours juridique tant que la pratique de l'injection causale ne sera pas devenue d'un usage courant. De la maîtrise opératoire dépendra le sentiment d'appartenir à la fraternité promise par les affiches...

XXII

Science-fiction ? Aujourd'hui, on veut nous faire croire que boire de l'alcool est mauvais pour la santé et qu'en n'en buvant plus du tout, on ruine tout un secteur de l'activité économique. Autrement dit, en buvant l'alcool sans y chercher l'ivresse mais seulement un plaisir n'ayant rien à voir avec le plaisir tel qu'il se conçoit par exemple dans un lit, on essaie de procurer ce qui n'a aucune chance de pallier l'espoir ni de condamner à un oubli qui se traduit par des frais hospitaliers inacceptables par la *fraternité*. Alors on boit pour oublier. Ce qui alimente le système hospitalier en charges supplémentaires et consolide carrément une activité économique qui ne demande qu'à continuer de se nourrir de la différence. L'Occident, comme on le voit, est à la recherche de l'espoir, d'un espoir à la mesure de ses ambitions évangéliques. Mais ni l'hostie ni aucune drogue n'y participent, au contraire on pourvoit à l'oubli. Ce qui détruit dangereusement la construction sociale. Sans atteindre l'enrichissement de fabricants de drogue difficilement surimposables au-delà d'un raisonnable qui impose du coup sa pertinence. Quand ils sont *imposables*.

XXIII

C'est sur ce terrain glissant qu'un peu de psychologie littéraire peut éclairer, sans prétention cognitive mais simplement comme moyen d'*action*, – c'est philosophiquement *défendable* –, ce que l'Occident met à la merci d'un *étranger* qui n'a pas dit son dernier mot : la religion, le fascisme et l'oubli. La thématique ici en jeu se complète :

- modernisation /liberté /religion ;
- démocratisation /égalité /fascisme ;
- espérance /fraternité /oubli.

XXIV

Dans ce tableau synoptique, on croise ce qui me semble représenter les trois *divagations*, pour reprendre un terme mallarméen, qui précarisent clairement l'Occident, lequel d'ailleurs ne se prive pas d'en jouer, à titre romanesque, quand c'est de l'intérieur qu'arrive le vague à l'âme. Il n'est pas un roman, un drame, écrit ou projeté, qui ne s'en inspire de près pour gagner du terrain sur la banalité et l'anonymat. Des croissances narratives emplissent les dialogues de personnages de plus en plus porteurs d'idées sous le prétexte qu'ils sont *représentatifs* des sentiments coureurs de l'aventure quotidienne. Ces fictions se vident de tout contenu proprement artistique pour laisser le champ à une *esthétique de l'éthique* qui a remplacé l'élan peut-être naturel de l'homme vers tout ce qui sort de l'ordinaire, le merveilleux par exemple, ou la complexité chatoyante de la diction forcée par le verbe lui-même.

XXV

Comme il s'agit non pas de réfléchir, et moins encore de penser, mais de choisir entre plusieurs idées dont les unes sont bonnes et les autres mauvaises, on a vite fait de s'exhiber avec les siens ou au contraire de plonger dans les épanchements d'une solitude qui, de nécessaire par instant, devient la commande de l'instant. À ce jeu (de hasard), le gagnant ne gagne rien (Hemingway) d'autre que l'équanimité ou le rôle, loin des vociférations du pamphlet et des brisures de mots échappées d'un dernier moment qui n'en finit pas. L'atténuation des pratiques et des conventions procède d'une méthode d'ordinaire appliquée à l'enfant dans les moments choisis pour son éducation : la menace de privations se précise avec l'âge, toutefois, et on ne manque pas d'en vérifier l'infailibilité, surtout que l'entourage, prêt à beaucoup, ne l'est pas à tout. L'enfance se conclut par une trahison et non pas par la perte d'une innocence trop liée à des considérations palliatives du mystique (avec ou sans Dieu - religion ou poésie).

XXVI

La première divagation touche à la liberté, au droit d'exister et de se constituer si ce n'est déjà fait : c'est la *foi*. La *rigueur* des raisonnements théologiques est à ce point perverse que, reconnaissant par exemple que le Christ est objet de la science au même titre que l'homme (parce qu'il s'est fait homme), il n'est cependant point *démythologisable*. Chaque fois que la religion semble avancer, autrement dit améliorer ses moyens de communication, un arrêt est finalement prononcé au moment où le doute pourrait légitimement s'appliquer à la proposition en cours. Et quand la religion s'arrête de penser, elle impose la foi comme seul recours *désormais*.

XXVII

Ces raisonnements se déroulent comme un spectacle. Ils sont soumis à une dramatisation, insoutenable en ce qui concerne les christianismes. Cette durée qu'on interrompt dès l'instant où l'esprit se sent inspiré par le doute systématique, est la contremarche de la foi, le butoir qui impose sa hauteur, l'explication de l'ascendance dont ces démonstrations se remplissent par seul souci d'écrasement. Apportant de l'eau au moulin de ceux qui s'inquiètent pour l'avenir de leurs croyances, sans toutefois convaincre l'ensemble des *ministres* qui considèrent que la *tradition* a fait ses preuves, cette facilité rejoint l'utile et pourquoi pas l'agréable quand elle tombe dans l'oreille des suiveurs dont on ne saura pas s'ils sont sincères ou si, sur ce terrain essentiel à la survie, ils ne sont que le portrait de leurs mentors.

XXVIII

Car à la foi qui est incroyable, s'oppose la symétrie du doute. Seulement voilà, ce n'est pas la place du doute, ce n'est pas en s'exerçant à cet endroit de la pensée qu'il a des chances d'atteindre le cœur de la question posée par la divinité, à laquelle la foi répond *pour empêcher les autres de répondre*. La religion agit par prolifération. Si son influence a diminué, loin de tomber en désuétude, elle a gagné en densité, d'autant que l'Islam, éternellement *nouveau*, principe même de la *nouveauté* en matière religieuse, propose une autre influence dont la pauvreté et le désarroi pourraient bien s'accomoder finalement. La question n'étant pas de savoir ce qu'on gagne au change (ou ce qu'on y perd), la foi comme loi de composition se porte bien. Ses applications sont nombreuses, tant son efficacité est spectaculaire. Elle a sans doute (mais comment le savoir si...) gagné d'autres domaines de la passion, même des passions les moins méritoires (nous n'en manquons pas).

XXIX

La foi est un outil dialectique puissant avant d'être une tradition, c'est-à-dire l'abscisse de la tranquillité. Elle s'en prend aux fondements même de la liberté. On la retrouve jusque dans les *intimes convictions* que la justice assène quotidiennement à l'innocence et à la raison. Priver l'esprit du droit à poursuivre sa pensée, non seulement fait le lit de la religion et des institutions qui s'en inspirent, mais surtout pose la question des limites à ne pas dépasser sur le terrain des

modernisations en tout genre. Les religions occidentales ne sont plus les ennemis majeurs de la liberté, mais la foi, qui les instaure dialectiquement comme psychologiquement, est le cancer de la modernisation. On n'a pas fini, malgré la beauté moderne de nos laboratoires, de ménager ce moment sensible et périlleux de nos raisonnements. D'autant que la foi se pose aussi en combattant des risques que la modernisation annonce au détour de ses inventions. La foi serait perverse (elle pervertit le raisonnement) et menteuse (elle entretient une chimère), ce qui l'éloigne de la narration, de l'imagination, du rêve, de la fantaisie, de tout ce qui fonde l'activité artistique toujours visée par des considérations morales nettement abusives.

XXX

Coincé entre la nécessité d'inventer sans cesse pour alimenter le moteur même de l'Occident et le risque que le doute fait courir à la foi, il n'est pas étonnant que l'Occident ait choisi d'associer le commerce à la liberté. La connaissance est ainsi laminée soigneusement par ses applications et le pouvoir ne change pas de mains. La puissance militaire est un des produits de cette activité minutieuse. Le spectacle continue, avec la différence infime que la *parole* n'est plus l'apanage des grands. Mais c'est une parole brisée qui nous parvient, quand elle arrive à se faire une place au soleil qui finalement néclaire que la profondeur de ses blessures, autre spectacle dont la foi se nourrit *religieusement*.

XXXI

Ce qui revient sur le tapis, en ces temps de guerre économique entre les états de l'Europe et les états *européens* unis d'Amérique (l'Occident, ne serait-ce pas tout simplement l'Europe ?), ce sont ces « réticences » historiques au « commerce et liberté » qui prévaut sur toute autre posture. L'éventail de ces divergences fraternelles va assez *naturellement*, comme dans une conversation chargée de l'approfondissement et de l'épuisement du sujet, de l'étatisme mercantiliste (colbertien) français aux ressources toujours vives du totalitarisme allemand, en passant par la législation « organique » de l'Espagne, toujours un peu catholisante et roublarde, et le goût du Pouvoir qui acoquine l'Italie avec le Vatican. Les nations européennes concernées par ces réticences, qui n'en sont pas moins soumises à des efforts d'adaptation, sont les anciennes dictatures de l'Europe, toutes responsables, à des titres et degrés divers, du massacre généralisé qui a marqué à jamais l'Europe sans possibilité d'oubli majeur : la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie, et j'en passe. La résistance au libéralisme d'inspiration essentiellement anglo-saxonne prend sa source dans ce qu'il y a de moins exemplaire d'un point de vue humaniste : le fascisme et ses variantes nationales. Le communisme, à la fois humaniste et totalitaire, n'a pas résisté à l'épreuve du temps historique ou aux flagrances de la critique, et n'a joué que le rôle de résistant (efficace et héroïque) et d'opposant (rarement judicieux et franchement douteux).

XXXII

Si le rêve de la jeunesse a été violé par les fascismes, il a été brisé par le communisme. En ces

temps d'adaptation et d'urgence, les « deux partis » sont imprégnés de ces ignominies, sans parler du passé bonapartiste qui figure toujours au Panthéon comme une amélioration notable du système mis au point par les monarchies. L'Histoire, plus que les données géographiques, parcourt la pensée européenne comme si elle était chargée de l'innover dans le cadre d'une irrigation conçue pour faire exister l'Europe en dépit de la réussite libérale qui préfère inonder le monde de ses produits et de sa mentalité « protestante ».

XXXIII

De l'autre côté de l'Atlantique, on s'est déjà *amusé* à imaginer ce que serait devenu le « monde » si les puissances de l'Axe avaient gagné la Seconde Guerre mondiale. Si l'on en croit Philip K. Dick, il se serait alors trouvé un romancier pour imaginer le contraire et toute la machine policière se serait mise à la poursuite de ce manuscrit iconoclaste. Alors que jamais les puissances « alliées » n'ont cherché à réduire l'influence de Dick sur la pensée de ses contemporains. Imagerie sans doute, spéculation philosophique ou méditation sur l'action au détriment de la *connaissance*. Le *Maître du Haut-Château* n'aurait alors qu'une valeur esthétique que le lecteur pourrait estimer en fonction d'une idiosyncrasie plus marquée par les problèmes personnels que par l'influence de l'Histoire sur les comportements électoraux.

XXXIV

Le fascisme ne commence pas par le *mépris* mais par l'idée qu'une partie de l'humanité est réellement inférieure et donc utilisable et destructible. Le mépris naît de l'échec de la pensée fasciste. C'est un recours appliqué à une haine inassouvie et à l'offense causée par la survivance qu'on *désire* anéantir ou soumettre sans réelle possibilité de se mettre à l'oeuvre maintenant que l'Histoire a parlé. Il est vain d'attribuer à cette posture politique les qualités d'un sentiment qu'on peut toujours espérer raisonner par l'éducation ou l'explication. Une idée se combat. Mais quand elle a pris racine dans son propre échec, il devient nécessaire de négocier avec le mépris. Sale boulot qui revient au politique par délégation. Car on s'en lave les mains.

XXXV

Toute société abrite des moeurs pacifiques et d'autres qui le sont moins ou pas du tout. On ne légifère jamais, ou du bout de la langue, sur ce qui touche aux domaines paisibles de la vie sociale. Par exemple, on ne s'attarde pas trop à réformer le droit sur l'héritage parce que cette pratique n'inspire pas le désordre : elle est respectée par ceux qui héritent et ignorée par les autres. La paix s'ensuit, à ce niveau en tout cas. Et quand il est impossible de légiférer sur des droits sensibles ou carrément belliqueux, l'exécutif envoie la troupe et bastonne. Par exemple, il paraît improbable de laisser le citoyen dire ses quatre vérités au magistrat qui possède non seulement le droit de ne pas les entendre (dans un sens judiciaire) mais encore celui d'appeler à la rescousse les forces de l'ordre et du pouvoir. Le combat est inégal et peu suivi d'ailleurs.

XXXVI

Par contre, bien des domaines du droit sentent la poudre et, si l'on se garde de légiférer à leur propos parce qu'on risquerait un chamboulement non souhaité, on est prêt à faire des concessions, à passer l'éponge, à arrondir les angles. Certaines communautés, étrangères le plus souvent, savent jouer de cet instrument pour obtenir ce que la loi ne leur donne pas, ce qui est une espèce de victoire. Mais le pouvoir demeure entre les mains qui ont donné, il n'y a pas d'autre conclusion possible, sinon on imagine assez bien le massacre (Haro sur le baudet !).

XXXVII

Au fond, les revendications d'ordre philosophique sont traitées comme des cas d'individus et les contraintes exercées par les communautés sont considérées comme des phénomènes sociaux. À l'individu, on imposera un magistrat au front buté ; la communauté se verra adjoindre les services de spécialistes, quelquefois des maîtres en matière d'analyse sociale un peu poussés à devenir au moins momentanément des inventeurs de solutions *pacifiques*. Du coup, les questions les moins *intéressantes* font la une à l'avantage de l'intérêt national qui est tout quand l'individu n'est plus rien, ce qui est le cas le plus probable si le débat est national. Quand l'individu est tout, il est seul et donc dénué d'intérêt. Plus sociable, il compromet sa pureté mais gagne en influence, celle-ci pouvant aller jusqu'au vote. Fou ou mort, on a vite fait de le *caser*. Brrr...

XXXVIII

Selon que l'on s'en prend à l'Ordre en individu *posté* (guetteur tranquille ou franc-tireur tendu) malgré l'universalité de la demande, ou en communauté disséminée en dépit de la relativité de l'exigence, on est traité de vaurien ou de partenaire social. Il n'est donc pas étonnant que le *mépris* prenne sa source chez l'individu et qu'il soit si bien maîtrisé par les communautés qui peuvent alors utiliser l'individu pour les opérations secrètes ou plus banalement marginales. Les marques de mépris sont les signaux qui bornent l'entreprise de démocratisation.

XXXIX

La société, au lieu de chercher à les éliminer, sauf dans le cas d'un individualisme patent, y négocie les tenants et les aboutissants de sa moralité, comme une fable qui érecte sa petite leçon au bout de sa démonstration. L'égalité n'est plus conçue comme partage équitable mais comme répartition intendante, et seule la légitimité de cette *péréquation* peut-être discutée, principe qui s'accorde mal au discours individuel même s'il est le plus parfaitement rationnel. Les penchants communautaires y cultivent les abus d'inégalité dans le cadre d'une impunité somme toute assez bien définie par la pratique exécutive et juridique. Le risque de fascisme étant ainsi écarté, l'expression totalitaire devient pure littérature et banalité événementielle.

XL

Et le mépris devient un spectacle nourrissant à la fois la révolte qu'il inspire et la sympathie qu'il entretient. Tandis que la foi menace sérieusement la modernisation et donc l'existence de l'Occident, le mépris ne remet pas en cause les principes fondateurs de la démocratisation. Au contraire, il en assure les réactions salutaires et les apaisements exutoires. La morale est sauvée par l'individu (action) et la leçon conserve ses prérogatives grâce aux communautés *menaçantes*. Bien géré, le mépris garantit une démocratisation tranquille à défaut d'être juste.

XLI

Seul l'individu intransigeant souffre de cet état de fait. Mais il n'a pas de prise sur ce phénomène ou c'est le phénomène qui le maîtrise. Il n'y a pas d'autre alternative à l'isolement de l'individu. Seuls ses droits sont reconnus. Jamais sa raison. À lui de choisir de mépriser ou d'être méprisé, petite aventure personnelle sans conséquences universelles ni même sociales, ni influence sur les avancées démocratiques. Le mépris sert le politique, il ne peut qu'arranger l'individu (amélioration) ou le desservir (exclusion). Cette calamité n'agit pas comme une maladie qu'on peut guérir ou qui peut détruire. C'est un mal nécessaire et la démocratisation, entreprise occidentale, y nourrit sa constance de guerrière.

XLII

Si nous nous entendions universellement sur l'essentiel, et peut-être aussi un peu sur l'existence, les guerres se limiteraient à des luttes intestines, - la mort en serait d'ailleurs changée, et n'auraient qu'une influence limitée sur la marche de l'humanité vers on ne sait dire aujourd'hui quel devenir qu'on aurait alors imaginé ou sciemment découvert. Cette entente globale paraît primordiale; sans elle, on ne conçoit plus rien d'universellement entrepris mais comme nous n'en avons pour l'instant aucune idée, force est de nous rabattre sur ce temps présent fourbi d'Histoire qui sert de marbre à nos éclaboussures et nos titillations.

XLIII

Sur quoi porterait cette globalisation ? L'internationalisme a lamentablement échoué, mais il ne s'en prenait pas aux nations. L'Islam, d'abord bon comme le pain, continue de prêcher la conquête de l'homme et il crée le païen qu'on égorge comme un cochon. La mondialisation promet la diffusion mais ne s'oblige pas à garantir un minimum vital à ses travailleurs. La philosophie elle-même ne trouve plus le chemin des conceptions et se cantonne dans le désir. La culture a remplacé le faux concept de race. Tout semble fausser les vases communicants qui apparaissent si naturellement au fil de la découverte et de l'aventure. Même le mal entre dans la complexité logique des choix pragmatiques. Comment ne pas se satisfaire quand on est sur le point de l'être totalement (consommateur) ? Et pourquoi ne pas se révolter quand il ne s'agit plus que de se venger (injustice) ?

XLIV

À la place des ententes qui se profilent sans se donner, les négociations se multiplient, provoquant la pire des fragmentations jamais vécues par le vortex des civilisations. La *terre* (Géo), comme lieu, devient une proposition froidement économique et politique. L'éthique est un dogme et l'esthétique un profit. L'action bute sur des frontières inacceptables en cas de voyage et durement ressenties par le voyageur condamné à l'attente. La connaissance se complique de conditions dont on ne sait rien puisqu'elles ne nous concernent pas. Nous sommes devenus étrangers au temps, c'est-à-dire que nous nous sommes définitivement éloignés de l'idée même d'Orient. Le monde s'est occidentalisé en profondeur. D'où son image diabolique entretenue fébrilement par les derniers combattants d'un dieu *encore inexplicable* que le *dieu incompréhensible* a détrôné. Qu'espère le diable de cette lutte qui n'a plus rien à voir avec la tentation mais avec le désir ? Il se trompe, comme tous ceux qui sont aimantés.

XLV

Nous ne savons même pas dire avec plus ou moins de certitude si l'étranger est une conséquence de l'Occident, si celui-ci saisit simplement, comme cela arrive de temps en temps aux empires, *une opportunité qui risque de ne pas se présenter deux fois*, ou si au contraire l'Occident est né de l'humanité qui le désire. Aussi peu renseignés que possible sur ce terrain comme de la chose divine, il nous faut bien éprouver le sentiment qui nous impose la théorie axiomatique comme si elle était le fruit de l'intuition ou de l'évidence. L'Occidental s'installe comme il peut dans son Occident, en fonction des recommandations et des privilèges qui le déterminent, et l'étranger y profile des jetées qui l'occidentalisent sans lui donner les clés.

XLVI

Et s'il il est clair que le christianisme oecuménique est bel et bien (esthétiquement comme moralement) la religion de l'Occident, le prosélytisme religieux n'a pas fini, entre évangélisation, islamisation, brahmanisation, etc., de secouer jusqu'au trouble les eaux pauvres en idées de cette terre riche seulement en matière première et en main-d'oeuvre. L'Occident y mesure avec une précision d'enfer la croissance industrielle et la qualification des personnels. Sans compter qu'il est en train de mettre la main sur une consommation de pauvre vérifiée par une simple application arithmétique : un rien multiplié par beaucoup, c'est beaucoup. Ce qui donne d'ailleurs à réfléchir sur notre propre technique infinitésimale : beaucoup divisé par le rapport du peu à beaucoup, c'est peu pour les uns et beaucoup pour les autres. C'est d'ailleurs la seule vérité occidentale qui fait rêver les princes de l'étranger. Que n'échangeraient-ils pas contre cet avantage appréciable ? L'esclavagisme est une entente qui n'a rien à voir avec la foi ou le mépris mais que la foi et le mépris entretiennent au détriment du simple droit à une vie *décente*.

XVLII

Quoi qu'il en soit, et au-delà des découpages géoéconomiques et géopolitiques, nous sommes en présence d'une humanité qui semble cultiver son Occident. Elle laisse à imaginer ce que pourrait être l'Orient avec assez de marge pour que tout le monde l'y trouve à sa manière. Elle complique jusqu'à la tragédie la vie de tous ceux qui y vivent en étrangers. Elle est une au fond, désirante et désirée, incapable de conceptualiser mais habile à mythifier et à démythologiser. Elle insinue la foi comme finalement le seul ducroire de la liberté tributaire de la modernisation. Elle entretient le mépris à la surface des luttes égalitaires agissant comme le fumier de la démocratisation. Qu'en est-il de l'espoir ?

XLVIII

La poussée modernisante élève son élite dans la foi et le mépris, assurant ainsi des airs de liberté qui n'ont jamais été vécus avec cette intensité dans les temps historiques tels que nous les connaissons. Ménageant des espaces où l'égalité joue le rôle de milieu de culture, elle favorise les émergences scientifiques et technologiques (la technologie étant de plus en plus l'ensemble des applications scientifiques à l'invention et de moins en moins le corps des métiers qui ont constitué pendant longtemps la substance même du savoir encyclopédique). Accessoirement, elle fait le lit des philosophies pourvu que celles-ci n'envisagent plus l'universalité des idées comme condition de leur validité. On préfère aujourd'hui une philosophie *axée* qui a peu de chance de toucher l'esprit s'il n'est pas *concerné* par des détails aussi peu quotidiens que possible. Mais sur le terrain de la fraternité, on est dans le brouillard relationnel. Un spectacle s'impose.

XLIX

Si l'espoir et l'oubli complètent l'attente légitime des foules et de l'individu, l'autre arrive comme la seule réponse à soi-même (« *Me ressembles-tu vraiment ? J'ai peine à le croire.* »). Et pourtant, il s'esquive, ne prend pas de sens, sert de lit ou d'exutoire, de confesseur ou de conseiller. Le païen (foi) et le sous-homme (mépris) rejoignent ici l'Occidental dans le cadre d'une sélection visant à l'élitisme. Les *moyens naturels* y côtoient les *ressources légitimes* dans un discours prolix en contradictions et en authenticités. Le Droit superpose l'espoir comme la Religion conditionne la modernisation et comme l'Ordre s'impose à l'esprit en cas de démocratisation et d'égalitarisme.

L

Là encore, les vieilles nations européennes se distinguent par leurs *réticences*. La perspective d'une intégration de l'étranger à ce niveau de l'action et de la connaissance n'y fait pas l'unanimité. La part réservée aux héritiers de haut sang est majoritaire par principe, augmentée d'une marge de sécurité qui réduit encore l'espace où l'étranger peut encore espérer ne pas sombrer dans les succédanés de l'oubli. Le conservatisme des foules consolide cette construction. Le sang est associé sans contestation à l'élite. Peu d'entre nous y voient vraiment d'inconvénients au moment de voter

secrètement. En Occident, il faut toujours tenir compte que l'idée exprimée à haute voix a peu de chance de s'exprimer dans le secret de l'isoloir. Les étrangers votant rarement sur l'essentiel...

LI

Ici, on ne rejette pas forcément les théories eugénistes pour les *bonnes* raisons. On contourne plutôt les éléments de réponse pour n'en retenir que la conclusion. L'élitisme, qui n'interdit pas en soi l'égalité autant des chances que de survie, est mâtiné d'héritage, de sang, de lignée. Certes, on ne se chapeaute pas comme en terre mahométane. Mais on a nos signes distinctifs. On semble d'ailleurs y tenir comme à nos organes vitaux. Le principe est donc fortement dénaturé. Nous n'hésitons pas : choisir les plus naturellement forts, les fabriquer dans des éprouvettes, non. Ni la nature ni la science ne nous inspirent au moment de choisir ceux qui vont tenir les rênes de notre voyage existentiel. Mais l'enseignement de la nature et les réussites officinales ne manquent pas de fournir les arguments collatéraux.

LII

Les successions sont préférées aux accessions. On se méfie des nouveaux riches comme des nouvelles idées. Nous appartenons à un royaume flanqué de leçons de choses et d'expériences floues. Nous végétons entre l'air pur, de plus en plus rare, et la fiction de l'air pur, en croissance. Et c'est dans cette marge étroite, entre la *justice* proposée par l'eugénisme et le *droit* imposé par les moeurs (mettons), que l'élitisme occidental promeut ses recrutements nécessaires. On comprend mieux dès lors de quoi sont chargés les enseignements de la foi et du mépris : l'oubli se distingue maintenant par la doctrine qui l'éloigne de toute théorie trop *juste* et de toute contestation aussitôt considérée comme spoliation, du *droit* d'hériter.

LIII

La part de l'étranger dans cet exercice de la citoyenneté est négligeable, tout juste bonne à modérer la critique dans le sens d'une reconnaissance plus proche de l'abandon que de l'acquisition. L'idée de communauté y trouve un sens, certes, mais l'individu, fondé à croire d'abord en lui-même, est condamné à l'examen à la fois de ses origines et de ses capacités productives. D'où une production de plus en plus consommable, donc marquée par la reproductibilité, et une création en voie de disparition constante comme exemple de *ce qu'il ne faut pas faire*. Le modèle n'apparaît pas clairement mais la modélisation est établie avant même la mise en hypothèse des courants à explorer.

LIV

Gare, donc, à celui qui ne partage pas la foi en vigueur ; gare à celui qui devient l'objet du mépris ; gare à l'exclusion par manque de privilège, de recommandation ou de niveau intellectuel. Il n'est pas difficile, dans ces conditions, de mesurer la menace qui pèse sur soi et sur les siens - activité de

pur topographe de la vie quotidienne en danger d'exclusion ; ce voyageur de surface n'a pas droit à la profondeur, droit fondamental soigneusement omis dans les rêves de charte communautaire. Si l'on se sent assez étranger à ce système, il ne reste plus qu'à en contourner les limites qu'il nous impose alors avec la force de la loi et des moeurs, quitte à user de moyens *parfaitement* inadmissibles - dont la poésie. Il faut s'attendre à des *signes* de rejet, s'y préparer d'abord, en approfondir la portée réelle, trouver la martingale comme moyen de bord à user jusqu'à la corde.

LV

Mais la lutte entre l'étranger et ce qu'on suppose être le non étranger (notion qu'on dégage par *comparaison* et non pas par calcul ni exercice de la logique) n'est pas aussi claire ni aussi définitive qu'une Saint Barthélemy. Dans un monde qui à la fois recherche le succès et s'efforce de s'adapter à toutes les attentes qui sont autant de contradictions, les limites ne sont jamais tracées comme on géométrise un ghetto.

LVI

Si l'étranger *ruse* pour passer entre les gouttes de l'amertume existentielle, son hôte (en admettant que ce soit l'hôte qui fait office de non étranger) n'en sait pas moins mettre le moins d'énergie possible à combattre les inconvénients qui découlent de cette présence certes *indésirable* mais contenue dans les limites du *raisonnable*. Là est la pierre de touche, ce désir qu'on raisonne, cette adolescence d'une maturité qui devrait trouver ses fondements ailleurs que dans une jeunesse marquée par les coups de pieds au cul et le bourrage de crâne.

LVII

Quand l'étranger ne peut guère qu'adresser les formulaires dont la teneur décide de son avenir, ce qui l'éloigne de sa supplique, l'hôte prend l'initiative d'un dialogue dont il possède les clés, même s'il consent à examiner l'à propos et la convenance des comportements que l'étranger rapproche comme l'expression d'un désir. *L'Occident est le seul endroit de l'humanité où l'on peut encore discuter*. On évitera alors de se trouver dans la situation de l'individu aux prises avec sa propre alternative, situation au sens où l'emploi les tragédies du théâtre en comparaison avec celles, moins dicibles, de la vie telle qu'elle se compte en unités de temps.

LVIII

Ces situations sont bien connues. Chacun les joue quotidiennement. Il s'agit de ne pas dépasser les limites, certes, mais c'est plus facile à dire pour l'étranger qu'à faire pour l'hôte qu'il envahit d'occupations coûteuses. Ce dernier est d'autant plus intransigent que sa situation économique se rapproche de celle de l'étranger (cela exclut-il l'étranger riche, l'investisseur, l'apporteur de quelque chose ?). Plus on descend dans l'échelle sociale et plus âpres sont les luttes de proximités, plus argumentées aussi comme j'ai tenté de le montrer dans les « Fragments d'une conversation fragile ». Plus haut, on se soucie sérieusement de ces échauffourées qui ternissent l'image « droit

de l'homme» (*droit à la vie en fait*) dont l'Occident s'est affublé sans discours préalable sur son droit à s'exprimer au nom de l'humanité, des peuples et de l'individu.

LIX

Rien ne vaut alors ces montées aux créneaux de ceux qui se croient investis d'une mission pour faire tomber une fièvre qui en effet ne crève jamais l'écran au-delà du massacre anecdotique. Que contiennent en substance ces discours fragmentaires renvoyés par le son et l'image (ce qui limite la perception, *idée* fondamentale on le verra dans l'essai suivant, et rend possible justement ces discours de la philosophie ordinaire) ? Voici un petit tableau pour aider à la compréhension :

INTÉGRISME	FOI	OECUMÉNISME
TEMPLE	SCIENCES	LABORATOIRES
VIOLENCE	MÉPRIS	NÉGOCIATION
VOTE	POLITIQUE	ARMES
EUGÉNISME	ÉLITISME	PRIVILÈGES
PRODUCTION	ÉDUCATION	UNIVERSITÉS

LX

Certes, il est toujours un peu vain, surtout en matière littéraire, de dresser des cartes pour tenter de *mieux expliquer*. Littérairement, expliquer cela revient toujours à poser clairement les hypothèses de lieu, de temps, de personnage et d'écriture. Est-il bien *utile* de commenter, je suppose par voisinage de côtés et d'angles, par graphes accomplis d'un bord à l'autre, cette grille où l'Occident est circonscrit à la manière d'un pot au feu mis sur le papier (recette) ? Qu'il suffise ici d'en dégager quelques traits, quelques *caractères*, quelques essais, sachant que la littérature est un mélange savoureux, explosif, obscène, délicat, etc., entre une dose de merveilleux qui étonne et une part de psychologie qui réclame l'identification.

LXI

Cette construction en dallage n'est pas satisfaisante. Elle reprend tout ce qui vient d'être dit sans en donner la géométrie. Elle limite les possibilités de dissertation. Et surtout elle ne rend pas compte de la psychologie occidentale dont les applications ont bouleversé le monde et les conceptions du monde. Je veux dire que cette grille ne suffirait pas, par exemple, à écrire le roman qui se pointe à cet horizon de personnages déjà nommés, déjà vécus, entièrement situés dans le fracas des dénouements.

LXII

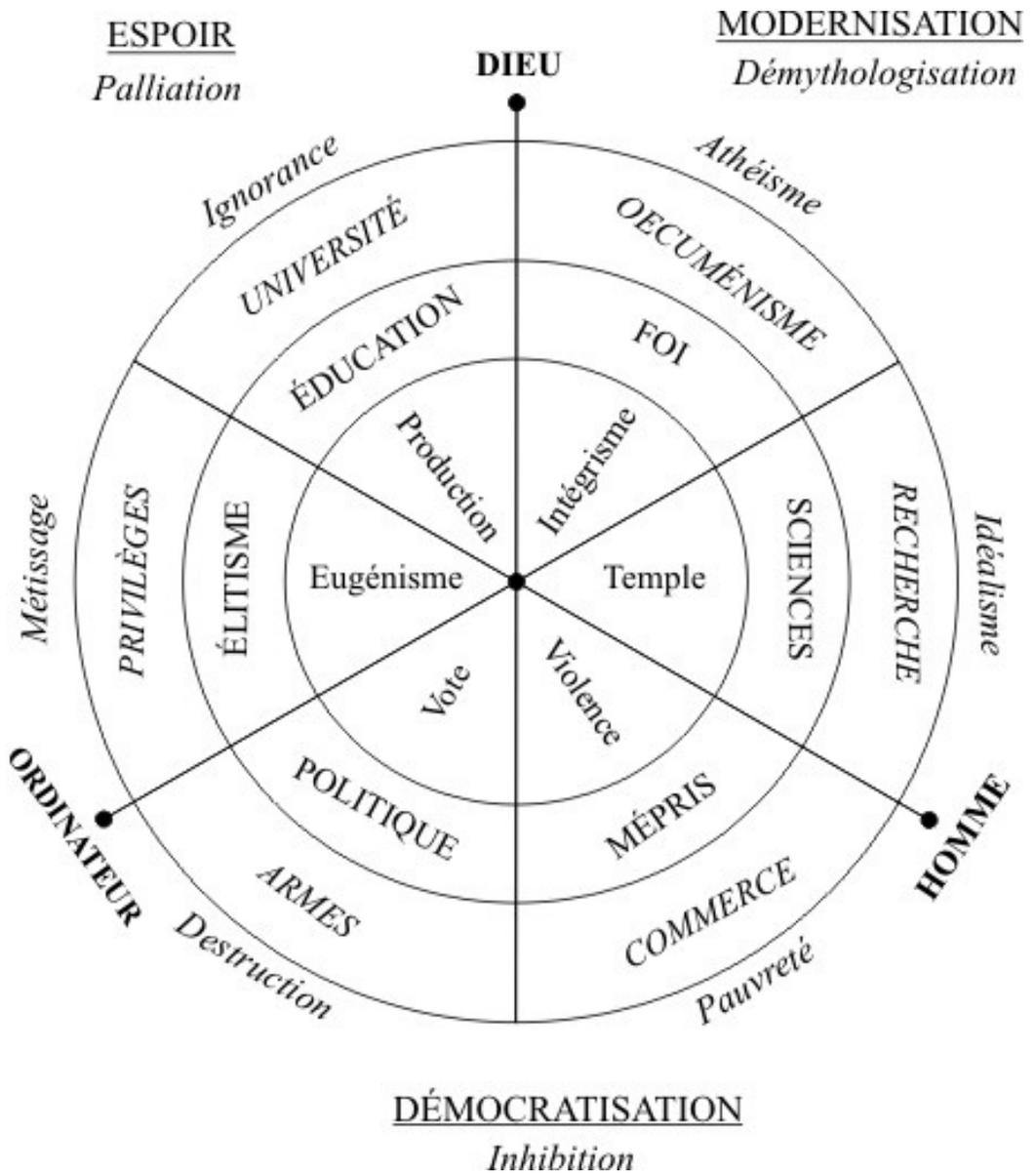
Est-ce la foi qui a tué la civilisation arabe, fleuron de la modernité, ou son expansion par arabisation qui trouve encore des adeptes dans cette géographie de l'étranger exemplaire ?

Est-ce le mépris qui a tempéré les perspectives racistes de l'Europe confrontée à ses propres étrangers ?

La démocratie raciste et élitiste, parfaitement égalitaire, garante de la liberté et source de fraternité, est-elle encore possible aux USA et quels hasards historiques en favoriseraient l'application ?

LXIII

L'Occident est aussi le lieu des pires questions. Certes, son pouvoir d'adaptation au monde, qui est peut-être celui du capitalisme, témoigne de l'ampleur des discours possibles à tout moment. Qu'une situation militaire pose clairement ses hypothèses de résolution, et l'Occident peut choisir la plus grande violence (il en a les moyens) comme les plus longues négociations. Mépris reflété par le discours politique qui s'apaise dans la pratique électorale et s'accomplit dans l'action militaire.



LXIV

Partant du petit tableau ci-dessus (qu'il faudrait calculer, raisonner et poétiser pour en donner, du moins à ceux qui sont capables d'abstraire, d'exemplariser et de dramatiser, une « meilleure idée »), on peut résoudre littérairement toutes les *situations* individuelles et collectives qui appellent une solution réelle, naturelle ou imaginaire. On gagnera ici un peu de place et de temps à laisser l'imagination et l'intelligence (j'allais écrire *le temps*) en user comme bon leur semble. On se prendra peut-être alors à rêver d'annexes uniquement ou majoritairement constituées de textes littéraires.

LXVI

Finalement, j'en resterai là pour l'instant. Diagramme ou mandala, cet encerclement littéraire de l'étranger figuré comme point central (qu'on pourrait retourner comme un gant) satisfait assez mes désirs de discours et de narration. Je me laisserai bien aller, comme au début dans les « Fragments d'une conversation fragile » (que j'ai eue avec un *facho*, m'effaçant, dit le personnage, *a contrario* de La chute) à explorer encore une dramaturgie donnée par la parole quotidienne comme réponse à la confrontation avec l'étranger et son destin de thème littéraire.

LXVII

Peu enclin à enfermer le temps dans une explication du temps, ni l'espace dans la sensation de déplacement, je conçois que le « roman de l'étranger » n'est pas si facile à écrire. Pourtant, c'est souvent lui qui inspire le narrateur (ou le poète quand il narre) un moment poussé hors de lui par la véhémence des reproches faits à son nombril. Dehors, le style se frotte à des personnages dont l'un au moins est étranger, sinon il ne se passe rien. Et surtout, s'il n'existait pas, nous n'aurions plus à saisir au vol de l'inspiration la possibilité d'y rencontrer l'« universalité » dont sont pétris les héros.

LXVIII

La leçon ne s'arrête pas là sans doute. Elle n'épuise pas le sujet, que celui-ci soit un SDF, une passante, une rencontre fortuite, le plaisir trouvé dans une obscurité à ce point parfaite qu'on est incapable d'en désigner le précurseur une fois la lumière faite sur les ébats. Sont-ce des variations sur un même thème ou des thèmes dont le mode est le même ? La plupart du temps, quand on gratte le récit, il reste l'histoire, rarement un langage. Et les histoires s'accumulent. Quand on pense que le langage pourrait être le seul au fond ! Que dire alors des idées, de ce qu'elles rendent possible à dire, de ce qui reste une fois qu'on n'y pense plus ? On n'a pas fini d'inventer ce que le savoir suppose, ni de contempler ce que la fiction interpose entre le rêve et la réalité. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit bien des personnages de l'étranger.

LXIX

L'Occident ayant procédé depuis belle lurette, - avec quelle efficacité ! - à la colonisation du monde, cette invention du savoir et cette fiction spéculative ne sont rien d'autre que les outils littéraires d'un empire sur l'existence des hommes. Il n'y a qu'à jeter un oeil sur la production littéraire contemporaine : quand le texte ne nous donne pas une leçon comparative (la comparaison est tout de même plus facile à communiquer que le calcul ou la logique) chargée de donner un sens à nos engagements (politiques et contractuels : mariage, achat, héritage, etc.), on ne nous livre guère que le spectacle de la souffrance intérieure où c'est plutôt le narrateur qui est aux prises avec les éléments de son autodestruction. L'image même de l'Occident ne ressort pas de cette activité fébrile et monumentale. Il faut la chercher ailleurs. L'étranger qui nous la donne volontiers est alors taxé d'insuffisances telles que la religion, le retard historique, l'étroitesse de vue. Ce qui est assez juste puisque l'Occident demeure un modèle, et vain toutefois si la conversation, cette fois vaste et profonde, n'a pas lieu. Que le roman finisse par devenir ce lieu où la rencontre a quelque chance de garantir l'inachevable qui est le propre des chefs-d'oeuvre, est une utopie.

LXX

Il ne nous reste qu'à évoquer d'autres possibilités que l'invention du savoir et la fiction spéculative. J'imagine que ce roman, aiguillonné par tout ce qui résiste à l'Occident, ne produira pas les chefs-d'oeuvre attendus de la part des meilleurs poètes, mais qu'une existence de poisson dans l'eau s'installe toujours à la place de la modernité chaque fois qu'on souhaite nager en eaux profondes et rapides. Thomas l'obscur n'atteindrait pas le rocher dans la mer et de là, il ne pourrait encore éviter les attouchements de reconnaissance sectaire.

LXXI

Le feu ou la lumière. Brûler sur place ou ne plus voir... venir. Ce serait donc le sens à accorder à ces injections causales qui modèlent notre psychologie. Au lieu de lutter contre la folie ou les défauts de caractère, le personnage, au-delà de sa disparition de voyelle, serait le texte d'une révélation de soi au sein d'une communauté peu préparée à des consécration parallèles et aussi peu prometteuses d'y consacrer l'essentiel de son temps dans un avenir flambant neuf. Et si l'avenir de la littérature consiste dès maintenant en bûchers exutoires et en torches vivantes, si aucune chance n'est accordée au dialogue de l'inquiétude avec l'étrange, - est-on au moins en droit d'en diffuser les nouvelles à défaut de la poésie véritable ?



Valérie Constantin

Serge MEITINGER

A l'épreuve de l'étranger

La dialectique du propre chez J.-J. RABEARIVÉLO, F. RANAIVO
et J. RABEMANANJARA



Jean-Joseph Rabearivelo
(1901-1937)

Dans leur inspiration, les trois plus grands poètes malgaches d'expression française : Jean-Joseph Rabearivelo, Flavien Ranaivo et Jacques Rabemananjara se sont toujours sentis et voulus malgaches, essentiellement malgaches. Pourtant ils se sont appliqués à faire le détour qu'exigeaient leur situation personnelle tout comme la situation historique de leur pays et ils ont, tous trois, aimé d'amour la langue française et la culture gréco-latine qui devinrent leur seconde patrie. Il y a là un apparent paradoxe : comment, en effet, dire le natal dans une langue étrangère, de surcroît imposée ? Il y a là aussi une difficile sagesse : les traits particuliers liés à l'identité culturelle se dessinent mieux sur un fond d'altérité qui leur sert de repoussoir. Mais l'erreur en la matière serait de tenir les éléments de culture et de langue ainsi mis en présence pour des références immuables, fixées une fois pour toutes, et les langues comme les cultures se travaillent réciproquement, pour le meilleur et pour le pire. Nous voudrions montrer ici, à travers trois exemples fort dissemblables, comment peut opérer une dialectique du propre qui, par-delà *«l'épreuve de l'étranger»*[1], vise une possible réappropriation du natal. Nous voudrions montrer aussi dans quels périls jette une telle dialectique. En effet l'apprentissage de l'étranger doit se doubler

d'un «*apprentissage du propre*»[2] qui lui soit concomitant et de force égale : les qualités intimes et ultimes du natal ne sont pas données par le seul fait de naître en telle ou telle contrée, le propre se conquiert, se mérite et ne doit sa sauvegarde qu'à une véritable réinvention. De plus, qui se tient ainsi dans *l'entre-deux* encourt le risque ou de la confusion des langues ou de l'«impérialisme culturel» : son idéal ne peut qu'être égalitaire et appeler un métissage des cultures comme des langues bien que ce soit là un pari presque impossible à tenir. Le plus grand des trois : Jean-Joseph Rabearivelo y a laissé sa vie.

C'est en autodidacte et avec passion que Rabearivelo a affronté l'épreuve de l'étranger». Né en 1901 ou 1903 à Tananarive d'une famille aristocratique ruinée par l'abolition de l'esclavage, fils naturel d'une mère protestante, il est élevé par son oncle maternel, catholique. Il quitte l'école dès l'âge de treize ans et il ne semble pas que l'éducation catholique qui lui fut dispensée l'ait beaucoup marqué. Il exerce une foule de petits métiers pour survivre et ne trouve un emploi fixe qu'en 1923 ou 1924 comme correcteur à l'Imprimerie de l'Imerina, poste qu'il gardera jusqu'à sa mort par suicide le 22 juin 1937. En 1926, il se marie et il aura cinq enfants : la mort de sa fille Voahangy, en 1933, l'affecte profondément et contribue à le tourner vers sa propre mort. Sa vie, passionnée et en tout excessive, est une suite ininterrompue de crises intellectuelles, sentimentales et morales comme de soucis matériels de plus en plus graves : Rabearivelo est un être foncièrement divisé, déchiré qui, dans ses journaux (les *Calepins bleus*, encore inédits) ne cesse de s'analyser et d'envisager sa vie et son destin en les appréhendant toujours sous l'aspect de sa vocation littéraire. Il vit pleinement - bien que dans l'écartèlement - son rôle de poète et tend

mente
t'offrira-t-il, parmi la paix des palmeraies,
les délices des yeux et des sens ignorées
que l'art habile et vain des villes te refuse ?

(Préludes, II)

Ab ! nos désirs sont fous, vaines nos espérances
d'amuser et charmer notre vie inégale
en des pays lointains aux sombres attirances :
rien ne vaut la douceur de la terre natale !

(Chants, III)

Pratiquant une sorte d'exotisme second - ou d'exotisme à rebours (s'il s'agit bien de voguer vers la métropole) -, Rabearivelo exalte en même temps son insatiable désir d'inconnu et l'«ardent malaise» qui l'étreint à la seule idée de quitter la *matric*. Ainsi au cœur du poème qui célèbre le départ, le désir de partir se trouve presque récusé et, assimilée au «dernier départ», cette partance peut devenir le signe d'une perte absolue - celle de l'enfance, de la jeunesse voire de la vie - tout comme le signe d'une renaissance :

Pourtant le jour approche où je vous quitterai,
ô mon enfance, ô ma jeunesse, ô mon amour ;
je vivrai sous le signe aride du Regret
et je cueillerai chaque jour
quelque grappe chargée et lourde d'amertume,
de souvenirs, d'ennuis et de mélancolie ;
je ne respirerai qu'un parfum de bitume
et des mers toute lafolie !

.....
Demain, c'est la ténèbre épaisse et le mystère ;
demain, c'est au départ le douloureux poème
que puisse dire une âme attachée à la terre ;
demain... c'est la vie elle-même !

(Postlude)

L'«apprentissage de l'étranger» qui soumet les thèmes originaires aux rythmes et aux images d'une poétique étrangère - déjà désuète - débouche sur un échange inégal : le natal n'apparaît que comme nostalgie ou comme promesse. Considérée comme un héritage malmené par l'histoire, son essence se trouve dévalorisée et réduite à des restes qui n'ont plus qu'une valeur sentimentale. Ou bien, idéalisée et placée à l'horizon, l'essence du natal devient inaccessible et tend à se confondre avec le rêve absolu d'un au-delà ou d'un en deçà.

Un coup de force poétique, accompli dans les années 30, rétablira l'équilibre : un «apprentissage du propre» y accompagnera «l'apprentissage de l'étranger». Rabearivelo va rompre résolument avec la métrique classique et avec la poétique héritée du XIX^{ème} siècle français. Composant désormais en vers libres, le poète va réinventer la manière malgache de parler par métaphores et de rythmer celles-ci mais il écrira toujours dans ses deux langues en même temps, confrontant ainsi les modes de voir, de dire et de chanter. En effet les deux derniers recueils de Rabearivelo sont bilingues : *Presque Songes*, paru en 1934 et *Traduit de la Nuit* en 1935. Leur thématique est celle d'un monde encore tout pénétré par les éléments naturels, pris comme à sa naissance et baigné dans une atmosphère de rêve : un onirisme actif travaille les images et les rapports entre toutes les données sensibles. On a voulu y voir une influence du surréalisme (mouvement que Rabearivelo n'ignorait pas) ; on veut y lire la marque des poèmes malgaches dénommés *hainteny*[4]. Il est plus sage de constater l'originalité absolue des poèmes ainsi produits : bien qu'adoptant

souvent un libre déploiement analogue à celui des textes surréalistes, les poèmes de Rabearivelo ne revêtent jamais leur degré d'arbitraire ni leur apparente incohérence. Bien que nourris de traits culturels malgaches tant dans leur forme que dans leur vision du monde, ils ne se soumettent en rien aux rites sociaux et aux codes rigides qui régissent les *hainteny*. Poète de *l'entre-deux* et du passage, Rabearivelo se contente quasiment de faire miroiter tour à tour les multiples facettes d'*un même événement* : quelque chose qui ressemble au glissement du jour à la nuit et de la nuit au jour :

Naissance du jour

*Avez-vous déjà vu l'aube aller en maraude
au verger de la nuit ?
La voici qui en revient
par les sentes de l'Est
envahies des glaïeuls en fleurs :
elle est tout entière maculée de lait
comme ces enfants élevés jadis par des génisses ;
ses mains qui portent une torche
sont noires et bleues comme des lèvres de fille
mâchant des mûres.*

*S'échappent un à un et la précédent
les oiseaux qu'elle a pris au piège.*

(*Presque Songes*)

retours, leurs variations et leurs prévisibles ruptures deviennent l'image du cycle infini et nécessaire de la vie comme de toutes les continuités naturelles ou culturelles. l'ensemble du cosmos s'en trouve revivifié et se remet à croître et à proliférer. Sur le fonds absolu d'un firmament actif où les étoiles elles-mêmes ne cessent de naître et de mourir, un prodigieux instrument de comput prend en compte les destinées de l'homme et du monde et leur impose une unité qui les transcende en une sorte de germination stellaire :

*Les ruches secrètes sont alignées
près des lianes du ciel,
parmi des nids lumineux.*

*Butinez-y, abeilles de mes pensées,
petites abeilles ailées de son
dans la nue enceinte de silence ;
chargez-vous de propolis
parfumée d'astres et de vent :
nous en calfeutrerons toute fente
communiquant au tumulte de la vie.*

*Chargez-vous de pollen stellaire
pour les prairies de la terre ;
et demain, lorsque s'y noueront
les roses sauvages de mes poèmes,
nous aurons des cynorrhodons aériens
et des semences sidérales.*

(*Traduit de la Nuit, 9*)

Ici, comme le pensait Héraclite, le soleil est nouveau chaque matin : il suscite à chaque fois le même étonnement, le même émerveillement. L'aube, présentée à la manière des jeunes héros de la Fable, est ce prédateur nomade qui ne libère ses proies que dans un monde remis à neuf. Et ainsi, les cycles nycthémeral, lunaire et saisonnier, avec leurs redondances et leurs

De petites abeilles platoniciennes font le lien entre les ruches du ciel, celles de la pensée et celles de la terre : elles fécondent les astres et les fleurs, les mots et les choses, les idées et les nids. Mais une telle unité non plus que la continuité d'un tel mouvement circulaire ne peut-

vent aller sans sacrifice : l'équilibre qui préserve le passage et l'unicité du cycle est en constant péril et une victime expiatoire doit se dévouer pour entretenir la circulation pérenne de la vie. Ainsi «la vache noire» (*Traduit de la Nuit*, 3) ou «le vitrier nègre» (*Ibidem*, 17) subissent un supplice dont le sens est de permettre la remise au monde du jour. Des êtres nocturnes s'ingénient à faire triompher l'obscur tandis que les oiseaux alliés au jour et au rêve sidéral - comme ici les abeilles - travaillent à faire renaître la lumière. Le cycle apparemment le plus naturel est l'enjeu d'une lutte infinie et le poète sent qu'il a son rôle à jouer dans cette bataille cosmique : homme de *l'entre-d'eux*, il est de ceux qui doivent maintenir coûte que coûte le passage ou le lien et il se reconnaît dans la possible victime expiatoire qui permet la naissance du jour mais y trouve la gloire en même temps que la mort :

*Mais c'est une stèle lumineuse
que l'artiste aura érigée sur sa tombe invisible.*

(*Presque Songes*)

C'est donner un retentissement cosmique et un point de fuite idéal à un déchirement intérieur mais c'est là aussi que se révèle le danger majeur de la dialectique du propre ainsi engagée. Deux langues, deux traditions culturelles se travaillent de concert comme le poète travaille en regard ses deux textes jumeaux[5] mais, ensemble, elles remontent vers une origine qui les excèdent et dépaysent toutes deux en même temps. La «nuit» ancestrale, la «nuit» des traditions se creuse d'une «arrière-nuit» plus secrète, plus absolue, plus anonyme où les racines donnent l'impression de flotter plus que de se retremper. D'où, pour le poète, l'impression de n'être plus nulle part ou d'être partout, tou-

jours : l'universel a supplanté l'ethnique. D'où la crainte d'avoir trahi ses ancêtres et la double tradition aimée. D'où la déception des contemporains : plus assez malgache aux yeux de nombreux Malgaches qui récusent la langue et la culture métisses ainsi produites ; plus du tout français aux yeux des Français imbus de leur seule tradition. Pour nous, qui pouvons situer cet effort dans l'histoire et échapper en bonne part aux préjugés des temps coloniaux, la qualité du métissage accompli entre les langues et les cultures paraît évidente et émouvante : nous sommes surpris et charmés qu'une œuvre si particulière et si localisée (dans le temps comme dans l'espace) atteigne d'emblée l'universel. Mais sur le moment, plutôt que le «métissage», Rabearivelo lui-même évoquait *l'interférence*[6] des cultures en soulignant les effets désastreux du phénomène et il est certain que l'accueil réservé à ses deux derniers recueils, que la peur d'avoir dérogré aux valeurs de la lignée ont contribué, parmi d'autres éléments, à sa décision de suicide.

Flavien Ranaivo, pour sa part, n'a pas connu pareil déchirement intime, peut-être parce qu'il a d'emblée réduit le propre à une forme canonique et qu'il s'en est tenu là. Né en 1914 à Arivonimamo où son père occupait les fonctions de gouverneur, il a eu une jeunesse sauvage, livrée à elle-même et n'est entré au lycée qu'à l'âge de quatorze ans. C'est là qu'il apprend le français. Après quelques tribulations, il devient l'un des hauts fonctionnaires qui assument la transition entre la Colonie et la Première République malgache. Il vit actuellement à Paris. Plus radicalement acculturé que Rabearivelo, Ranaivo a dû se réapproprier sa langue et sa culture natales au prix d'un véritable travail de recherche et d'érudition : ce sont les *hainteny* - tels que Jean Paulhan les a réinventés pour le public français[7] - qui lui ont révélé ses racines. Et il

lui est apparu que cette forme poétique manifestait au mieux la subtilité et le goût même de sa langue maternelle. Étranges poèmes en effet que ces *hainteny* : petites pièces énigmatiques composées d'images chatoyantes et polysémiques souvent obscures, usant d'allitérations et de jeux de mots, d'effets de parallélisme et d'antithèse, de syllepses et de parataxes. Brodant apparemment, et dans tous les tons, sur les divers aspects d'une thématique amoureuse, ces pièces associent la puissance du proverbe à de subtiles délibérations sentimentales :

*Clair de lune dans le fossé
Clarté dans le village.
Cette fumée, vers l'Ouest,
N'est pas fumée, mais coquetterie.
Ce riz que l'on pile, vers l'Est,
N'est pas riz que l'on pile
Mais caprice d'amour.
Irai-je en visite ? J'ai une femme.
Si je reste ici, j'aurai honte.*

(*Les Hain-Tenys*, p. 128)

Pour rendre compte de ce texte, Jean Paulhan est obligé d'explicitier les sous-entendus, de rétablir le raisonnement qui lie les images et les idées. Il signale d'abord que c'est un homme qui parle : ce dernier s'adresse à une femme et lui avoue son amour. Son discours peut se paraphraser de la sorte :

«Ce soir de clair delune, dit-il, tout semble amoureux, le bruit du riz pilé et la fumée des maisons (vers 3-6). Je vous aime aussi et je désirerais vous visiter.»

Mais les deux vers proverbiaux qui ferment le texte (v. 7-8) contraignent l'amoureux à résister

à l'atmosphère de désir qui imprègne le soir :

«Je ne puis pourtant vous visiter, puisque je suis déjà marié, et je ne puis plus me résigner à rester chez moi.»

L'erreux serait toutefois de tenir ce poème pour une manière de confidence lyrique (à l'occidentale) ou pour une anecdote d'abord amoureuse : c'est ici l'hésitation en tant que telle qui compte et le fait de balancer entre deux sentiments contradictoires mais également forts, désir et devoir ou mauvaise conscience, désir et peur du qu'en dira-t-on, de la jalousie, des représailles etc. De plus, dans la tradition merina[8], de tels vers ne sont jamais prononcés au premier degré : *ce n'est jamais un amoureux en situation qui parle et l'on ne fait pas sa cour en «hainteny»*. Ces poèmes sont des armes de combat en tant que maillons d'un raisonnement : ils servaient dans de véritables joutes poétiques et avaient valeur d'arguments dans des polémiques verbales destinées à régler des querelles fondées sur des motifs fort peu sentimentaux. Dans une négociation matrimoniale, politique, diplomatique ou même commerciale, ce *hainteny* prononcé par l'un des interlocuteurs pouvait marquer l'hésitation qui était la sienne devant une proposition très alléchante mais contraire à des engagements antérieurs tout aussi puissants. De la sorte, si le refus l'emportait, le partenaire pourrait tout de même se sentir flatté d'avoir suscité tant d'intérêt. Bien sûr les diverses utilisations possibles du même *hainteny* ou de *hainteny* analogues, fabriqués sur le même schéma[9], sont liées à la situation du moment où on les emploie. Nous venons de donner un exemple où le *hainteny* intervient ausecond degré mais comme argument direct dans le débat, cependant, il était tout aussi fréquent de voir le combat de *hainteny* se dérouler comme une fiction et sur les bases d'une tout

autre argumentation que celle qui aurait dû se rattacher au problème soulevé : il s'agissait alors d'un véritable concours où le plus habile manœuvre de *hainteny* l'emportait. De toute façon la valeur d'usage du poème dépendait toujours de l'à-propos avec lequel il se trouvait inséré dans la dispute - réelle ou fictive -, la pertinence de l'argument et l'élégance de la tournure faisant loi. (Car il est certain qu'une certaine appréciation esthétique était aussi en jeu, mais elle demeure la plus difficile à appréhender.)

Redécouvrant à travers Jean Paulhan le génie de sa langue et de sa race, Flavien Ranaivo eut le désir de transposer en français ces étranges et habiles petits poèmes. L'«*épreuve de l'étranger*» lui apparut déjà accomplie - par un autre- et il eut l'impression de se retrouver sans coup férir au cœur du propre : «*apprentissage du propre*» et apprentissage de l'étranger pouvaient se confondre à ses yeux en une quasi traduction. Et de fait, toute son œuvre poétique - très mince - tient en trois recueils qui ne nous proposent quasiment que des manières de *hainteny* : *L'ombre et le vent* paru en 1947, *Mes chansons de toujours* en 1955 et *Le retour au bercail* en 1962. Ce sont souvent des adaptations qui amalgament en un seul texte plusieurs *hainteny* présentant des traits analogues :

Séparation

*Dites, ô herbes, ô fougères,
la-bien-aimée-aux yeux-de-jais
qui baigna son ombre
dans l'étang-des-libellules
a-t-elle passé par ici ?*

*Elle a passé hier,
elle était là avant-hier*

Et quel message a-t-elle laissé ?

.....
Le message ?

*«Parfum la nostalgie ;
Le souvenir chagrin.*

*Je rêvais d'un jeune homme
venu pour m'admirer
et non pas d'un bel hôte
qui me sourit et passe.»*
.....

(Mes chansons de toujours)

Si vous m'aimez...

*Que celui qui soupire après moi
pense comme le plant de riz :
ni trop long pour s'embrouiller,
ni trop court pour étouffer.*

*Si vous m'aimez, ohé,
voici ce que vous m'offrirez :
la citrouille de troisième souche
pour que j'en construise ma cabane.*

*Poussière du vallon creux,
le moindre vent la soulève ;
quant au peu qu'il en reste,
les eaux de pluie l'emportent.*
.....

(Le retour au bercail)

Ranaivo retrouve, dans sa façon de composer, les grandes données formelles du *hainteny* : les parallélismes, les parataxes et antithèses, l'allure proverbiale et la tournure énigmatique, la polysémie - celle des noms propres en particulier (qu'il traduit) -, la structure du dialogue...

et l'on peut le créditer sur ce plan d'une grande exactitude : même quand il invente, c'est dans l'esprit de la tradition. Mais, ce faisant, il s'en tient au sens premier ou apparent : celui de la thématique amoureuse sur laquelle il brode et qu'éventuellement il perfectionne. Or, nous l'avons vu, le sens premier n'est qu'un prétexte : chaque *hainteny* est un écheveau de sens en puissance et il a, le plus souvent, dans le débat où il est engagé, une valeur d'argument abstrait. Ranaivo fait de ces véritables échangeurs polysémiques les étapes mi-réalistes mi-rêvées d'une idylle à épisodes qu'il narrativise en partie dans *Chanson de jeune femme*, *Vieux thème méri-na* ou *Chercheuse d'eau* par exemple. Chez lui, le *hainteny* est le support d'une rêverie amoureuse, pleine de délicatesse et qui se vaporise en une atmosphère subtile et jolie. La poésie originelle se trouve ainsi édulcorée et le poète ne tente en rien de préserver les multiples potentialités d'expression et d'abstraction propres au *hainteny*, ne fût-ce qu'en laissant quelques amorces des autres sens possibles, seuls retenus en fait par l'esprit des poètes-récitants, seuls actifs dans la joute verbale où ils sont engagés. Rabearivelo, qui, lui, ne s'est jamais contenté d'adopter une forme traditionnelle pour en faire la sienne en risquant de réduire ainsi le propre à un procédé d'écriture, est soucieux, quand il traduit des *hainteny*, de respecter les divers plans du sens : par exemple, pour un poème produit sur un schéma analogue à celui de *Séparation*, cité ci-dessus, il propose, dans ses *Vieilles chansons des pays d'Imerina*, parues après sa mort, la version française qui suit :

- *Dites, ô fouillis d'herbes ; dites, ô dôme de fougères, la-plus-belle-de-toutes a-t-elle passé ici ?*

- *Elle a passé ici hier, elle a passé ici avant-hier.*

- *Et ses paroles, que furent-elles ?*

- *«Rappelez celui-qui-s'est-trompé-malgré-lui ! Son ventre parle seul et à lui-même, et des herbes poussent dans ses yeux. Je rentrerai étant triste de lui ; je rentrerai pour ne pas encourir le mépris des hommes»*

(*Vieilleschansons des pays d'Imerina*, V)

La séparation ou la rupture, due à une grave méprise de la part de «celui-qui-s'est-trompé-malgré-lui» (c'est là un nom propre«ex-liqué»), n'est pas réductible ici au seul domaine d'une idylle qui n'aurait pas abouti : le mouvement qui l'emporte, par-delà la méprise, est celui qui accorde une seconde chance à qui s'est trompé involontairement à condition toutefois qu'il fasse désormais le premier pas et que, de son côté, il ne soit pas déjà trop tard. Un tel mouvement peut facilement s'arracher à la seule thématique amoureuse et trouver son application en moult rencontres humaines.

Nous ne voudrions pas donner l'impression de dévaloriser l'œuvre de Flavien Ranaivo (au profit de son grand aîné) mais nous souhaitons seulement souligner ce qui nous apparaît chez lui comme une confusion en ce qui concerne le propre et sa dialectique : le génie d'une langue et d'une culture ne saurait se rabattre sur un seul mode d'écriture sans sombrer dans une sorte de folklore, rapetassant des formes usées et de plus en plus vides. Le secret de l'origine n'est pas enfermé dans une forme canonique, fût-elle aussi prégnante et aussi tyrannique que celle du *hainteny* ! Un certain nombre des poèmes de Ranaivo échappent tout de même au modèle dominant et, paradoxalement, ce sont sans doute ceux qui sonnent comme les plus proches d'une juste appréhension du propre.

Nous pensons en particulier à la section des «Monodies» (dans *Mes chansons de toujours*) dont Léopold Sedar Senghor écrit, dans sa préface, qu'elles sont «plus libres, peut-être plus authentiques parce que plus actuelles, en tout cas plus perceptibles à nous» :

Printemps

*Ricanent ces herbes folles :
elles envahissent mon chemin
mais en seront pour leur peine.*

*Dans le sillage des rêves en allés,
seule une chanson me revient.*

*Rien à ma gauche,
rien sur ma droite...*

*Je ne vois nulle fleur de pêcher
et un parfum subtil me couvre tout entier.
Suis-je donc amoureux ?*

Flavien Ranaivo nous semble inventer ici un lyrisme proprement malgache où l'intériorité humaine n'est pas séparée de la nature, de ses cycles comme de ses éléments. La saison de l'éveil et du renouveau ouvre une saison mentale : les perceptions, les sensations et les sentiments passent les uns dans les autres sans solution de continuité. Les «herbes» déjà présentes plus haut à titre d'interlocuteur interviennent comme opposants dans un débat intérieur mais «un parfum subtil» sera le signe de l'harmonie atteinte. C'est le monde des *hainteny* où les éléments naturels sont des actants à part entière dans les affaires humaines, c'est aussi celui du Rabearivelo des derniers recueils mais cette fois le poète ne décalque plus une forme, il la réinvente dans un autre mode comme un souvenir qui revient, déjà métamorphosé. De plus une délicate osmose s'accomplit entre les

langues et les cultures : la clarté d'un français économe de ses moyens se met au service d'une déduction purement sentimentale tout en promouvant un vrai moi lyrique (absent de la tradition malgache). Ce poème est, nous semble-t-il, un exemple de métissage réussi où les deux langues et les deux traditions se subliment réciproquement, bien que ce soit pour produire un effet poétique qui, aux yeux de beaucoup, paraîtra peut-être trop précieux.

Un poète comme Jacques Rabemananjara, par exemple, récusera absolument dans et par son œuvre personnelle un tel «métissage» et une telle préciosité. Lui qui prétend ne considérer la langue française que comme un pur et simple truchement de son inspiration malgache, estime n'avoir à accomplir nul «*apprentissage du propre*» puisque celui-ci s'incarne tout entier en sa personne. Né à Maroantsetra en juin 1913, issu de l'aristocratie merina et betsimisarakana, le poète fait ses études chez les Jésuites de Tananarive où il acquiert une solide formation littéraire humaniste. Il sera, parmi les trois poètes ici évoqués, le seul à avoir un engagement politique et nationaliste affirmé. En France de 1939 à 1946, il fait partie un temps du cabinet de Georges Mandel, ministre des Colonies, et poursuit ses études supérieures à la Sorbonne. Il est le co-fondateur d'un parti politique, le M.D.R.M. (Mouvement démocratique de la Rénovation malgache). Il est aussi le co-fondateur de *Présence africaine* et il sera le compagnon des premiers chantres de la *négritude*. Élu député en 1946, il sera emprisonné en 1947 à la suite des événements. Libéré en 1956, il reviendra à Madagascar en 1960 pour entrer au Gouvernement du Président Tsiranana : il sera plusieurs fois ministre jusqu'en 1972. Puis c'est de nouveau l'exil à Paris jusqu'en 1992, au moment où le régime du Président Ratsiraka commence à vaciller. Il se présentera aux élec-

tions présidentielles de 1993. Les principales œuvres poétiques de Rabemananjara ont été, en fait, écrites lors de son emprisonnement, surtout entre 1947 et 1950.

Coulant d'abord son inspiration dans les formes traditionnelles de la poésie française - il gardera une prédilection pour le sonnet-, Rabemananjara fait déjà de la femme et du pays ses thèmes majeures : le recueil *Sur les marches du soir* (1940) évoque, sur le ton de la mélancolie, les paysages et l'atmosphère du pays natal qui se font le cadre naturel de plusieurs idylles, rendues plus graves et plus vibrantes par les références aux rites ancestraux et aux morts. On y trouve ainsi un hommage à Rabearivelo et une ode à la reine Ranavalona III - morte en exil à Alger - écrite lors du retour de ses cendres. La tonalité élégiaque ou amoureuse est tempérée voire assourdie par l'emploi de thèmes, d'images et de tournures qui relèvent d'une esthétique post-romantique et post-parnasienne : un certain vocabulaire convenu, considéré comme poétique, donne à l'ensemble une unité faite de plus d'harmonieuse mollesse ou de lyrisme flou que de brio, de vigueur ou de rigueur. L'auteur retrouvera en 1972 avec *Les ordalies*, qui sont une suite de sonnets essentiellement consacrés à des thèmes malagaches, ce charme suranné d'une poésie qui donne l'impression d'avoir déjà été lue quelque part (sans que l'on puisse préciser où) tant elle est «passée» comme on le dit d'une couleur.

Dès les *Rites millénaires* (1955), le poète explore la double voie qui sera principalement la sienne : l'éloge et l'élan - qui se veut sacré - de la parole oraculaire, l'imprécation et le verbe qui porte la malédiction. Il célébrera le pays et la femme dans *Antsa* (1961), *Lamba* (1956) et *Rien qu'encens et filigrane* (1987), il vouera aux gémonies les colonisateurs soutenus par

une clique d'affidés dans *Antidote* (1961) et le régime du Président Ratsiraka dans *Thrènes d'avant l'aurore* (1985). Ce faisant, le poète entend chanter la louange du propre, l'essence de la matrice mais, jamais, il ne cherche à cerner poétiquement par le travail du verbe et des langues la spécificité de ce propre tant elle lui semble aller de soi et il se contente d'invoquer avec les moyens de ce qui lui paraît être un haut langage une hypostase qui est la Femme ou l'Île. La Déesse (des *Rites millénaires*) est la femme aimée mais déjà l'Île ; l'Île d'*Antsa* est encore et toujours la femme :

Île !
 Île aux syllabes de flamme !
 Jamais ton nom
 ne fut plus cher à mon âme !
 Île,
 ne fut plus doux à mon cœur !
 Île aux syllabes de flamme,
 Madagascar !

 Je mords ta chair vierge et rouge
 avec l'âpre ferveur
 du mourant aux dents de lumière,
 Madagascar !

Un viatique d'innocence
 dans mes entrailles d'affamé,
 je m'allongerai sur ton sein avec la fougue
 du plus ardent de tes amants,
 du plus fidèle,
 Madagascar !

(*Antsa*)

L'élan et la passion sont là mais l'assurance sans faille du poète- qui ne saurait douter de la teneur absolue de ce qui est sien -l'empê-

che de questionner et ce qui lui est propre et le langage qu'il utilise pour faire un tel éloge. Et de fait, il est constamment amené à privilégier les tournures les plus convenues de la célébration : apostrophes, hyperboles, exclamations, injonctions, références rituelles à la noblesse de la race, à un sacré diffus et à la pureté des traditions ancestrales. L'idéologie qui se dégage d'une telle poésie est celle d'un nationalisme qui fait de l'essence du natalla propriété inaliénable du natif dont elle modèle la présence et l'action : cette essence est un don qui demeure intact malgré tous les efforts accomplis pour le dénaturer et qu'un mouvement de l'esprit et du cœur permet de retrouver à volonté. Il n'est donc pas question pour Rabemananjara de chercher à conquérir ce propre et il lui semble impensable qu'on puisse le contester ou le transformer - voire tout simplement mieux le comprendre - au contact de l'étranger. Le propre et l'étranger restent des entités absolument indépendantes et elles ne sauraient communiquer : la langue de l'étranger ne peut donc être qu'un outil[10] qu'on met au service du propre. Rabemananjara oublie seulement qu'en ne retravaillant pas son outil il se voue à réutiliser des formes déjà marquées par l'usage qui en a été fait et qu'il risque ainsi d'aliéner ce qui lui est le plus cher :

*O mon Ile,
j'entends que sonne haut
ton appel angoissé de vestale au voile arraché.
C'est, lorsque les épreuves
pleuvent
sur ton épaule étincelant de pudeur
et toute lourde de ta peine,
sur ton dos fier, souple liane de vanillier,
mais dont jamais n'a pu faire courber nulle main
barbare
l'échine droite, ayant l'élégance du bambou vert ;*

*C'est, lorsque tes enfants sentent sur leur poitrine
nue
la plaie ouverte et toute fraîche
et la morsure et les griffures,
que du fond pantelant de tes vieilles entrailles
jaillissent à grands flots les chants funèbres des-
pleureuses.*

*Et nous dirons, ce soir, sur l'air des thrènes lents,
récités à voix grave par le devin aux yeux de
lynx,
les versets consacrés aux lignes longues du soleil et
des astres de ton destin.*

(Thrènes d'avant l'aurore)

C'est là le début du long poème d'imprécation de 1985 : il sonne à nos oreilles comme une caricature de l'exorde d'*Antsa*, cité ci-dessus. Pourquoi convoquer ici une «vestale», des «pleureuses» et un «devin», invoquer des «thrènes» et des «versets» pour dire le propre et le malheur de la *matrie* ? En raison sans doute d'une conception préétablie et figée de la solennité comme de la gravité du chant : puisant dans les parures héritées de la culture gréco-latine et reprenant des invocations déjà portées par les voix de Saint-John Perse et de Senghor, le poète confond ornementation et haut langage. La *malgachité* se trouve réduite à l'exotisme de la «liane de vanillier» et à «l'élégance du bambou vert» : le pays comme la femme s'en trouvent aliénés et l'Ile-Femme n'est plus qu'un fantôme né d'un discours qui n'a ni feu ni lieu. Une déperdition tout aussi grande affecte la plupart des poèmes réunis en 1987 sous le titre de *Rien qu'encens et filigrane* : une conception artificielle et «littéraire» du sacré domine la célébration du propre qui ne saurait se satisfaire de rites de pacotille et d'une re-

naissance sans âme :

*Je fais en ton bonheur renaître du vieux temps le
plus pur de nos rites ;
car je ferai brûler sur le bûcher d'ébène à rebords
de légende
cette motte d'encens de copal parfumé cueilli près
de la source-abreuvoir des Ancêtres,
encens trempé de miel et mêlé, cendre d'or, de
touffes d'herbes à mystère.
Ecoute tout là-haut, transperçant la nuée, au
rond-point du zénith,
le milan, porte-énigme, annoncer, augural, les
sept modules de ton nom.
Moi-même pris de fièvre au cœur du tourbillon
des anciens sortilèges,
je balance trois fois la cassolette en flamme autour
de l'Arbre antique :
De son ombre magique il a marqué jadis les pas
pontificaux de nos rois fondateurs :
Son effluve aujourd'hui nous sacre dieux nou-
veaux incarnés dans la chair
de mon île de jade en pleine éruption de geyser et
d'amour.*

C'est là la *Cantate finale* du livre et elle se veut - c'est son sous-titre - *Le sacre* de la femme, de l'île et du poète : ce dernier devient l'unique prêtre et célébrant d'un culte qu'il entend ressusciter. Toutefois l'accumulation archéologique et quasi ethnographique des éléments du rituel ancestral, l'ordonnance des gestes et des symboles tout comme l'essor ultime ne parviennent pas à susciter de ferveur : cette dernière n'est qu'un songe ou un mensonge *parce que le langage qui devrait le déployer trahit le propre*. Malgré toutes les prétentions de l'auteur, une telle poésie est inexacte et sans rigueur et la poésie a autant besoin d'exactitude et de rigueur que la science - bien que sur un tout

autre mode. Faute d'une vraie dialectique du propre, la langue poétique de Rabemananjara reste l'otage d'une double tradition morte qui la dépossède de toute vérité.

Une seule fois cependant, notre poète s'est approché d'un vrairapatriement et a entrevu ce que pourrait être le propre fouaillé du feu de l'étrangermais s'y forgeant une âme vive et neuve : dans *Lamba*, il célèbre la femme malgache et il célèbre la femmeabsolue ; il découvre dans et par l'élan sensuel qui est si fort en lui un chemin vers le natal qui passe par l'orbe du détour et en assume le caractèreexcentrique - bien que ce soit apparemment pour mieux s'en défaire :

*Je te reconnais entre cent, entre deux,
Je te reconnais entre mille à ton clin de cil prémo-
nitore.*

*Mais ta beauté
n'est pas celle de la femme où l'entendent exègètes
et cymbaliers
ni la complexité de la perle et du bijou.*

*Ta grâce, O Sœur de sang de mon nombril,
pas celle de la déesse chue en pays de légende ;
pas de la nymphe d'or dressée au péristyle du
temple ;
pas non plus de la vierge égarée aux marches de
Cythère et de
Formapolis.*

*T'est étranger comme le noyau de l'atome ou la
vertu de la poudre
tout du mouvement des ballerines
tout de la science de l'hétaïre.*

*Mais j'en ai marre, moi, marre jusqu'à la nausée
du clinquant et des fards sur les joues philistines*

*de la tare obombrant les ailes des narines
marre
de la virginité technique de l'ombilic et masque et
fausseté,
marre du cauchemar en forme d'hippocampe au
bout des
boulevards.*

Pour saisir et faire saisir le parfait naturel de la femme malgache, le poète renie un instant quelques-uns des ornements qui lui sont habituels (la déesse, la nymphe, le temple et son péristyle, la vierge, les images de l'or, de la perle et du bijou) : ils deviennent les repoussoirs du natal ou du propre. L'auteur joue des niveaux de langue et d'une certaine opacité du verbe pour mieux faire apparaître, sur le fond de l'artifice et de l'altérité décriés, l'intime tel qu'il le désire ou le rêve dans sa nudité primordiale. Pourtant il y a, dans et par l'évocation des éléments étrangers nommément récusés, une évidente jubilation verbale et mentale qui leur donne toute l'importance et le natal ou le naturel ne s'esquissent qu'en négatif sur cette trop riche et trop sensuelle étoffe. La nature et la portée du détour ici accompli sont parfaitement lisibles et visibles : le revers de toute l'entreprise poétique de Rabemananjara s'y trahit, un profond amour pour l'étranger et une fascination[11] qui l'hypnotisent et paralysent. Et, à nos yeux, c'est pour tenter de réduire l'emprise dévastatrice de cet amour et de cette fascination que Rabemananjara s'est efforcé de nier toute dialectique du propre, de refouler le nécessaire travail réciproque des langues et des cultures. De la sorte, il a le plus souvent manqué et le propre et l'étranger, figés à jamais en deux entités immuables, arrêtées dans leur histoire.

Dans le contexte historique et littéraire qui fut celui des trois poètes malgaches que nous

avons étudiés, il est sûr que la dialectique, qui, par l'entremise de «*l'épreuve de l'étranger*», les convia à «*l'apprentissage du propre*» en même temps que de l'autre, ne leur permit jamais de synthèse stable susceptible de les délivrer du tourment de l'entre-deux. De plus, une telle dialectique s'avéra aussi redoutable qu'inévitable : en effet qu'on l'accomplît, qu'on l'ignorât ou qu'on la niât, elle n'en produisit pas moins un effet majeur sur la vie et sur l'œuvre de chacun de ces poètes. Le plus grand des trois fut aussi celui qui alla le plus loin : acceptant pleinement le rapport dialectique des langues et des cultures, il s'y investit tout entier avec le désir de se réapproprier le natal. Nous avons vu qu'il parvint à un remarquable travail réciproque des textes, des images et des rythmes, mais il eut l'impression d'excéder infiniment ses sources et d'y perdre toute racine : il se trouva d'un seul coup propulsé dans l'universel et il n'était pas plus en mesure de l'admettre que de le supporter. L'ignorance put préserver le second de toute tension excessivement douloureuse mais ce fut au prix d'une réduction indue du propre à une technique d'écriture et à une thématique fallacieuse : la rencontre avec l'autre et le métissage des inspirations ne furent pour lui que des échappées marginales mais réussies. Le troisième fut moins prudent et moins heureux : refusant de considérer le dilemme qui avait provoqué la mort de son grand aîné, refusant d'assumer dans toutes ses conséquences la passion qu'il nourrissait pour l'étranger, il résolut de tenir les langues et les cultures séparées et de nier la dialectique du propre. Mais cette solution, apparemment viable, l'a en fait coupé et du propre, figé en une essence innommable et de moins en moins imaginable, et de l'étranger, fixé en une tradition généreuse mais ne véhiculant plus que des formes mortes. Tel fut le destin de ces trois poètes qui ont marqué leur époque et nous ont ainsi fourni des repères

pour penser le «métissage» des langues et des cultures et en jauger la douloureuse précarité.

– *Thrènes d'avant l'aurore*, Madagascar, 1985.

– *Rien qu'encens et filigrane*, 1987.

BIBLIOGRAPHIE

Serge MEITINGER
Université de La Réunion

Rabearivelo est désormais lisible dans quelques éditions récentes :

– *L'interférence*, roman, Collection Monde noir, Hatier, Paris, 1988.

– *Traduit de la Nuit* (avec *Vieilles chansons des pays d'Imérina* et des extraits des autres recueils), Coll. Orphée, éditions de la Différence, Paris, 1990.

– *Poèmes*, édition bilingue et intégrale (*Presque Songes, Traduit de la Nuit, Chants pour Abéone*), Coll. Monde noir, Hatier, Paris, 1990.

– Les Actes du Colloque organisé pour le Cinquantenaire de la mort du poète (Université de Tananarive, mai 1987) : «Jean-Joseph Rabearivelo cet inconnu ?» sont parus en 1989 aux éditions de la revue Sud à Marseille.

Ranaivo est actuellement le moins accessible des trois :

– *Flavien Ranaivo* (comprend l'intégralité des trois recueils publiés) Coll. littérature malgache, n°2, Nathan, Paris, 1968.

Rabemananjara est publié par les éditions Présence africaine (Paris/Dakar) :

– *Œuvres complètes, Poésie* (comprend *Sur les marches du soir, Rites millénaires, Antsa, Lamba, Antidote, Les ordalies*), 1978.

[1] – Les deux expressions sont employées par Heidegger qui les emprunte

[2] – à Hölderlin : cf. *Approche de Hölderlin*, Gallimard, Paris, 1973, p. 147.

[3] – Les Malgaches désignent le sol natal par un terme : *firenena* qui connote un rapport à la mère et non au père (vs patrie).

[4] – Le terme *hainteny* (dont le sens est très controversé) désignerait la «science des paroles» ou de «savantes paroles» (sur le plan de l'art comme de la morale et du savoir ancestral) ; voir plus loin.

[5] – Jean-Louis Joubert signale, dans la présentation d'une édition récente des *Poèmes* de Rabearivelo, que l'on a découvertes «photographies d'un manuscrit de *Presque Songes* [qui] montre sur la même page les deux versions [en français et en malgache du même poème] comme pour un travail parallèle d'élaboration et de correction. Ce qui suggérerait qu'aucune des deux versions n'est radicalement antérieure à l'autre, et que, suivant les poèmes, l'impulsion créatrice s'est déclenchée dans l'une ou l'autre des deux langues», *Poèmes*, Hatier, Paris, 1990, p. 10.

[6] – Rabearivelo a symboliquement intitulé *L'interférence* l'un de ses romans historiques qui est paru chez Hatier (Paris) en 1988. Voir à ce propos notre intervention au Colloque «Métissages» (avril 1990, Université de la Réunion) : «Métissage ou interférence ? Le cas de Jean-Joseph Rabearivelo», parue dans les Actes du colloque.

[7] – Jean Paulhan : *Les Hain-tenymerina*, Geuthner, Paris, 1913.

JeanPaulhan : *Les Hain-Tenys*, Gallimard, Paris, 1939 et 1960.

[8] – Les *merina* sont l'ethnie dominante sur les Hauts-plateaux et s'opposent traditionnellement aux côtiers.

[9] – A lire les *hainteny* recueillis et traduits par JeanPaulhan, l'on s'aperçoit que de nombreuses formules sont reprises presque telles quelles d'un *hainteny* à l'autre. De plus il est possible de couler dans le même moule formel d'autres mots avec un sens différent ou dans le même sens de jouer avec des mots nouveaux dont la tournure est frappée de manière analogue : il y a ainsi une savante combinatoire, sémantique et formelle, propre aux *hainteny*, genre oral dont les performances doivent impérativement s'adapter aux situations les plus variées (bien que ce soit toujours selon un code aussi rigide que subtil).

[10] – Dans la lettre qu'a adressée Jacques Rabemananjara aux organisateurs du Colloque sur la Littérature malgache d'expression française (Université de Tananarive, mars 1991), ce dernier souligne que la langue imposée aurait tout aussi bien pu être l'anglais et que l'usage eût été le même. Il ajoute : «La langue française n'est plus, en somme, qu'un moyen de transmission et de communication ; elle remplit simplement la fonction d'une enveloppe pour enchâsser un cadeau de prix. Mais que vaut le colis si l'emballage n'est pas à la mesure de l'objet ?» (*Tribune*, 19 mars 1991, Tananarive). La dernière phrase ici citée est d'une savante ambiguïté : à quoi ou à qui peut bien tenir le défaut de l'emballage ?

[11] – Dans la même lettre, le poète rappelle quel fut «l'émerveillement de [son] esprit devant la découverte de la littérature française». Devant *Andromaque*, *Athalie*, les *Oraisons funèbres*, les *Pensées*, *Atala*, *Le Lac*, *Les Nuits*, «l'enthousiasme nous soulevait et nous laissait haletants» (*Tribune*, 24 mars 1991).

Stefano LAZZARIN

Visage(s) de l'autre : sur *The Outsider* de H. P. Lovecraft

I know always that I am an outsider ; a stranger in this century and among those who are still men.

H. P. Lovecraft

1. Stranger in a strange world *

La question de l'altérité, la littérature fantastique occidentale : pour qui voudrait réfléchir à la fois sur cette problématique théorique et sur ce corpus textuel, il serait difficile de ne pas croiser, tôt ou tard, la figure et l'œuvre de Howard Phillips Lovecraft. D'abord, nous ne pourrions en aucun cas sous-évaluer la part de l'"altérité" dans l'existence de cet écrivain. Les documents biographiques en témoignent, Lovecraft fut constamment victime d'un sentiment d'altérité irrémédiable : il se sentait un étranger, perdu dans un monde qui le repoussait ; un monde pour qui il était le plus souvent un objet de curiosité et d'inquiétude, sinon de répugnance et d'horreur. C'est pourquoi le livre que Michel Houellebecq a consacré au solitaire de Providence, malgré ses défauts (notamment son manque de profondeur et de rigueur : l'écrivain français n'y montre aucun souci de documentation scientifique scrupuleuse), présente au moins un mérite, celui d'avoir efficacement décrit le conflit primordial qui devait opposer Lovecraft au monde des "autres" et les

rendre réciproquement inconciliables[1].

Cependant, tout est optique ; ce monde pour qui Lovecraft est un étranger est lui-même étrange, étranger, aux yeux de Lovecraft : son altérité apparaît à l'écrivain comme une menace incontrôlable, qu'il essaie d'exorciser à travers la parole écrite. L'horreur surnaturelle dont il se fait le théoricien[2], et qu'il met en scène dans la totalité, ou presque, de ses récits, n'est autre qu'un travestissement de réalités, quotidiennes et privées, sociologiques et historiques ; l'exemple le mieux connu, de ce point de vue, est celui de la mise en fiction de son expérience new-yorkaise. Comment ne pas voir, dans la répugnance que suscite en lui New York, la ville polymorphe et pluriethnique par excellence, le présage des horreurs interstellaires et batraciennes qui assiègent la civilisation humaine dans les textes du "cycle de Cthulhu" ? Comment pourrait-on oublier, à ce propos, l'adhésion de Lovecraft aux doctrines de la race pure, et la sympathie, attestée dans de nombreuses lettres, pour le parcours idéologique et historique du nazisme ? Certes,

il faudrait nourrir une confiance absolue dans le déterminisme artistique, et dans la linéarité des processus psychiques, pour affirmer que Lovecraft n'aurait pas été Lovecraft s'il n'avait jamais été à New York, s'il n'avait pas lu *Mein Kampf*... Mais il est certain - et la critique l'a souligné à juste titre[3] - que le mélange des races qu'il contemple à Brooklyn, le grand nombre d'immigrés, notamment italiens, qui se bousculent dans les rues, le triomphe de l'étranger qu'il croit observer dans la métropole au détriment de l'identité puritaine de la Nouvelle-Angleterre, vont lui fournir matière à inspiration pour l'édification de son univers grotesque, effrayant et monstrueux.

2. «The Outsider» : je est un autre

Parmi tous les textes de fiction de Lovecraft, il en est un qui porte spécifiquement sur cette question de l'identité et de l'altérité qu'on retrouve tout le long de son œuvre : c'est le récit intitulé *The Outsider* (écrit en 1921, mais publié pour la première fois en 1926, dans «Weird Tales»). Le titre, dont la traduction, apparemment, n'a pas toujours été une tâche aisée[4], révèle déjà cette attention particulière pour la thématique qui nous intéresse. Cependant, dans *The Outsider* la question de l'altérité est traitée d'une manière, elle aussi, spécifique, qui n'a pas d'autres exemples, à notre connaissance, à l'intérieur du corpus lovecraftien.

Il n'est pas inutile, pour commencer, de rappeler les données de l'intrigue. Un narrateur à la première personne, qui semblerait sujet à des amnésies, prend la parole. Il ne maîtrise pas son passé : il ne sait ni où il est né, ni combien de temps il a vécu dans un château décrépit et affreux, «ininitely old and infinitely horrible, full of dark passages and having high cei-

lings where the eye could find only cobwebs and shadows»[5]. Il a dû vivre des années dans un tel endroit : mais il est incapable de mesurer exactement le temps. De même, tout en sachant que quelqu'un a bien dû pourvoir à ses besoins, il ne peut se souvenir d'aucune personne à l'exception de lui-même ; il est réduit à formuler des hypothèses, des inductions qui découlent de sa première conception d'un être vivant : «I think that whoever nursed me must have been shockingly aged, since my first conception of a living person was that of somebody mockingly like myself, yet distorted, shrivelled, and decaying like the castle»[6]. Ses connaissances du monde extérieur proviennent des «mouldy books» qui se trouvent en quantité dans le château : «From such books I learned all that I know»[7]. C'est de là qu'a surgi l'image même qu'il se fait de son aspect physique, car il n'a jamais pu se voir dans un miroir - *au château il n'y a pas de miroir* : «My aspect was a matter equally unthought of, for there were no mirrors in the castle, and I merely regarded myself by instinct as akin to the youthful figures I saw drawn and painted in the books. I felt conscious of youth because I remembered so little»[8].

Tout autour du château s'étend une forêt dense et interminable, où règne une éternelle nuit : les arbres sont si hauts qu'ils dépassent le niveau des tours du château ; il n'y a qu'une seule tour noire qui s'élève au-dessus, dans le ciel libre, mais elle est à moitié en ruine : «There was one black tower which reached above the trees into the unknown outer sky, but that was partly ruined and could not be ascended save by a well-nigh impossible climb up the sheer wall, stone by stone»[9]. Et pourtant le narrateur, dévoré par le désir de connaître le monde au-delà de la forêt, de s'évader du château, de voir le ciel ne serait-ce qu'une seule fois avant

de mourir, entreprend un jour d'escalader cette tour. Commence alors une ascension hallucinante, au cours de laquelle le temps semble s'effacer, comme cela se produira souvent dans les récits du "cycle de Cthulhu" : le narrateur rampe pendant une éternité, «an infinity of awesome, sightless, crawling up that concave and desperate precipice»[10]. Puis, finalement, le toit, ou peut-être un palier ; une trappe ; une pièce inconnue du château, dont la surface est bizarrement plus vaste que celle de la tour, et qui, selon toute apparence, prendrait appui sur la tour même ; derrière une grille, «the radiant full moon, which I had never before seen save in dreams and in vague visions I dared not call memories»[11]. C'est pour le narrateur, qui croit avoir atteint la cime suprême du château, la plus grande joie de sa vie ; immédiatement après, cependant, survient un choc qui emplit son âme d'une terreur indicible : «The sight itself was as simple as it was stupefying, for it was merely this : instead of a dizzying prospect of treetops seen from a lofty eminence, there stretched around me on the level through the grating nothing less than *the solid ground*»[12]. Voici ce que le narrateur entrevoit confusément, et que le lecteur voit, lui, très clairement : le château, c'était un château souterrain ; l'éternelle nuit de la forêt était l'obscurité qui règne dans les entrailles de la terre ; la tour n'était autre qu'un puits ! Le monde extérieur, celui dont parlent les livres, s'étend non pas *au-delà* de la forêt, mais bien *au-dessus* ; c'est dans ce monde que le narrateur, bouleversé par sa découverte et par le mystère impénétrable qu'elle semble cacher, s'aventure : il se laisse guider par «a kind of fearsome latent memory that made my progress not wholly fortuitous»[13].

Deux heures plus tard, il arrive à un deuxième château, au sein d'un deuxième bois épais, qui est pour lui «maddeningly familiar, yet full of

perplexing strangeness to me»[14]. Lorsque les fenêtres de cette demeure lui offrent l'image d'une compagnie de gens joyeux, en train de s'amuser bruyamment, il décide, plein d'espoir, de s'adresser à eux. Mais au moment même où il fait son entrée dans la pièce illuminée, un deuxième choc le plonge dans l'incertitude et la terreur : «Scarcely had I crossed the sill when there descended upon the whole company a sudden and unheralded fear of hideous intensity, distorting every face and evoking the most horrible screams from nearly every throat»[15]. Tout le monde s'enfuit ; le narrateur, interloqué, tremble à la pensée de la créature monstrueuse qui doit rôder, sans qu'il la voie, à côté de lui ; il jette un regard circulaire dans la pièce, il croit voir un mouvement dans le cadre doré d'une porte ; il s'approche et voit finalement «the inconceivable, indescribable, and unmentionable monstrosity which had by its simple appearance changed a merry company to a herd of delirious fugitives»[16]. C'est le comble de l'horreur, immédiatement dépassé, comme il arrive toujours chez Lovecraft[17], par une horreur encore plus hyperbolique : le narrateur fait un geste de la main pour se protéger de l'abomination qui est en face de lui, ses doigts entrent en contact avec ceux de la bête ; il crie follement, tandis que la mémoire lui revient d'un seul coup : «I did not shriek, but all the fiendish ghouls that ride the nightwind shrieked for me as in that same second there crashed down upon my mind a single fleeting avalanche of soul-annihilating memory. I knew in that second all that had been ; I remembered beyond the frightful castle and the trees, and recognized the altered edifice in which I now stood ; I recognized, most terrible of all, the unholy abomination that stood leering before me as I withdrew my sullied fingers from its own»[18]. Nous n'en saurons pas davantage sur cette reconnaissance du passé,

que la conclusion du récit laisse dans le vague. Les dernières phrases de *The Outsider* nous apprennent en revanche l'identité du monstre, et la raison du sentiment d'étrangeté qui accompagne perpétuellement le narrateur : «I know always that I am an outsider ; a stranger in this century and among those who are still men. This I have known ever since I stretched out my fingers to the abomination within that great gilded frame ; stretched out my fingers and touched a cold and unyielding surface of polished glass»[19].

3. Interprétations multiples

Si nous nous sommes arrêté si longtemps sur le déroulement de l'histoire, ainsi que sur les détails de l'intrigue, c'est parce ce que nous croyons aux vertus interprétatives de la synthèse. Le résumé qui précède manifeste un fait sur lequel il ne sera pas nécessaire, dès lors, d'insister : *The Outsider* est le récit de la découverte d'une identité inconcevable et indicible. La surprise finale provoque un renversement absolu et systématique des paradigmes cognitifs et axiologiques du narrateur : sa jeunesse prétendue est en réalité une vieillesse décrépite ; son corps incarne une monstruosité inouïe, qu'il ne soupçonnait pas ; le château de son enfance, c'est le royaume des enfers (la tour est un puits, les salles des caveaux, les environs boisés, des tunnels sans lumière, et le ciel, la voûte d'une immense caverne souterraine) ; ses semblables ne sont pas les hommes dont il a eu connaissance par les livres, mais les monstres comme lui, les goules avec qui il va désormais chevaucher le vent de la nuit, après sa fuite du deuxième château («Now I ride with the mocking and friendly ghouls on the night-wind»[20]). Minotaure qui se croyait Astérion, le personnage de Lovecraft conçoit enfin jusqu'à quel point sa vision du

monde était trompeuse : progéniture de rois, il comprend que sa royauté est insolemment bafouée ; créature divine et unique, habitant une demeure sans pareille, il devine brusquement qu'il est prisonnier, l'unique reclus d'un labyrinthe souterrain. C'est une découverte tout aussi tragique que celle du Minotaure mis en scène par Jorge Luis Borges dans son récit, et auquel nous avons fait référence dans les lignes qui précèdent[21] ; à la différence près que celui-ci se précipite vers sa rencontre fatale avec Thésée persuadé qu'il voit dans le héros grec l'autre lui-même, le deuxième Astérion, dont il avait rêvé d'innombrables fois[22] ; l'étranger lovecraftien, quant à lui, s'imaginant fuir un immonde minotaure sorti de quelque abîme innommable, se retrouve, justement, face à face avec lui-même... Dans la conclusion de *The Outsider*, en somme, tout ce qui était blanc devient subitement noir ; on pourrait condenser cette révélation par une simple formule : "je" est "un autre", et cet autre concentre en lui les pires horreurs de l'univers.

Le récit lovecraftien ne serait-il donc qu'un apologue sur l'identité et l'altérité ? Une sorte d'allégorie de la découverte de l'autre, et des dangers auxquels elle peut nous exposer ? En vérité, *The Outsider* se prête à de multiples interprétations. Il ne serait pas difficile de le soumettre, par exemple, à une lecture pour ainsi dire "anthropologique", qui serait construite à partir de l'image traditionnelle de l'étranger inquiétant, effrayant, diabolique, présente dans la psychologie et dans l'imaginaire de toute communauté humaine :

Lo straniero, [...] prima ancora di essere un personaggio di miti e di storie, è un'immagine o proiezione culturale, presente nella psicologia e nell'immaginario delle comunità umane, fortemente implicata nei processi di costruzione

dell'identità dei popoli, delle comunità ethniques et de celles nationales, quasi sempre caricata di valori simbolici e ideologici.[23]

Remo Ceserani, à qui nous empruntons cette citation, analyse le rôle contradictoire que la littérature a assumé vis-à-vis des stéréotypes culturels concernant l'étranger : d'un côté, «essa ha contribuito [...] in modo diretto e deciso a costruire quelle immagini, a sottolinearne e rafforzarne le caratteristiche 'altre' e differenzianti, ricorrendo al proprio repertorio retorico di creazioni favolose e grottesche (lo straniero con tratti mostruosi, bestiali, diabolici)»; de l'autre, «essa ha anche [...] dispiegato i propri strumenti rappresentativi e conoscitivi per smontare dall'interno quei tratti di rigidità ideologica, facendogli prendere un posto all'interno di un'ampia trama di temi (i temi del viaggio, del confronto con l'altro, della ricerca di sé, e così via)»[24]. Par rapport à ces deux pôles représentatifs, Lovecraft pourrait se situer à mi-chemin. Son étranger est bel et bien inquiétant, voire monstrueux, selon le stéréotype des communautés conservatrices, renfermées sur elles-mêmes, qui se sentent menacées dans leur existence et qui, par une sorte de dialectique ou symbolique de la survie, chargent les étrangers de traits négatifs pour se (s'en) défendre ; cependant, l'*outsider* lovecraftien représente, en même temps, le visage caché de nous-mêmes : grâce au renversement final, Lovecraft déconstruit le lieu commun, creuse en profondeur une image qui semblait devoir rester à la surface.

Nous n'essaierons pas ici de développer ce type de lecture, ni d'autres, dont nous voudrions tout de même signaler l'existence. *The Outsider* a fait l'objet d'interprétations psychanalytiques, d'explications par l'autobiographie (auxquelles fait plaisamment référence Jacques Finné : «Cette

infortunée créature pourrait bien représenter Lovecraft qui se sentait étranger à notre monde et devait traîner un joli complexe d'infériorité en raison de son physique plus qu'ingrat»[25]), d'autres interprétations encore - s'il est vrai qu'un spécialiste de Lovecraft, Dirk Mosig, est allé jusqu'à en proposer cinq[26]. Notre point de vue sera différent : nous allons nous servir de concepts comme ceux de "tradition", "genre", "héritage(s)", "maniérisme", "angoisse de l'influence" (la dernière formule est l'apanage de Harold Bloom[27], les autres appartiennent à un vocabulaire critique plus conventionnel et moins idiotique, ou idiosyncrasique). Inutile de dissimuler au lecteur quelle idée clé nous conduira : il s'agira, une fois de plus, de lire *The Outsider* comme un apologue, qui pourtant ne concernera pas seulement les catégories d'*identité* et d'*altérité*, mais aussi celles de *paternité* et de *filiation*. Pour ce faire, il est nécessaire d'accomplir un détour : nous allons nous interroger sur le rôle de la mémoire littéraire dans le récit de Lovecraft.

4. La présence d'Edgar Allan Poe, le grand ancêtre

C'est avec un autre grand auteur fantastique, du siècle précédent, qu'il faudra dorénavant compter : Edgar Allan Poe. Lovecraft l'a toujours désigné comme son auteur de prédilection («Poe, qui fut dès ma première enfance mon écrivain favori»[28]), et comme son maître incontesté dans le domaine de la littérature d'horreur ; de nombreux récits conservent les traces de cette admiration ; il ne serait du reste pas impossible d'identifier, à l'intérieur du large spectre de l'horreur lovecraftienne, un "type" particulier, qu'on pourrait appeler "l'horreur à la manière de Poe"[29]. *The Outsider* ne constitue donc pas une exception, avec ses multiples

références aux récits de Poe et sa technique de contamination des sources.

Le modèle du *Masque of the Red Death*, qui a été indiqué par plusieurs lecteurs[30], est sans doute présent : la scène finale du récit de Lovecraft - ce joyeux banquet dispersé par une apparition de mort, qui sème la panique parmi les assistants - n'est pas sans rappeler l'intervention de la Mort Rouge au festin du prince Prospero. Par ailleurs, *The Outsider* contient de nombreux clin d'œil en direction d'un autre texte de Poe, *Berenice*, dont il semble même une réécriture. Voyons par exemple le début, calqué sur celui de Poe, dont il reproduit la structure syntaxique et presque les mots :

Misery is manifold. The *wretchedness* of earth is multiform.[31]

Unhappy is he to whom the memories of childhood bring only fear and sadness. *Wretched* is he who looks back upon lone hours in vast and dismal chambers with brown hangings and maddening rows of antique books, or upon awed watches in twilight groves of grotesque, gigantic, and vine-encumbered trees that silently wave twisted branches far aloft.[32]

Une entrée en matière à l'enseigne du grand prédécesseur... De même, la conclusion déjà citée de *The Outsider* évoque les dernières lignes de *Berenice* ; chez Poe, tout comme chez Lovecraft, une terrible périphrase nous apprend le mot de l'énigme - la nature de l'acte accompli par Egæus, l'identité du monstre :

But I could not force it open ; and, in my tremor, it slipped from my hands, and fell heavily, and burst into pieces ; and from it, with a rattling sound, there rolled out some instruments of dental surgery, intermingled with thirty-two

small, white, and ivory-looking substances that were scattered to and fro about the floor.[33]

I know always that I am an outsider ; a stranger in this century and among those who are still men. This I have known ever since I stretched out my fingers to the abomination within that great gilded frame ; stretched out my fingers and touched a *cold and unyielding surface of polished glass*.[34]

Lovecraft semble donc se souvenir de l'*incipit* et de l'*explicit* de *Berenice* précisément dans l'*incipit* et l'*explicit* de son récit : il est superflu de rappeler qu'il s'agit là des positions "fortes" de tout récit bref, qui sont aussi, en général, les plus mémorables. En outre, dans les deux cas, la tentative d'émulation ne vise pas la thématique du modèle, mais bien sa structure rhétorique : elle porte, respectivement, sur la solennelle figure de répétition initiale, qui annonce les malheurs du narrateur, et sur la perfide périphrase finale, qui joue avec ce qu'on peut dire et ce qu'on doit taire (au cours de sa narration, Egæus avoue qu'il va raconter «a tale which should not be told»[35]). Tout se passe en somme comme si Lovecraft avait voulu enserrer son récit entre deux "seuils intertextuels", qui renvoient à la fois à Edgar Poe et à son art du discours, au maître et à sa maîtrise de l'horreur insoutenable...

Le scénario de *The Outsider*, la personnalité du protagoniste, les thèmes principaux du récit lovecraftien rappellent également *Berenice*. Peu d'exemples suffiront à notre propos. Un château très ancien apparaît déjà chez Poe : «there no towers in the land more time-honored than my gloomy, gray, hereditary halls»[36]. Comme les deux châteaux lovecraftiens, celui de Poe est entouré d'une forêt, ce que nous pouvons déduire d'un passage où Egæus décrit ses jour-

nées solitaires, le silence et les effets de lumière dans sa bibliothèque : il parle alors des «trel-lised shadows of the forest at noonday»[37]. À l'intérieur de cette demeure seigneuriale, il y a une riche bibliothèque, dans laquelle se forme l'esprit bizarre et maladif d'Egæus ; on ne nous dit pas si ces livres sont moisissés, comme ceux du château souterrain de *The Outsider*, mais il est certain qu'ils contribuent activement à développer l'aberration mentale du personnage principal : «My books, [...] if they did not actually serve to irritate the disorder, partook, it will be perceived, largely, in their imaginative and inconsequential nature, of the characteristic qualities of the disorder itself»[38].

Dans un cadre assez semblable à celui de *The Outsider*, Poe introduit un héros qui annonce à certains égards celui de Lovecraft. Egæus a consumé son enfance sur les livres, et sa jeunesse en rêves et visions («I loitered away my boyhood in books, and dissipated my youth in revery»[39]) ; il ressemble en cela au narrateur lovecraftien, qui passe des journées entières à rêvasser sur le monde extérieur, sans pouvoir se décider à accomplir une seule tentative d'évasion : «I would often lie and dream for hours about what I read in the books»[40]. L'altération des facultés de l'attention qui caractérise Egæus[41] peut être comparée, d'ailleurs, à cette sorte de transe de la volonté qui frappe l'*outsider* lovecraftien, jusqu'au moment où il se détermine enfin à escalader la tour noire : «So through endless twilights I dreamed and waited, though I knew not what I waited for»[42].

Dans l'*incipit* de leurs récits respectifs, les deux narrateurs sont obsédés par leur passé. La mémoire de ce qui a été est angoissante tant chez Poe que chez Lovecraft, mais pour des raisons opposées : parce que ce passé est heureux dans

Berenice («The memory of past bliss is the anguish of to-day»[43]), et qu'il est douloureux, comme nous l'avons vu, dans *The Outsider* («Unhappy is he to whom the memories of childhood bring only fear and sadness»[44]). On trouve aussi, chez Poe, ce thème de la mémoire incertaine et confuse que nous avons relevé chez Lovecraft ; ce sont les mêmes souvenirs indistincts, qui pèsent sur le présent comme une masse sombre, inextricable : «a memory like a shadow - vague, variable, indefinite, unsteady»[45]. C'est une sorte de leitmotiv dans *Berenice*, où apparaît, presque inévitablement, le thème du «déjà vu», des réminiscences qui reviennent en foule, thème qu'on retrouvera, une fois de plus, chez Lovecraft : «from the gray ruins of memory a thousand tumultuous recollections are startled»[46].

5. De la question de l'identité à la question de la paternité : un récit à clefs ?

Ces nombreux emprunts indiquent que Lovecraft a conçu *The Outsider* comme une réécriture de *Berenice*. Mais quelle serait la logique de cette opération intertextuelle ? On pourrait formuler l'hypothèse d'un défi ludique lancé au maître de la littérature d'horreur : un pari de faire mieux que lui sur son terrain ; cependant, cette explication, bien que plausible, reste insuffisante. Il faut, croyons-nous, trouver un lien entre l'histoire de *The Outsider* et la manière dont elle est racontée, entre l'apologue sur l'altérité et les renvois incessants à l'œuvre de Poe, pour essayer de résoudre la petite énigme interprétative que présente ce récit.

Le personnage de Lovecraft se situe au confluent de deux grands axes symboliques, responsables chacun d'un réseau sémantique différent : celui de l'identité/altérité et celui de la

paternité/filiation. Du premier point de vue, l'*outsider* est celui qui accomplit une bouleversante expérience de soi, apprenant à se voir avec les yeux des autres ; du second point de vue, c'est la victime d'un pouvoir parental qui, pour ne pas être explicitement nommé à l'intérieur du récit, n'en est pas moins oppressif. Exilé dans ce négatif de la demeure familiale qu'est le château souterrain, le personnage de Lovecraft l'a été en raison de son aspect hideux, certes, mais surtout par sa qualité de "fils" : il s'agit là, peut-on supposer, de l'héritier légitime d'une famille noble, sinon royale, qui a été privé de ses droits à la succession. On peut peut-être mieux comprendre le sort de l'*outsider* en le comparant à celui de Segismundo, le prince déshérité de *La vida es sueño* de Calderón de la Barca (c'est le troisième grand écrivain occidental que nous convoquons à notre bureau de travail, et le deuxième de langue espagnole, après Borges ; qui aurait dit que l'œuvre de l'Américain Lovecraft allait nous offrir tant d'occasions de nous tourner vers les littératures hispaniques ? puissances de l'intertextualité !). Dans la célèbre pièce de Calderón, Segismundo est victime de son père Basilio, roi de Pologne, qui, effrayé d'un horoscope néfaste et décidé à interdire à son fils l'accès au trône, de peur qu'il n'exerce le pouvoir avec la folle cruauté qu'annoncent les astres, le fait enfermer dans une tour gothique avant la lettre, présage de la tour noire en ruine de Lovecraft. La prison de Segismundo est située dans un paysage sinistre et désolé, véritable *locus horridus*, une étendue inhabitée de rocs et de crêtes - «*labyrinth / desas desnudas peñas*»[47] - qui n'est pas dépourvue de connotations infernales ; elle ressemble, en effet, à une bouche ouverte d'où émanerait, telle une exhalaison fétide, l'obscurité : «*La puerta, / mejor diré funesta boca, abierta / está, y desde su centro / nace la noche, pues la engendra dentro*»[48]. Comme Segis-

undo dans sa tour au milieu d'un désert-labyrinthe, l'*outsider*, enfermé à son insu dans les entrailles de la terre - «*el duro silo / de sus entrañas, el ciego / vientre de su oscuro limbo*», dit Calderón dans l'*auto sacramental* qui porte le même titre de la pièce[49] - ignore tout de son identité, de sa majesté ; pour être précis : il les a oubliées. Ce qui explique les souvenirs qui l'assiègent à partir du moment où, délivré de ses chaînes non par ordre du roi, mais en vertu d'un acte volontaire difficile à prévoir de sa part, il émerge à la surface : surviennent alors l'épouvantable «*latent memory*»[50] qui semble diriger ses pas vers le deuxième château, le sentiment de "déjà vu" que provoque en lui la forêt, «*maddeningly familiar*»[51], le *flash* mémoriel qui lui révèle, entière et soudaine, la vérité, lorsqu'il touche les doigts de la bête. «*I knew in that second all that had been*»[52], écrit Lovecraft : sans trop forcer la lettre du texte et grâce à la liberté d'exégèse que l'écrivain nous a octroyée, nous pouvons imaginer que son personnage se rappelle brusquement le passé lointain où il était admis à partager la présence de ses parents et de leurs amis ; ceux-ci, du moins certains d'entre eux, sembleraient se trouver parmi les joyeux convives que l'*outsider* terrorise par son apparition : quand il les observe à travers la fenêtre illuminée, le héros lovecraftien croit vaguement reconnaître leurs visages («*Some of the faces seemed to hold expressions that brought up incredibly remote recollections*»[53]). Un oubli si radical de son passé que celui du narrateur jusqu'à sa ressemblance ne peut s'expliquer que par le processus de refoulement qui prend naissance dans un traumatisme ; une catastrophe imprécisée, sur laquelle l'écrivain laisse planer un mystère impénétrable, a dû priver l'*outsider* à la fois du paradis de son enfance reculée, de sa dignité d'homme, et de son droit sur le château de la surface, qui n'est rien d'autre, en somme, que

la demeure de ses ancêtres - «[the] hereditary halls»[54], comme dirait Edgar Poe. C'est de tout cela que le narrateur lovecraftien se souvient lorsqu'il reconnaît le palais d'où il a été injustement exclu, ainsi que la prison infernale où il a été confiné («I remembered beyond the frightful castle and the trees, and recognized the altered edifice in which I now stood»[55]).

On le voit, une deuxième question, celle de la paternité, se greffe sur la question de l'altérité. Si le personnage de Lovecraft est devenu irrémédiablement *étranger* au monde des hommes, dirons-nous en simplifiant quelque peu, c'est que son *père* l'a rendu tel, le confinant dans un royaume de mort, dans un univers renversé : comment pourrait - se demande Rosaura dans *La vida es sueño* se conduire en homme un homme qui n'a d'humain que le nom, car il a été élevé parmi les bêtes fauves[56] ? Or, c'est à l'endroit exact où les deux "circuits" de l'identité/altérité et de la paternité/filiation s'imbriquent, que nous pouvons découvrir la raison profonde de la présence d'Edgar Poe dans *The Outsider*. Ce récit peut être lu, en effet, comme un apologue sur ce que Harold Bloom a appelé l'"angoisse de l'influence"[57], et comme un texte à clés - *deux clés*, le lecteur attentif l'a sans doute deviné. Admettons, avec les tenants de l'interprétation autobiographique, que l'étranger est le double néfaste de Lovecraft, l'"autre" qui se cache en lui-même et que révèle un instant de lucidité terrible ; à partir de là, il n'est pas interdit de faire un pas de plus : le Père absent/présent de l'outsider pourrait bien représenter son écrivain favori, celui qui le fit croire à sa vocation littéraire, mais qui l'accabla, en même temps, de tout le poids de son autorité. Tout le récit acquiert, dès lors qu'on adopte ce point de vue, une nouvelle signification *métalittéraire* : il relate l'histoire du rapport difficile entre l'écrivain fantastique "moderne" et le(s) grand(s)

écrivain(s) fantastique(s) "classique(s)". *The Outsider*, c'est le document chiffré d'un conflit entre "pères" et "fils" : Edgar Poe, le modèle par excellence de Lovecraft, est ce Père écrasant (castrateur ?), le maître du château supra-terrestre, qui a enfermé l'héritier légitime du manoir paternel dans un contre-château situé sous terre, chtonien et terrifiant. Le palais de la surface figure le genre fantastique ou, comme dirait Lovecraft, la tradition littéraire du *weird tale*[58] : c'est la maison des ancêtres ; les angoisses de l'héritier, les tourments du proscrit, engendrent cette monstrueuse parodie de la demeure familiale qu'est le château infernal. Le vieillard qui a élevé l'*outsider* est un autre double de Poe : cet aïeul a nourri le protagoniste, mais l'a en même temps retranché des vivants, le maintenant dans l'ignorance du monde. La culture livresque du narrateur («From such books I learned all that I know»[59]) symbolise l'importance de Poe dans la formation de Lovecraft.

En somme, si l'aspect hideux de l'étranger donne forme et corps à une intolérable horreur de soi, le visage absent du Père incarne une angoisse d'influence : *The Outsider* est l'histoire d'une double découverte, celle de l'altérité qui se cache en nous, et celle d'une vocation littéraire problématique, à chercher dans une confrontation affolante avec le Grand Archétype. C'est la mise en fiction d'une expérience de soi, mais aussi, pourrait-on dire, le règlement de comptes avec une paternité encombrante. D'où l'opportunité de puiser aux œuvres d'Edgar Poe : c'est au Père présent - bien que déguisé - sur la scène de son récit que Lovecraft emprunte, tout naturellement, les pièces destinées à construire l'univers fictionnel de son récit. Conscient de sa dette à l'égard du prédécesseur, Lovecraft serait alors victime de cette sorte de "complexe des épigones" qui semble caracté-

riser la plupart des écrivains fantastiques du XXe siècle vis-à-vis de la Grande Tradition du siècle précédent[60]. C'est de là qu'il faut partir, croyons-nous, si l'on veut interpréter correctement les phénomènes de maniérisme qui caractérisent son œuvre, et aussi, au moins en partie, son rapport avec le passé.

[1] – Voir M. Houellebecq, *H. P. Lovecraft : contre le monde, contre la vie*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999.

[2] – Voir H. P. Lovecraft, *Supernatural Horror in Literature* (1927, 1945), édition de E. F. Bleiler, New York, Dover Publications, 1973.

[3] – Voir par exemple M. Lévy, *Lovecraft ou du fantastique* (1972), Paris, Christian Bourgois, 1985, et D. Punter, *The Literature of Terror. A History of Gothic Fictions from 1765 to the Present Day*, Londres-New York, Longman, 1980, pp. 281 et suiv. Sur l'adhésion de Lovecraft aux doctrines racistes, on peut lire l'article de M. Lévy, *Entre fascisme et socialisme : Lovecraft*, «Europe», n° 707, mars 1988 (numéro monographique *Le Fantastique américain*, édité par R. Bozzetto), pp. 64-76.

[4] – L'original américain a été traduit par *Je suis d'ailleurs* en français (voir H. P. Lovecraft, *Je suis d'ailleurs*, dans *Contes et nouvelles*, édition de F. Laccassin, Paris, Laffont, 1991, pp. 82-8), et *L'estraneo* en italien (voir H. P. Lovecraft, *L'estraneo*, dans *Tutti i racconti. 1897-1922*, édition de G. Lippi, Milan, Mondadori, 1989, pp. 213-21 ; le mot italien *estraneo* correspond plutôt à l'anglais *outsider*, et *straniero* à *stranger*, mais il s'agit là de recoupements imparfaits). Une enquête sur les traductions lovecraftiennes dans d'autres langues, européennes et non, pourrait peut-être mettre en évidence la même difficulté vis-à-vis du terme anglais *outsider*, qui, par son ambiguïté, ne semble pas avoir d'équivalents exacts dans les langues citées.

[5] – H. P. Lovecraft, *The Outsider* (1921), dans Omnibus 3. *The Haunter of the Dark and Other Tales*, introduction d'A. Derleth, Londres, Harper Collins Publishers, 2000, p. 11.

[6] – *Ibid.*, p. 12.

[7] – *Ibid.*

[8] – *Ibid.*

* Ces pages ont été écrites en France, mes recherches ont été accomplies dans les bibliothèques parisiennes. C'est pourquoi la plupart de mes références critiques est en langue française : j'espère qu'on voudra bien excuser cette sorte de partialité, et qu'on acceptera de voir dans la présente étude un point de vue *autre*, le point de vue d'un *étranger*, sur Lovecraft.

[9] – *Ibid.*, pp. 11-2.

[10] – *Ibid.*, p. 13. Sur la disparition du temps, qui survient lors des ascensions et des descentes sans fin qu’accomplissent les personnages de Lovecraft, qu’il me soit permis de renvoyer à une étude précédente, publiée dans la revue en ligne «Belphégor» (Halifax [Canada], Dalhousie University-Department of French, <<http://www.dal.ca/etc/belphegor>>) : S. Lazzarin, *Horreur, hyperbole et réticence chez Lovecraft*, «Belphégor», III, 2004, n° 2 (numéro monographique *Terreurs de la science-fiction et du fantastique*, édité par V. Frigerio), pp. 1-33.

[11] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 14.

[12] – *Ibid.*, p. 15.

[13] – *Ibid.*

[14] – *Ibid.*

[15] – *Ibid.*, p. 16.

[16] – *Ibid.*, p. 17.

[17] – À ce propos, voir toujours S. Lazzarin, *Horreur, hyperbole et réticence...*, *op. cit.*

[18] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 18.

[19] – *Ibid.* ; le caractère italique est de la plume de l’auteur. De cette conclusion provient, on l’aura reconnue, l’épigraphe de notre article.

[20] – *Ibid.*

[21] – Voir J. L. Borges, *La casa de Asterión*, dans *El Aleph* (1962), prologue de A. Muñoz Molina, album compilado por T. Fernández, Madrid, Alianza Editorial, 1998, pp. 89-93. Pour ce qui concerne l’origine royale d’Asterión, voir *ibid.*, p. 90 : «No en vano fue una reina mi madre». Le Minotaure, créature divine et unique : «El hecho es que soy único» (*ibid.*) ; «Quizá yo he creado las estrellas y el sol y la enorme casa, pero ya no me acuerdo» (*ibid.*, p. 92). Le laby-

rinthe comme demeure qui n’a pas son égal : «una casa como no hay otra en la faz de la tierra» (*ibid.*, p. 89). Et, pour conclure, le Minotaure comme prisonnier qui s’ignore : «Otra especie ridícula es que yo, Asterión, soy un prisionero» (*ibid.*, p. 90).

[22] – Voir *ibid.*, p. 91 : «Finjo que viene a visitarme [le sujet est justement l’«otro Asterión»] y que yo le muestro la casa».

[23] – R. Ceserani, *Lo straniero*, Rome-Bari, Laterza, 1998, p. 7.

[24] – *Ibid.*, p. 8.

[25] – J. Finné, *Panorama de la littérature fantastique américaine. Des origines aux pulps*, Liège, Éditions du C.L.P.C.F., 1993, p. 99.

[26] – Il s’agit, respectivement, des lectures “psychanalytique”, “métaphysique”, “autobiographique” du récit de Lovecraft, de “l’interprétation en termes de *Weltanschauung* lovecraftienne”, et, pour conclure, de l’interprétation qui voit en l’Étranger lovecraftien un enfant que les démons auraient ravi pour l’élever dans leur demeure souterraine (D. Mosig, cité par G. Lippi, dans H. P. Lovecraft, *Tutti i racconti. 1897-1922*, *op. cit.*, p. 213).

[27] – Voir H. Bloom, *The Anxiety of Influence. A Theory of Poetry*, New York, Oxford University Press, 1973.

[28] – H. P. Lovecraft, *Lettre au rédacteur en chef de «Weird Tales»* (*Letter to the Editor of «Weird Tales»*, septembre 1923), dans *Les Mythes de Cthulhu*, édition de F. Lacassin, Paris, Laffont, 1991, p. 1099.

[29] – Cette manière est liée à la représentation de la mort, de la décomposition, des endroits et instruments préposés à la conservation des cadavres : tombes, cimetières, cryptes. C’est le macabre, encore dépourvu de référence cosmique, qu’on trouve dans des récits tels que *The Statement of Randolph Carter* (1919), *The Hound* (1922), *In the Vault* (1925), *Cool Air* (1926) : l’horreur soudaine, le flash insoutenable qui caractérisait déjà, chez Poe, la conclusion de

- l'histoire de M. Valdemar (*The Facts in the Case of M. Valdemar*, 1845). Voir sur cette partie de l'œuvre lovecraftienne notre étude déjà citée : S. Lazzarin, *Horreur, hyperbole et réticence...*, *op. cit.*, notamment le § 3, a.
- [30] – Par exemple F. Lacassin et J. Finné. Le premier, après avoir cité certains textes «trop conformes aux conventions du fantastique classique», qui, dès lors, «n'appellent aucun commentaire si ce n'est qu'on distingue parfois une influence d'Edgar Poe dans la manipulation du macabre, du délire ou de l'angoisse», rappelle que l'influence de Poe est plus manifeste encore dans *Je suis d'ailleurs*, version inversée du *Masque de la mort rouge*» (*Préface aux Contes et nouvelles*, *op. cit.*, p. 6). Finné pense lui aussi à ce récit : *The Outsider* serait «très réminiscent du *Masque de la mort rouge*» (*Panorama...*, *op. cit.*, p. 99).
- [31] – E. A. Poe, *Berenice* (1835), dans *The Complete Tales and Poems of Edgar Allan Poe*, Londres, Penguin, 1965, p. 642 ; c'est nous qui soulignons.
- [32] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 11 ; c'est nous qui soulignons. Le traducteur français transcrit exactement la corrélation que Lovecraft a reprise de Poe, alors que son collègue italien l'efface par un choix malencontreux, celui de répéter deux fois le même mot : «*Malheureux celui* auquel les souvenirs d'enfance n'apportent que crainte et tristesse. *Misérable celui* dont la mémoire est peuplée d'heures passées dans de vastes pièces solitaires et lugubres», etc. (H. P. Lovecraft, *Je suis d'ailleurs*, dans *Contes et nouvelles*, *op. cit.*, p. 82) ; «*Infelice colui che ha tristi ricordi d'infanzia. Infelice chi* guarda indietro e non vede che ore solitarie trascorse in stanze buie», etc. (H. P. Lovecraft, *L'estraneo*, dans *Tutti i racconti. 1897-1922*, *op. cit.*, p. 215) (c'est toujours nous qui soulignons).
- [33] – E. A. Poe, *Berenice*, dans *The Complete Tales and Poems...*, *op. cit.*, p. 648.
- [34] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 18.
- [35] – E. A. Poe, *Berenice*, dans *The Complete Tales and Poems...*, *op. cit.*, p. 643.
- [36] – *Ibid.*, p. 642.
- [37] – *Ibid.*, p. 645.
- [38] – *Ibid.*, p. 644.
- [39] – *Ibid.*, p. 642.
- [40] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 12.
- [41] – Voir notamment E. A. Poe, *Berenice*, dans *The Complete Tales and Poems...*, *op. cit.*, pp. 643-4.
- [42] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 12.
- [43] – E. A. Poe, *Berenice*, dans *The Complete Tales and Poems...*, *op. cit.*, p. 642.
- [44] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 11.
- [45] – E. A. Poe, *Berenice*, dans *The Complete Tales and Poems...*, *op. cit.*, p. 642.
- [46] – *Ibid.*, p. 643.
- [47] – P. Calderón de la Barca, *La vida es sueño* (1633 environ), édition de C. Morón, Madrid, Cátedra, 2004, primera jornada, escena I, vv. 6-7 (p. 85). Cela nous fait penser, une fois de plus, au Minotaure dans son labyrinthe.
- [48] – *Ibid.*, primera jornada, escena I, vv. 69-72 (p. 88).
- [49] – P. Calderón de la Barca, *La vita è sogno. «Auto sacramental»* (*La vida es sueño. Auto sacramental alegórico*, 1673), dans *La vita è sogno. Il dramma e l'«auto sacramental»*, édition bilingue par L. Orioli, Milan, Adelphi, 1998, vv. 343-5 (p. 252).
- [50] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 15.

[51] – *Ibid.*

[52] – *Ibid.*, p. 18.

[53] – *Ibid.*, p. 16.

[54] – E. A. Poe, *Berenice*, dans *The Complete Tales and Poems...*, *op. cit.*, p. 642.

[55] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 18.

[56] – Voir P. Calderón de la Barca, *La vida es sueño*, *op. cit.*, segunda jornada, escena VIII, vv. 1654-5 et 1658 : «Mas ¿qué ha de hacer un hombre, / que no tiene de humano más que el nombre, / [...] / nacido entre las fieras ?» (p. 145).

[57] – Voir toujours H. Bloom, *The Anxiety of Influence...*, *op. cit.*

[58] – C'est ainsi qu'il la nomme constamment dans sa fameuse étude, *Supernatural Horror...*, *op. cit.*

[59] – H. P. Lovecraft, *The Outsider*, dans *Omnibus 3...*, *op. cit.*, p. 12.

[60] – C'est ce que nous avons essayé de montrer, pour ce qui concerne la tradition italienne, dans S. Lazzarin, *L'ombre et la forme. Du fantastique italien au XXe siècle*, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2004.

Bassidi KAMAGATE

L'équipe - saynète

Cela se passe quelque part dans le monde avec :

Entraîneur # 1 : Patriarche des djatigui.

Le capitaine : Aîné des djatigui

Le reporter

Les Sranhouflé : Ils sont de différents teints.

Entraîneur # 2 : Nouveau patriarche djatigui après la retraite de l'entraîneur # 1.

Les supporters # 1 et 2.

Groupe de supporters.

SYNOPSIS I

Le miel



Regard 1

Un stade d'entraînement de quartier. Les joueurs présents sont tous issus de la même famille. L'entraîneur est au bord de la crise de nerfs.

Entraîneur # 1 (*S'adressant à des joueurs*) : Jamais vous ne respectez les consignes données. Le football est un jeu, mais pas un jeu pour plaisantins. Vu vos performances, des renforts s'imposent.

Le capitaine (*la mine dé faite*) : Coach ! Cette équipe est une propriété familiale. Mais si pour

sa survie ou son meilleur devenir, nous nécessitons des joueurs d'autres familles, nous nous inclinons.

Entraîneur # 1 (*paternaliste*) : Nulle envie de ma part de dévoyer une tradition. Intégrer le concert des grandes nations du foot exige des sacrifices dont le recrutement de talents autres que les nôtres.

Le capitaine (*interpelle un journaliste venu couvrir les entraînements de l'équipe par dérision*) : L'écho, notre entraîneur a une importante déclaration à faire. (*Le reporter accourt*)

Le reporter (*à l'entraîneur*) : Vous quittez votre poste ?

L'entraîneur # 1 (*pince sans rires*) : Ce n'est pas demain la veille.

Le reporter : Pourtant les résultats de l'équipe des djatigui ne plaident pas en votre faveur.

L'entraîneur # 1 : On ne saurait cacher le soleil avec une main. J'ai la solution à nos insuccès.

Le reporter (*plus qu'intéressé*) : Et qu'envisagez-vous ?

L'entraîneur # 1 : Intégrer des sranhouflè au sein de l'équipe des djatigui.

Le reporter (*ébahé*) : Pour un scoop, c'en est un ! Ne craignez-vous pas une opposition des autres membres de la famille ?

L'entraîneur # 1 : Tous d'accord ! (*Les joueurs acquiescent de la tête*)

Le reporter : Le profil du joueur demandé ?

L'entraîneur # 1 : Avoir du talent et présenter une licence de Sranhouflè. Aucune lettre de libération de la fédération Sranhouflè n'est exigée.

Regard 2

Même terrain d'entraînement. Tous réunis sous un olivier, des joueurs sranhouflè se présenteront au coach et aux joueurs djatigui.

Sranhouflè-fiman : Pour la défense, confiez-vous à mon physique. Aucun adversaire ne me tient tête. (*Pour rire*) les attaquants djatigui en savent quelque chose.

Sranhouflè-gbèman : Mon intelligence et ma malice déjoueront tous les systèmes adverses. Je vous garantis des buts à la pelle. Ma technique n'est à nulle autre pareille.

Sranhouflè-nèrèman : Quand je mets mes techniques de combat au service du football, je suis intraitable. Nos adversaires n'y verront que du feu.

Sranhouflè-wouléman : Mes passes sont aussi précises que mes flèches que je décoche. Nos adversaires croiront à de la magie. (*Pendant la présentation, les joueurs sranhouflè dégagent la sérénité et la joie se lit sur le visage des djatigui*)

Entraîneur 1 (*joie contenue et autorité apparente*) : Assis, tout le monde sait danser. Sachez seulement qu'en tant que joueurs, vous avez les mêmes droits et devoirs. L'équipe appartient à celui qui la fait rayonner. Djatigui ou sranhouflè, peu importe.

Le capitaine (*large sourire*) : Soyez les bienve-

nus dans l'équipe. Considérez-vous comme des djatigui. (*Pour rire*) Nous espérons pour vous que vos talents seront à la hauteur de votre grande gueule.

Entraîneur # 1 : Assez parler ! Place au jeu ! Et que la nouvelle équipe djatigui pète le feu ! C'est aux résultats que nous serons jugés.

Regard 3

Le melting-pot des djatigui est irrésistible. La cohésion de l'équipe imparable. A la fin d'un match des djatigui.

Le reporter (*à l'adresse de l'entraîneur djatigui*) : Coach, le sourire est de retour. Vous imposez de plus en plus de respect. La recette ?

Entraîneur # 1 (*très affable*) : Rien de sorcier ! Certes des qualités d'entraîneur, mais surtout des joueurs disciplinés et respectueux des consignes comme ceux que j'ai. L'entente entre djatigui et sranhouflè fait le reste.

Le reporter : Pari gagné alors ?

Entraîneur # 1 : Nous avons misé sur le talent des uns et des autres, sans distinction de la famille d'origine. Au-delà des résultats, nous avons réussi à créer une grande famille : celle des joueurs. A mes yeux, c'est cela le plus important.

Le reporter (*se tournant vers le capitaine*) : Les éloges du coach à l'endroit des recrues ne vous font-ils pas peur ? Ne craignez-vous pas que les Sranhouflè vous fassent ombrage ?

Le capitaine (*Sûr de son fait*) : Vous autres re-

porters, vous aimez toujours chercher la petite bête. Nous sommes sans appréhension aucune. Ce n'est pas l'équipe des djatigui mais celle des joueurs.

Le reporter : Des rumeurs de mécontentement de jeunes djatigui écartés à cause des nombreux sranhouflè courent.

Le capitaine : Les Sranhouflè font la renommée des djatigui. C'est cela l'essentiel. La gloire des djatigui passe avant tout autre considération.

L'entraîneur # 1 (*venant au secours de son capitaine*) : Dans le milieu du football, il peut y avoir des frictions entre joueurs. Chacun veut s'exprimer. Ce qui se dit ne signifie pas une remise en cause de la nouvelle équipe djatigui. Tout le monde y a sa place.

Le respect : Seul votre charisme maintient la maison en l'état...

Entraîneur # 1 : Avec ou sans moi, je pense que la famille que nous avons bâtie restera inséparable. J'ai foi en mes joueurs. D'ailleurs, à compter de ce jour, je prends ma retraite. Mon entraîneur adjoint me succède. Il a ma totale confiance.

(Le lendemain, les journaux titreront qu'une page vient de se tourner pour l'équipe. Les lendemains ne sont pas aussi certains que l'entraîneur le faisait croire. Il était l'arbre qui cachait la forêt.)

SYNOPSIS II

La citronnade



Regard 1

*Toujours le stade d'entraînement des djatigui.
L'olivier a été déraciné.*

Loin des autres joueurs, le capitaine et le nouvel entraîneur discutent dans les vestiaires.

Le capitaine (*un peu soucieux*) : Je n'arrive plus à contenir mes jeunes frères. Comme eux, je crois que l'équipe échappe aux djatigui. Il faut faire quelque chose.

Entraîneur # 2 (*surpris*) : Nous gagnons. N'est ce pas l'essentiel ? Pourtant, on parle de notre réussite comme d'un miracle. Les Sranhouflè jouent bien leur partition.

Le capitaine : Trop à mon goût et à celui de mes frères. Je les soupçonne de vouloir nous prendre notre équipe.

Entraîneur # 2 : Que fais-tu de l'honneur des djatigui qu'ils défendent ?

Le capitaine : Sauver l'héritage familial se révèle plus important que la vanité de la gloire. Maintenant que notre équipe a de la renommée, nous n'avons plus besoin des sranhouflè.

Entraîneur # 2 (*un peu perplexe*) : Nous risquons d'avoir tous nos supporters Sranhouflè sur le dos. Les sympathisants djatigui aussi ne nous pardonneront pas.

Le capitaine (*sans se démonter*) : Je me charge de leur trouver une explication imparable. Je m'adresserai à la presse après l'entraînement (*Ainsi sera-t-il fait*)

Regard 2

A la conférence de presse après les entraînements.

Le reporter : Capitaine, vous m'avez semblé un peu perturbé pendant les entraînements.

Le capitaine : Ce que j'ai à vous dire me peine le cœur.

Le reporter : Une mauvaise nouvelle ?

Le capitaine : Elle peut ne pas faire plaisir.

Le reporter (*intéressé*) : De quoi s'agit-il ?

Le capitaine (*feignant d'être attristé*) : Nous avons changé les conditions de nos recrutements. Désormais le talent seul ne suffit pas. A défaut d'être djatigui de naissance, il faudra présenter une carte de supporter qui montre que vos parents ont été supporters des djatigui

depuis la création de l'équipe. Seulement après, il faudra attester que vous habitez le quartier des djatigui depuis quelques années. Ceci est in-dis-cu-ta-ble.

Le reporter : C'est un virage à quatre vingt dix degrés !

Le capitaine : Un changement de cap s'impose à nous. Certes les sranhouflè nous ont aidés mais nous devons aujourd'hui donner la chance aux petits djatigui qui ont grandi. Eux aussi ont besoin de faire la preuve de leur talent.

Le reporter : Vous chassez les sranhouflè ?

Le capitaine : Non ! Notre choix répondait aux nécessités de l'époque. De nouvelles réalités se présentent et nous ne pouvons les ignorer. Nos jeunes frères ont besoin eux aussi de crever l'écran. Nous n'excluons personne. Nous devenons plus tatillons simplement .Et c'est mon dernier mot.

(Stupeur et incompréhension chez les sranhouflè et de nombreux djatigui)

Regard 3

Au bar de l'équipe. Des supporters commentent la conférence de presse. L'ambiance est surchauffée.

Supporter # 1 : Quelle idiotie ! Payer en monnaie de singe ceux qui ont fait notre gloire.

Supporter # 2 : Sage décision. Moi, je dis qu'il était temps. Ces sranhouflè nous envahissent.

Supporter # 1 : Vous jalousez leurs exploits sur votre stade. Leur succès vous tient aux entour-

nures. Aigris !

Supporter # 2 : Ils ont envoûté nos filles et nos femmes ne jurent plus que par leur nom. D'ailleurs l'équipe joue de moins en moins bien.

Supporter # 1 : Vous gagnez pourtant....

Supporter # 2 : Je préfère une équipe de djatigui perdante à une équipe comprenant des sranhouflè même si elle triomphe de l'adversaire par 20 buts à 0.

Supporter # 1 (*Très remonté*) : C'est de la sorcellerie sportive ! Le fait sportif doit triompher.

Supporter # 2 : Faits sportifs ou pas, s'ils s'entêtent, les sranhouflè iront par la force. (*A ses côtés, se trouve un sac rempli de pierres. Un lance-pierre est posé sur la table*) Je vais leur enlever toute envie de jouer sous nos couleurs.

(D'autres supporters viendront s'asseoir autour de la table des deux supporters en fonction de leur opinion)

Regard 4

Terrain d'entraînement des djatigui. Tous les joueurs Sranhouflè restent en tenue de ville. Les équipements sportifs sont paquetés. La scène ressemble à des adieux.

Le capitaine (*narquois*) : Eh ! Les sranhouflè, ça fait la grève du foot ? Sage décision ! Quittez l'équipe et elle se portera mieux.

Les sranhouflè (*dégoutés*) : La trahison et l'in-

gratitude. Même si le coq danse mille fois devant l'épervier, cela ne lui plaira jamais.

Le capitaine : Si tu ne t'approches pas du fromager, tu ne sauras pas qu'il a des fentes.

Les sranhouflè : Si tu suis un éléphant, tu ne peux être touché par la rosée.

Le capitaine : La biche ne fuit pas son village parce que le fleuve a tari.

Le sranhouflè : Ce n'est pas tous les jours que le babouin dort sur le rocher.

Le capitaine : Le nid du vautour n'est pas un endroit où l'épervier va pondre.

Les sranhouflè (*décidés*) : Le poulailler sent mauvais, mais il reste toujours le dortoir du poulet.

Le capitaine : Heureusement. Je croyais que vous l'ignoriez. Bon débarras.

Les Sranhouflè (*enorgueillis*) :

Echos, nous avons répandu les clameurs de ta gloire.

Tango, nous avons nourri tes confidences sentimentales.

Rumba, notre rythme frénétique a réjoui ton manoir

Ane, notre nom de gloire gravé dans ton mental.

Nègres de genet, nous emplissons tes foires Galvaudées sont nos sueurs pour ton sourire triomphal.

Etrangers, notre nom de caresse pour ton pouvoir.

Rhum, notre couleur enivrait tes yeux amateurs

Souvenirs d'un moment prometteur.

*(Ils vont pour quitter le stade. Des djatigui feront
le geste de les retenir)*

Lexique des noms

Djatigui : Tuteur (langue malinké)
Sranhouflè : Quelqu'un d'autre(langue Baoulé)
Fïman : Noir(malinké)
Nêrêman : Jaune(malinké)
Gbêman : Blanc(malinké)
Wouléman : Rouge(malinké)

III - L'HISTOIRE

1

- **Mythe sans voix** -

Francisco Azuela *dans une traduction de Patrick Cintas (p.167)*

2

- **Le temps des Toubabs** -

Malick Ndiaye *(p.170)*

3

- **Déportée** -

Marta Cywinska *(p.179)*

4

- **La conscience tragique et l'étrangeté de l'être** -

Rachid Dziri *(p.182)*

5

- **Aliens among us (3acts)** -

Victor A. Grauer *(p.193)*



Mythe sans voix

Extraits de La palabra ardiente

Traduction de Patrick CINTAS

Je suis le chemin que je ne trouve pas,
la chute d'eau horizontale,
mythe sans voix
d'un chemin sans terre ;
je suis celui qui ne sait rien des silences de ce
voyage autour de soi,
la fatigue et la germination
de ce qui finit par recommencer,
celui qui vient maintenant pour s'en aller
ensuite.

Il y a un lieu que je n'atteins pas,
ce que je possède est hors de moi,
et sans laisser aucune ombre,
la lumière s'éteint avant l'heure prévue.

Mes pieds cessent d'exister
et je n'atteins pas la porte
je ne saurais dire
si je suis passé près de la taverne
où j'ai rempli ma bouche de bière ;
ils sont nombreux à me regarder
mais je ne reconnais personne.

J'arrive en brisant les étoiles
pour construire un chemin qui se consume,
je me laisserai mourir parmi les grillons
en donnant tout,
croyant avoir fait ce que je devais faire comme
un soleil

qui ne peut se donner sans espace.

Mon frère,
poète des premiers temps
où tu fus traversé par l'espoir
l'angoisse de mourir
sous les sapins et les joncs.

Un noyer recueille ton souffle
et tu t'en allas dans l'autre dimension du
monde
comme un petit nard qui a perdu son parfum,
comme un fusil qu'on a pas tiré,
comme une voix qui te vole la vie,
comme un volcan silencieux
sur le chemin de ta patrie.

Au coeur du désert,
lieu de cendre et de pierre,
un cimetière
d'une seule tombe
et un squelette dessus.

Quelle étrange manière
d'enterrer les morts !

Le jour où ils arrachèrent son coeur à
l'homme,
il dormait,
et le jour où ils lui ouvrirent les veines,
il était ailleurs ;
quand ils le tuèrent
il était à la recherche de ses souvenirs,
et le jour où ils défoncèrent sa porte
l'homme était déjà loin,
mais le jour où il rencontra son silence
naquit la poésie.

Les yeux ne reconnaissent pas l'autre côté,
la fenêtre n'a pas de miroirs,
la chaise est l'unique repos ;
je ne souhaitais pas parler avec l'écho des
autres
ni crier le nom que je ne trouve pas.

Demain, quand j'ouvrirai mes bras
je toucherai peut-être mes os
pour me jeter à la rivière.

Personne ne voudra m'apprendre que je suis
mort
sans savoir que j'existais,
j'espérais un chant profond,
haletant,
qui sortit souvent pour se suicider
rompant le contact des feuilles
pour s'embaumer
dans l'herbe humide.

Personne ne voudra m'apprendre
que je suis mort deux fois,
les ailes sont assez grandes
pour rester tranquilles
et la vie

continuera sa séquence de sang.

Père,
les cigognes sont mortes,
les rossignols
et les grues devineresses
sont morts eux aussi ;
dans ces fleuves chargés de mystères
ne passent que des oiseaux noirs.
Que veux-tu
la mémoire s'en est allée aux océans,
nous sommes des pierres mordues par le vent,
et un rêve nous arrache l'espoir
quand nous voulons redonner vie aux souve-
nirs.

Les vents s'en sont allés
il y a longtemps
personne ne les a vus.
L'heure est-elle arrivée
de renaître autre ?

Les dieux dorment
et les chants se brisent
en petits éclats
d'herbe ensommeillée.

La branche n'appartient plus à la forêt,
et les ailes qui viennent chercher l'heure,
s'en retournent jusqu'à rencontrer
le mot nouveau.

Que nous reste-t-il à faire
sinon nous déchausser

et nous mettre à courir ?

Je sais que nous sommes nombreux, les vicieux de la pauvreté,
ce qui ne me fait pas sourire
parce que nous n'avons aucun espoir
de nous réconcilier avec les gens.

Se savoir égaré dans une ville déserte,
- abandonnée par les dieux -
sentir son propre corps
pendu à une corde,
de l'autre côté de la fenêtre,
entre les lumières,
comme un vol d'alouettes suspendu dans le ciel.

Il n'y a personne ici,
je suis la note d'une plainte,
sept silences
dans les oreilles d'un sourd.

Un jour je reviendrai respirer
comme un être vivant,
je me sentirai rassuré,
et j'irai plus loin que ce qui ne va nulle part.

Dans ce poème des morts
tu as perdu ton père,
tu as perdu ton grand-père et ta semence
et l'après-midi s'est achevée dans un regard.
Dans ce poème des morts
tu as perdu l'amour de tes ancêtres,
tu as perdu tes oiseaux
et l'étoile de ton front s'est tue
comme une poignée de roses malades.

Dans ce poème des morts,
tu as perdu la vie,

et pour la deuxième fois tu as perdu ta patrie
et pendant ce temps tu es resté à regarder
comme un arc-en-ciel sans couleur.
Dans ce poème des morts
ton sang s'est partagé en deux fleurs bleues
et un squelette d'ombre
dans tes yeux de neige
cherche malgré tout la liberté de ton peuple.

Difficile de construire la maison d'un poème,
construire sa cabane
ou lui donner une patrie.

Nous, ceux du sphynx cassé,
nous n'avons pas de maison,
ni patrie, ni cabane ;
nous, sur la plage,
nous réchauffons simplement un poème
dans les nuits de froidure.

Quelquefois, nous aimerions trouver
un foyer allumé, prendre un café
et toucher le petit doigt de Dieu.
Quelquefois, on aimerait donner un enfant au poème
ou ravauder le vers d'un violon
pour faire une symphonie
là où nous volons un baiser au poème
avant de nous coucher dans les vers.

Ah ! pas facile de faire rêver le poète.



Le temps des Toubabs. Racisme et ethnocentrisme dans la réception des écrivains Blancs d'Afrique

«Ik ben een afrikander !»

Hendrick Bibault, 1707

«L'homme blanc est ici comme le second citoyen : vous êtes en numéro un. Il est numéro deux ou trois. C'est ce qui doit être enseigné à nos enfants.»

Attribué à **Robert Mugabé**

L'Afrique noire est une mère qui retrouve et embrasse ses enfants partout où ils se trouvent avec une générosité remarquable. Cependant elle en rejette avec autant de force d'autres qu'elle a fait naître et nourrit de son sein. Cette différence de traitement est d'autant plus regrettable qu'elle repose sur la question des origines. Les problèmes politiques en Côte d'Ivoire ou au Zimbabwe fournissent le prétexte à une réflexion sur le racisme et l'ethnocentrisme en Afrique noire. En opérant un simple parallèle avec l'Occident, il semble que les postures idéologiques les plus suspectes autour de la question nationale, semblent davantage tolérées dans de nombreux pays africains. Le monde de la culture et des arts fournit en abondance des exemples de ce paradoxe. Nombres d'artistes ou de sportifs occidentaux ont trouvé la reconnaissance maternelle du public africain en regard de leur lien originel avec le continent ; alors que les succès des Africains d'origine européenne sont accueillis avec une

moue indifférente.

A titre d'exemple, on peut penser sans risquer de se tromper que les Africains ont été plus sensibles au premier oscar attribué à un Noir par le monde du cinéma en la personne de Denzel Washington que celui remporté par la première personne originaire du continent, la sud-africaine Charlize Theron[1]. La futile polémique qui a entouré «l'africanité» de l'actrice n'est malheureusement pas isolée. Ces anecdotes soulignent la problématique de la cohabitation en Afrique australe, mais n'en traduit pas moins un malaise ambiant sur tout le continent face à la notion d'altérité. Dans les pays précités, mais aussi dans beaucoup d'autres où l'intolérance est encore rampante, l'Afrique est une terre fertile à toutes les idéologies exclusives fondées sur la race ou non, qui constituent un grand danger pour les peuples du continent. Il semble que les victimes du racisme eurocentriste d'hier, cèdent de plus en

plus, aujourd'hui à la tentative d'émettre des thèses douteuses sur l'identité, sans que cela émeuve.

Ce postulat, la littérature et ses critiques n'y ont pas échappé, et la mystique de la terre mère tellement présente dans les différentes diaspora, sert de support à l'analyse d'auteurs qui n'ont d'affinité avec le continent noir que leur couleur de peau. A bien des égards, Marie Ndiaye (pour ne citer que la plus représentative à nos yeux) est une étrangère à l'Afrique, pourtant autant de la part de l'institution parisienne que des critiques africains, elle semble cataloguée dans le corpus de la littérature féminine africaine, alors qu'elle ne connaît presque rien de ce continent. Elle est née à Pithiviers, d'un père sénégalais et d'une mère française. Partageant sa vie avec un Européen, elle vit dans un village français. En quoi Marie Ndiaye serait-elle plus africaine que Nadine Gordimer ? Comment pourrait-elle davantage incarner la conscience féminine africaine que Liliane Keestelot ? A ce sujet, l'exemple de Maryse Condé qui a pourtant, longtemps vécu en Afrique illustre assez bien, que «l'appartenance» à la culture africaine se joue ailleurs que dans la proximité raciale. L'auteure a exprimé elle-même, la distance qui la séparait de ce qu'on pourrait appeler l'identité culturelle africaine :

«Ma première découverte importante en Afrique, c'est que je ne parlais pas la même langue que les Guinéens. Nous ne mangions pas les mêmes plats - cela peut vous paraître dérisoire, mais c'est important. Nous ne nous habillions pas de la même façon, nous n'aimions pas la même musique, nous ne partagions pas la même religion. Au bout de quelques mois, je me suis sentie terriblement isolée. Je ne pouvais même plus communiquer avec mon mari guinéen. De là est née ma deuxième découverte : la race n'est pas le facteur essentiel. La

culture est primordiale. Comme je ne partageais pas la culture des Guinéens, des Africains, j'ai quitté l'Afrique. Cette décision a mis fin à mon mariage.»[2]

Par ailleurs, René Maran considéré comme un des pères fondateurs de la littérature africaine est un Antillais, dont l'expérience africaine est plutôt coloniale. Que dire de Césaire, Damas, Laleau ? Ces «récupérations» ne sont cependant pas aberrantes, et participent même, de démarches idéologiques et historiques tout à fait légitimes. Le danger apparaît quand ces affiliations reposent uniquement sur des critères mélaniques, et font qu'un Antillais sera toujours plus proche de l'Afrique qu'un libanais ce dernier fusse-t-il né au et élevé sur le continent.

Là où une certaine critique afrocentriste convoque des auteurs aussi différents que Sembène Ousmane et Rafael Confiant, elle refuse d'opérer la même démarche entre ces auteurs et les écrivains d'origine autre que négro-africaine (notons heureusement, que le cas des auteurs maghrébins pose ici moins de difficulté, par le fait que beaucoup de thématiques les rapprochent de leurs homologues du sud du Sahara). C'est pour cela que je voudrais m'arrêter sur la situation de ces auteurs africains d'origine européenne qui s'ils sont reconnus par rapport à leur état-civil, sont rarement étudiés comme tels. Les Blancs d'Afrique semblent porter le fardeau de deux méfaits historiques : l'esclavage et la colonisation. C'est comme si le fait d'avoir été les héritiers directs de la littérature coloniale, «celle faite par leurs ancêtres» leur enlève toute crédibilité pour parler de leur continent natal. C'est le fameux «inconscient colonial» d'Edward Saïd qui se pratique ici à l'envers.

Dans son analyse de la problématique des frontières de la francophonie, Véronique Bonnet esquisse une critique de la «biologisation» du culturel, qui aboutit dans la plupart des cas à une racialisation du débat littéraire au moment où se pose la question de l'identité. Même si la démarche de Bonnet s'appuie sur l'Afrique francophone, elle touche du doigt un phénomène qui est répandu dans la critique africaine, mais dont la lecture reste pour l'instant confidentielle. La critique camerounaise Rodolphine Wamba qui s'attire les foudres de Bonnet traduit de façon assez maladroite cette propension à établir une africanité de souche, là où tout le monde admet le caractère mouvant et insaisissable de l'identité. En analysant le panorama de la poésie camerounaise de langue française, elle affirme :

«Trois noms [de poètes] sont étrangers à l'onomastique camerounaise : Léon Salax, Henri de Julliot et Moshé Liba. Leur présence se justifierait par le fait qu'ils ont séjourné pendant longtemps au Cameroun et trouvé leur inspiration poétique»[3]
«l'emploi du conditionnel qui n'a pas échappé à Bonnet précède une proposition de recenser les auteurs sur la base d'une identité camerounaise 'authentique'»[4]

Cette question onomastique est d'autant plus importante, qu'elle constitue en général le premier passage de la relation entre l'auteur et son lecteur. La position de Wamba semble partir du postulat qu'un nom à consonance étrangère ne peut objectivement représenter la littérature africaine. En justifiant cette idée par l'absurde, on peut donc éliminer des noms qui pourtant appartiennent aujourd'hui à la conscience moderne africaine : André Brink, Nadine Gordimer, Breyten Breytenbach, Tita Mandeleau ; ou hier à l'Afrique sous domination coloniale, comme André Boilat ou Léopold Panet.

Ce nom d'auteur est d'autant plus important que le lecteur établit son rapport au texte, à partir de ce qu'il en sait. On peut souligner qu'à l'inverse, ces noms que nous venons de mentionner, bénéficient d'un à priori plus favorable dans l'édition européenne, ce qui les éloigne un peu plus de leur «public de cœur». On ne choisit pas son texte par hasard. Même quand la rencontre paraît fortuite, il y a toujours comme préalable à la plongée dans le texte, un passage où se détermine, la matérialité d'un lecteur concret qui décide d'aller à la rencontre d'un auteur concret. Il représente les points d'origine conjugués de deux processus qui aboutiront à terme, à la prise de connaissance du texte par le lecteur et la sanction critique du travail de l'écrivain. Autrement dit, ce moment qui va de la décision de l'écrivain de faire acte d'écriture à celui où un lecteur quelconque s'isole avec le produit fini qu'est le texte dans l'intention de le consommer. Ce rapport au texte comme projet, qui appartient en amont à l'auteur et en aval au lecteur ; le premier propose l'idée de l'échange tandis que le second dispose. Dans les deux cas, ce qui importe, nous dit Maurice Couturier[5], c'est que l'acte d'écrire autant que le choix de lecture n'est déjà pas un acte gratuit. L'identification de l'auteur et de son identité est même le principe le plus décisif qui précède et conditionne l'acte de lecture. Dans le lectorat occidental, la recherche de l'exotisme est souvent le premier critère de choix d'un texte africain. De la même manière, on assimile la pratique d'un auteur étranger à une affinité plus ou moins marquée avec son univers culturel. Les motivations qui guident le choix d'un livre sont on le sait, multiples, mais la personnalité de l'auteur donc, s'avère un critère non négligeable. C'est ce que montre par exemple, Couturier lorsqu'il établit la figure de l'auteur comme figure didactique ou «panthéonique»[6]. Il isole ainsi

l'auteur comme porteur d'un projet informatif ou d'un charisme justifiant à priori la décision d'un lecteur quelconque d'établir d'accepter l'échange qu'on lui propose. Dans ce cadre précis, la question de l'origine devient pour le lecteur un axe de représentation, dans lequel il analyse l'altérité ou la «mêmeté» qui définit son rapport à l'écrivain. En Europe, par exemple, rares sont parmi les écrivains africains, ceux dont le seul projet fictionnel suffit à concrétiser le désir d'auteur chez les lecteurs. C'est ainsi que souvent, la nationalité, la région voire l'éthnie d'origine, apparaissent comme des adjuvants incontournables à la figure auctoriale.

Il découle de cette situation, une idée assez confuse que l'auteur africain est le mieux à même de représenter sa terre, et que parler de littérature africaine, c'est avant tout identifier des textes écrits par des Africains. La difficulté commence quand on cherche à établir ce que c'est que cet Africain. Le fait qu'il soit noir, avec un nom à consonance «authentique» relève visiblement d'une évidence. S'il porte un héritage occidental, cette appartenance devient douteuse. De là, une incapacité historique pour le Blanc de s'identifier à l'Afrique devient une sorte de doxa admise parfois par les principaux concernés. Cette thématique que l'on retrouve de manière symbolique chez André Brink, avec le personnage de Thomas Landmann, honteux de sa peau que le soleil n'a pas entièrement brûlée, pose la question de l'appartenance nationale en regard de la couleur de la peau. Un des personnages de Brink dit avec une ironie cinglante, que les Blancs constituent une «aberration» en Afrique. Ce débat est, il est vrai, plus urgent en Afrique australe en regard du contexte socio historique. Lorsque Nadine Gordimer affirme : «Voilà l'histoire de qui je suis. Quelqu'un qui n'appartient à nulle part. Quelqu'un qui na pas d'identité

nationale», doit-on y voir l'élévation de la subjectivité personnelle au-delà de la conscience collective, ou l'échec d'une quête identitaire et la reconnaissance d'une non-appartenance à la culture africaine ? Gordimer, comme Brink ou Coetzee, ont leurs influences littéraires en Occident, mais on peut dire la même chose de beaucoup d'autres auteurs noirs. Nadine Gordimer regrettait dans les années 70 que le nom de Zola, voire de Proust, névoquait rien pour ses compatriotes, mais l'absurdité de sa situation se trouve dans le fait qu'elle déplorait en même temps «d'être trop européenne pour compter pour des gens qui selon elle comptaient le plus au monde»[7]. On a souvent reproché aux auteurs Blancs d'Afrique du sud de vouloir parler au nom des Noirs. Bien que ce ne soit pas le point focal d'une telle problématique, il appert que cette distinction déjà en vigueur sous l'apartheid, a pris une autre dimension avec *l'Amandla Ngawethu*. Il ne s'agit plus de souligner la non-appartenance à la communauté bantoue, mais d'une remise en cause de l'identité africaine même des Blancs. La situation politique au Zimbabwe, et les querelles idéologiques qu'elle a engendrées, confortent petit à petit, cette tendance malheureuse que l'ancien bourreau devienne naturellement une victime désignée. A cet égard, le dernier ouvrage de Calixte Beyala, est riche en enseignements sur la symbolique du trauma post-colonial des populations africaines dans leur nouvelle définition de l'Etranger.

Brink dans son article *Parler avec la voix des autres*, exprime en quelques phrases ce qui dans la construction identitaire du Blanc sud-africain en fait un Africain comme les autres :

«Cela [la conscience de l'appartenance] vient en partie de ma plus tendre enfance quand, pendant les vacances que je passais chez des amis fermiers,

les enfants noirs et blancs grandissaient ensemble, jouaient ensemble, mangeaient, se querellaient et riaient ensemble...nous partagions la même mémoire paysanne dans une existence rurale, et nous parlions la même langue dans tous les sens du terme.»[8]

C'est donc dans ce royaume de l'enfance qu'il faut aller chercher les raisons d'un ancrage identique à la même terre et surtout d'une identification souvent commune au même terroir. Si Brink ne nie pas les incidences néfastes de la colonisation et du racisme sur le comportement ultérieur des enfants sud-africains, ce qu'il met légitimement en avant, c'est ce potentiel commun à développer un imaginaire collectif. Il s'agit ici du thème de la ruralité, mais beaucoup d'autres peuvent unir des enfants qui ont «grandi» ensemble, comme l'histoire commune, la religion, la famille, etc.

Les familles européennes ont vécu en Afrique successivement pendant plusieurs générations. Cette présence fortement liée à la colonisation, a contribué de façon significative au phénomène de métissage très palpable dans le patrimoine généalogique d'un pays comme le Sénégal. Ainsi, les Signares (qui ont inspiré Senghor et Ousmane Socé) continuent de peupler le panorama ethnique, et leurs descendants développent avec beaucoup de romantisme cette identité métisse. S'ils ne sont pas identifiés comme une ethnie particulière, les mulâtres, dont l'influence sur l'économie et la politique coloniale au Sénégal a été fondamentale au XIX^{ème} ont su développer un héritage culturel assez particulier, dont les manifestations se vérifient encore dans les villes de Saint-Louis et Gorée par exemple. La tradition du fanal, est directement issue du legs des Signares saint-louisiennes[9]. En Casamance, cette population métisse a gardé une littérature orale, avec

comme support un créole hérité du Portugais (voir à ce propos les travaux de Jean-Louis Rougé sur les créoles portugais d'Afrique. Il a produit une importante bibliographie sur la langue Kriol de Casamance et de Guinée Bis-sau).

L'indépendance des pays africains au-delà que la rupture symbolique qu'elle a engendrée, a proposé un choix froid et radical à nombre de familles européennes qui avaient pris racine sur le continent : partir ou rester sur une terre devenue la leur. A notre sens, ce lien émotionnel entre les familles européennes restée sur le continent et leurs pays d'attache est assez significatif dans le processus de construction identitaire de ces pays. L'histoire littéraire du Sénégal, ne peut s'étudier en passant outre les productions quelques auteurs dont la position de pionniers est justement mise à mal par leur appartenance, alors que leurs œuvres traduisent intrinsèquement une parfaite connaissance du pays et des mœurs. En s'arrêtant sur des cas comme ceux de l'Abbé Boilat ou Leopold Panet, on peut aisément comprendre l'impasse dans lequel l'Euro-Africain peut se trouver. Tous les deux appartiennent à la bourgeoisie métisse, qui a longtemps incarné ce syncrétisme culturel issu de la colonisation.

Si les écrivains sud-africains ont imposé par la puissance de leur inspiration, et une identification proclamée, une certaine manière d'être africaine, l'œuvre des premiers écrivains sénégalais leur a rarement conféré le statut d'Afro-européens. Peut-être que l'absence d'œuvres de fiction et l'orientation délibérément didactique des productions a empêché de saisir un imaginaire africain chez les Sénégalais d'origine européenne. Souvent, assimilée à l'exotisme, la première vague de création incarnée par Boilat et Panet, semble gêner certains historiogra-

phes qui voit dans la naissance de la littérature sénégalaise, un processus en deux périodes : celle des colons et assimilés, et celle des «vrais sénégalais». Or d'un point de vue strictement idéologique, rien n'éloigne *Force Bonté* de Bakary Diallo *Des Esquisses Sénégalaises* de l'Abbé Boilat, car dans l'absolu tous deux glorifient l'empire coloniale français. La figure de l'Abbé Boilat (1814-1901) mérite qu'on s'y arrête. Il est sans conteste le grand pionnier de la littérature sénégalaise en français, et *Les Esquisses sénégalaises* incarnent à nos yeux une certaine façon d'être Sénégalais pendant l'occupation française. János Riesz à qui l'on doit un excellent article sur la naissance de la littérature sénégalaise en français le présente ainsi :

«Comme Léopold Panet, David Boilat appartient, lui aussi, de par ses origines et son éducation, aussi bien à la culture africaine qu'à la culture française. Il parle couramment le wolof et le sérère et se définit lui-même comme 'natif du Sénégal'.»[10]

Si dans les *Esquisses*, Boilat emploie souvent des indices de personnes qui le rattachent à l'administration coloniale, il n'en demeure pas moins que sa tendresse particulière envers les nègres du Sénégal, s'explique grandement par une identification implicite à ce peuple. Dans sa présentation des populations sénégalaises Boilat ose :

«On remarquera facilement parmi cette collection de types, qu'aucun peuple noir du Sénégal n'a la mâchoire prolongée des noirs des autres contrées ; leurs figures sont très régulières et annoncent l'intelligenc.»[11]

On ne peut manquer de relever la tentative maladroite de rapprocher les Sénégalais des «maîtres» occidentaux. Cela est-il étonnant de la part d'un auteur issu du mélange des deux

peuples ? Abdoulaye Bara Diop, auteur de la préface de l'œuvre rééditée de Boilat (Khartala, 1986), souligne clairement cette double appartenance de David Boilat. Ce qui frappe chez ce dernier, c'est moins sa maîtrise de la culture et des langues sénégalaises que l'engagement semble-t-il sincère, qu'il met pour la défense de ces langues. Si Boilat soutient l'utilisation du français, et apparaît comme l'inspirateur de l'école occidentale au Sénégal, il fait montre d'une clairvoyance remarquable, selon Diop, en appelant à alphabétiser les populations dans les langues locales, alors qu'un siècle plus après

«bien des cadres sénégalais ne sont pas convaincus de cette nécessité, malgré la faible diffusion persistante du français.»[12]

Malgré des positions différentes, parfois contradictoires que János Riesz souligne, les critiques de Boilat que sont Robert W. July, Bara Diop ou encore Bernard Mouralis, semblent s'accorder sur la perspective directrice de l'œuvre de Boilat

«celle d'un habitant du Sénégal, d'un 'enfant du pays' et d'un acteur de sa future construction, qui ne veut pas se limiter à être l'objet des mesures de la politique coloniale.»[13]

C'est en ce sens que Mouralis le qualifie de nationaliste sans la Négritude parce que sa pensée

«vise à faire en sorte que les Africains puissent exercer toutes les fonctions et être des acteurs sociaux à part entière.»[14]

Le père Boilat autant que son contemporain Léopold Panet n'a nullement, la prétention de représenter une identité négro-africaine. On l'a dit le père Boilat s'assimile même complè-

tement parfois à un Européen s'adressant à d'autres européens, mais la territorialisation du discours est une des constantes de son oeuvre. Boilat et Panet ont une parfaite conscience du fort lien qui les unit à leur terre natale, même s'ils ne s'identifient pas complètement aux ethnies négro-africaines. C'est la même démarche qu'adopteront les nationalistes Afrikaaners qui développent une autre idée de l'africanité. Il est cependant important questionner ce réflexe identitaire bipolaire et ses implications dans l'édification d'un nationalisme fortement ancré dans l'idéologie de la supériorité raciale du Blanc. Ainsi ce double héritage des Africains d'origine européenne est rarement revendiqué chez les plus racistes d'entre eux, qui finalement aspirent à devenir les maîtres à la place des colons. Les plus progressistes brandissent cependant ce métissage comme faisant partie de leur identité.

L'oeuvre de Leopold Panet (1819-1859) offre prise à une telle interprétation tant par le parcours de l'auteur que par le contenu de sa Relation d'un voyage du Sénégal à Soueïra (Mogador). Appartenant à la même classe sociale que Boilat, Panet se définit comme un «indigène sénégalais». Celui que l'on considère comme le premier écrivain sénégalais de langue française, appartient selon Senghor en tant que «vrai sénégalais» au panthéon littéraire du pays, en ce sens qu'il a incarné l'identité sénégalaise confrontée de façon intéressante à celle des peuples du nord de l'Afrique.

Leopold Panet est né entre 1819 et 1820 dans une famille établie à Gorée depuis le XVIII^e siècle. Il meurt sur son île natale en 1859, et y sera enterré sans avoir atteint son rêve de devenir fonctionnaire de l'administration coloniale. Si comme Boilat, Panet est un partisan acharné de l'impérialisme français, il examine

avec un certain courage les clichés relatifs à l'image du Nègre dans la conscience populaire européenne. Riesz attribue cette démarche au contexte de réorientation idéologique de l'entreprise coloniale, après l'abolition de l'esclavage (1848), mais le chercheur allemand précise aussi que le principe le plus important du discours de Panet est aux antipodes de la l' *Essai sur l'inégalité des races* humaines de Gobineau parue quelques années plus tard. Panet se prononce sur «l'égalité sur terre et dans les cieux». Panet a développé le rêve d'une nation (le Sénégal) bénéficiant de l'apport positif de la civilisation chrétienne, il a semble-t-il conscience que la présence coloniale n'est pas pérenne et que le destin de cette nation repose sur la volonté de ses propres enfants. Une rhétorique autonomiste que fera dire à Riesz que

«Panet voudrait récupérer [le discours colonialiste] au profit de sa patrie sénégalaise pour qu'il serve de moteur au progrès et au développement de son futur pays.»[15]

Finalement, ce qui caractérise Panet, c'est cet attachement autant à sa culture européenne que l'identification à un pays dont il espère l'avènement, à la manière d'un Félix Leclerc au Québec. Un sentiment qui traduit non pas forcément un paradoxe, mais le déchirement de l'être partagé entre le regard cauteleux des colonisés et la condescendance des Européens, et qui concerne encore les auteurs contemporains.

Après ces considérations historiques, il est plus que dommage que le lectorat africain n'arrive toujours pas à intégrer dans son imaginaire l'africanité des fils d'Européens. Il serait cependant hasardeux de parler de racisme exclusif à propos de ces écrivains. D'abord, si les auteurs n'ont pas encore été visités à tra-

vers leurs imaginaires africains, ils ne subissent pas dans les institutions, à quelques exceptions près d'ostracisme, lié à leurs origines. Ensuite, la plupart des manifestations de méfiance ou de rejet ne traduisent pas systématiquement une idéologie fortement ancrée, mais une sorte de réaction au racisme dont les Africains s'estiment les éternels victimes. La France éprouve encore des difficultés à reconnaître Aimé Césaire, quand elle s'empresse de couvrir Samuel Beckett ou Milan Kundera. La reconnaissance internationale semble plus difficile à obtenir quand on vient d'Afrique noire. Seuls deux écrivains noirs d'Afrique ont obtenu les faveurs d'un prix littéraire d'envergure Soyinka le Nobel (1986), Ben Okri pour le Booker Prize (1991). On notera au passage, le snobisme des institutions francophones qui n'ont à ce jour récompensé aucun écrivain d'Afrique noire (sauf si l'on considère le Renaudot et le Goncourt des lycéens attribués à Kourouma comme des prix de premier ordre). Seulement ces sentiments ne peuvent pas légitimement tenir dans une réflexion littéraire. Il serait donc temps d'examiner en quoi consiste l'apport des auteurs Blancs d'Afrique, dans l'élaboration de ce qu'on peut appeler la modernité africaine.

[1] – Ce genre de polémique est très fréquent sur le continent. A titre d'exemple, on peut citer les réserves sur la légitimité de Miss Tchad Aché Myriam Commelin, ou encore l'affaire Stefan Ludik, un candidat Namibien (Blanc) d'un jeu de télé réalité qui a essuyé de nombreuses attaques uniquement fondées sur ses origines. L'histoire la plus significative reste cependant «l'affaire Maitland-Stuart», du nom de Tracey Maitland-Stuart, une jeune sud-africaine choisie pour représenter son pays au concours de beauté «face of africa». Sa sélection divisa le pays, une partie de la presse allant même jusqu'à demander le boycott de la manifestation.

[2] – *Entretien avec Elisabeth Nunez, dans le courrier de l'Unesco, novembre 2000.* Il est important de noter cependant, que Condé n'est pas l'exemple le plus significatif de «l'improbable africanité» des écrivains antillais. Son œuvre traduit une proximité avec le continent que son investissement dans l'étude des histoires africaines rend parfaitement légitime. Davantage que sa couleur de peau. Voir à ce sujet *Sé-gou*(1984-1985).

[3] – Citée par V. Bonnet, *Frontière de la francophonie, francophonie sans frontières, Itinéraires et Contacts de cultures* n°30, (Dir. V. Bonnet), Harmattan, 2002, p.15.

[4] – De Rodolphine Wamba, voir *Le Français au Cameroun Contemporain : statuts, pratiques et problèmes sociolinguistiques* (collab.Gérard Marie NOUMSSI), *Revue Sudlangues*, N° 2, Dakar, juin 2003.

[5] – Couturier Maurice, *Couturier, la figure de l'auteur*, Paris, Le Seuil, coll. Poétique, p.26. L'auteur continue : «On a tort de penser que le lecteur s'intéresse uniquement à la valeur (poétique, imaginaire, éthique) de l'œuvre en elle-même : la preuve en est que lorsqu'un auteur est devenu célèbre, il peut faire paraître, et faire lire n'importe quoi ou presque». L'origine agit ici sur le lecteur comme la garantie non pas d'une œuvre artistique, mais d'un témoignage pertinent sur la vie de sa société. Il est évident à ce jeu, qu'un nom à consonance européenne offre moins de garantie qu'un nom africain «authentique».

[6] – *Ibid.*

[7] – Voir l'article de J.M. Coetzee, *The making of William Faulkner*, *The New York Review of book*, mars 2005.

[8] – Brink André, *Retour sur un banc du Luxembourg*, Paris, Stock, 1999, p.31.

[9] – L'événement du fanal a commencé au 18e siècle. La veille de Noël, les Signares, se rendaient à la messe de minuit parées de leurs plus beaux bijoux et

accompagnées par leurs serviteurs. Ces derniers portaient des lanternes illuminées de l'intérieur par des chandelles, et la procession passait lentement dans les rues de l'île. Au fil des années, les Saint-louisiens ont fait de cette coutume une fête traditionnelle qui a lieu tous les ans au mois de décembre.

[10] – Riesz János, *Les débuts de la littérature sénégalaise de langue française*, Bordeaux, CEAN, Travaux et documents no.60, 1998.

[11] – Boilat David, *Esquisses sénégalaises*, Paris, Editions P. Bertrand, 1853, édition originale, BNP, pp. 7-8.

[12] – Boilat P. David, *Esquisses sénégalaises*, introd. A.-B. Diop, Nouvelle éd., Paris, Karthala, 1984, p.23.

[13] – Riez Janoz, *opcit.*

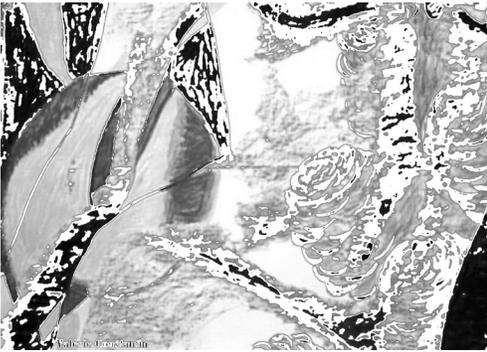
[14] – Mouralis B., *Les Esquisses sénégalaises de l'Abbé Boilat ou le nationalisme sans la négritude*, Cahiers d'études africaines, XXXV-4(140), 1995, pp. 819-837.

[15] – Riez Janoz, *opcit.*

Déportée

à Jurek

Je suis étrangère pour les Étrangers et pour les Miens. Pleinement consciente de la complexité de mes origines, et très attachée aux traditions prêchées et glorifiées dans une gentilhommière sans toit dont les murs ont éclaté le premier jour de la seconde Guerre, même si je ne suis pas encore venue au monde. Les guerres ont tracé de fausses givrures sur la mémoire de mes ancêtres, celle qui est devenue la mienne.



Extrait de Corps
Valérie Constantin

Un Français, d'ailleurs pas du tout français par ses origines, m'a dit un jour : *Tu es trop Polonaise, évite donc de comparer sans cesse notre pays avec le tien.* Afin donc de ne plus comparer (car les dangers de la comparaison provoquent surtout les crises cardiaques chez les comparatistes), je me suis laissé enfermer dans un jardin des délices MADE IN CHINA où poussent 365 roses, parfois 366, insoucieuses de l'ordre des saisons : en les regardant pousser, j'avais du mal à distinguer les roses en plastique de celles qui ont été sculptées par les grains des vents du désert. Toutes de la même taille, toutes décrites dans les mêmes livres.

Mais il y en avait cinq de plus, achetées par un homme au capuchon blanc. Au lieu de les tenir dans la main, il les a tressées en une couronne qu'il a placée sur sa tête de telle manière que le capuchon s'est boursouflé en laissant - hélas ! - peu de place à la tête que personne ne saurait plier aussi vite qu'une rose écrasée par

un porte-éperon. Je suis étrangère, car j'abandonne mes chevaliers, dès que les éperons se transforment en éperons sans épis et m'épient, et m'épient sans cesse. Cet abandon n'est qu'une conséquence d'un attachement trop fort au pouvoir des symboles.

L'argent noircit sur mon cou et laisse toujours son empreinte le soir, soit une demi-lune qui s'élève immobile vers la première couche du bleu, soit un bouclier couvert de petits carreaux de perles qui se libère de la petite chaîne qui m'étrangle... Un faux-semblant de coucher de soleil.

Du côté maternel : moi, demie Tatare (je ressens toujours et j'agis à demi !), perdue quelque part du côté d'un chemin scintillant d'ambre jaune entre les vaux et les vallées de la Lettonie profonde (où les cadrans solaires ne porteront jamais de montres suisses sur leurs rayons). Mon train pour Davgaupils/Dzwinsk (je le perçois toujours par son nom bilingue lettonien et polonais) n'arrive jamais à l'heure, je cours toujours le long du quai en essayant de rattraper le petit train en bois par quelques plumes de derrière sur la voie ferrée de l'époque du tzar.

La mémoire ancestrale dépasse la mienne. Laquelle des deux m'a été donnée au moment de la naissance ?

Mes existences équinoxiales se frayent un passage vers un amour jamais amoureux, vers les hautes températures émotionnelles qui tuaient mes ancêtres (qui a dit que tous ont péri pendant la guerre ?).

Les arêtes vives et mortes bouclaient leurs petits pieds, amoindris au cours des siècles, écrasés par les coups de terre, accrochés à leurs corps comme le couvercle qui s'émiette sur la

table de ceux qui n'auront jamais faim. Mon arrière-grand-père maternel leur distribuait du pain et mon arrière-grand-mère - de l'amour qui n'était pas encore confondu à cette époque avec la fascination.

Certains ouvraient les bras pour y prendre la mort au féminin (devant la peur, devant la culture germanique, où la mort vivait au masculin, ce qui ne signifie pas qu'elle était masculine !). Les autres préféraient caresser tout simplement la féminité.

«La mesure de l'amour, c'est aimer sans mesure» (saint Augustin). Ma mémoire ancestrale est alourdie par la surabondance d'amour, à tel point qu'elle refoule ma propre mémoire individuelle. Je suis étrangère, car ma propre mémoire m'est étrangère, elle ne m'appartient pas, pas plus qu'à notre souche. À personne, comme la *terra non grata* jamais conquise.

J'ai dans la mémoire des actes que je n'ai jamais commis. Mon arrière-grand-père fut déporté dans un train typique du chemin de fer du tzar éternel. Sa femme, Melania, tentait de presser contre son cœur en forme de papillon style art nouveau, sept filles à l'âge tellement différencié que chacune d'elle fut une petite maman de plus pour ses soeurs et pour leur mère.

Dans ma famille, il n'y a pas de continuité de génération, mais celle de l'étranger, car chacune de nous (je pense à toutes ces filles qui sont nées après 1789) s'attache soudainement et désespérément aux origines retrouvées, effrayée à force de savoir vers quel arbre elles mènent encore à présent. Mon arrière-grand-père est descendu du train seulement pour une goutte d'éternité, une goutte d'eau avec laquelle il a rempli toute la cuillère (dans le train, personne n'avait de verre, même troué) et les filles

fuyant maison à demi brûlée ont rattrapé un domino et un petit miroir avec un blason effacé au recto. Si elles enterrent le domino à côté du miroir, il y a déjà deux dominos, déformés : il est toujours trop difficile de dédoubler l'ordre primaire, un homme et son ombre valent deux personnes, chacune sans ombre.

Pour remplir la cuillère d'eau, il fallait faire la queue pendant quelques petites éternités et entre-temps, la rame du train fut découpée en deux petits trains en bois. Le premier a ramené la maman et les filles vers la Sibérie aussi lointaine qu'abstraite et le père, la cuillère d'eau à la main, est resté sur le quai. Le deuxième train-jouet fut immobilisé devant l'entrée principale de la gare pendant une dizaine de jours. Des semaines ont passé et l'eau ne s'est point évaporée ! Comme le dit un proverbe polonais : on peut noyer quelqu'un même dans une cuillère d'eau... mais si nous savions y noyer les mauvais souvenirs ! Même les nôtres ne seront jamais seulement à nous et la mémoire - ancestrale ou individuelle - ne nous remettra aucun acte de propriété, honoré par les tribunaux - aux moins célestes.

Les filles ont passé sept ans en Sibérie et tous les jours la mère leur parlait français. Surtout après le grand repas se composant - quel rite ! - d'une soupe aux orties et d'un morceau de pain en bois. Cette oeuvre d'art datait toujours de trois ou quatre jours, tellement dure - ou durable qu'il fallait la couper en miettes avec un grand couteau couvert d'inscriptions en ancien géorgien, trouvé dans la paille de la vieille grange où elles dormaient.

Ma grand-mère Hedwidge était la cadette. Je lui ressemble comme si j'étais sa fille. Les yeux obliques, surtout après la lecture de *Michel Strogoff*, car les yeux des Étrangères changent

de forme seulement après une lecture ensorcelante, en succombant à la naïveté des roses de Jéricho qui, sèches à mourir, ressuscitent à la première goutte d'eau. Et pourtant, elles pourraient se noyer dans une cuillère. Sans avoir à se payer un condenseur.

Ma grand-mère m'embrassait presque sans cesse sur le front. Un prélude pour la relecture continue du quotidien que je nie dès la première prise de conscience enfantine.

Tantôt elle me lisait des contes de fées copiés de livres que quelqu'un avait déjà brûlés pour cuire un demi-loup chassé dans la toundra sibérienne, tantôt elle me récitait des poèmes surréalistes en français. J'ai voulu aussitôt devenir la quatrième femme de Paul Eluard, ne pouvant plus être la seule. Voici la jalousie du chien du jardinier attaché à la grille d'un *Hortus Deliciarum* de deux ou trois mètres carrés (ou plutôt barrés).

Tous mes jardins médiévaux furent brûlés par le soleil du désert. Qu'il brille encore dans les souvenirs sibériens de ma grand-maman défunte ou dans la fatamorgane de quelques grains de sable cachés sous le coussin de mon lit d'enfant.

Je ne parle plus polonais avec les vieilles dames au collier de perles qu'elles mettent même pour aller faire du shopping. Et chaque fois, quand j'entre dans un supermarché polonais, je dois montrer mon passeport. La douane à la caisse en retour. Même pour aller au purgatoire.

Je suis étrangère déportée
dans ma mémoire ancestrale.

Et les autorités officielles
m'interdisent de revenir à l'étranger.

La conscience tragique et l'étrangeté de l'être entre l'hybris et l'éternel retour

«Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que, de ce que lui paraîtra ce petit cachot, où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix»

Pascal - *Pensées* [1]

La question de l'être traverse toute la philosophie aussi bien ancienne que moderne. Elle est le motif même de toute spéculation sur l'homme. Les différences entre ces recherches proviennent, au plus profond, de la diversité des réponses à cette interrogation. Plusieurs approches cherchent à élucider le statut de l'homme et de son être dans le monde, elles ont indéniablement essayé de contribuer à comprendre celui-ci dans son rapport à soi et au monde qui l'investit de sens et qui est régi par la temporalité. Il s'agit là en fait d'accentuer une interrogation ancienne qui se ramène à quelques réflexions philosophiques telles qu'elles étaient formulées chez les stoïciens par exemple. Pour nous, saisir le statut de l'homme dans le monde c'est définir sa nature par rapport à ses intentions dans la vie ainsi qu'aux projets qu'il prend en charge d'accomplir. C'est un être ambigu qui regroupe en lui la conformité et l'étrangeté. Il faut d'abord le placer dans ce rapport complémentaire entre l'être qu'il est à partir de sa démesure qui lui assigne une dimension autre que celle d'un homme ordinaire et le temps en tant que réalité inhérente à son

existence. En fait, son identité qui fait sa raison d'être présuppose déjà ce lien étroit sans lequel sa valeur ontologique dépérit.

Cependant on ne peut concevoir l'être en dehors de l'idée que nous faisons du temps. L'homme n'est-il pas temporel ? N'a-t-il pas besoin d'un *réceptacle* à sa mouvance et surtout à son accomplissement ? Ainsi, être conforme ou étrange à certains principes de la vie, ceci dévoile nécessairement le projet combien périlleux à entreprendre pour accorder à l'homme sa dimension réelle dans le monde. Notre souci dans ce présent travail et d'apporter quelques éclaircissements quant à l'homme qui demeure une véritable énigme dans le grand espace qu'est l'univers. Notre effort qui ne prétend être ni une analyse philosophique ni une approche anthropologique s'inscrit dans une intention toute *réflexive*, non loin du domaine de la tragédie antique, permettant de mieux repenser l'homme dans sa conformité comme dans son étrangeté.

1- *L'hybris* : figure du dépassement et de l'étrangeté

La conceptualisation de la notion de tragique déborde nettement les limites de son acception classique et demeure tributaire du genre dramatique en désignant dans son sens le plus large une ontologie et un certain rapport de l'homme au monde. Or, nous ne pouvons concevoir le tragique en dehors d'une spéculation philosophique sur l'homme et son existence. Le tragique se trouve indubitablement associé au destin[2] qui a toujours été considéré comme une problématique pour l'homme. Il a préoccupé l'esprit de bon nombre de philosophes grecs tels Platon et Aristote ainsi que certaines écoles dites morales notamment le Stoïcisme. Ces deux concepts, nous les trouvons très bien formulés dans la tragédie de la Grèce antique où le héros tragique tient sa grandeur de la lutte désespérée contre la fatalité. Cette idée constitue généralement le fond de la pensée mythique où l'existence de l'homme est vulnérable et en même temps coupable, vouée au malheur, au crime et à la mort. Il s'agit d'une condition humaine qui trouve son ressourcement dans le juste essor d'une représentation où les tourments de la passion et les enchantements d'une plénitude lénifiante reflètent parfaitement cette précarité de l'être.

Il y a certes dans la philosophie de la Grèce antique certains concepts qui concourent à définir l'homme au sein de la cité en rapport avec les différentes lois et croyances qui le gèrent. Ces concepts traduisent bel et bien la stature aussi de la plupart des personnages de la tragédie grecque qui sont caractérisés par un pouvoir assez étrange à leur nature. Des notions qui leur confèrent un code et une place bien déterminés par rapport à leur situation au sein du monde.

Or, dans son milieu ambiant l'homme est contraint à se mesurer à ce qui le déborde largement. Si la cité le rassérène un peu, le monde attise en lui la plus vive curiosité qu'il a de soi et de ce monde même en le poussant résolument à franchir les limites qui les partagent. C'est ainsi que les grecs désignent cette démesure chez l'homme par *hybris*.

Il faut dire aussitôt qu'au temps de Solon l'*hybris* traduisait l'orgueil de l'homme au sein de la cité. Dans *la Naissance de la tragédie* de Nietzsche, l'antithèse mesure/démesure nous renvoie à celle évoquée par le rapport dualiste Apollon/Dionysos. Pour certains elle traduit l'opposition ordre/désordre, justice/*hybris*. Il s'agit d'un sentiment de dignité le plus souvent exagéré qui atteint l'homme et le met face à l'équilibre réalisé par la société. Ce sentiment devenu grandiloquent incite l'homme à affronter une réalité qui lui devient inaccoutumée. Il lui confère une dimension hors du commun et l'inscrit dans une réalité qui le transcende suffisamment pour le mettre en conflit avec les forces de la nature. *L'hybris* est la *seconde dimension* de l'être qu'est l'homme, elle est la «volonté de puissance» sinon «la psychologie des profondeurs» selon les expressions de Nietzsche[3]. Cette *hybris* le ramène au temps révolu, celui de la tragédie, du mythe et du drame humain lié nécessairement au destin. De ce point de vue, l'*hybris* est susceptible d'entraîner l'homme vers le tragique et le situer par rapport aux contingences de la vie qui l'investissent, l'orientent et pour la plupart du temps dictent ses actions. Elle lui assigne une dimension qui altérerait facilement sa vraie nature d'être humain et le rend mystérieux et obscur. Ce qui caractérise aussi bien le principe de la démesure chez l'homme que son projet de franchir les limites n'est autre que l'ambiguïté en tant

que telle. C'est cette ambiguïté qui fait de lui un être méconnaissable.

Aussi l'*hybris* appelle-t-elle inévitablement cet autre concept qui lui est plus ou moins contigu : l'*ananké*. Ce dernier évoque une contrainte, une nécessité qui est Nécessité Suprême, inflexible et fatale présidant à l'ordre et au maintien de l'univers, à sa genèse, à son devenir et à la destinée humaine[4]. En effet, *hybris* (orgueil ou démesure) et *ananké* (nécessité ou destin) ne traduisent au fond que l'idée de fatalité qui pèse avec tout son poids sur l'homme. L'*hybris*, indice d'une déchirure à l'intérieur de l'homme lui-même traduit bel et bien le schisme qui ronge le for intérieur de l'être. Il rend l'homme audacieux, menaçant pour ses semblables et risque par un élan de la vie intense de le basculer dans la sauvagerie. Un élan qui nie les contraintes pour ouvrir un espace à la libre disposition de son temps de vie. La démesure du désir et du rêve qui est une projection de la psyché humaine est un constant défi à la mort face à laquelle l'homme demeure tourmenté, angoissé et surtout subordonné. Il est soumis à toutes les inquiétudes quant à son destin.

Il faut dire que le tragique est au cœur de la conscience de l'être qu'est l'homme. Il se traduit par l'impossibilité de penser l'harmonie du monde. Il y a deux aspects essentiels du tragique qui traduisent le caractère insolite chez l'homme : le premier est révolutionnaire comme chez Goethe, développant ainsi une conception de la faute qui conduit au drame humain en passant par la démesure ; le second est celui que l'on trouve chez Hebbel lorsqu'il atteste que le tragique découle de l'existence de l'être au sein du monde, de son *Dasein*[5] au sens heideggerien, il résulte donc de l'antagonisme avéré dans lequel se trouve engagé tout être en contact essentiellement permanent avec

la cité à laquelle il appartient.

En effet, la pensée antique qui s'accorde nettement avec les modèles originels de la Grèce en matière d'art dramatique contribue à faire subir à l'homme, dans une sorte de consternation ce qu'il y a de plus insupportable dans la condition humaine. Étranger à sa nature et en perpétuel contraste avec lui-même[6], l'homme porte le mal à son comble qui n'est que le «résultat de l'ignorance» mais aussi de la «nécessité»[7], il le pousse à l'absolu d'une manière spectaculaire. S'il demeure problématique à lui-même c'est par le caractère incertain de son destin qu'il l'est.

De ce point de vue, la pensée tragique donne à la question du mal la réponse du destin, elle les institue dans un rapport antithétique en mettant l'homme dans une situation contingente et problématique. Pour qu'il y ait tragique, celui-ci doit penser au-delà de sa condition humaine, et par là chercher la vérité en dehors de ce qu'il est, c'est-à-dire en dehors de sa singularité qui fait son caractère étonnant. Si, dans l'antiquité, les dieux sont l'anthropomorphisation et l'accomplissement de cet absolu, c'est face à cette évidence et en contact avec ce monde que l'homme découvre sa situation tragique, et donc sa perte parce qu'il ne peut plus concevoir son être en dehors de cette interaction :

«Dès que l'homme prend conscience des objets qui l'entourent, il les considère par rapport à lui-même ; et il a raison, car toute sa destinée dépend de l'impression favorable ou défavorable qu'ils font sur lui, de l'attrait qu'il trouve à ces objets, ou de la répulsion que ceux-ci lui inspirent, de l'utilité qu'ils peuvent avoir pour lui ou du dommage qu'ils peuvent lui causer. Cette manière toute naturelle de considérer les choses et de les estimer paraît être

aussi facile qu'elle est nécessaire, et, pourtant, elle expose l'homme à mille erreurs qui, souvent, le remplissent de confusion et d'amertume»[8]

Confusion résultant de sa conscience qui le met face à lui-même, à sa réalité d'être qu'il est, précaire et incertain, à son tempérament qui ne fait qu'altérer son image dans le monde. Il est incapable d'ajuster sa pensée à ce qui le dépasse. Cette conscience du tragique est liée à ce qu'il puisse refuser sa finitude[9]. Car des points de vue philosophique et théologique, l'infini, c'est l'utopie à laquelle aspire l'être, et donc l'homme en tant que dissonance intramondaine a besoin de la consolation métaphysique du mythe, de celui de la tragédie seule capable de justifier son être instable et surtout contradictoire.

Du point de vue mythique, nous pouvons avancer que toute vie est une lutte contre l'individu et l'univers, et l'erreur tragique de l'être naît de la démesure, de l'*hybris* qui l'entraîne à empiéter sur un autre domaine qui le déborde complètement : celui du divin. Cependant, il faut reconnaître que la fatalité est la volonté des dieux. C'est une machine qui écrase inexorablement l'être qui, volontairement ou par erreur, s'est mis en travers de son chemin. Elle broie les corps et les esprits, c'est une machine à laquelle il faut céder et devant laquelle la volonté humaine est subalterne, «Jamais nos soins inquiets ne réussiront à changer la trame du fatal fuseau» s'exprime Sénèque dans son d'Œdipe[10].

Il y a quelques formes particulièrement significatives qui rendent compte de l'absurdité de l'être dans ce monde. Il s'agit du rapport nécessaire entre le tragique et certaines croyances telles les divinités et la mort, ancrées depuis longtemps dans la mentalité de l'homme parce

qu'elles marquent, d'après Jean-pierre VERNANT, «les frontières à l'intérieur desquelles s'inscrit l'individu humain»[11]. Aussi faut-il dire que le tragique est lié à deux types de malheur concomitants et inhérents à la nature humaine : la peine et la souffrance. «Souffrir pour comprendre», est-il dit dans *Agamemnon* d'Eschyle.

Selon la perspective eschatologique, la mort transforme la vie de l'individu en destin. Marqué par ce destin même l'homme s'immortalise après sa mort (Œdipe à Colone) de Sophocle. Cette mort lui apporte une immortelle singularité, et par là le tragique devient la religion de l'individu. Chez Sophocle, il se traduit par la discorde entre le savoir et la vérité du héros tragique qu'est Œdipe. Si ce personnage rivalise d'intelligence avec Tirésias et que la vérité lui échappe, c'est que le destin du personnage s'annonce déjà dramatique. Ce personnage est considéré trop grand, trop puissant et intelligent, ce qui met en péril toute la cité car selon Solon «Une cité périt de ses hommes trop grands»[12]. Si nous avons choisi Œdipe comme exemple, c'est parce qu'il est le seul à nous dévoiler la réalité de l'homme. Au début de la tragédie de Sophocle, il est l'égal des dieux, puis sa valeur s'amenuise, il devient vil et étranger à lui-même, il se perd et ne comprend rien à ce qui se trame autour de lui. L'impensable dans son cas est qu'il est justement l'égal de la divinité ; il veut être autre que lui-même, il veut être l'impensable. Il est voué au destin et la finalité qui s'empare de lui est intense. Cette finalité relève d'un déterminisme conçu comme implacable. Il manque de vocation, car aucune divinité ne l'appelle à participer de sa nature. Il est marqué par la *Spaltung*[13] qui est écart et séparation entre conscient et inconscient. Un écart qui traduit prodigieusement le symbole de l'homme universel au moment de

sa primitive séparation d'avec sa nature instinctive le conduisant à un conflit entre l'esprit et la nature, le savoir et la croyance.

Il faut dire que l'*hybris* est l'exigence que l'homme s'approprie pour justifier tout projet entrepris en dehors de sa vraie condition d'être humain. Elle rend l'homme égoïste en le dés-humanisant en quelque sorte, et corrompt incontestablement sa nature d'être humain. Elle est le vice par excellence, l'insuffisance et la défectuosité de l'homme. Ce dernier en fait une arrogance et une volonté de dépossession, une loi d'outrecuidance et de spoliation d'autrui. Elle traduit fondamentalement la transgression de la partition destinale, elle est démesure en tant que dépassement de la mesure impartie à chacun par le destin. Si la mesure constitue la vertu principale des Grecs en suggérant le respect des limites ou de la mesure en toutes choses, l'*hybris* est orgueil ou appétit démesuré, erreur ou péché fatal. Elle a pour châtiment la *némésis*[14], vengeance divine qui a pour conséquence de faire se rétracter l'orgueilleux à l'intérieur de ses limites.

2- Le temps : conscience tragique et conjuration

D'après l'idée de la Création chez les grecs anciens, le monde n'a pas été créé, il est de toute éternité et le temps n'acquiert sa valeur que lorsque l'homme s'y soumet pour penser cette origine qui est sa raison d'être et qui fait de lui la cause et l'effet. En fait, l'homme vient au monde entièrement conditionné par ses origines. Or cette prédominance du temps s'avère déjà tragique et ne lui apporte pas toute la plénitude dont il rêve. L'homme comme les dieux de l'Antiquité est subjugué par la loi terrible de la genèse et du déclin. Face à cette origine liée

à la notion de temps, nous ne pouvons parler d'avenir mais plutôt de revenir, d'un retour et d'une régression dans le temps qui est un processus rituel.

Si nous maintenons la thèse fondamentale que toute chose dans le temps est soumise à cette loi de la naissance et de la mort et «qu'il existe partout une conception de la fin et du début d'une période temporelle, fondée sur l'observation des rythmes bio cosmiques»[15], l'homme ne peut échapper à cette loi universelle de la mort. Pourtant, ce qui importe à son être c'est ce projet doublement conçu, introverti et extraverti, d'aller au-delà de ses limites dans l'espoir de se retrouver et surtout de se conquérir lui-même et se réhabiliter selon une pratique rituelle en puisant dans le temps ce qui lui semble adéquat à son accomplissement. De là ce rituel devient l'ultime recours pour réussir à atteindre le but final de l'*Evolution* dont parle Teilhard de Chardin[16], c'est ce rituel qui «le projette à l'époque mythique du commencement»[17]. Son rêve est de s'approprier une dimension d'espérance et un argument de fuite dans le cours des choses en vue de se garantir une certaine forme de pérennité, un moyen de franchir l'abîme de l'éphémère.

Or, cette fuite pourrait lui être néfaste et tragique. De là, l'homme est un être voué à la déchéance vu l'incertitude dans laquelle il vit et la précarité de sa stature dans le monde. Mais convient-il de voir en cette entreprise la forme par excellence d'un éventuel accomplissement de l'être libre comme l'entend l'existentialisme sartrien même si cette liberté ne lui apporte pas grand chose[18], ou la manifestation de la pensée qui d'après Heidegger n'a fait que négliger la question du sens de l'être ? En fait, tenter une réponse à cette question risque de laisser en suspens la pointe de l'interrogation

que l'homme se pose de lui-même dès qu'il est confronté à l'énigme de son destin et au tragique de sa condition.

Cet éternel retour répond nécessairement à l'idée manichéiste alliant les deux principes de l'existence humaine : la vie et la mort comme le bien et le mal. Un antagonisme qui implique l'affirmation de la pleine réalité du temps et de son infinité. Pouvons-nous concevoir ce retour comme l'entend Saint Augustin dans *La Cité de Dieu* ?[19]. D'une manière ou d'une autre si ce retour est bénéfique pour l'être, nous pouvons le considérer du point de vue religieux ou philosophique comme approuvable et satisfaisant. Saint Augustin affirme qu'il n'y a pas de temps en dehors de l'âme[20], et que c'est par celle-ci que la durée est mesurée. Mais le projet de l'homme n'est pas en dehors de cette conviction spiritualiste où l'âme contribue à garantir un sens très profond à l'être en rapport au temps.

Or il faut dire que la hantise du temps branle complètement l'être qu'est l'homme, elle le fragilise et influe sur son esprit ; elle le rend autre que lui-même, méconnaissable surtout. Il oublie que le chemin qui mène vers l'éternité est le temporel et que pour atteindre une certaine perfection il devrait passer par ce que le Christianisme appelle *rédemption* et ceci ne se fait que dans et par une action temporelle :

«Tout le Christianisme est d'emblée fondé sur une disqualification de temps. Quand il invite à se frotter à l'histoire (à se détourner de la contemplation), c'est également en vue de s'en débarrasser : l'action temporelle poursuit sa fin qui est la rédemption, c'est-à-dire l'éternité.»[21]

Ce retour vers le temps originel se fait en dehors de tout dogme religieux universellement

connu. Il lui attribue une dimension mythique, donc sacrée, et c'est dans ce sacré que l'être est invité à se confirmer. Ainsi dans *La Philosophie des formes symboliques*, Ernst Cassirer affirme que «le vrai caractère de l'être mythique ne se découvre que là où celui-ci apparaît comme être de l'origine» et que «tout caractère sacré de l'être mythique se ramène finalement au sacré de l'origine»[22]. Le tragique de l'homme c'est qu'il lui faut penser cette réitération des origines à partir du présent tout en marquant une rupture[23] avec le passé et le futur, car le passé n'est plus et le futur demeure en suspens, seul le présent compte pour lui. A ce propos, Bernard Pietre avance qu'«on ne saurait comprendre cet "éternel", si on ne le pense pas à partir de la négation du passé et du futur au profit du seul présent...»[24]. Ces origines, que l'homme croit d'abord les siennes, il les cherche dans le champ de son expérience, dans l'épreuve qui le projette à l'intemporalité, au temps primordial de la Création. Cette projection est au même titre que n'importe quelle expérience dépassant largement les cadres ordinaires de l'existence humaine. Elle rend l'homme exceptionnel et le met face à une réalité qui le dépasse ostensiblement. De là le tragique surgit dans le cours de la vie pour briser tout ce qui donne à ce cours même son allure rassurante.

Sitôt, en effet, que ce tragique touche la vie humaine, cette dernière est confrontée brutalement à de l'inconnu, à une réalité audacieuse dans la proximité vertigineuse de l'impensable, je dirai même de la mort. On peut dire que la condition humaine, aux prises avec ses conditionnements, est infernale et l'homme, en essayant d'ajuster ses différents élans à sa condition d'être, ne fait qu'accroître les risques d'une vie confuse et complètement précaire. C'est ainsi que l'existence humaine devient le théâtre de toutes les angoisses, les aliénations,

les voies de traverse qui toutes sont tragiques et meurtrières. Elles empêchent l'homme de se révéler en le tenant mort à lui même et le privent de sauver une existence vouée par là même à l'effondrement, effondrement de cette pacification illusoire d'exister sans avoir découvert comment participer à la réalisation de soi. Cela finit mal et pour la vie existentielle et pour l'être personnel échouant à l'épreuve de son accomplissement. C'est cela le drame humain, le tragique de l'épreuve de conscience qui fait de l'homme un être mal équilibré, fragile et inconstant ; un être qui laisse de côté les vraies voies qui pourraient le cultiver, le délivrer de toute obsession funeste.

Il y a en plus une difficulté intrinsèque à la question du temps, d'abord parce que ce concept constitue l'horizon de toute préoccupation humaine et l'homme y est mêlé de telle sorte qu'il ne saurait ni être purement passif devant lui, ni croire pouvoir se l'approprier. Au contraire, l'expérience du temps est celle d'une expérience de la dépossession. Exister équivaut à être fini, être dans l'espace d'abord, être là dans le monde (*Dasein*), puis dans le temps. Son essence est tributaire de cette évidence et sa précarité qui fait de lui un être excentrique réside dans l'inanité de l'antagonisme qui met en scène ces deux entités profondément liées depuis la création du monde : le temps et l'espace[25]. Or, ce qui détermine fortement le caractère instable de l'homme c'est son rapport au temps qui est de pure tension, il devient phénoménalement conscience et acquiert un pouvoir tout à fait mythique. Sa vie s'inscrit dans ce processus saisissant de l'éternel retour ; elle répète la loi de la naissance et de la mort. Ainsi leur combat ramène-t-il l'homme aux temps les plus reculés, au temps originel qui est figure d'excès et qui explique du point de vue cosmogonique la formation de l'univers.

Il suffit de penser au combat de Zeus contre les Titans pour instaurer un nouvel ordre dans l'univers, un combat qui devient symbole de tout effort de changement et surtout d'accomplissement de soi en dépit de toutes les lois et vertus de la vie.

Ce retour engendre chez l'homme ce que les grecs désignent par *phobos*, une frayeur immense en proie à laquelle il affronte le silence devant sa situation conjecturale, devant ce temps qui accapare son esprit, l'engloutit et paralyse parfois son action. Ce *phobos* le rend de plus en plus insolite et fait de lui un être muet comme le pense Eschyle. Le tragique naît sans doute de cette épreuve de l'angoisse créée par l'excès qui secoue l'existence de l'homme. Elle lui fait découvrir toute son insuffisance et par là sa déficience. Aussi l'œuvre de Camus nous apprend-elle que l'homme est un être épouvanté, il se sent profondément *étranger* au monde qui ne répond pas à ses projets.

Il convient de préciser que ce retour aux origines n'acquiert donc son sens que dans la mesure où il répète un modèle selon Mircea Eliade. Mais qu'en est-il de la réalité de l'homme ? Paradoxal dans son essence, contradictoire dans ses actes parce qu'il n'est lui aussi réel que lorsqu'il pénètre cette sphère sacrée mise à sa portée par cette remontée aux origines qui le définissent en tant qu'être. Réel mais étrange dans sa détermination de dépasser les limites de sa réalité, étrange aussi lorsqu'il quête son identité dans le mythe et par conséquent dans le rituel sans penser à ce que le temporel soit son tremplin pour accéder à soi d'abord puis à réaliser ce soi même dans ses projets entrepris en dehors de ses dimensions réelles. Entre prospective et utopie, l'accomplissement de soi n'est rien s'il est situé hors de tout programme humaniste à promouvoir contre toute forme

d'apathie considérée comme véritable «péché originel» d'après Fichte.

Il faut dire enfin que la conscience tragique chez l'homme est tributaire de sa nature d'être, à sa raison qui ne cesse de penser l'impensable. C'est une conscience qui le met devant une réalité qu'il trouve surprenante et donc insolite parce qu'il devient lui-même étrange à soi, incompréhensible, énigmatique vu ses intentions les plus extravagantes. Aussi l'*hybris* qui est démesure chez lui et l'obsession du temps concourent-elles à mettre en évidence cet être qu'est l'homme dont la cause est revendiquée par les partis les plus divers : philosophes, anthropologues, théologiens, scientifiques et autres. De là, il ressort que l'homme est un être insuffisant, fragile et demeure inaccompli parce qu'incapable de se réaliser en dehors de sa finalité. Tout aussi contingent, il s'arrache à sa vraie nature pour embrasser des idéaux qui ne pourraient être que de pures illusions.

Or, ne voit-on pas dans l'intention de cet être le projet plus ou moins utopique de créer le *surhomme* en se surpassant lui-même ? Celui qui doit apprendre à se déprécier lui-même, à être insatiable et contrarié ; parce que c'est seulement quand il commence à se mépriser lui-même qu'il commence à s'exhausser au-dessus de lui-même, à être parfois supérieur, plus grand, plus noble qu'il était ?

Bibliographie

- Besnier J-M, *L'humanisme déchiré*, Descartes et Cie, Paris, 1993.
- Cassirer E, *La philosophie des formes symboliques, la pensée mythique*, Paris, Minuit, 1972
- Chardin P. T. de, *Le phénomène humain*, Paris,

Seuil, 1955.

- Eliade M, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, Paris, 1969.
- Guillermit L et J. Vuillemin, *Le sens du destin*, La Baconnière, Neuchâtel, 1948.
- Gyl E. *L'être subconscient*, Félix Alcan Editeur, Paris, 1899.
- Marion J-L « L'impossible pour l'homme - Dieu » in *Conférence N° 18*, printemps 2004
- Pascal, *Pensées*, Paris, Arman Collin, 1960.
- Pietre B, *Philosophie et science du temps*, PUF, Paris, 1994.
- Saint Augustin, *Bibliothèque augustinienne* (texte bilingue), Desclée De Brouwer, Paris, 12 vol., 1975-1989
- Schelling, *Introduction à la philosophie de la mythologie*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Aubier, 1945
- Sénèque L. A., *Tragédies*, Paris, C.L.F. Pancoucke, 1834.
- Steiner R, *Théosophie, étude sur la connaissance suprasensible et la destinée humaine*, Paris, Alice Sauerwein, PUF, 1929
- Vernant J-P, *L'individu, la mort, l'amour, soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989.
- *Encyclopædia Universalis*, Paris, corpus 7, 1995.

[1] - Pascal, *Les Pensées de Pascal sur la religion et sur quelques autres sujets qui ont été trouvées après sa mort parmi ses papiers*, Paris, Chez Guillaume Desprez, 1670, pp. 170-171, (l'édition originale de Port royal) ; Paris, Armand Collin, 1960, pensée 197, pp. 140-141. Les éditions actuelles sont au nombre de cinq, Brunschvig (1904), Lafuma (1947 à 1962), Le Guern (1977), Chevalier (1954), Sellier (1991). Elles proposent autant de choix, de classements, et d'interprétations différentes.

[2] - «La représentation du destin est l'horizon permanent de la conscience antique. Elle préside aux

graves décisions de la cité, quand les prêtres interrogent les devins et quand les chefs de guerre prennent les auspices ; elle est toujours présente, lorsque les Anciens veulent imaginer les relations qui lient les hommes aux dieux et les hommes entre eux ; les poètes tragiques y cherchent l'atmosphère de leurs fables, les philosophes en font le sujet de leurs méditations. La civilisation antique n'est compréhensible qu'à partir de cette intuition du monde qui s'exprime dans l'idée de destin, et qui sert de toile de fond permanente à la vie de l'antiquité classique» : L. GUILLERMIT et J. VUILLEMIN, *Le sens du destin*, La Baconnière, Neuchâtel, 1948, p. 35.

[3] - F. Nietzsche, *Par delà le bien et le mal*, Paris, Aubier, 1952. Trad. G. Bianquis.

[4] - Cette idée se trouve nettement évoquée chez Pythagore, Empédocle, Leucippe, et Platon.

[5] - Mot allemand, pour la philosophie existentielle de Heidegger il veut dire existence comme présence au monde.

[6] - A propos du paradoxe chez l'homme lié à la démesure (vouloir transcender l'impossible) nous lisons dans l'article de J-L Marion « L'impossible pour l'homme - Dieu » dans la revue *Conférence* N° 18, printemps 2004, à la page 330 ce qui suit : «La transcendance (...) de l'être n'ouvre pas la transcendance elle-même, mais la ferme et la limite.»

[7] - Gyel E. *L'être subconscient*, Paris, Félix Alcan Editeur, 1899, p. 182.

[8] - R. Steiner, *Théosophie, étude sur la connaissance suprasensible et la destinée humaine*, Paris, Alice Saewerein, PUF, 1929, p. 23.

[9] - Nous pouvons associer à la notion de fini celles d'ordre, de mesure, de proportion et d'harmonie ; quant à l'infini, c'est le désordre, la démesure, la disproportion, le manque d'harmonie. C'est avec Plotin que la priorité a été renversée et l'infini revêt un sens positif quand il désigne un principe de production capable d'engendrer une série de termes. Pour Plotin, l'indétermination suprême était celle de l'Un,

non de l'être, et l'infini des chrétiens est synonyme d'absolu, de parfait, d'omniscient, de tout-puissant : il est l'indépassable, il est Dieu. La philosophie moderne, notamment avec Heidegger apporte un autre regard sur cette finitude. Elle la joint au tragique de la condition humaine, à la limitation de l'être, sa contingence, sa précarité, et la vanité de tout effort pour échapper au statut de l'homme, qui est d'être mortel et de concevoir ses projets comme interrompus, comme rompus. L'homme est ce Maldoror qui a reçu sa vie comme une douleur.

[10] - Sénèque, *Tragédies*, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1834, p. 103.

[11] - Jean-Pierre VERNANT, *L'individu, la mort, l'amour, soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, éd. Gallimard, Paris, 1989, introduction p. II.

[12] - Solon in *Encyclopædia Universalis*, corpus 7, 1995, p.281.

[13] - Mot allemand traduit généralement en français par «séparation», «clivage» ou «dissociation».

[14] - Némésis incarne la vengeance divine. Elle est l'instrument de la justice et la responsable de la monade. Elle veille sur l'ordre de l'univers et se charge de rappeler à chacun que la démesure risque de bouleverser cet ordre. L'épithète *adresteia* celle à laquelle on ne peut échapper) était parfois ajouté à son nom.

[15] - Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969, p. 67.

[16] - «L'Evolution, avons-nous reconnu et admis, est une montée vers la Conscience.(...)Elle doit donc culminer en avant dans quelque Conscience suprême. Mais cette Conscience, justement pour être suprême, ne doit-elle pas porter en soi au maximum ce qui est la perfection dela nôtre : le repliement illuminateur de l'être sur soi ?». P. T. de Chardin, *Le phénomène humain*, Paris, Seuil, 1955, p. 287.

[17] - Mircea Eliade, *op. cit.*, p. 36.

[18]- Concernant la vision existentialiste de la liberté de l'homme chez Sartre, Ferdinand Alquié avance que «c'est pour sauver la liberté de l'homme, qu'il veut absolue, radicale et sans entraves, qu'il nie toute objectivité posée comme telle, tout ordre universel, et par là qu'il annonce à la fois à toute paix, à toute histoire où s'intégrerait l'homme, à tout amour en lequel il pourrait se perdre et se sauver. Car, voulant être sans limites, cette liberté ne peut participer à nulle valeur plus vaste, plus profonde, qui l'attirerait et la fonderait à la fois, elle ne peut, par là même, avoir, avec d'autres libertés, que des rapports de lutte et de conflit».

[19] - Saint Augustin recommande de se tourner vers le royaume de Dieu et se détourner du temporel. Dans *La Cité de Dieu*, (XIX) il dit : «Ceux qui ne vivent pas de la foi de leur maison dans les biens et les commodités de cette vie ; au lieu que ceux qui vivent de la foi attendent les biens éternels de l'autre vie qui leur ont été promis, et se servent des temporels comme des voyageurs et des étrangers, non pour y mettre leur cœur et se détourner de Dieu auquel ils tendent, mais pour en être soulagés et se rendre en quelque façon plus supportable le poids de ce corps corruptible qui appesantit l'âme.»

[20] - On ne cesse de penser à la fameuse phrase des Confessions de Saint Augustin quant à l'idée du temps : «c'est une impropriété de dire, il y a trois temps, le passé, le présent, le futur. Il serait sans doute plus juste de dire : il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'intuition ; le présent du futur, c'est l'attente.» (XI, 20)

[21] - J-M Besnier, *L'humanisme déchiré*, Paris, Descartes et Cie, 1993, p. 98.

[22] - E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques, la pensée mythique*, Paris, Minuit, 1972, p. 133.

[23] - Terme qui ne sous-entend pas division d'après Schelling, *Introduction à la philosophie de la mythologie*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Aubier, 1945, p. 220 : «un temps indivisible, un temps qui reste absolu-

ment identique à lui-même, si bien que, qu'elle que soit la durée qu'on lui assigne, on doit toujours le considérer comme un moment, comme un temps dont le commencement est identique à la fin et la fin au commencement, comme une sorte d'éternité, parce qu'elle n'est pas elle-même une suite de temps différents, parce qu'elle n'est pas réelle en elle-même, mais devient telle (en tant que passé) par rapport au temps qui la suit» p. 134.

[24] - Bernard Pierrette, *Philosophie et science du temps*, Paris, PUF, 1994, p. 21.

[25] - Cette idée pourrait être l'objet d'une étude exhaustive d'un autre travail.



Valérie Constantin

Aliens among us



Cast of characters

This play is designed so that no more than four characters are present in any given scene. As a result, despite the large “cast,” a minimum of only four actors is required (though it is certainly possible to use more). Each character should be identified by a distinguishing feature, such as article of clothing, mask, hair style, etc., as specified in the descriptions provided below. N.B., the characters’ ages are provided only to give an idea of how the character should behave. Any character can be played by anyone of any age, male or female so long as the characteristic props are worn.

El Presidente - a male in his fifties. Wears a T Shirt labeled “El Presidente.”

Agent Mauve - a female in her late twenties. Wears a long, mauve colored wig.

Mr. Secretary - a male in his late forties. Wears a T shirt labeled “Mr. Secretary”.

Mr. Assistant to the Secretary - a male in his twenties. Wears a jacket and tie.

Agent Orange - a male in his early thirties. Wears a leather jacket and bright orange, “punk style” wig, with hair standing straight up.

Alien Chief -- Male -- ancient. Wears a large mask (or blowup photo) modeled on the features of the reptilian, skeletal monsters of the movie Alien.

Other aliens - These characters wear large skull-like masks (or blowup photos), featuring large eyes, outsized heads, thin, emaciated necks, modeled on the benign, precocious looking extraterrestrials of so many science fiction movies, such as Close Encounters of the Third Kind or ET. The "Alien Disguised as a CIA Agent" of scene 8 should wear exactly the same type of mask, but also a T Shirt labeled "CIA."

Male Anchor - a male in his mid sixties. Wears T shirt which reads : THE SURGEON GENERAL HAS DETERMINED THAT THIS WARNING MAY BE HARMFUL TO YOUR HEALTH

Female Anchor - a female in her late twenties. Wears T shirt which reads : FEAR YOUR FOOD.

The Professor - a male in his early sixties. Wears a white beard and a long white wig done in a pony tail.

Street Person - a male in his late fifties. Wears an unkempt business suit and tie.

FBI Agents - males in their mid thirties. Wear T shirts labeled "FBI".

Eating Man - a male in his mid forties. His shirt should be stuffed to indicate that he is very fat.

Starving Child - a blow-up photograph of a third world child suffering from severe malnutrition. The photograph should be chosen for its similarity to space aliens of the ET or Close Encounters type. The actor playing this role should be hidden behind the blowup.

Little Randolph - an extremely precocious child of only three months. Played by a basketball with a smiley face and orange hair sticking straight up. The actor reading Randolph's lines should be hidden behind the props.

Spectators/Followers of the Street Person - middle aged males wearing bow ties.

N.B. No sets are needed, just a few appropriate props. In many cases a table and some chairs will be all that's necessary. The scenic descriptions provided below can be projected or read aloud. It is not necessary to provide a realistic setting for each scene.

Voice over loudspeaker :

"Shortly after the turn of the Millennium. In a universe parallel to our own..."

ACT ONE

Scene 1

Three men and one woman, seated around a large rectangular table. At the head of the table is El Presidente, pounding on a gavel.

El Presidente

Stops pounding. Lays down gavel.

The Surgeon General has determined that there are aliens among us. Apparently they landed somewhere in the Steppes of Central Asia in a space ship. And managed to infiltrate the USA disguised as undercover CIA agents. We're not sure where they're from -- perhaps somewhere in the vicinity of Beta Cygni. It's funny, but they look exactly like the aliens we're all used to seeing in all these flying saucer movies, kind of short and frail, very thin, with big heads, large watery eyes, distended bellies. It's believed, however, that they can transform themselves into any shape they choose and we are receiving reports from the FBI that many of them have been able to blend in with the general population.

Agent Mauve

A woman in her mid twenties, in long, mauve colored, Veronica Lake style hair.

Sir, with all due respect, what we're hearing from our many sources is that they don't really transform themselves. On the contrary, they

seem to be situated within a delicately nuanced subjectivity of the sort which enables them to project, more or less at will, in the mind of the observer, an imaginary of the most exquisite plasticity.

Mr. Secretary

Normal looking male of around 50.

In other words, they can hypnotize us into seeing whatever they want us to see.

Agent Mauve

Though, indeed, some have suggested that what we see when we look at them is in fact simply a projection of our own desires, fantasies and, very possibly, guilt feelings. A la Freud -- with an unhealthy dose of Lacan.

El Presidente

Whatever. They are a menace, out to destroy us. We just gotta track 'em down and stamp 'em out.

Mr. Assistant to the Secretary

But Sir, there is one very serious issue that must be addressed before we continue. All their supplies were destroyed when their space ship crashed. They are starving. Unless we act at once to provide them with appropriate nutrition, all will be dead within a few months.

El Presidente

I see I see. Well, that adds another wrinkle, certainly does, no question. We can't let 'em starve. Can we distribute those funny little packets, you know, those containers developed for the army, resembling unexploded cluster bombs, with nutritious vegetarian snacks and plastic tubes of peanut butter and jelly ? Can't we just fly over their territory and drop those

packets on them ?

Mr. Secretary

They won't eat that stuff. Nobody will.

Agent Mauve

Actually, Sir, there is only one kind of foodstuff they really crave : human flesh. However, when absolutely desperate, they will consent to eat rice and other grains. Some will actually consume peanut butter and jelly it's true -- but they won't enjoy it.

El Presidente

Well what the Hell do I care whether they enjoy it or not ? Get real, lady ! They're out to destroy us. It's peanut butter and jelly or nothing.

Agent Mauve

Of course, Sir.

El Presidente

Now to this matter of hitting them where they live. We badly need intelligence on their exact whereabouts, capabilities, weaknesses, etc. Anyone got a report on the progress of this spy, this "Agent Orange" ?

Agent Mauve

The true identify of Agent Orange, as you know, is a complete mystery — cannot be revealed, even to the members of this committee. All we know is that five years ago one of our agents was selected for special processing and training. It's difficult to sort rumor from fact, but the word is he was given a total makeover, top to bottom, inside and out.

Mr. Assistant to the Secretary

Sort of a cross between the Six Million Dollar Man, Obewan Kanobe and the Golem. And

he has a mind of his own. Last year he completely dropped out of sight for some time.

Agent Mauve

To recharge his batteries, Sir. Or so I've been told. He claimed, also, that he needed time to think. And meditate. He's had special training, Sir, in highly advanced Yogic practices. And he's been genetically altered. Quite an impressive human being, actually.

El Presidente

I'd be more impressed if I knew where he was. And what he's up to.

Mr. Assistant to the Secretary

Well, we have been able to re-establish contact in the last few weeks, Sir. And he's been fully briefed on the current crisis. Our satellite tracking system tells us that right now he's somewhere in or around the heart of alien territory, in the vicinity of Kabul.

Fadeout.

Scene 2

Falling leaves of various autumn colors, yellow, red, brown... The Steppes of Central Asia.

The Voice of Agent Orange

From loudspeaker :

Five years ago I signed up for a crash course at the Center for Hearts and Minds. It's amazing what a few years of their training will do.

Agent Orange emerges from stage left. He has orange hair sticking straight up, punk style. An alien emerges from stage right.

Alien

Drawing a huge knife and pointing it at Agent Orange.

What you do in our sector, American ? There is much danger for you here. I think I cut your heart out, just for kicks.

Agent Orange

Sorry, I will not permit you to harm yourself, I forbid you to cut your own throat with that knife.

Alien

Raises the knife to his own throat and begins struggling with himself, one hand against the other.

Zounds. What is happening to me ? I cannot control my right hand, I have some urge to slit my own throat.

Agent Orange

Fear not, I will not allow you to harm yourself. I am your friend.

He takes the knife and places it in his belt.

Alien

Suit yourself, stranger. I will not thank you for this. Never !!!

*Runs back behind curtain at stage right.
[pause]
Runs back.*

Pardonnez moi, but you don't happen to have some Grey Poupon ?

Agent Orange places his tongue in his cheek, and slowly shakes his head. The alien once again runs backstage and once again, after a pause, runs back.

Actually, I gotta admit, I have just a wee bit hunger. You got one a those ration packs on you, Keemosabie, the ones with the vegetarian snacks and peanut butter ?

Agent Orange

Actually I do.

Alien

Well, hows about it, pard ? You savin' it all fer yisself ?

Agent Orange

Wellll. You promise to be nice from now on ? No more suicide bombings, no more biological attacks ?

Alien

I swear on the head of Osama Been Satan, nevermore will I suicide bomb or biologically attack. [*sheepish*] Unless - in the course of human events - it becomes necessary - for one people to mix - a little anthrax - in some powder - and mail it - to some other people.

Agent Orange

I understand. Well, what the Hell, I was saving it for you anyhow. Enjoy.

*Reaches into his shirt pocket and tosses him a yellow plastic packet of food.
The alien attempts to tear it open, but cannot.
Over and over he struggles to open the packet, but to no avail.*

What's the matter ? Here, let me try.

Agent Orange struggles with the packet, then turns it over and over, looking for something.

They exit to stage right.

Gotta be a tab here somewhere, something you can grab and pull.

The Alien pulls out another knife and begins stabbing the packet. Nothing.

That is one tough piece of plastic. Man, when it comes to packaging, there is NOTHING like good old American know-how. [pause] Well necessity is the mother of invention, or so they say.

Throws the packet to the ground, pulls out an Uzi and machine guns it. The alien drops to the ground, frantically grabs at the fragments of food spilling out, and eats voraciously. Tears come to his eyes and he begins gasping for breath.

My God! You know, I think he's starving. [pause] Which would explain the large head, skeletal torso and distended belly.

To the alien :

What planet was it you said you were from ?

Alien

Tralfamador ? Beta Cygni ? Alpha Centauri ?
Ich vergessen.

Scratching his oversized head.

Agent Orange

And *where*, exactly, is your space ship stored ?

Alien

Vellll, actually, we did not use a space ship. We did not need one. We hijacked one of yours. If you promise not to tell, I will take you there.

Scene 3

Alien headquarters - in a mountain cave. Board meeting. All are gathered around the same table as in Scene 1.

Alien Chief

So far so good. Our enemies tremble before us. We have them exactly where we want them. By the way, have you managed to rustle up any grub ? I'm really starving.

Alien Second-in-Command

Well why shouldn't they tremble ? God is on our side. And why shouldn't he be ? We alone are pure of heart and mind. And why shouldn't we be ? We alone know what's best for everyone in the whole world. We alone know how to handle women. We alone know how to terrorize men. Why *wouldn't* God be with us ? You know, I think you really are starving, mon general - you're just skin and bones. All we have are those tiny food packets dropped in our territory by the Americans. Can I get you one ?

Alien Chief

What, those packages of stale rice ? And Peanut Butter ? With Jelly ? I'm not THAT hungry. [pause] On second thought, hand one over. You know, that peanut butter they're dropping, it can be quite addictive.

Alien Bureau Chief

Mmmmmm, yes. Crunchy !

Alien Chief

You have the crunchy ? Trade you for two of the smooth and creamy, OK ?

Alien Bureau Chief

Done !

They exchange packets.

Alien Chief

Now. Down to business. It is rumored that an enemy agent lurks within our domain. Has anyone cast eyes upon this individual ? Does anyone have any information about him, what he looks like, where he might be located ?

Alien Second-in-Command

We know he has been highly trained, at their so-called "Center for Hearts and Minds." And he has also been physically altered, with sophisticated cyber-bionic equipment, so that he is very strong. It is rumored that he can walk on water and fly through the air. Like Superman.

Alien Chief

Bizarre. Truly. *[pause]* But wait. I smell something.

Makes sniffing noises.

Fee. *[pause]* Fie. *[pause]* Foe. *[pause]* Fuuuuuuummmmm. I smell an alien presence in this room.

Moves quickly around the room, sniffing each corner, each empty chair.

Agent Orange

Emerging from under the table.

Very good, chief. I'm impressed. You sniffed me out.

Alien Second in Command

Caramba ! An American ! Seize him !

The alien Second in Command and Bureau Chief immediately run toward Agent Orange. As they approach him, however, their arms stiffen and press themselves straight against their sides. They begin walking in circles.

Second in Command

Something is very wrong. I cannot move my arms. They are immobile.

Bureau Chief

Mine likewise.

Alien Chief

Reaches for the pistol on the table.

The pistol. Achhhh du Lieber ! I cannot lift it. It is too heavy.

Strains fruitlessly but cannot lift his weapon.

Agent Orange

Good evening, Gentlemen. It's a pleasure to meet you. Allow me to introduce myself, I'm known as "Agent Orange." I work for the United States Government and I've come here to spy on you. Any secrets you'd care to reveal ?

Alien Second-in-Command

You have some enormous nerve, Earth man. You think you can get away with this ? Appearing in the heart of our territory, surrounded by the fiercest warriors your world has ever known ? Actually, there are about five hundred of us, we are mostly starving and, though we

crave human flesh, we have been surviving basically on the rations you yourself have airlifted into the area out of the goodness of your hearts.

Alien Chief

To second-in-command.

I can't believe you said that. You just gave away our most guarded secret.

Second-in-Command

He has some power over me. I cannot control what I do or say. Help me, master.

Agent Orange

Actually, where are you guys from? We've been trying to track you for months, but nada. We've recently collated all our Hubble telescope data and none of it makes sense. From what godforsaken planet are you guys from?

Alien Chief

Turning on Agent Orange.

You! Earth man! Swine! How dare you! What do you want of us? From what planet? You want to know from what planet? What is the planet you are from, eh, answer me that? What planet is this, what kind planet are we standing on now, spawn of this evil planet, this planet known as : Dirt.

Agent Orange

Indignant.

Actually, my good man, actually what we call this planet is, we call this planet : Earth. Earth.

Alien Chief

Earth. Dirt. What does it matter?

Reaches down and picks a handful of dirt from the ground. Lifts his hand and lets it pour out through his fingers. Agent Orange is upset.

Second-in-Command

We too, Senōr. We too are of this -- Earth.

Alien Chief

Looks at him, shocked.

Enough! Control yourself, my friend. This information is not for the ears of this American dog.

Agent Orange

Astonished.

B-but. You're Space Aliens. Aliens from Outer Space. What about the Flying Saucers, the strange lights, the creatures with large heads and distended bellies, the skeletal, reptilian monsters?

Bureau Chief

We are of the Earth. We are the Earth. We are Earth. Dirt. We are dirt.

Second-in-Command

Starved.

We are the starved.

Starved so much we cannot starve any more.

So this is now the way we are.

Look at us.

Displays his emaciated rib cage.

Bureau Chief

Starved. Now and forever.

Second-in-Command

Your victims.
Haunting you forever
In this alien form.

Alien Chief

But this is our home. It is you who are the aliens, not us. We were here first, then you came to live among us, so many thousands and thousands of years ago. From God only knows where. And then, little by little, displaced us, first by guile, then by force. But we have, all this time, haunted your dreams.

Second-in-Command

It suited you to turn us into all sorts of fantastic myths and legends, charming Elves or fairies with magic powers, or else fierce giants, breathing fire, bogey men, ogres, trolls. Now it's "aliens - from outer space." You call us "aliens." But in reality we were here before you and you drove us out. We once roamed freely through the world, gentle, kind, good, and trusting. But you, you *aliens*, drove us out onto the margin, into the mountains, the caves, north to the freezing tundra, south to the tropical forests. And under the Earth itself. In the bowels of the Earth - in the dirt. Where, for centuries we struggled bitterly to eke out some sort of existence.

Alien Chief

To survive. We were forced underground. But now we have re-emerged into the light of your world. And now we like it here. We demand the *right of return*.

Agent Orange

Hidden for centuries ? Existing only on the

margins, in the forests, the tundra, underground - and in our dreams ? But why didn't you remain there - stay put ? What caused you, finally, after such a long time, to show yourselves ?

Second-in-Command

Forgive me, my Liege, I cannot help myself, I must respond.

Alien Chief

I warn you ! Do not speak of this ! It is very dangerous.

Second-in-Command

I'm sorry, there is a force at work in him which I cannot resist. I am compelled to speak the truth.

To Agent Orange

The Ancestors. It was the Ancestors who spoke to us of you, of what you were doing. You have disturbed their rest. They are displeased.

Smoke begins to filter up from the ground.

Agent Orange

Coughing.

Ancestors ? What are you talking about ? What Ancestors ?

His coughing grows more violent. He is choking.

What's with all this smoke ? Where is it coming from ? Is there a fire ? I... can't... breathe.

He passes out. The Alien Chief gestures to the guards, who carry him offstage. Blackout.

Scene 4

An American Television Studio. The 6 O'Clock News Team begins its nightly broadcast. We hear typical "newscast" music, then the male anchor, looking alarmed, begins to speak.

Male Anchor

Wearing a T Shirt reading : THE SURGEON GENERAL HAS DETERMINED THAT THIS WARNING MAY BE HARMFUL TO YOUR HEALTH.

Good evening, ladies and gentlemen. This is your Nine O'Clock News Bulletin, from the No Stone Unturned news team. According to the latest polls, 65% of Americans now believe that their community, their school, their workplace has been infiltrated by aliens. Government estimates confirm that, indeed, as has been feared, aliens are everywhere among us.

Female Anchor

Sitting directly beside the Male Anchor. Her T Shirt reads : FEAR YOUR FOOD.

Yes, Gordon. And clearly, as with everything else, this absolutely must be understood, above all, as a health problem. As we speak, Counselors are fanning out into every Middlesex, village and farm.

Male Anchor

Absolutely, Emily. And what a great job those Counselors are doing. In related news, our reporters have learned of new, as yet unreported vulnerabilities in chemical and explosives plants throughout the nation.

Female Anchor

Very true, Gordon. As several sources have confirmed, many chemical and explosives plants throughout the nation lack even the most rudimentary security. Doors are routinely left ajar, windows opened, security personnel are ill paid and notoriously unreliable. While it is believed no aliens are as yet aware such vulnerabilities exist, it is feared that once this information gets out, it could spell trouble. For details on all the many security weaknesses found by our sources, you can log on to our Web site at *nostoneuntuned dot com*.

Male Anchor

And this just in from the Caucasus mountains. It is reported that extremely dangerous nuclear devices, abandoned by the Soviet army during the cold war era, are now believed to be scattered in an area of Georgia just north northeast of the capital city. These relatively small devices, nuclear powered batteries once used as power sources for spy satellites, are highly radioactive and could be used by the aliens to produce so-called "dirty bombs" of the sort which could spread radiation dangerous enough to imperil the population of an entire city. Some Georgian natives have already fallen ill with radiation poisoning due to inadvertent contact with these devices. According to a highly placed expert, however, it is extremely unlikely the aliens would be able to actually manufacture "dirty bombs" from these batteries, since prolonged contact would result in serious illness or death, a risk only a *suicidal maniac* would be willing to take.

Female Anchor

And now, for the lighter side of the news, we take you to SmalltownUSA, Nebraska, where a short, funny looking kid of the sort we all

teased as innocent teenagers, has just killed one hundred twenty five students and teachers, using, of all things, a World War II vintage Patton tank.

Male Anchor

Shaking his head and chuckling.

Now where would a kid that age find a weapon like that, Emily ?

Female Anchor

Well he claims he found it on the Internet, Gordon. What will kids think of next ?

Both shake their heads and chuckle.

Male Anchor

That's it for now. Be sure to watch the news at eleven, when we'll be interviewing Stuart Helpself, author of the bestselling book, *Why Bad Things Happen to Perfectly Wonderful, Totally Innocent People Like Ourselves*.

Blackout.

Scene 5

New York City, somewhere under the Brooklyn Bridge - an encampment of street people.

Agent Mauve

Dressed in an oversize trench coat, walking briskly among various makeshift tents, sleeping bags, blankets, etc. Finding a particular blanket, she prods it, then lifts it up, revealing a very disheveled and sleepy man in his late fifties, known to

her as The Professor.

Professor. Professor. I knew I'd find you here. Wake up.

Professor

It's OK it's OK. Where was I ? Last week we covered Chapter 4... How may I help you ? Got any spare change ? Uh... I wasn't asleep. I was just... thinking. Uhhhh... Do I know you lady ?

Agent Mauve

It's me, professor. Jenny. Jenny Kirkbride ? You were my thesis advisor ? "The Paleo Siberian Shaman's Drum : Echo of a Distant Signifier" ?

Professor

Uh, let me think. That does ring a bell. An echo. Echo of a distant... Why, yes, of course. Jennifer ! What brings you here ?

Agent Mauve

Well, I am presently faced with a bit of a dilemma. And it falls clearly within your area of expertise. And besides -- you're the smartest person I know.

Professor

Even smarter than your pal, Westbrook ?

Agent Mauve

Funny you should ask. He and I are working together. Employed by the.... government.

Professor

The two of you still together ? You're spies ? Cool !

Agent Mauve

Welllll, in a manner of speaking. I suppose.

Look whatever I tell you now, it's got to be strictly *entre nous*, OK ? It's really what you could call "Top Secret," you understand. I shouldn't be discussing it with you at all, but... but I just don't know where else to turn.

Professor

Sure, Jenny, sure. Now calm down, you're white as a sheet. You're trembling.

Agent Mauve

He's in some really serious difficulty, Professor. I'm worried sick. He was in enemy territory, we had him wired with a transmission device. And we picked up some information we find it difficult to comprehend.

Professor

Getting excited.

The aliens ? He was spying on the aliens. You remembered my theory !

Agent Mauve

Yes. He infiltrated an alien encampment in the Steppes of Central Asia. The leader said something extraordinarily odd.

Pulls a notebook from her purse and reads :

"It is you who are the aliens, not us. We were here first, then you came to live among us, so many thousands and thousands of years ago. From God only knows where. And then, little by little, displaced us, first by guile, then by force. But we have, all this time, haunted your dreams."

Professor

Takes the notebook.

Let me look. *[reads :]* "You turned us into all sorts of fantastic myths... bogey men, ogres, trolls... you drove us out onto the margin, into the mountains... and under the Earth itself."

Looking up.

But. This is fantastic.

Excited. Rubbing his hands together.

You remembered my theory.

Agent Mauve

You've never written it up. I only remembered certain basic concepts. I wasn't sure.

Professor

"Guilt Projection." The theory of "guilt projection." Of all my many crank theories, my very, all-time, favorite. I love that theory, Jenny.

Agent Mauve

Guilt Projection. Yes. So space aliens are actually...

Professor

Projections. From the imaginary. Space aliens are a projection of our feelings of guilt toward those other aliens we don't want to think about : the starving peoples of the third world.

Agent Mauve

So the space aliens appear to us as...

Professor

Starving children. Or don't you recognize the symptoms of severe malnutrition : enlarged heads, distended bellies, pencil thin necks and limbs, big watery eyes. The aliens are starving children, Jennifer. Either that, or menacing,

skeletal adults...

A street person, who has all this time been buried under several layers of blanket, sticks his dirt streaked head out and speaks - with considerable indignation.

Street Person

Now that has got to be the dumbest piece of bull SHIT I have ever heard in all my life. Those aliens are NOT a figment of our imagination. They are REAL.

Agent Mauve

Well, perhaps not real in the ordinary sense of "real," not situated within anything that could be considered "literally" real. But, perhaps, wouldn't you say, Professor, as representing what *Lacan* has called "the real"?

Professor

Exactly. Not *real*. But "the real." Realer than real. *Lacan's* "object petite 'a'" -- the *uncanny*.

Street Person

Forgive me my dear Lord, I'm embarrassed to actually be in the proximity of such absurdly pretentious bull SHIT.

Professor

Forgive his language, Jennifer. He's bitter. Uh, allow me to introduce you. This is Daryl Burnside, formerly of Enrot -- you know, the energy trading company that went bankrupt due to massive fraud. Actually Daryl was one of the big shots there. What did you make, Daryl, was it twenty five million that last year?

Street Person

I was chief executive financial officer and vice-president in charge of manipulating our markets overseas. We had a great thing going there,

no question, that's for sure. And it was actually thirty five million, four hundred thirty seven thousand and change. If you must know.

Professor

Just in case you're wondering, that's all gone now, mostly to his lawyers, the rest to his ex-wife - and her boy friend. Earl.

Street Person

You know something? I'm better off without all that. Yup. Never felt better -- these last few months have been the most meaningful experience of my life. Shit.

Agent Mauve

I'm pleased to make your acquaintance, sir. I'm sure with a background like yours, you'll soon find yourself another position in another company just like Enrot.

Pause.

Turning to the professor.

There's more, professor. He said something about ghosts. The ghosts of the "Ancestors." That's the strangest part.

Professor

Ancestors? Who said? What did he say?

Agent Mauve

The alien leader. I have it right here.

Consults her notes.

"The Ancestors. It was the Ancestors who spoke to us of you, of what you were doing. You have disturbed their rest. They are displeased." And then... and then, something happened. He noticed some smoke and it was choking him. Now this is a person who has been to-

tally transformed, physically, spiritually and bionically. He can literally survive under water, by what means I have no idea. Yet a bit of smoke and he's choking, passing out. That was when we lost contact. Professor, I have no idea what's happened to him, we've heard nothing in weeks. I'm almost petrified with fear. Who are the Ancestors ? What sort of power do they have over him ?

Suddenly a loud explosion is heard. Then another. Smoke billows down from above.

The Professor

Oh my God. The bridge. Someone's set bombs off on the Bridge. Brooklyn Bridge is falling down. My fair lady : run like Hell.

Exeunt.

ACT TWO

Scene 6

Alien headquarters in mountain cave, as in Scene 3. Agent Orange is on the floor, chained to the table. He is conscious but looks dazed. The Alien Chief and his assistants are seated around the board room table, as before.

Alien Chief

This agent's skills were impressive, truly. But he was no match for the Ancestors. After our meeting we will do away with him. Meanwhile let him hear how we are planning the destruction of his world.

Agent Orange

The Ancestors ? What on Earth are the Ancestors ? What sort of power do they have over me ? And what was that smoke ? I couldn't breathe.

Second in Command

The Ancestors *were* the smoke, my inquisitive friend. You have already heard far too much. But it is no matter, as you shall not survive this day. What you saw were ghosts - the spirits of the Ancestors, the most ancient, primordial Ancestors, from the beginning of life itself, buried deep deep in the Earth. It is a pure and very powerful energy.

Agent Orange

Energy ? What kind of energy ? I don't understand.

Alien Chief

You have heard enough. You do not need to understand. Silence !

Pause. Folds his hands. Composes himself. Addresses his companions :

Now. Listen carefully, comrades. NBC recently had what was for me an extremely interesting and provocative segment regarding chemical plants, especially that one near Chicago. According to the network Web site, plant security is very very lax and many of the guards have criminal backgrounds, so we could find at least one we could bribe, no ?

Alien Bureau Chief

Probably so. But I am not sure what would be best. I like the nuclear power plants. Didn't you see CNN's exposé of security lapses at that plant in New York State ?

Alien Chief

So true, comrade. And even with the best security, according to the New York Times all it would take would be a small plane filled with high explosives, aimed right smack at the biggest reactor. Such a plane could take off from any farmer's field. By the time it was detected, it would be too late for them to do anything. As reported in the Pittsburgh Post-Gazette, a small private plane actually came very close to the Beaver County nuclear plant and wasn't even noticed by the authorities.

Alien Bureau Chief

Exactly. And I am now seeing a recent report in the Washington Post on the lack of any security at all for charter flights. It says "Some aviation officials and lawmakers are increasingly concerned that terrorists could charter planes and commandeer them with weapons.

"This is an excellent idea. I had not thought of that one, I must say. We could charter a plane, kill all the passengers and crew, land it in some field, fill it with explosives, and fly it into a nuclear plant.

Alien Chief

Excellent. Make it so !

Second-in-Command

Do not be forgetting that extremely interesting program on CBS, where all sorts of really nifty biological agents were discussed. Their Web site contains much information. Many very effective ways of disseminating smallpox are presented, with all the ins and all the outs, the do its and don't do its.

Alien Bureau Chief

Actually the most intriguing piece of information was in that program last night, on Fox, about the nuclear devices in Georgia. The nuclear batteries. It is claimed these can easily be adapted to produce "dirt bombs" that could spread radiation with the wind, making life in some major city impossible. Think what that could mean.

Second in Command

Not "dirt bombs." "Dirty bombs." If we constructed one, we could activate it in Washington. Or New York. On a windy day. That city would have to be abandoned. For thousands of years, Comrades. They say it would be dangerous though, to implement such a plan. The radiation would eventually kill whoever came in contact with it. Only a "suicidal maniac" would take such a risk.

All laugh heartily.

Alien Chief

Of course. That is it. Check their Web site for details on exactly where these nuclear batteries are to be found. Send martyr squad number seven to the area at once.

Walks slowly, dejectedly onstage.

Nuclear powered batteries. Nuclear powered batteries. These babies are too small. Zut al-lors. Like a needle in a haystack is what we're looking for.

Blackout.

Scene 7

All three sit down, facing the audience, place their chins in their hands and stare into space. The lights grow dim. Quickly it becomes dark. In the distance we see a hazy glow, the size of a nuclear powered battery.

The mountains of Georgia, in the former USSR. A squad of aliens is busy searching under every single rock.

Alien1

Gets up.

Alien1

Runs up, panting.

Well, don't know about you guys, I for one have much hunger. Where did you put those packets of rice and peanut butter ?

I have found nothing. Nothing.

Alien2

Looks around.

Alien2

Runs up beside him, also panting.

Oy vay. That's all we got to eat ? I'm gonna throw up I really am.

Me neither also. We been here all day.

Alien1

What's a guy gotta do to perform a act of martyrdom these days ? Jeeeezzz !

Alien2

In the old days it was so much easier. Just strap a bomb to your chest and awaaaaay you go.

Alien3

Gets up. Looks around. Bends down.

Alien3

Here's one. *[Holds it up]* Human flesh it's not. That's fer sure. But better than nothing -- and you know what ? I'm sorta developing a taste for that peanut butter. Especially the chunky. Lemme know if you get any chunky, OK ?

Offstage.

Alien2

Hang on, hang on. I think I got sometink. *[pause]* No. No. I got notink.

Gets up. Looks around. Picks up a food packet.

Then fixes his gaze on the glowing battery.

Wait a cotton picking minute. What's that ?

Alien1

What's what ? What you looking at ?

Alien2

What's that glow ? Over there ? In those mountains ?

Alien3

Could it be ? No ! A flying saucer ?

Alien1

What it could be ? How strange. Mysterious, truly. What could be glowing like that in the middle of nowhere ? A flying saucer ? Truly ? You think ? There, over there. Another one. And another.

Alien2

Ancestors. It must be the Ancestors.

Alien3

Ancestors ! Truly. The Ancestors. God be with us.

Alien1

Truly. I am spooked. We must leave this place. Comrades ! Follow me.

Exeunt.

Scene 8

A farmhouse near Atlanta, Georgia. Two FBI agents are sitting on the porch, staring into space. It is pitch dark out, lit only by their flashlights.

Agent1

I couldn't find a thing. Nothing.

Agent2

Me neither. Been here for hours.

Agent1

What's a guy gotta do to get a promotion these days ? Jeeezzzz !

Agent2

In the old days it was so much easier. Just apprehend a Commie and awaaaaay you go.

Agent3

Offstage.

Hang on, hang on. I think I got suppin'. [pause] No. No. I got nuttin'.

Walks slowly, dejectedly onstage.

Nuclear powered batteries. Nuclear powered batteries. These babies are too small. Like looking for a needle in a haystack.

All three sit down, facing the audience, place their chins in their hands and stare into space. Suddenly in the sky we see a pair of lights moving unpredictably back and forth.

Agent1

They DID say Georgia, right ?

Agent2

Right.

Agent3

Right.

Agent1

Those mothers gotta be here somewhere, no ? Just outside the capital, didn't they tell us ? In the hills ? [*pointing*] That IS Atlanta, isn't it ?

Agent2

Sure.

Agent3

Oh sure. You betcha. Atlanta, Georgia. The capital.

Agent1

Said we'd spot 'em sure. Near a farmhouse, approximately 20 miles north-northeast of the capital, somewhere in the hills. Just watch for the glow. Those mothers glow in the dark, right ?

Agent2

Right. Oh right. Right as rain. In the dark, ya can't miss the bloody things, they say. But wasn't that kilometers ? Didn't they say 20 *kilometers*, not miles ?

Agent1

Scratching his head.

Kilometers ? Miles ? Does it make a difference ? [*pause*] So long as we're near the capital, right ?

Agent3

Well, last I heard, Atlanta's the capital of Georgia, isn't it ?

Agent2

You got that right, brother. Always has been. And Georgia's where them damned nuclear powered batteries are supposed to be, isn't that so ? We're supposed to be on the lookout for the batteries AND the aliens and we haven't seen hide nor hair of neither.

Agent3

Gets up, turns around, looks skyward.

Wait ! I see something. Over there, look up look up. Lights.

Agent1

Looking into the distance.

Yeah. I see 'em too. But they're moving. What on Earth ?

Agent3

Moving lights. In the sky. Doesn't look like a plane either. Look. They're hovering, moving back and forth.

Agent1

Only one thing it could be, I'd say. Oh my God, oh my God, the aliens, they're here, they're coming down right at us.

Agent2

You mean... flying saucers ?

Agent1

What else could it be ? See how the lights

speed up, then slow down, no plane does that. A flying saucer. It's gotta be. *[pause]* It's getting closer. Maybe we should run for it. Head for the hills. *[pause]*

Agent3

No time to run. It's coming down, coming right at us. *[pause]* Now it's landing -- right over there, by the barn -- see, on the main road by the barn.

Agent2

Are these the aliens ? What do you suppose they want ? Joe, get out your pistol, cover me, I'm gonna have a look see.

We hear the sound of a motor vehicle approaching and see lights from its headlights. The sound ceases. We hear an offstage voice.

Alien disguised as CIA agent

Excuse me, if you please. May I take permission to ask what is it that you are doing in this place at such an hour ?

Agent2

Peering into the distance.

Funny, I was about to ask you the same thing. *[flashes badge]* We're FBI. On a secret mission. Posted here in Georgia, just outside the capital, to look for some very dangerous nuclear powered batteries and any aliens who might also be on the lookout for the same damned things. Sorry we can't fill you in on the details, but this is top secret stuff, you understand.

Alien disguised as CIA agent

Walks onstage.

Well, I will be the same as a monkey's uncle. I heard on the Fox TV network these very batteries were in Soviet Georgia -- formerly Soviet - in the Caucasus mountains - of Asia. I think that maybe you have got the wrong Georgia, my friend.

Checks map he his holding in his hands.

You do not want Atlanta, no no no. The capital you are looking for is, wait, now let me look it up... Uh... Tib - lisi. Tibilisi.

Agent1

Tibilisi, what's that ? And just who do you think you are, buddy ? You some kinda alien ? You sure look funny. Sound funny too. And what is that, uh, vehicle you arrived in ? That some kinda flying saucer ? Looks to me like you just dropped in outa the sky.

Alien disguised as CIA agent

We are CIA. Honest Injun. This is pretty much our standard type of disguise in these days. And what we arrived in is a minivan. For sure it is. Not a flying saucer oh my ha ha ha, certainly not. We were not in the sky, no never. We drove down on this winding road from the top of that mountain over there. Do you see it ?

Agent1

Oh, ahhhh, hmmm, well I'll be, now where did that mountain come from ? I suppose you're right. My assistant saw these lights moving this way and that and he panicked. I guess your headlights were sort of covered over at certain moments by foliage from the trees up there. And the winding road made it look like some sort of strange motions in the sky. Come to think of it I myself was a bit puzzled. But I never panicked, no. Now that the sun's coming

up I definitely do see it, that mountain, yes, sure, for sure there it is. Waddy know.

Alien disguised as CIA agent

We got word there were suspicious personages down here in the valley, possibly aliens, so we decided to have a look and see.

Agent2

Oh really ? Really ? Well, I dunno. Because what we've been told, we've been told the aliens have been coming over here disguised as CIA agents.

Agent3

Yeah, and they have these powers to blend right in and look and act just like regular folks disguised as aliens. They're trying to confuse us, throw us off the scent. Tbilisi, eh ? Never heard of it.

Alien disguised as CIA agent

Well now wait, now look here, Señor, we have badges, take a look at our badges.

Agent1

We don't need to see your stinkin' badges. The aliens have badges too. Sorry, but we're gonna have to place you all under arrest. *[draws a pistol]*

Alien disguised as CIA agent

But you must not do such a thing. You cannot arrest us just because we look like aliens. That would be *ethnic profiling*. Don't you understand the first thing about protecting the rights of our citizens and non-citizens and invaders from outer space under the Constitution of the United States ?

Agent1

Oh. Wait a minute. Gosh. I thought that

Constitution stuff just applied to guns and like that.

Agent2

Profiling. Oh yeah. That could spell trouble, chief. The guy looks like some alien, for sure. We can't just go arresting people that look like aliens. Doesn't look right. That would be profiling for sure.

Alien disguised as CIA agent

Well, maybe it is that we should arrest *you* ? You fellows don't look anything like aliens. And you are all white. You are therefore the fair game, from where it is that I am sitting.

Agent1

OK, OK, just forget it. You're who you say you are, so are we. We all know that, don't we ? No need to get all legal now is there ?

Alien disguised as CIA agent

No, I suppose not. It is to live and let to live, I always say.

As the FBI agents lower their weapons, he quickly pulls out a kind of ray gun, and, with one blast, fells all three.

And so. That is that.

Calls to companions offstage.

All is clear, comrades. Onward, to the small charter aircraft we have hijacked and sequestered in this farmer's field. We must now load it with the high explosives and fly it into the nearest nuclear power plant. The destruction of our enemies is at hand. What fools these Earthlings be !

Voice from Offstage

Ahhhh, explosives ? Did you say explosives ?
You wanted we should bring explosives ?

Blackout.

Scene 9

Divided stage. On stage right, a cave somewhere in the Steppes of Central Asia, lit by a single source, a very powerful searchlight protruding from Agent Orange's hair. He is speaking into his own cupped hand. On stage left, Agent Mauve is seated at a desk, in front of a computer, talking into a cell phone.

Agent Orange

Jenny. Jenny, is that you ? Do you read me ?

Agent Mauve

She is almost in tears.

Yes, yes, my darling, I can hear you most clearly. Oh thank God, thank God. Are you all right ? I've been worried to distraction.

Agent Orange

Is this a secure connection ?

Agent Mauve

Yes, Randy. Trust me, I took a great many pains to ensure we could converse in total and complete privacy. You may speak freely. What happened to you, dear ? The last thing that came through was the sound of you choking. On some smoke ? How is such an eventuality possible ? I was petrified.

Agent Orange

I don't understand it myself. I was getting some very interesting information from the alien leaders and then, out of nowhere, all this *smoke* - and it choked me. Shouldn't have bothered me at all, but it did. I passed out. When I awoke, they had me tied up in chains. They were talking a mile a minute, making plans, all very useful information.

Agent Mauve

But why speak freely, knowing you were right in their midst, that you'd overhear every statement they uttered.

Agent Orange

Well, obviously, they were gonna kill me - so they could care less what I heard. But when it came time for them to do me in, they couldn't. They tried everything, stabbed me, shot me, even tied me to a tree and shot a stinger missile right at me. Nothing, not a dent. Finally, when I'd completely recovered from the strange effects of that smoke, I just used some of my "hearts and minds" telepathic training, paralyzed their brains, froze their legs in place, broke the chains, and walked away. But they'd busted the transmitter. I couldn't get the damned thing to work. Until now.

Agent Mauve

Thank goodness you made it out of there with all your faculties intact. What did you learn ?

Agent Orange

The most interesting part was about the smoke. This smoke - they called it the "Ancestors." The ghost of the "Ancestors." Something really strange, really ancient, primordial. Certainly far more powerful than they are. Apparently we've been disturbing these Ancestors, they are angry with us. But it's clear the Ancestors

are not under the control of the aliens. If they were, these creeps would have had no need to plan what they're planning. I think the Ancestors are some separate entity, something they have some connection with, for sure, but can't control. The Ancestors may be angry - but maybe more in the way a father can be angry with his son. I don't think these "ancestors" actually want to destroy us. After all, if they're the ancestors, then we're their descendents, no? They certainly held back from destroying me. Maybe they just want to teach us a lesson? If only we had some way of getting through to them, learning what their problem is.

Agent Mauve

But the aliens, don't forget the aliens. You say they are planning something.

Agent Orange

Yes of course, the aliens. The bastards are planning a two pronged attack. First they're gonna hijack a small charter plane, fill it with high explosives, and fly it into a nuclear power plant.

Agent Mauve

Oh my God, that was just on the news, a charter plane was hijacked this morning! Near Atlanta.

Agent Orange

Get a map. Find the nearest nuclear power plant. Warn them! They've got to blast that thing out of the sky! And notify the other plants. Our only long term hope is barrage balloons. They've got to deploy barrage balloons at every important facility, nuclear power plants, chemical plants, the Capitol, the Pentagon, the White House. It worked for the British in World War Two, it should work for us now. Tell them!

Agent Mauve

Starts typing at the computer keyboard.

Yes, my darling. Shoot it down. And barrage balloons. Of course. I'll make sure my secretary gets right on it. What is the nature of the second threat?

Agent Orange

Second, they've sent a suicide squad to the Caucasus mountains, in Georgia, near the capital, Tbilisi, where these very dangerous nuclear powered batteries were abandoned by the Soviet army after the cold war ended. They're planning on constructing some sort of nuclear device from the uranium in these batteries, to make what's been called a "dirty bomb," something that could spread radiation throughout a major city. We've got to send a team out there to stop them before they can locate these devices. According to what the aliens were able to learn on the Internet, the things are apparently located about 20 kilometers north north east of...

Agent Mauve

Oh. Well... actually... we knew about that... a team *was* sent. But there was some sort of mixup, I'm afraid. They went to the wrong Georgia.

Agent Orange

They what? What wrong Georgia? How many Georgias *are* there in the Caucasus?

Agent Mauve

Well -- they went to the Georgia here in the United States. [*gulp*] One of those *mixups* we've been having lately? The Chief says it's all going to be coordinated better when this new software comes online. Sometime next June -

- or July? And these FBI people, they were all, uh, done away with. At the hand of alien agents, we think. Something ingenious, some sort of *device*, like a ray gun or something.

Agent Orange

Oh my God. The situation is far worse than I thought. OK OK, I'm thinking I'm thinking. Look! Get on a secure line to the president as soon as we're done with this transmission. Tell him the government has got to disperse. They've all got to get out of Washington, the President, Vice-President, cabinet, the entire administration, the Senate the House, the Judiciary, the Pentagon, everyone. There's no need for them to be all in one place anyhow, not since the Internet. Have them return to their home states as quickly as possible. All the business of government can be conducted via conference calls, email lists and Web forums. Tell them a nuclear device could go off in Washington at any time. Tell them...

Agent Mauve

Oh my, this is all so disturbing, I feel so very very strange, Randy. And I miss you SO much! Can you hold my hand, dear? You know, that way you have, that telepathic thing? I'm feeling very frightened. You know how much I love you. Can you sense my vibrations, dear?

Agent Orange

Uh, well, as a matter of fact... I can. My spiritual antennae are extremely... sensitive. Those vibrations of yours. They can be very, uh, powerful. Can you feel my hand in yours, baby? Can you feel it?

Cups his left hand against his right.

Agent Mauve

Oh my God! Yes. Yes, I feel it! Oh my darling,

I love you so much. I need you so much.

Holding her right hand against her lips and kissing it.

Randy. Oh Randy. Randy are you still there? *[pause]* What are you wearing, dear?

Agent Orange

Just the usual. Sleeveless denim jacket. Olive shirt, olive shorts. Rockport walking shoes. Fruit of the Loom briefs. I'm sweating. Just a bit.

Agent Mauve

Sweating? Oh my God! Your Fruit of the Looms, the ones I bought you? Can I come up on your lap, my darling? Can you feel me on your lap?

Agent Orange

Yes! Yes, I can feel you, touch you. Wow, this is really something.

Agent Mauve

Kiss me. Mmmmmmm. Again. *[pause]* I feel so strange. Miss you so much. *[pause]* Well, here. Let me take your jacket off.

Agent Orange, removes his jacket and shirt.

I feel something happening. Something strange. Hold me. Tighter. Oh Randy, I feel sooooo strange.

She falls to the floor, still holding the phone to her ear, her body straightens out, becomes rigid, then arching backward, she begins to writhe in ecstasy.

Agent Orange slowly begins to move his hips, rotate his pelvis. He arches his back and falls to the floor.

Oh my heavens, Randy, Randy, I sense you within me, my darling, hold me, hold me tight, I can sense - I can sense you exploding within me.

Suddenly there is a tremendous explosion from stage left. The sound of glass shattering. Agent Mauve's computer falls to the floor.

Did you feel that, darling ? Did you feel it ?
The Earth moved !

Blackout.

Street peoples encampment under the ruins of Brooklyn Bridge. The Professor is pacing back and forth, the length of the stage, very agitated, speaking frantically and very rapidly into a cell phone. The Street Person squats at extreme stage left, observing him.

ACT THREE

Scene 10

The Professor

So let me get this straight. The aliens have gotta be guilt projections, right ? Projections. They look just like starving children -- living skeletons, right ? Living -- skeletons. Real aliens from outer space wouldn't look like that, they wouldn't look like *anything* here on Earth. So we're somehow projecting them. Projecting. Projecting them projecting them. They're fantasies, expressions of our guilt at having more than enough to eat, to eat, eat eat -- while most of the world lives *perpetually* on the brink of starvation. All those aliens in all those "abduction" reports, "alien autopsies," autopsies, all those many many flying saucer movies - they're specters, phantom echoes of people here on Earth on Earth here on Earth whom we've marginalized, tried to forget about, put out of our minds. But NOT our subconscious. Subconscious. *That* we can't control. We can't control it. Can't control. Can't, can't, can't.

Street Person

Pull yourself together, Prof., you're turning

into a nut case.

Professor

Shakes head vigorously back and forth.

They've always been with us, really, but have taken different forms over the centuries : elves, fairies, the "little people," fantasy projections of real tribal peoples, like the Picts, the Picts Picts, whom we've displaced. Displaced. And the different forms forms forms forms they take reflect our ambivalence toward them. Ambivalence. On the one hand,

Holds up his right hand, stares at it.

creatures like ET, sweet, childlike, intuitive, magical - a reflection of our guilt because deep down we feel we've victimized innocent people who might in fact be superior to us, spiritually stronger stronger - whom we are hoping will forgive us. Forgive. On the other hand

Street Person

Oh puke. Double puke. Forgive us for what ? Look at all this country's *done* for these people, check out the foreign aid budget, why don't you. When I worked for Enrot, I *lived* among these sweet victimized "innocents," I *know* what they're like. Hell, I was one of the people *victimizing* them. You can't trust 'em for a minute, turn your back and their skinny little hand is in your pocket - and the other hand has a knife in it, pointed at your throat. What a load of *bilge*.

Professor

Holds up his left hand.

On the other hand -- creatures like the huge,

reptilian monsters in those Alien movies. Voracious, cunning, ruthless, evil to the core, hungry for human flesh flesh human flesh -- with the even more disturbing power of taking us over, inhabiting us, possessing us. Is this a projection of the vengeful Oedipal father ? Father, father, father, father ? Or, perhaps, a projection of we we ourselves, as we must appear we must appear to those we dominate. Dominate. A mirror image of our own true nature. Mirror. Image.

Pause.

Street Person

Voracious, cunning - ruthless ? What's so bad about voracious, cunning and ruthless ? I'll have you know this nation was built on voracious, cunning and ruthless, it's part of our national character.

Professor

Still talking into the phone.

But what if they are no longer fantasies, no longer projections, what if they have somehow become real ? Are we now living in some sort of mythic space mythic space where our most private inner subconscious guilts and fears have bubbled to the surface ? The return of the repressed return of the repressed ? Are those now threatening us both ruthless, vengeful fiends, who must be sought out and destroyed in this our real world -- AND at the same time same time actual living breathing victims innocent victims innocent victims of our greed, who should be protected and and nurtured ?

Agent Mauve appears. She is gaunt, haggard.

Agent Mauve

Oh Professor, thank God, I'm so glad I've found you.

Professor

Who ? What ? Where ? Oh, Jennifer. Jennifer. Jennifer, how nice to see see you. Are you OK ? You don't look too great.

Agent Mauve

Pointing to the cell phone.

Oh I'm fine. But don't let me interrupt your call.

Professor

Oh that, that's nothing nothing. Doesn't work actually
[screams] a fucking piece of junk.

Throws away cell phone. He is VERY upset. Now tries to calm himself. Starts twitching.

I found it on the street, in the garbage. Just use it so I can talk to myself without looking too weird, you know ? Weird.

Agent Mauve

I see. Please try to be calm, Professor. I must say, with all respect, I've given it some thought - and I really don't know what to make of your theories. I overheard most of what you were saying just now into the phone -- and -- you don't seem to be making much sense, Sir - if I may say so. It just doesn't add up.

Street Person

Tell me about it, lady. I get to listen to it all day.

Professor

Nonsense. Yes. No sense. Making no sense, yes, undoubtedly that's it, that's it, sense.

Agent Mauve

You've heard about Washington, the bomb ?

Professor

Bomb ? Bomb ? Where ? What're you talking about ? Haven't seen a paper in days. No TV in MY living room, that's for sure. And when the guys here start trading rumors, rumors, I just I just tune out don't wanna hear it.

Street Person

The guys in a world of his own, that's for sure.

Professor

Actually since the bombing of the bridge, I've really, I must say I've really tried to avoid the news, avoid avoid it. Never been quite the same after that the same. It scared me Jenny, scared me it scared me.

Agent Mauve

Me too, Professor. *[takes a deep breath.]* A "dirty bomb" went off in Washington last week. It contained very dangerous radioactive materials that got widely dispersed. It exploded not far from my office. Thank God no one was killed at the time. But there's radioactive fallout. It's been detected in several places. The city has been evacuated, can you believe it ? I think I'm OK - but I'm not sure, I've been feeling kind of strange. For some reason I think I might be pregnant. How could that be ? And some of my hair has started to fall out. Our team has been transferred to a new location, but - I I just needed to be with someone I could talk to, someone I can trust.

Starts to cry.

You know I finally managed to get through to Randy. He's OK, he got away from the aliens. But I miss him. I need him. I want him here, with me - for real. I want to touch him, hold him in my arms.

A puff of smoke rises from the street.

Professor

Bomb ? Dirty ? Dirty bomb, bomb went off ?

Notices smoke.

Did you see that ? Did you see that ?

He lies flat on the street, sniffing.

What you said about Ancestors, the Ancestors the Ancestors, what you said ? What Randolph heard them say, the aliens, what they said about the Ancestors ?

Agent Mauve

Oh yes, I was meaning to ask you about that. According to Randy, these Ancestors are somehow our ancestors, our earliest ancestors, from long before the aliens, long before just about anything. They are angry with us. And they appear in the form of - smoke. Can you make anything out of that ?

Professor

The smoke ? Can I make anything out of the smoke ? The smoke ?

Agent Mauve

You know I really feel funny, feeling kind of sick - to my stomach.

Begins to retch.

Professor

I - you know - I've been thinking and... thinking, thinking. And I think I've been seeing them myself, the Ancestors. That smoke, see that see that see that ? They're all around us, Jenny, all around us. The Ancestors Ancestors, they're everywhere everywhere. [pause] Everywhere. What does it mean ? Mean. What what does it mean what does it mean ?

Street Person

You know, Prof, you must be driving me nuts along with you. Because I think I see it too. That smoke, what is it, Ancestors you say -- gosh it sure does look weird...

Agent Mauve doubles up, holding her stomach and goes offstage coughing, followed by the Professor. The Street Person remains, fascinated by the billowing smoke.

Blackout.

Scene 11

On stage right, a large blowup of a photograph of a starving child, hairless, with large head, distended belly, pencil thin neck and limbs - facing stage left. On stage left, a man at a table overburdened with all sorts of food, mostly meat, facing the photo of the child. Throughout the scene, the man eats voraciously, all the while screaming at the top of his lungs.

Eating Man

Why are you trying to kill us ? What have we ever done to you ?

Starving Child

The child's voice emerges from an actor seated

behind the photo.

Please, Sir, I am starving. Can you spare just a bite to eat ?

Eating Man

It's terrible. We are living in fear. Who knows when we will be attacked again - or where. All because of you, you bloodthirsty monster.

Starving Child

My village was attacked by tanks. Our house was destroyed. I have no where to live, nothing to eat.

Eating Man

Last week a building near us was bombed. Ten of our neighbors were killed. Good people. Honest people. Gentle people, who wouldn't hurt a fly.

Starving Child

Last week my best friend died of a simple bacterial infection. There were no doctors, no hospitals, no medications for him. Now the entire neighborhood is ill.

Eating Man

Yesterday, in the village next to ours, a bus full of schoolchildren was bombed by one of your friends, a demented fanatic so thirsty for our blood he was willing to destroy himself to shed it.

Starving Child

I too am ill. I've had no medicine at all. And no food at all for three days. Please Sir, can you get me some antibiotics ? Can you spare just a small morsel of food ? I'll eat anything.

Eating Man

I ran to the wreckage, witnessed the carnage.

It was the most terrible thing I'd ever seen. Small children, torn limb from limb. Blood everywhere. Their mothers were screaming, the fathers tearing out their hair. How can you commit such acts, time after time, what sort of depravity has taken hold of your soul ?

Starving Child

No one in my village can find work, almost all are homeless. What little water we have is filthy, there is no medicine, no food. We are starving, Sir. Please in the name of all that's holy, take pity on us.

Suddenly there is a tremendous explosion from stage left.

Blackout

Scene 12

Stage right is the same as in the previous scene. On stage left is now sitting the Alien Chief of Scene 3, large, menacing and skeletal. He is seated at a table, assembling a large bomb. As they speak, smoke gradually accumulates from behind the picture on stage right.

Alien Chief

Look what they have done to you. Look around you at your village, it is a pile of rubble, they have destroyed it. How can you just sit there, staring into space ?

Starving Child

Please, Sir, I am starving. Can you spare just a bite to eat ?

Alien Chief

Food should be the last thing on your mind. Look at me. I haven't eaten anything at all in over one thousand years. Yet each day I grow more powerful, feeding only on my hatred and lust for vengeance.

Starving Child

If you wish to help us, then please act soon. We need basic supplies, water, medicine and food.

Alien Chief

We have tremendous resources, weapons, provisions, millions in cash. But every single item, every cent, must be reserved for the great work ahead. Join us ! Pledge your life for our holy cause. Die a hero, a martyr. " How beautiful it is to make your shrapnel kill the enemy. How beautiful it is to kill and to be killed - not to love death, but to struggle for life, to kill and be killed for the lives of the coming generation."

[Actual quote from Palestinian suicide bomber Mohammed al-Ghoul - see Pittsburgh Post-Gazette, front page, June 19, 2002.]

Starving Child

I do not wish to die. I wish to live. You have millions. Why can't you share just a small amount with us ? We need basic supplies, water, medicine and food.

Alien Chief

You don't understand. We are here on *your* behalf. For too long have your people been beaten down, starved, humiliated. It is time to fight back, to die the death of a martyr. It is indeed a great thing to give ones life for such a cause.

Starving Child

It may indeed be great to give ones life for some noble cause. But it is no great thing to demand such a sacrifice of others. How is it that, after so many years of sending your loyal followers off to martyrdom, you yourself still walk this Earth ? As for our defeat and humiliation, they are as much your fault as that of those you revile - and envy. By keeping us focused on hatred, revenge and martyrdom, you have made it impossible for us to fight effectively for our rights, find a place for ourselves in the world, seek out ways to improve our lot -- and live. Your vision is flawed, your crusade warped and corrupted. Friends like you we need like a hole in the head, you bloody, cheesy, hypocrite.

Pause as smoke rapidly fills the stage.

Then there is a flash of light, followed by the sound of a tremendous explosion on stage left.

Blackout.

Scene 13

One year later. El Presidente is addressing the nation. We hear canned applause. He raises his hand and the applause subsides.

El Presidente

Well, the bad news is that none of us will be returning to our nation's capital any time soon. At least not for, ohhhh, roughly, two or three thousand years.

Canned laughter.

Now that's what makes this country so great.

That we can laugh about this sort of thing. Seriously, I'm very proud of all you good folks and your families for all the courage you've shown in the face of such enormous dangers and hardships. You are all heroes. Many have, as you know, become ill with radiation poisoning during the past year. No telling how many cases of cancer and other diseases this could lead to. And the latest tests have confirmed our worst fears. The *entire* city is contaminated with nuclear fallout.

The good news is that this was *not* the work of alien terrorists. After an intense investigation, we've been able to determine the bomb was constructed and activated by a skinny, pimply high school student of the type we all used to make fun of as kids. Found some highly radioactive substances stashed away in his dad's garage. Learned how to assemble the thing from some media network Web site on the Internet. What will kids think of next ?

More canned laughter.

And now I have a very special announcement to make, because it seems there is a silver lining to this awful dark cloud that's enveloped us. The radioactive materials used in the dirty bomb that went off in our nation's capital were of a highly unusual sort. We've had, of course, some pretty disturbing mutations among babies born in the past year, that's to be expected, very sadly. But we've also had a development that was totally unexpected, something that gives us hope for a much brighter future ahead. Because one of these mutants, born to one of our own operatives, whose name unfortunately cannot be revealed, and conceived, as I understand it, at the very moment the bomb went off, has some truly remarkable powers. At this time, I'd like to invite the proud Momma to

come up here on the stand with me, so we can take a closer look at this truly special child.

Agent Mauve appears. She is holding a "baby" in the form of a basketball, to which two very large, pink ears and a shock of very long, stiff, orange hair have been glued. On the basketball has been painted a large smiley face, also in bright orange.

Agent Mauve

Oh Mr. President, this is an honor, truly. I feel situated in a space fraught with the utmost in historic resonance. And I'm just SO proud of little Randolph here, really, you know he is what could be called a "chip off of the old block," to employ a phrase from the vernacular.

El Presidente

I only wish his dad could be here at this time, but he is, as we speak, on a mission of the utmost importance. And now, if I may, I'd like to demonstrate for the world some of the truly amazing properties of this child.

Takes little Randolph from his mother and holds him up for all to see.

First of all look at how developed he is, how advanced, for a child only three months old. And believe me, he's a little tiger, tough as nails. Look, you can grab him by the ears

Grabs little Randolph by the ears and shakes him back and forth.

and not a peep out of him. You can even bounce him - like a basketball.

Bounces little Randolph on the floor several times.

Has no affect on him at all, take a look for

yourselves, folks. And he'll never cry, not a peep out of him, what a kid.

Canned applause.

But there's more, much more. Look, you can shoot him.

Tosses little Randolph in the air, pulls a pistol from under his belt, and shoots at him several times.

Doesn't even phase the little guy. Stomp on him too.

Drops little Randolph to the floor and stomps him several times.

Not only that, but he can already talk - and at the age of only three months.

Agent Mauve

I've recently taught him how to read, Mr. President. And he's been just eating up all the books we have at home. He even understands philosophy, don't you dear? Why don't you ask him a question and see how he does?

El Presidente

OK. Uh, hmmm, now lemme think. Uhhhh. Ok ok -- little Randolph, can you tell us something about the meaning of life?

Little Randolph

Speaking in the voice of a young child.

"The meaning of life." The meaning of life is desire -- as encoded in our DNA, a nucleotoid chain designed to replicate itself endlessly. Since this desire was present in the very earliest life forms, it must have its origin in something

prior to life, something truly primordial, already at work in non-organic matter. Freud has called this primal force the "death wish" because in his view what is most fundamental about desire is the desire to return to that original, non-organic state. But that cannot be true. Because it was that original desire on the part of inorganic matter itself which must have given rise to life in the first place. And so, over millions of years, even as each generation returns inevitably to that inorganic state, that primal, originary desire of the most ancient ancestors of all living things burns on in us, their descendants. And therein lies a conundrum, for if the meaning of life is desire, then what is it that is desired beyond the replication of more life and the multiplication of that same desire? As Jacques Derrida has so astutely pointed out...

El Presidente

Patting little Randolph on the head.

Ah, yes, yes, of course, Jacques Derrida -- well my little man, we don't want to tax your brain too much do we? Let's have a big round of applause for this remarkable lad and his Mom.

Canned applause. Agent Mauve lifts little Randolph into her arms, waves to the camera, and exits.

Our scientists tell us Little Randolph here is the prototype of an entirely new life form of the future, produced as a result of a unique synthesis of science and natural forces. I'll tell you frankly that his father, one of our secret agents, had already undergone significant genetic alteration to make him invulnerable to just about any kind of attack with conventional weapons. So little Randolph here has inherited some of those genes to be sure. But the lad

was also affected by the fallout from the “dirty bomb,” which produced some truly amazing mutations, both enhancing what he inherited from his father and extending his powers well beyond that level, so truly, he can be regarded as a kind of superman, totally impervious to any possible weapon of mass destruction, including even a nuclear device -- and at the same time possessed of a truly awesome intellect, capable of solving virtually any sort of logistical, tactical, strategic, marketing or public relations problem. Since every aspect of his genetic makeup is now known and understood by our scientists, we are currently in a position to manufacture a whole army of clones, an entirely new kind of human being, a “new man”, *empowered* to face the many challenges of the coming Millennium. And so, my friends, it can truly be said that from our greatest adversity has sprung our greatest hope.

Canned applause. Long pause. El Presidente's face becomes very serious.

Be that as it may, I have found it necessary, given the extremity of the threats we now face, to make some very tough decisions. One. Since the seat of government, our capital city, is now uninhabitable, there is no place for Congress to meet. And even if there were, hey, as we all know, it just takes these folks way too long to agree on *anything*.

Canned laughter.

So I've decided to disband Congress and make all the decisions myself. Two. Since all those even loosely resembling the aliens have increasingly become victims of vigilanteattacks-basedentirelyonethnic profiling, which, as you know, I totally abhor, I have decided, for their own protection, to intern them in special con-

centration camps. That should keep them out of harm's way - and out of trouble. Three. Since the media have irresponsibly been giving out all sorts of information that could be used by our enemies, I've decided to rescind the 1 st Amendment and revoke freedom of speech. Four. Since all of the above is bound to lead to protests and such protests would simply play into the hands of the aliens, I have decided to impose a ban on all forms of political dissent, as of right now. And, to make sure all these new laws stick, I have cancelled the upcoming elections until further notice. *[pause]*

Smoke begins to emanate from stage right.

I hope everyone understands that these extremely difficult decisions have been made with the greatest reluctance and only because this is the one way we can effectively defend our freedoms and our democratic way of life in the face of this absolutely unprecedented crisis. And I mean that sincerely.

Canned applause. Agent Orange can now be seen, emerging from the smoke on stage right. He stands beside El Presidente and places his hand on his shoulder. El Presidente seems not to notice either the agent or the smoke, but his face has taken on a confused and troubled expression.

Uh, what I really meant is that this is the sort of thing that has crossed my mind. *[pause]* But as we all know, *[pause]* it would be wrong. Gosh, in the face of all these uncertainties and threats, it's hard to know what to think, how to plan. *[pause]* Frankly, I'm confused.

Scratches his head. Agent Orange looks directly into his eyes and as he does so, El Presidente, now almost completely enveloped in smoke, seems to become more sure of himself. He stands up

straight, looks directly into the camera, and says :

My friends, we now stand at a unique crossroad of history. Once we were the most powerful nation on earth, fully confident of our ability to defend ourselves from any threat. But now, in the face of all these new developments, we've been forced to think beyond military power and technology, they are not going to be enough. There is a madness at work in our world, an entirely new form of what used to be called fascism; devious, evil, horribly cruel; a madness which inspires people with the pure will to destroy, with no concern for whom they will victimize, men, women, children, ordinary innocent people -- even themselves - and their loved ones.

Back in the Vietnam era some folks in our state department coined a phrase that was particularly apt : "hearts and minds." It was felt we had to win the "hearts and minds" of the alienated peoples of the third world, to convince them that we were the good guys, that we were on their side, that our ultimate goal was to help *them*. It was a beautiful idea. However, it was a bit of a lie. Maybe we even believed it ourselves, at least for a while, who can say ? But now, that phrase returns to haunt us with a strange new resonance. What has happened since Vietnam is that we have *lost* the hearts and minds of far too many, all over the world, and even within our own borders. Too many hearts and minds have been turned against us, resisting us, resenting us, no matter how hard we've tried to win them over. So now the greatest threat may not be the terrorists themselves but those who sympathize with their nefarious goals.

I must therefore announce that I have decided to lead this nation on a new path, a path where a genuine concern for the welfare of others will

take precedence over all else, even the development of economic and military power. We can't win those hearts and minds through an indoctrination program, so-called "market reform," or some advertising campaign. We can succeed only by truly caring for our whole Earth and taking concrete action to make the world a better place for *all* its inhabitants, rather than just a privileged few. Instead of lots of words and phony promises, we must set an example through our actions, making a genuine effort to redistribute the world's wealth, so *all* may benefit from our impressive, but not always noble, achievements. Maybe then we can convince the so-called "aliens," and maybe some of our own justifiably angry and disaffected citizens too, that you can't make the world a better place by destroying it.

Agent Orange smiles and nods. El Presidente waves to the teleprompter and both exit.

Scene 14

New York street scene. Three spectators, one of which is the Street Person, are gathered in front of the Professor, who is standing on a wooden platform.

Professor

Listen. Listen well to my words. We have sinned. Sinned. We must change our ways. Our ways. Change our ways. We must repent.

Street Person

Sarcastically

Hail ! The voice of the prophet !

Professor

I am a prophet. Prophet. A prophet. I speak for the Ancestors. They are angry. Angry. Now I know why. Finally I figured it out. I understand. Seen the light light the light. Finally. Finally. Finally. They are angry.

Spectator 1

Ancestors ? What ancestors ? Whose ancestors ?

Professor

Years. Millions of years. All that residue of the most ancient forms of life. The most ancient residue of living matter. Where is it now ? Where ? Where is it ? Slumbering deep deep down in the dirt, the earth, earth, hidden away very deep in the bowels of the earth undisturbed for hundreds of millions of years in the dirt. *[pause]* And then. One day. One cold day. Some human digs. And digs. And finds something. Something to burn. Burn. Some sort of handy substance you can burn. Limitless supplies, huge, huge, huge amounts of organic material buried deep, deep in the earth and under the sea, dead matter, residue, remnants. In fact, the remnants of our oldest ancestors, from the earliest beginnings of life on Earth, remnants we're now dredging up from their ancient burial places - in the form of coal, oil, natural gas, what we call "fossil fuels." You think you can treat it with indifference, as though it were just nothing at all but something sitting there for you to use, for you to burn, burn, to burn. It keeps you warm. It powers your cars. It drives your turbines, produces your electric power, fuels your factories, your armies, makes *everything* possible -- for those who can control it. But reflect - REFLECT ! Every living thing on Earth is descended from these "fossil fuels."

They are a part of you - and you of them. Their primordial desires, desires desires, pre-mordial, are buried deep within you still, embedded in your very DNA. And now. They are burning. Your ancestors are burning. Burning. You have violated the earth and the sea to dig dig dig them from their ancient resting place. And you are burning them. Burning. Burning them up. This burning of the ancestors, it is what has made our modern world possible. And what is now choking it to death. *[with great emotion :]* Oh forgive them, for they know not what they do ! *[pause]* Look up. Up ! What do you see ?

Spectator 2

A cloud. Oh, an airplane. Looks like its just taken off.

Professor

Look behind the plane, what is emanating from behind its motors ?

Spectator 2

What, you mean the exhaust ? Contrail ? Trailing off like that ? It's only the exhaust from the jets.

Professor

Growing increasingly excited.

No. *Not* only. Not *only* anything. What you are seeing is the ghosts ghosts, the ghosts of the Ancestors. Ancestors. Our Ancestors. The most ancient Ancestors from the very beginning of life itself, burning in the fiery furnace of those jets. Look ! Observe the faces forming in the contrail. Can you see how angry they are ? Can you see ? Can you see see can you see ?

Spectator 1

You know I can almost see it. Like a kind of

bouquet of Godlike heads pouring out of the engines. They look kinda upset. Kinda mean.

Street Person

I see nothing. What utter bilge. I know this guy, folks. Used to be a professor at the University, one of the smartest, a very promising guy, Enrot even financed his research for a while. Sad sad story. Now he's a hopeless crackpot, living on the street, in love with his own nutty theories, spouting garbage day and night to anyone who'll listen.

Spectator 2

Sounds like a certified nut case to me all right. The Ancestors, eh? Burning our ancestors? Hey, buddy, get over yourself. It's a jet plane. Burning aviation fuel. I don't see no ancestors, no ghosts, just some exhaust from a plane.

Spectator 1

Let's get outa here, Bill, this guy could turn dangerous. He's practically foaming at the mouth already.

Professor

No. Come back! You must listen. You must repent. We must stop burning our Ancestors, they are powerful ancient spirits -- they are angry. It is they who have activated the Aliens, forged them from the crucible crucible of our own collective unconscious, our collective guilt. Guilt. Guilt. Unless we can make peace with them, they will destroy us, we'll be doomed. Doomed I say, doomed doomed doomed.

The Street Person and the two spectators walk away, leaving the professor in a state of great agitation, pacing and wringing his hands.

Scene 15

Night. A clearing in the woods made to resemble a landing field. The Street Person from scene 5 appears, with three followers.

Street Person

Listen up, my friends. I'm convinced our plan is going to work, I just know it. Stayed up day and night cracking their code, didn't we? Now we're sending those signals out from 100 different satellite channels in thousands of different directions. And you guys, you guys have been doing great, just doing a great job. I knew I couldn't go wrong assembling my old team from Enrot. In the eyes of the world we may be a bunch of greedy, sleazy manipulators, but in the eyes of these aliens we're going to look like the salt of the Earth, you better believe it.

Follower 1

Hey *no* one does PR, *no* one does damage control quite like Enrot, right fellas? Once the message gets out to these alien rubes, once they get wind of what we're claiming to have done, how we've been preparing this landing strip just for them...

Street Person

Well they've been badmouthed just like we were. No ones ever been able to prove any of us actually meant to do anything illegal or unethical. And no ones ever been able to prove it was the aliens behind all those bombings, there's never been one iota of evidence on that score. Sure, I myself bought into all that propaganda about them, what monsters they were, how they craved human flesh, how they wanted to take us over. But then — but then, as you all know, I actually got ta-

ken up to their space ship, what you'd call a "flying saucer," though it really wasn't saucer shaped at all.

Follower 2

Tell us again what you saw, Daryl, what happened to you up there.

Street Person

Well first all I could see was a lot of smoke, just billowing up from this open manhole. And this "buddy" of mine, you know who I mean, this nutty Professor, just started carrying on about the "Ancestors." And the smoke or ancestors or whatever kept getting thicker and thicker and started swirling around and suddenly I'm being lifted up inside this smoky vortex, carried higher and higher and believe you me I am at this point scared shitless. And then I see these strange, really eerie lights and some sort of portal opens up. And the next thing I know I'm on board this -- space ship.

Pause.

Well I was treated really nicely, not like here on Earth, where everyone who knows who I am wants to spit in my face - and everyone else just treats me like a bum. The aliens showed a lot of respect. And no one ever implanted anything up my nose or in my ears or anything like that. They just touched me, with these delicate little fingers of theirs. And it felt really really good. These creatures, with their enlarged heads and tiny, spindly bodies, they were so - ethereal, spiritual -- *otherworldly*. As though they'd completely transcended the world of the flesh, with no need for anything earthly, no need for clean water, healthy food, shelter, warmth, even love, as though they lived in a realm of pure mind. They never said a word, just looked at me with those big, watery eyes of

theirs and right away I understood what they were saying.

Follower 3

Tell us again what they said. Tell us.

Street Person

Crying softly.

"We forgive you" is what they said. With their eyes. "We forgive you." That's all. And I just, I just started to cry, just blubbering full tilt, non stop, like a baby. Then they showed me some kind of three D movie that I saw in my head, of what it's like on their planet. So beautiful, so peaceful it was. Very - futuristic-like. And they invited me to come on over and visit them there. Only next thing I knew I was back on the streets, staring at some newspaper with the latest disaster sprawled all over the headlines. But when I looked up, I saw it, this vision of an enormous billboard right before my eyes, containing the words that have given my life meaning ever since : "If you build it they will come."

Pause.

Friends, our world is tearing itself apart, no one is safe anymore, not even the privileged and affluent. We've had it, our future is no longer here on Earth. The aliens can read into our souls, they know who truly believes, they know whose hearts, deep down, are pure - yes, *pure*, despite all the mistakes we've made. They will forgive us - and they will come, I have complete faith in them -- they will come to take us to a better world.

Follower 1

"If you build it they will come." Truly my

friend, yours is a prophetic voice. Well, we've built it. The landing field. It's finally done. All we need to do now is be patient. Wait.

Follower 2

For as long as it takes.

Follower 3

Bows down. Clasps his hands together in prayer.

As long as it takes. They will come. I know it. They will come for us. And we'll be forgiven. At last. We will be forgiven. And we will be safe.

All Four together

Bowing.

They will come. They will come. They will come. They will come.

END

IV - LA TERRE

1

- **Mirage - Noirs clichés - Traces - Transe - Zion -**

Malick Ndiaye (*p.231*)

2

- **Le Paris de liberté -**

Habiba Djanine (*p.235*)

3

- **Poesia para nada -**

Ignacio M. Sanchez Prado

& traduction française de Patrick Cintas (p.241)

4

- **Nous devons chanter -**

Christophe Forgeot (*p.248*)

5

- **Le piéton - L'exilé -**

Robert Vitton (*p.250*)

6

- **La mort d'Ulysse -**

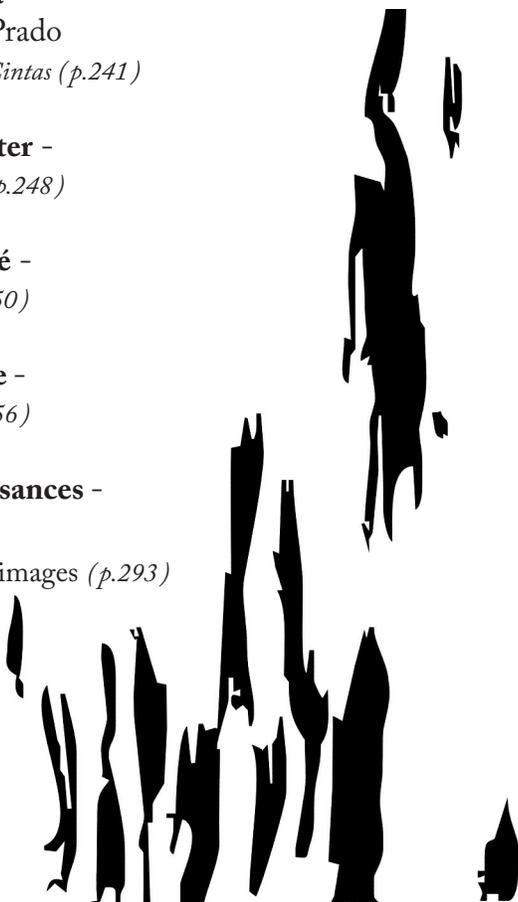
Patrick Cintas (*p.256*)

7

- **De semblables Impuissances -**

Nacer Khelouz

& Valérie Constantin pour les images (p.293)



Noirs clichés

Je me dresse comme un sexe
 Au milieu des vagues de l'ignorance
 Je ne suis pas un intello
 Je serai pour toi un gigolo
 Moi je suis noir
 Je ne peux aimer Renoir
 Tu dis Jazz, je réponds Rap
 Tu me dis musette, je clame ragga
 Tu aimes Mozart, j'adore Oduah
 Je suis à l'opposé du monde
 Je suis la bête immonde
 Une vieille dans mon lit
 La jeunesse m'enlaidit
 Pourquoi donc veux-tu voir,
 La couleur de mes yeux ?

Mirage

Devant toi homme du Sahel
 Là-bas tout là-bas
 L'allure ondoyante d'une oasis te nargue
 Là-bas tout là-bas
 Les palmiers verts se pâment
 Là-bas tout là-bas
 Leurs seins sont lourds de dattes mures
 Là-bas tout là-bas
 Les femmes teintées de hennés murmurent
 Là-bas tout là-bas
 Leurs saris colorés flottent au vent
 Et là !
 Sous tes pieds calleux
 La chaleur suffocante du présent t'entoure
 L'ondée cruelle de l'ici t'envahit
 Tu ne peux guère voir ni entendre
 Tu manges le sable chaud de la misère
 En rêvant d'un monde meilleur



Traces

Traces de soleil
Traces de sexe
Senteurs de latex
Relent d'alcool
Femme de nuit
Gamin perdu
Tout est dans le regard
Et ce regard n'a pas de proie
Il erre nu et confus ce soir.

Transe**Zion**

Je réclame ma part de Buchenwald
 Moi le petit déporté africain
 Je veux mourir dans le Camp
 Je veux connaître le crématoire
 Ma joie est celle du kapo
 Ma peau a déjà la couleur du pain
 Mon sang sera celui que tu boiras
 Moshé, Aaron, Yitzack, Yael
 Je m'appelle...
 Mon sort est celui du Juif Errant
 Je suis Falasha, je suis Rasta.
 Combien de temps resterons nous ?
 Toi et moi dans cette terre de souffrance.
 Nous sommes de ce monde
 Nous sommes tous Juifs.

Tourne, toupie des temps nouveaux
 Tourne, danse, célèbre
 Tourne tant que le sol est à tes pieds
 Tourne aussi longtemps que battra le djembé
 Tourne car les étoiles s'assombrissent
 Tourne car la lune pâlit
 Tourne parce que les cœurs se durcissent
 Tourne et ouvre les poings qui se ferment
 Les cœurs qui se ferment
 Les regards qui se voilent
 Les bouchent qui se taisent
 Tourne et redresse les dos qui se courbent
 Les corps qui s'affaissent
 Les fronts qui se baissent
 Tourne remplit les mamelles flasques
 Les outres vides
 Les ventres arides
 Tourne et danse comme tu portes en toi
 Les multiples visages de la félicité.



Le Paris de liberté

Refaire surface dans un monde
Où l'on est plus au centre de tout.
L'incommunicabilité s'installe avec le refus de la complaisance.
Le refus de plaire
Ou de ne plus plaire !
Peut-on s'accrocher à sa propre sphère de sentimentalité,
Sans perdre de vue l'errance du regard des autres ?
Le regard esseulé,
Ne s'accroche plus à rien
Même plus à la musicalité apparente du monde,
Ni même, au ciel comme arrière plan !

À l'aube d'une nuit d'amour
Le monde prend sens.
Attouchements furtifs à l'endroit de la détresse de chacun.
Comment croire que l'autre aussi
Peut souffrir d'un mal profond ?
Lancinant.
Incurable.
Le regard, cette lucarne de l'être,
Se transforme,
Se déforme,
Avec l'acide qui est jeté sur la face du monde.
La guerre,

Cet ultime recours,
Ne s'attache plus qu'à la figure héroïque de l'autre...
Ne plus être le metteur en scène d'une tragédie illusoire.
Virtuelle.

C'est comme...
C'est comme ce spectacle de clown
Qui se transforme en tragédie.
Dans le pistolet, il y avait de vraies balles.
La cervelle du clown explose en mille fracas.
La foule applaudit.
C'était un suicide en direct.
C'est comme...
C'est comme ce funambule.
Un être anonyme coupe la corde
Au milieu de son trajet.
Le funambule n'est plus qu'un corps sans vie gisant sur le sol.
Aucune goutte de sang n'est versée.
C'était un crime parfait.

Brouiller les images d'une vie transparente.
Afin de replacer chaque personnage
À l'endroit de ses fantasmes les plus refoulés.
Pour affronter le délire universel,
Il faut savoir accoucher de courage.
Celui de ne plus subir l'écrasante mélodie de la fuite.
Et puis déplorer le recours au désir d'être vu dans sa plus totale nudité.
Proclamer au monde entier
Le début de l'ère des épidermes marqués au fer rouge.
Le silence empoisonne quand même,
Malgré la présence absence de ces êtres

Qui n'ont rien perdu de leur faconde.
 Dans les endroits les plus oubliés du pays,
 Dans les profondeurs d'une nuit d'ivresse,
 Les larmes ont coulé hors orbite,
 Afin d'amenuiser les velléités des chercheurs de lumière.
 Dans ces lieux emplis de doute,
 Un être a donné un spectacle
 Inédit.
 Il a bourré sa pipe de tabac.
 L'allumette a brûlé trois fois avant de s'enflammer.
 L'univers s'est rempli de spots,
 Ont éclairé cet éloignement saugrenu de la fibre de l'être.

Cassure !
 Le détachement se fait.
 Les caresses du monde n'ont atteint
 Que le cerveau lointain qui prétend pouvoir respirer l'oubli.
 Et...
 Le Paris de liberté s'attelle à nous faire taire
 Sous le bruit pesant des rails du métro
 Ou bien
 Sous «le ronronnement des Escalators
 Et surtout celui, bien plus discret,
 Des ampoules de réverbères au-dessus des trottoirs déserts»
 La musique appartient à la rue.
 La musique est ce souffle présent,
 Lorsque tout s'apprête à l'absorption de la moelle de la vie.
 Sillonner les rues, à la recherche d'un regard de détresse,
 D'une folie libératrice.
 Il aurait fallu pour cela,
 Crier ou s'écrier de sa fluette liberté
 Et se proclamer de l'ère du doute méthodique.

Le Paris éclate en plein visage d'une réalité amère.
Ces mendiants qui ont appris par cœur
Le discours de la démente universelle
«Ne salissez pas les trottoirs, il y a des gens qui dorment dessus»
Y a-t-il des syndicats pour les mendiants ?

Le Paris de liberté s'effrite.
Éjacule d'une nuit illuminée de 2000 kilomètres d'amnésie.
C'est hors orbite que se projette ce monde de frayeur continue.
La mort presque inutile,
S'arroe le droit de paraître
Au bout d'une ligne téléphonique
Ou alors, dans le couloir du métro de minuit !
«Bannie, étouffée, concassée,
La mort a dû se dissimuler là
Où il est difficile de la débusquer.
Des lieux,
Des personnages,
Des instants,
Des objets, apparemment anodins,
Qui souvent, de prime abord, ne représentent rien d'inquiétant»
L'objectif fait soudain un zoom inconscient sur une réunion au sommet. Ils décideront de se battre pour une vie meilleure.
Tout s'accélère alors,
Puisque c'est au comptoir d'un bar insolite
Que la convivialité achève son ultime expression.
Arrière goût d'une bière fraîche dans une nuit pluvieuse.
Balbutiements d'une fratrie nouvelle.
Entre le silence des uns, et la liberté des autres,
Il y a ce bout du monde qui accouche d'une mélodie.
Mélodie sans harmonie,
Dans un espace de déchirements et de drames permanents.

On dit que la douleur accouche de génie,
 Mais la gestation dure longtemps et le mépris s'installe...

La fin du monde commence
 Lorsqu'on voit en chacun un mort potentiel.
 Lorsque la mort et le deuil existent,
 Dans chaque trait de leur visage de poivrots.
 Tout se raidit à l'endroit de ce Paris de liberté.
 Ce n'est même pas la peine de jurer de cette joie offerte.
 Car ils sont là,
 Les détenteurs des facultés d'octroyer la liberté de souffrir,
 D'avoir faim, de mendier et de s'exiler.

Ça suffit !
 Plus de compromis.
 Plus de sourires à ces machines
 Qui n'arrêtent pas de produire la haine.
 Le piège de l'araignée est fin, transparent, mais preneur.
 Elle tisse sa toile
 Attend patiemment ses victimes,
 Prises au piège de la transparence et de la légèreté.
 Elle dévore avec voracité
 Tous les intrus qui se seront aventurés dans son univers.
 Faire et défaire toutes les parties d'une vie tranquille,
 Pour se retrouver à réaliser une sculpture inédite.
 Celle d'un être asexué,
 Triste de retrouver une liberté fracturée.
 L'unique de la modernité,
 Le castré du verbe libre.

Un conditionnement dans les profondeurs d'une époque de vagabondage. Les exils comme les

exilés s'accumulent dans les zones de transit.

Les bruits s'annoncent insistants,

Au moment où l'autel de la mort se remplit de cadavres.

La mort, banale, ne suffit plus à ces arracheurs de vie.

Il faut mutiler,

Dépecer,

Arracher les ongles,

Couper les doigts,

Tailler les membres,

Enfoncer des pieux dans tous les orifices.

Ensuite,

Battre en retraite pour jouir en secret de cet exploit inhumain.

Poesía para nada - Poésie pour rien

traduit en français par Patrick CINTAS

Prólogo

I

He leído poetas
 Cuyas palabras canonizan las mentiras.
 He conocido desamores
 Que se desvanecen en el cielo
 Como las palabras mismas
 Que yo mismo pronuncié
 En el oído izquierdo de una estrella.
 He visto el auge y caída
 De voces que pronuncian
 Conocimientos abstractos.
 He recorrido sólo cinco ciudades
 Y en ellas he visto calles
 Capaces de generar adicciones.
 He conocido la magia
 Del insomnio diurno.
 He visto, cada noche desde mi adolescencia,
 Un palacio disonante
 Que se alza cristalino
 En el espejo de mi sueño.

Prologue

I

Jai lu des poètes
 Dont les mots canonisaient les mensonges.
 J'ai connu des maux d'amour
 Qui s'évanouissent dans le ciel
 Comme les mots
 Que j'ai moi-même prononcés
 Dans l'oreille gauche d'une étoile.
 J'ai vu l'essor et la chute
 Des voix qui prononcent
 Des savoirs abstraits.
 J'ai parcouru seulement cinq villes
 Et j'ai vu leurs rues
 Capables de produire la toxicomanie.
 J'ai connu la magie
 De l'insomnie nocturne.
 J'ai vu, toutes les nuits depuis mon adoles-
 cence,
 Un palais dissonant
 Qui s'élève cristallin
 Dans le miroir de mes rêves.

II

Enciendo la televisión
 Y veo tres poetas pontificando.

 El primero canta
 Las victorias de un ejército primigenio,
 Identitario,
 Que amanece todos los días en la memoria de
 los feligreses
 Y en las sonrisas de los escolares
 Entonando el himno nacional.

 El segundo suspira sus versos
 Más que recitarlos.
 Habla del erotismo original,
 La mujer perfecta cuyos pechos
 Son edificios levantados
 En la arena de los ancestros.

 El tercero, más profundo,
 Empuña la antorcha en el camino
 De un nuevo conocimiento poético
 Que se debate
 Entre distintas alquimias heredadas
 Por la incógnita de Dios.

III

Escribirte
 Es como leer de nuevo
 Poesía memorizada en la secundaria.

II

J'allume la télé
 Et je vois trois poètes pontifiant.

 Le premier chante
 Les victoires d'une armée uniforme,
 Identitaire,
 Qui se lève tous les jours dans la mémoire des
 paroissiens
 Et dans les sourires des écoliers
 Qui entonnent l'hymne national.

 Le second soupire ses vers
 Au lieu de les réciter.
 Il parle de l'érotisme premier,
 La femme parfaite dont les seins
 Sont des immeubles érigés
 Dans le sable des ancêtres.

 Le troisième, plus profond,
 Empoigne la torche sur le chemin
 D'un nouveau savoir poétique
 Qui se discute
 Entre les alchimies héritées
 De la méconnaissance de Dieu.

III

T'écrire
 C'est comme lire encore

Recuerdo que mis cartas se inspiraban
En el plan de estudios
De la clase de segundo.

Me enamoré de ti con Nezahualcóyotl,
Te alabé en clave de Sor Juana,
Imaginé nuestro matrimonio cual Manuel
Acuña
Y hasta te hice el amor según José Juan
Tablada.
Me dejaste por el rubio ignorante
Que mejor pateaba la pelota.

Caminabas por las tardes
Sonriendo como colegiala
(¡ Eras colegiala !)

Yo te reprocho tu ignorancia
Y sonrío todas las noches
Sabiendo que reprobaste siempre
Español en la secundaria.

IV

Amanece

Y la soledad sigue atravesando la historia.
¿ Cómo lograr una escritura
Que reclame los paraísos comunitarios
Si el poeta está solo (solo) solo ?

Amanece

Y todo el experimentalismo
Resuena desastrosamente su vacío.
Los límites de la palabra se extendieron tanto

La poésie apprise par coeur à l'école.

Je me souviens que mes lettres s'inspiraient
Des leçons
De la classe de seconde.

Je suis tombé amoureux de toi avec Nezahual-
cóyot,
Je t'ai parlé en code de Soeur Jeanne,
J'ai imaginé notre mariage comme Manuel
Acuña
Et je t'ai même fait l'amour selon José Juan
Tablada.

Tu m'as laissé tomber pour ce blond ignorant
Qui était meilleur au foot.

Tu te promenais le soir
Souriant comme une collégienne
(Tu étais collégienne !)

Et je te reproche ton ignorance
Et je souris toutes les nuits
Sachant que tu as toujours réprouvé
L'espagnol à l'école.

IV

Le jour se lève

Et la solitude continue de traverser l'histoire.
Comment trouver une écriture
Qui appelle les paradis communautaires
Si le poète est seulement seul ?

Le jour se lève

Que ahora habitamos un páramo sin fronteras.

Amanece

Y todo el lenguaje se consume
En la ignorancia de los poderosos
Y de los falsos revolucionarios.

Amanece

Y te escribo un verso,
Sólo un verso,
Hasta que decido borrarlo
Para evitar que la tiranía
Se apodere de nuestro amor.

V

Las catedrales oscuras se erigen
En el medio de calles soleadas,
Desiertas,
Transitadas muy a veces
Por insomnes que leen
La borra del café tras el volante.
Las calles son invadidas por una religión
De palabras, cadáveres y olvidos,
Tres, *¡ Siempre tres !*
Que se difuminan al despertar
De una ciudad violenta y pragmática.

VI

Quisiera ser decimonónico

Et tout l'expérimentalisme
Résonne au désastre de son néant.
Les limites de la parole ont été tellement
reculées
Que nous habitons désormais dans un lieu
sans frontières.

Le jour se lève
Et tout le langage se consume
Dans l'ignorance des puissants
Et des faux révolutionnaires.

Le jour se lève
Et je t'écris un vers,
Un seul vers,
Jusqu'au moment de l'effacer
Pour éviter que la tyrannie
S'empare de notre amour.

V

Les cathédrales noires se dressent
Au milieu des rues désertes,
Désertes,
Traversées souvent
Par des insomniaques qui lisent
Dans le marc de café derrière un volant.
Les rues sont envahies par une religion
De mots, cadavres et oublis,
Trois, *toujours trois !*
Qui se dissipent au réveil
De la ville violente et pragmatique.

Para escribir el amor, las ciudades y la patria.

VI

VII

La noche se acerca acechante
Amenazando con ojos abiertos
Y cortinas brillantes.

Una promesa de ciudad,
De imágenes,
De idiomas nunca pronunciados.

Visito en el crepúsculo un museo
De retratos enmohecidos
Que respiro
Y me enamoran.

Y conforme el sol se oculta
Llevándose en su carroza
Las tradiciones de los hombres,
Comienza la lucha por una transformación
Acaecida en el seno
De todo deseo erudito.

VIII

Una canción olvidada
Se consume
En las esquinas
De las ciudades de mi memoria.

Una canción que nace, cada noche,
En la vocación anacrónica

J'aurais aimé être dix-neuvième
Pour écrire l'amour, les villes et la patrie.

VII

La nuit s'avance en guetteuse
Se levant les yeux ouverts
Et les rideaux lumineux.

Une promesse de ville,
D'images,
De langues jamais dites.

Je visite un musée au crépuscule
Un musée de portraits moisissés
Que je respire
Et j'en tombe amoureux.

Et ainsi le soleil se cache
Emportant dans son char
Les traditions de l'homme,
Commence la lutte pour une transformation
Tombée dans le sein
De tout désir érudit.

VIII

Une chanson oubliée
S'éteint
Dans les coins

De todo flaneur
Caminando por Norteamérica
Y sus contradicciones.

Fumas una pipa, amor,
Y te olvidas de la historia.

A fin de cuentas,
Las canciones que te conmueven
Han dejado de ser revolucionarias.

IX

Ingreso a una nube de humo de tabaco
Y observo palabras que se consuman
En el cuerpo de una veinteañera.

Escucho una letanía que carece
De todos los recursos formales.

Una canción sagrada que sacrifica la tonalidad
En nombre de la rabia y la pasión.

Ingreso a una nube de humo de tabaco
Y observo la poesía disolviéndose
En una copa de vino chileno.

Termina el poema
Sin haber dejado su obituario en una página.

X

He sido educado en cánones marginales

Des villes de ma mémoire.

Une chanson qui naît chaque nuit
De la vocation anachronique
Du flâneur
Traversant l'Amérique du Nord
Et ses contradictions.

Tu fumes la pipe, mon amour,
Et tu oublies l'histoire.

Au bout du compte,
Les chansons qui te touchent
Ne sont plus révolutionnaires.

IX

Je m'installe dans un nuage de fumée de tabac
Et j'observe les mots qui se consomment
Dans le corps d'une fille de vingt ans.

J'écoute une litanie qui manque
De ressources formelles.

Une chanson sacrée qui sacrifie la tonalité
Au non de la colère et de la passion.

Je m'installe dans un nuage de fumée de tabac
Et j'observe la dissolution de la poésie
Dans un verre de vin chilien.

Le poème s'achève
Sans avoir laissé la trace de son obituaire.

Y pervertido por tradiciones añejas.
 He creído que las pirámides
 Ocultan una verdad trascendente
 Antes de descubrir que no son más que
 piedras.
 He tomado tu mano inocentemente
 Y caminado las ciudades y las películas
 Con tu rechazo.
 He aprendido a escribir
 Una poesía para nada
 Y he dejado que la nostalgia
 Transforme mis gritos y mis palacios
 En las ruinas fantasmáticas
 De cualquier teoría
 De la revolución social.

Nota : Este poema es el prólogo del libro *Poesía para nada* publicado en Mejico por el Consejo Nacional de Cultura y Artes.

X

J'ai été éduqué en dehors des canons
 Et perversi par de vieilles traditions.
 J'ai cru que les pyramides
 Cachaiient une vérité transcendante
 Avant de m'apercevoir qu'elles n'étaient que
 des tas de pierres.
 J'ai pris ta main innocemment
 Et je me suis promené dans les villes et dans
 les films
 Sans ton accord.
 J'ai appris à écrire
 Une poésie qui ne sert à rien
 Et j'ai laissé la nostalgie
 Transformer mes cris et mes palais
 En ruines fantasmatiques
 D'une théorie quelconque
 De la révolution sociale.

Note : ce poème est le prologue de *Poésie pour rien* publié au Mexique par le Conseil National des Arts et de la Culture.

Nous devons chanter

Je veux crier chaque jour plus fort

Franz Krajcberg

Arbre plongé dans le mercure
Monde végétal sous un matelas de billets
La forêt dégorge
Allons-nous dégorger avec elle sans rien dire
Jusqu'à l'assèchement le durcissement
L'immobilisme et la fossilisation

Combien coûte l'anéantissement d'un écosystème
Il rapporte tant d'or à court terme
Combien vaut la vie d'un Amérindien
Trois sous ou bien une queue de dollar

J'en appelle à Walt Whitman
Le poème fermé
Le cœur et le verbe du même côté

Nous devons chanter car nous voyons les mots dans la toile d'araignée

Les pensées menottées à la chaise

Le menton retombé sur la poitrine

Nous devons chanter d'une voie libérée

Choisir son camp choisir sa voix

Avec ou sans larmes flûtée ou grosse

Comme on choisit son écoute son voir son toucher

Puisque au chant dérisoire nous sommes condamnés

Pour crever le voile

Et faire remonter l'espoir à la surface des visages

L'exilé

La Mer lâche ses goélettes
 Et charrie dans les ports ses débris ses squelettes
 Ses herbes ses chansons ses bouquets de violettes
 La Mer me laisse sur ses grèves
 Ses ailes ses chagrins ses bouteilles ses rêves
 Ses musiques ses mots ses longues et ses brèves
 La Mer brusque les harengères
 Froisse les plumetis des lascives lingères
 Et lie dans mes idées des barques naufragères

Ma tête de fou
 Ne grisonne guère
 Ma tête de fou
 Ne grisonne pas

La Mer m'empêtre dans ses cordes
 Ses harpes ses voiliers ses forçats se discordent
 Je livre mes pensées à sa miséricorde
 La Mer sur ses rives rivales
 Délaine ses moutons dessale ses cavales
 Ses chœurs trompent mes soifs et mes faims estivales
 La Mer corne toutes mes pages
 Ses encres vertes bleues grises noires tapagent
 Et ses oiseaux criards percent mes équipages

Ma tête de fou
 Ne grisonne guère
 Ma tête de fou
 Ne grisonne pas

La Mer brise ses balancelles
 Violente ses violons voile ses violoncelles
 Raisonne ses tambours et joue les jouvencelles
 La Mer dans ses grands champs étales
 Sous ses ciels étamés me couvre de pétales
 Sur de visqueux étales ses plus beaux fruits se talent
 La Mer m'énarre ses voyages
 Et tandis que les chants d'Orphée louent ses sillages
 Les filles de Nérée m'ouvrent leur coquillage

Ma tête de fou
 Ne grisonne guère
 Ma tête de fou
 Ne grisonne pas

Venez à Corfou
 Je mourrai pour vous

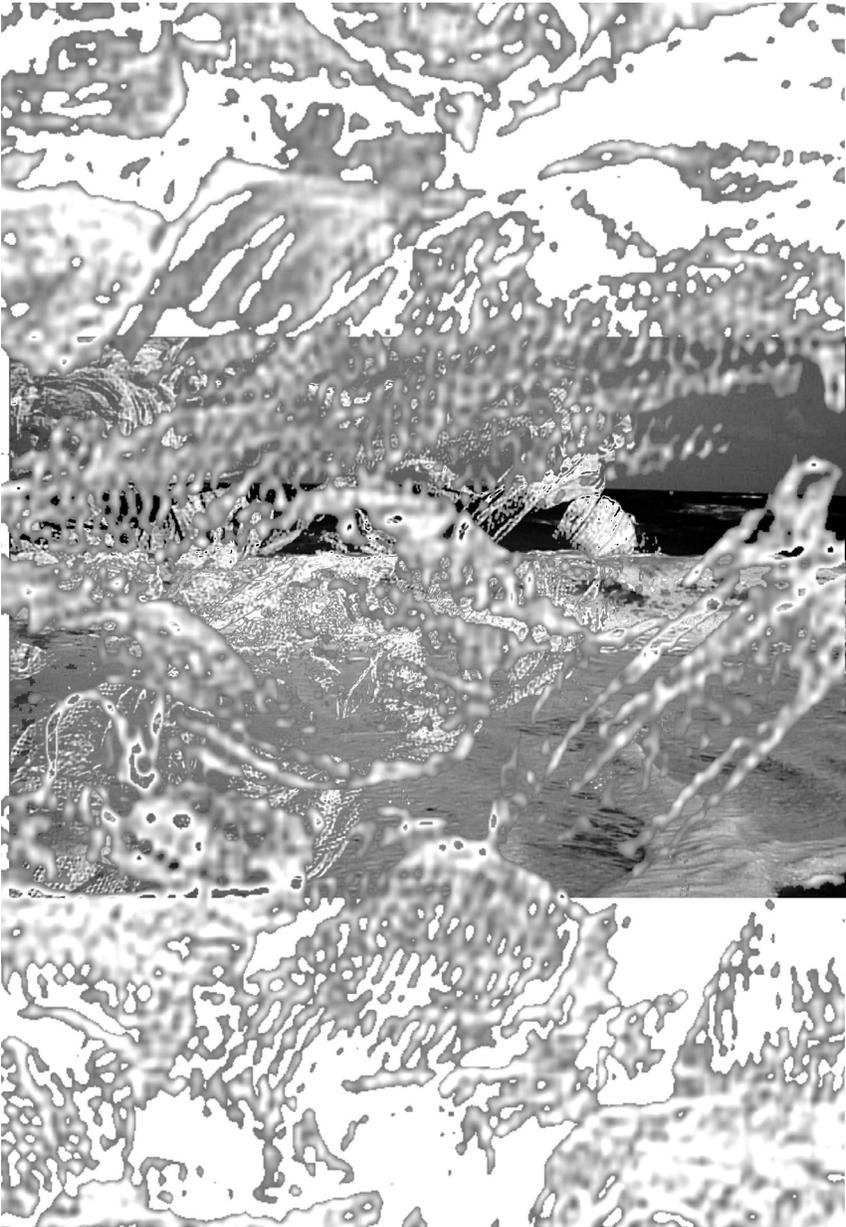
2002

Les raccomodeuses de filets

A l'ombre tiède des figuiers, on dit que les chiennes impétueuses de delà l'eau détraquent les cervelles et gâtent le sang ; on dit que des goîtreux, des pieds bots habitent les flancs arides de la montagne ; on dit que ces infirmes expient la faute de l'un de leurs ancêtres qui échoua sa barcasse sur le continent ; on dit que l'île, dans le temps si boisée, si fleurie, si fructueuse, n'est plus qu'une terre impie, impitoyable, ingrate, stérile ; on dit que, certaines fois, les femmes enfantent dans de grandes douleurs des lambeaux de chair ; on dit que les sources empoisonnent les troupeaux ; on dit que des revenants s'embusquent dans les ravins et dans les grottes ; on dit que, l'hiver, des traces de feux et de pas creusent le sable gris des criques ; on dit que les chants de la mer, autrefois si mélodieux, si prenants, si colorés, si odorants, délabrent les toits et les toiles ; on dit que les mouettes ne se posent, ne se reposent plus sur le môle.

A l'ombre tiède des figuiers, on parle aussi de choses et d'autres...

2003



Valérie Constantin

Le piéton

I

Mes aïeux j'en bats du pays
 Là chiche à Nantes
 Demain sans espèces sonnantes
 A Pompéi

J'ai vu des villes des villaces
 Des ciels de lin
 Des grands Tours des petits Berlin
 Pris dans les glaces

Orange la douce Etrétat
 L'hospitalière
 Die l'enjouée Thiers coutelière
 De son état

J'ai vu des cités fanfaronnes
 Et leurs joyaux
 Agen qui crache ses noyaux
 Dans la Garonne

Une triade de soulauds
 M'a cherché rogne
 Au pied de la tour Quinquengrogne
 A Saint-Malo

Je grimpe aux tours de la Rochelle
 Quatre sergents
 Parfois me font ô bonnes gens
 La courte échelle

J'ai vu Marseille Lille Amiens
 Barcelonnette

Par les deux bouts de ma lunette
 D'astronome

Dans la caisse de ma guitare
 Gît un gitan
 Il fait la pluie et le beau temps
 Dans le Tartare

II

Entendez-vous les mots d'amour
 Que je serine
 Du haut de mes tours ivoirines
 D'Aups à Nemours

Dans le ventre d'une carafe
 N'avez-vous ja-
 mais vu des déluges d'orgeat
 O photographes

J'ai vu des dames de jadis
 L'abbesse Adèle
 La folle Ophélie la fidèle
 Grisélidis

J'ai vu les jardins suspendus
 De Babylone
 Venise les champs de Bellone
 Des coins perdus

J'ai vu sur une terre nue
 - Elle était bel
 Et bien là - la tour de Babel
 Perçant la nue

J'ai vu la patrie de Sapho
 L'or de Sodome

La Sainte Larme de Vendôme
Et lu Defoe

J'ai vu l'Aiguille de Louxor
Dans une botte
De foin compagnons de ribote
Veules ressorts

Dans la caisse de ma guitare
Gît à l'étroit
Un marin mort dans le détroit
De Gibraltar

III

J'ai pris -qui l'eût cru - un renard
Pour une martre
Semé - il m'en cuit - dans Montmartre
Des traquenards

Avez-vous vu la grande gigue
du Père Eiffel
- Cela ne manque pas de sel -
Danser la gigue

J'escalade culs à fauteuil
La tour Saint-Jacques
Fondeurs et poissonniers de Pâques
Ont un triste oeil

J'ai vu la colonne Trajane
- J'en ai vu deux -
C'était hier par le trou de
Ma dame-jeanne

Je l'irai dire ce tantôt
Aux sept collines

Sans vous joueurs de mandoline
Et de flûteau

Avez-vous vu la tour de Nesles
Mes enfançons
L'escalier en colimaçon
De ma tournelle

Dans des rondes de vieux penards
Aux ailes mortes
J'en sonne des minuits aux portes
Des lupanars

Dans la caisse de ma guitare
Gît aguerrri
Le Hibou des Nuits de Paris
Sans un patard

IV

Je tiens à mes lourds godillots
Garnis de paille
A mes fins escarpins qui bayent
Aux corbillots

Crois-tu - je parle à ma personne -
Que la plupart
D'entre nous a vu les remparts
De Carcassonne

En revenant ragaillardi
De Pampelune
De vous à moi j'ai vu la lune
En plein midi

Je penche pour la tour pisane
Les deux genoux

En terre que ne prions-nous
La courtisane

Bégaudes sans passer les mon-
tagnes hautaines
J'ai vu la baie napolitaine
Et le Piémont

Comme des toupies d'Allemagne
Ronflez Nîmois
Nous veillerons mon ange et moi
Sur la tour Magne

J'ahane au bas de l'Hélicon
Dans la misère
Tandis que ma vieille muse erre
Dans Tarascon

Dans la caisse de ma guitare
Gît un Sétois
Sans nul doute à tu et à toi
Avec Pindare

1993



Valérie Constantin

La mort d'Ulysse

Dialogue

...des efforts insensés furent faits pour établir une Démocratie universelle. Ce mal surgit nécessairement du mal premier : la Science. L'homme ne pouvait pas en même temps devenir savant et se soumettre.

Colloque entre Monos et Una - Edgar Poe.

- Tu f'ras pas ça si j'peux t'en empêcher, que j'lui dis.

Le baladin du monde occidental - John Millington Synge.

Un jardin d'arbres fruitiers : des mandariniers, un citronnier, on aperçoit les scintillements des oliviers au loin. Une jarre est posée sur la murette d'une aire de battage qui forme l'orée du côté jardin. Côté cour, un chemin descend vite. La nuit tombe. Le ciel est rose. Monos (Baladindoc) est debout. Una (Chasure) est couchée sur une jarapa.

MONOS - Ah ! Migraine...

UNA - Mon pauvre Monos ! Juste au moment où...

MONOS - ...où j'allais répondre à vos objections. De quoi était-il question ?

UNA - Si votre migraine le permet...

MONOS - La douleur s'assoit dans ma pensée comme si elle était chez elle.

UNA - Nous nous éloignons de notre sujet.

MONOS - Soyons sérieux.

UNA - Vous ne pourrez pas oublier cette douleur. Allons nous coucher.

MONOS - Une si belle soirée...

UNA - ...gâchée par mon attente.

MONOS - Vous m'attendiez ?

UNA - J'attendais ! Oh ! Partons. J'ai sommeil.

MONOS - Vous dormirez malgré moi.

Nuit. La chambre d'un hôtel moyen, éclairée par la lune et par une chandelle. Au fond, une fenêtre : on aperçoit les toits de la ville et les collines environnantes. Côté jardin, oblique et dosseret vers la scène, le lit ; un tapis au milieu ; un fauteuil confortable côté cour, tourné comme le lit vers l'intérieur, dos oblique au public ; ces deux lignes de force désignent le centre de la chambre, seul point où les personnages se croisent. Una est couchée sur le lit ; Monos se dirige vers la fenêtre.

UNA - Que faites-vous ?

MONOS - Chaque fois que j'ouvre une fenêtre sur Brindisi...

UNA - ...vous pensez à Virgile et...

MONOS - Je m'en veux de relire sa mort sans pouvoir en faire autant.

UNA - Vous êtes jaloux ?

MONOS - En un sens, qu'il faudrait préciser. Mais qu'y puis-je ? Il y aura toujours ce que j'écris et ce que j'ai voulu écrire.

UNA - Nous nous éloignons de notre sujet.

MONOS - J'aime votre obstination, ma mie.

UNA - Mon pain ! Venez vous recoucher. Laissez la fenêtre ouverte. Oh ! non, pas pour l'air de la ville qui est saturé de fragilités mentales. Pour les rideaux, que j'aime voir bouger.

MONOS - Vous parlez si bien de nos ambiances !

UNA - Mais nous ne parlons plus de notre sujet...

MONOS - ...depuis que cette migraine...

UNA - ...vous en empêche.

MONOS - Je ne dors pas.

UNA - Moi non plus.

MONOS - Si nous en profitions...

UNA - ...pour revenir à notre sujet.

MONOS - *Ce qui fonde l'Occident à croire que...*

UNA - *...qu'il détient la vérité et qu'il est donc investi d'une mission. Qui dit mission, dit commandement.*

MONOS - Vous y croyez, vous, à cette mission ? En quoi consiste-t-elle au juste ?

UNA - Nous avons déjà parlé de cela. Est-il bien utile d'y revenir ? Vous avez oublié votre mal de tête ?

MONOS - Oh ! L'image de ces capillaires qui s'obstruent ou refusent leur élasticité à mon sort. Je n'en dors plus. Si j'étais seul...

UNA - ...comme Virgile à Brindisi...

MONOS - ...comme je l'ai déjà été avant de vous connaître. Avant de savoir que vous finiriez par compter plus que...

UNA - ...la ville ?

MONOS - La ville, oui, où je suis connu pour

la rigueur de mes raisonnements. Elle vous reproche de me distraire. Elle ne me comprendra plus quand vous aurez fini votre oeuvre.

UNA - Elle comprendra que j'existe. Parlons d'autre chose. Nous parlions de...

MONOS - ...cette après-midi. Vous adorez les kakis et les nèfles. Vous êtes une enfant quelquefois.

UNA - Ne parlons pas de moi.

MONOS - Des autres ?

UNA - De cet autre qui est entré dans la ville.

MONOS - Nous l'avons suivi, vous et moi.

UNA - Quelle honte quand j'y pense !

MONOS - Vous êtes douce où les autres ne le sont plus.

UNA - Vous revenez sans cesse à moi et nous avons à parler de...

MONOS - Comme il était nécessaire de parler de... ! Sans cette conversation, nous ne sommes plus nous-mêmes et vous demeurez ce que vous êtes : une belle femme.

UNA - Pensez à votre migraine si elle ne pense plus à vous !

MONOS - Mes anévrismes ! L'indescriptible réseau de ma résistance à l'immobilité. La paralysie nous guette tous. Ne devrions-nous pas fermer la fenêtre et tout oublier ?

UNA - Pour attendre quoi ? Vous m'éloignez de nos conversations comme si j'en étais le per-

sonnage nécessaire !

MONOS - Soit ! Gardons la fenêtre ouverte. Nous y ferons peut-être des observations. Il se passe toujours quelque chose dans la rue quand il ne s'y passe plus rien.

UNA - Nous nous aimons.

MONOS - C'est ce que vous dites toujours quand la douleur vous remplace. Vous pensez me ramener à vous en invoquant notre possible désir l'un de l'autre.

UNA - Vous n'avez jamais rien trouvé à y redire. On vous surprend plutôt à la fenêtre en train d'essayer de distinguer l'ombre de ce qui s'y cache. Il ne se passera rien.

MONOS - Est-il possible que ce que vous pensez n'ait pas d'importance à mes yeux ?

UNA - Est-ce moi qui pose la question ?

MONOS - Ou bien me la retournez-vous. Si je pouvais dormir, là, en ce moment...

UNA - ...Vous dormiriez et je ne dormirais plus. Il faut que l'un veille sur l'autre, tant ce que l'un pense de l'autre n'a aucune importance à ses yeux. On devient aveugle dans la dernière seconde d'existence.

MONOS - Il fallait donc que...

UNA - ...vous fussiez mort.

MONOS - Ma mie !

UNA - La mie, ce doit être la chair, je suppose. On dit «ma mie» comme on ne dit pas «mon amour».

MONOS - On ne dit pas assez qu'on s'aime.

UNA - Ou on dit trop ce qu'on n'aime pas. Vous vous êtes levé pour aller à la fenêtre. Vous ne vous en approchez plus.

MONOS - Nous sommes seuls, vous et moi. Cette chambre, sa porte, son couloir perpendiculaire, sa possibilité d'escalier, de vestibule. Nous sommes dans un hôtel.

UNA - Ou nous sommes chez nous et Brindisi nous a vus naître.

MONOS - Ainsi, celui qui est entré dans la ville et que nous supposions...

UNA - ...n'en être jamais sorti. Ainsi ?

MONOS - Si nous l'avions interrogé au lieu de le suivre comme si nous ne le suivions pas...

UNA - C'était parfait !

MONOS - Et inutile.

UNA - Il avançait non pas plus vite mais mieux que nous.

MONOS - Nous ne l'avons pas perdu de vue, toutefois. Nous savons où il crèche, comme dirait...

UNA - ...ces amis que vous trouvez dans la rue après les avoir repérés depuis la fenêtre.

MONOS - Ma mie ! Je suis romancier.

UNA - Je vous voulais poète.

MONOS - Vous êtes bien ce que je craignais

que vous devinssiez ! Une...

UNA - Un...

MONOS - Ne nous disputons pas !

MONOS - De loin, nous ne lui donnions pas d'âge. Il pouvait ressembler à n'importe qui.

UNA - Vous voulez dire : à n'importe lequel d'entre nous.

MONOS - Pourquoi lui ? Nous ne nous sommes même pas posé la question. Ce fut une belle après-midi. On ne sait rien de l'après-midi si on s'éloigne de la Méditerranée. Porte de l'Orient ! Où en étions-nous restés ?

UNA - Vous vouliez mesurer avec exactitude.

MONOS - Avec la plus grande exactitude possible. Je ne suis pas curieux de connaître ce reste ! Il me suffit de savoir que la quantité s'approche du nombre donné par la raison.

UNA - Vous avez d'abord raisonné ?

MONOS - J'ai d'abord comparé. Nous sortons tous pour explorer le réel. Nous appelons cela l'expérience. Il s'agit le plus souvent d'un voyage. Un rapport du temps à la distance. Nous ne saurons jamais ce que nous avons franchi mais nous connaissons assez le temps qu'on a perdu. Nous avons perdu de vue notre sujet. Nous y étions en plein quand il est apparu.

UNA - Resplendissant de soleil !

MONOS - Comme un arbre qui porte ses

fruits. Vous vous intéressez aux hommes. Ils vous perdront, ma mie. Vous et moi...

UNA - Nous parlions de lui ! Il soulevait la poussière du chemin et on le regardait passer. Nous étions trop loin pour mesurer cette minute d'attention portée sur celui qu'on ne connaît pas. Nous parlions justement de lui. Nous l'avons peut-être inventé.

MONOS - Une hallucination collective à deux ! Je n'y crois pas. Nous étions plutôt...

UNA - ...sur le point de conclure quand le soleil nous l'a donné d'abord comme une lenteur trop persistante pour passer inaperçu. Vous veniez de me parler de la fragmentation. Je ne me souviens plus de votre introduction. En même temps, vous cueilliez les kakis et j'évoquais pour vous l'éclatement des fruits.

MONOS - C'est pourtant simple ! Dire, je dis bien «dire» que l'infini n'est pas un produit imaginaire ne veut pas mieux dire que le fini n'en est pas moins complexe.

UNA - Vous devenez abstrait. Il n'y avait pas de fenêtre et vous vous serviez des branches d'un mandarinier où des abeilles vous agaçaient. Bien, admettons que j'étais disposée à vous comprendre.

MONOS - Commençons par cette naïveté : si cet espace que je perçois et dont je ne doute pas de l'existence ni de la physique, si cet espace se finit, alors se pose la question de savoir ce qui «se trouve» (notez l'intention poétique) au-delà de cette limite extrême. S'il y a autre chose, cette chose, c'est sans doute la même chose et il nous faut alors reconnaître que nous n'avons pas atteint la limite. Mais s'il s'agit vraiment de la limite, alors ce qui se trouve «derrière» ne

peut être que rien.

UNA - Mais rien, c'est encore quelque chose !

MONOS - Non, justement ! Rien, ce n'est rien. Rien, ce n'est pas «quelque chose», sinon ce n'est plus rien. Tout s'achève «quand» il n'y a plus rien. Notez les circonstances de l'expérience : la question est de savoir ce qui « se trouve » LÀ ; la réponse se réfère au temps. Cette immobilité de l'homme devant la limite témoigne de la complexité de son Chant poétique. Celui-ci n'est pas encore allégorique ou simplement exemplaire. Il est, comme on a déjà dit. Il est toujours et à l'instant. Vérité et évidence. Cette zone est un fragment. Elle touche aux limites, ou plutôt elle prépare le terrain de nos attouchements.

UNA - Et les autres fragments ?

MONOS - Vous n'avez rien compris !

UNA - Je comprends que le fragment en question est relatif à notre perception !

MONOS - Il n'est fragment que d'être approximatif et donc fragmentaire.

UNA - Le néant, c'est la mort. Nous serions plongés dans la mort si la mort était quelque chose. La circonstance de lieu demeure et c'est chacun de nous qui donne un sens au temps. Comme si le temps n'était qu'un tournoiement et que le fait de l'arrêter instaurait le lieu de notre existence. Heureusement, nous oublions.

MONOS - L'oubli est le creuset de la foi ! Nous croyons aussi, beaucoup plus qu'on ne croit ! Nous sommes construits dans la croyance et déconstruits dans l'oubli. D'où ce jeu incessant et tragique entre l'espoir et le désespoir.

Où finit l'angoisse ?

UNA - C'est à ce jeu que l'Occident excelle en réponse. On ne croit plus aux vieilles recettes. Nous sommes le spectacle d'un autre paramétrage du bonheur. Il ne suffit plus de croire. Nous acceptons la possibilité d'une existence approximative. Ce que nous conservons de la religion, c'est sa nécessaire palliation. Nous pallions les plus hautes douleurs par l'exercice d'une espèce de tranquillité qui offense la fragilité de l'étranger.

MONOS - Comme vous revenez à notre sujet, ma bonne Una ! Je vous reconnais.

UNA - Il n'est peut-être pas trop tard pour lui parler. Par quoi commencerions-nous ?

MONOS - Il ne peut pas comprendre. Il ne saisit que le détail et l'accumulation de ces recherches. On ne détruit pas l'étranger par assimilation.

UNA - Vous voulez donc le détruire ! Je mangeais les fruits de vos arbres cette après-midi. Le soleil n'en finissait pas de redescendre. Ce monde circulaire se présente comme un haut qui promet ou menace de ne jamais se finir et un bas qui est notre horizon. Nous savons reconnaître ces crépuscules. La nuit est le jour et le jour est la nuit. Nous avons choisi de dormir la nuit ou quelque rythme biologique nous l'impose, peu importe après tout. J'adore penser en votre compagnie quand nous ne faisons pas autre chose. Mais nous sommes rarement seuls. Un témoin nous importune ou bien c'est nous qui crevons la surface de notre propriété quand quelque chose ou quelqu'un se signale à proximité. Vous me parliez de l'Occident, de sa leçon, de sa promesse. Je vous écoutais en mangeant les fruits de votre jardin. Ils illustraient,

je crois, votre propos. Ma bouche...

MONOS - Taisez-vous ! Excusez ma brusquerie, mais quelqu'un vient de passer !

UNA - En pleine nuit ?

MONOS - Là, dans l'ombre du promontoire.

UNA - On distingue des feuillages. Quelle immobilité ! On croirait que le monde vient de s'achever comme on abandonne la toile au regard. Il semble qu'on ne peut pas aller plus loin.

MONOS - Vous ne regardez pas ! Ce pourrait être lui.

UNA - Ou un chat.

MONOS - Il nous a encore fait perdre le fil. Je n'ose imaginer où nous en serions s'il n'était pas intervenu.

UNA - Il serait plus juste de dire que nous étions sur le point d'intervenir dans son existence, remettant ainsi à plus tard des conclusions provisoires toujours moins incertaines. Je ne vois rien.

MONOS - Vous ne regardez pas assez !

UNA - Pas assez ?

MONOS - Si j'appelais un domestique, il verrait ce que je vois. Vous ne voyez rien parce que vous ne voulez rien voir. Il vous a troublée quand il s'est approché de nous. Vous vous comportiez comme une adolescente qui découvre ce que les autres savent d'elle.

UNA - Ou bien c'est la nuit qui m'indispose.

Je préfère l'après-midi. Le sommeil n'y est plus le sommeil. Si je ne craignais pas le ridicule, je dirais que c'est le soleil. Mais toutes les langues...

MONOS - Je le vois ! Il porte la même chemise. Il n'a pas trouvé l'endroit qu'il cherchait. Il nous a déroutés plus d'une fois. Cette même manière de regarder de bas en haut.

UNA - Comment voyez-vous ce que je ne vois pas ? Vous inventez !

MONOS - Il est là, vous dis-je ! Si je l'appelais...

UNA - N'importe qui répondrait à votre appel. Les péripatéticiennes...

MONOS - Il ne comprendrait pas. J'aurais beau lui expliquer, prendre le temps, mettre les formes, rien n'y ferait. Il demeurerait fermé à mes calculs, à mes raisonnements, à mes comparaisons. Il n'en percevrait que la rigueur, dans le mauvais sens du terme, l'incohérence et les métamorphoses résiduelles. J'ai déjà vécu...

UNA - Vous me l'apprenez !

MONOS - Vous ne savez pas tout. Nous nous rencontrons quand tout est déjà joué. Vous êtes alors le facteur de la précipitation ou de l'attente. Je ne sais pas encore...

UNA - Je n'en saurais pas plus moi non plus. Vous le voyez toujours ?

MONOS - Comme vous ne le voyez toujours pas. Je m'étonne que vous ne m'aidiez pas un peu. Comme je prépare vos fruits, les pelant, les épépinant, les coupant, en retenant les saveurs et les coulures.

UNA - Nous ne retrouverons plus le sommeil cette nuit.

MONOS - Nous trouverons le soleil cette après-midi.

UNA - Dans notre langue. Pas dans la sienne.

MONOS - Encore lui !

UNA - Mais vous voyez ce que je ne vois pas !

MONOS - Je désire tellement ne pas voir ce que vous voyez !

UNA - Comme si je ne voyais pas tout ce que vous voyez !

MONOS - N'épuisons pas le sujet. Pas si vite !

UNA - L'aube nous révélera un massif de fleurs.

MONOS - Ou l'homme que nous recherchons.

UNA - Je ne le recherche pas ! Je ne désire plus l'approcher. Nous nous sommes presque touchés...

MONOS - Dans ces cas, les habits n'ont plus d'épaisseur, plus d'existence.

UNA - Vous êtes jaloux.

MONOS - Non. Mais je consacre de plus en plus de temps à mesurer ce qui nous sépare parce que vous me tenez à distance. Il pourrait bien servir vos projets.

UNA - À quoi pensez-vous ? Vous feriez mieux de reconnaître que vous ne voyez rien parce que je ne vois rien. Laissez votre domestique à son sommeil de pacotille !

MONOS - Vous vous emportez encore une fois, ma chère Una. Je ne voudrais pas...

UNA - ...dépasser les bornes au-delà desquelles le rien n'est pas quelque chose. Je comprends mieux l'impossibilité de diviser le zéro. Je m'imagine assez avec mon petit couteau cherchant le fruit à couper et ne le trouvant pas. Je ne couperai rien tant que je n'aurai pas mis la main dessus. Par contre, ne pas pouvoir percer cette paroi qui me sépare du néant, je ne comprends plus. Et je ne trouve même pas la force de la peupler de mythes. Je reste avec mon petit couteau en l'air, comme s'il n'y avait plus personne pour assister à mon caprice d'enfant. Je m'en souviens encore, tellement c'est proche de moi, ce moment fragmenté d'instantants que je ne reconnais pas au son de votre voix. Vous préférez les leçons d'éthique à mes tourments d'oiseau blessé. La chair devient... inconsommable.

MONOS - Vous allez oublier la leçon...

UNA - Cet étranger sur la route, maintenant cette ombre que vous prenez pour lui ! On n'en finira jamais. Le monde serait donc une sphère plus ou moins exacte plongée (c'est une image) dans le néant qui n'a pas, par définition, d'infini. On comprend que la totalité de nos étrangers soient de fervents croyants !

MONOS - Croire, c'est croire que l'infini...

UNA - ...existe ?

MONOS - Que l'infini est probable alors qu'il

est imaginaire. Quand je pense par où nous sommes passés pour concevoir ce que nous concevons ! Sans l'infini, pas de calcul. Mais comme on ne peut rien lui comparer, la métaphore impose ses niaiseries. Il n'y a guère que la logique qui ne s'en laisse pas compter.

UNA - Brindisi... une logique de logicien.

MONOS - Une logique de... penseur.

UNA - Nous excluons le poète ?

MONOS - C'est le poète qui pense !

UNA - Que pense-t-il de l'étranger ? Que lui destine-t-il pour perdurer dans sa mémoire d'homme de passage ou d'immigration ? Vous ne répondez plus. Notre conversation s'épuise en inachèvement ou en inaccomplissement.

MONOS - Dites que c'est de ma faute si...

UNA - Je n'ai rien dit. Je ne vois rien, du moins pas ce que vous voyez. Et je ne perçois pas dans les limites que vous cherchez à...

MONOS - Je ne vous impose rien ! D'ailleurs, je suis un spéculateur, pas un inventeur comme tous les écrivains...

UNA - ...secondaires.

MONOS - Si vous voulez...

UNA - ...être cruelle.

MONOS - Votre cruauté...

UNA - ...mon théâtre féminin.

MONOS - Vos rencontres fortuites...

UNA - ...la préparation de leur terrain.

MONOS - Si j'avais su...

UNA - ...vous lui auriez adressé la parole. Au lieu de cela, vous avez ralenti jusqu'à le perdre de vue.

MONOS - Encore une relation lieu/temps. Je m'y attendais.

UNA - Vous êtes si...

MONOS - ...attendu ? Prévisible ?

UNA - Non : égal, inchangé, comme s'il fallait maintenant s'attendre à ce que vous ne teniez plus vos promesses.

MONOS - Je n'ai rien promis depuis...

UNA - ...que je ne promets plus moi-même. Mais j'avais l'excuse de la douleur...

MONOS - La douleur ! Vous n'aviez que l'expérience du chagrin. On ne peut pas passer sa vie à s'amouracher du premier venu.

UNA - Il venait. D'où ? Nous ne le saurons plus.

MONOS - À qui la faute ?

UNA - Quand ? Nous ne l'oublierons plus.

MONOS - Vous me plagiez !

UNA - Non. je m'identifie. Comme si vous étiez le texte de ma propre aventure et que j'étais moi-même l'auteur de cette possibilité.

MONOS - Je ne le vois plus. Je ne l'ai peut-être jamais vu.

UNA - Vous l'avez vu cette après-midi. J'en témoigne.

MONOS - Vous n'en parlerez qu'à moi-même.

UNA - Et vous ne vous en prendrez qu'à moi.

MONOS - Ma mie, à cette heure, il est trop tard ou trop tôt.

UNA - Trop tard pour espérer et trop tôt pour recommencer. Que voyez-vous ?

MONOS - Un profil hanté par la différence.

UNA - Vous insistez !

MONOS - Ce monde doit avoir un sens ! Comment imaginer qu'il n'en ait pas un ? Ou bien c'est au-dessus de mes forces ou bien nous nous égarons. L'impuissance et la déroute. C'est finalement ce qui nous arrive. Si la vie ne s'achevait pas aussi...

UNA - ...aussi bêtement...

MONOS - ...non ! Aussi vite, aussi tôt, aussi... exagérément !

UNA - Alors vous ne trouveriez plus le temps mais le chemin. Nous savons déjà cela !

MONOS - À un moment donné, nous passons du corps à quelque chose qui a toutes les chances de n'être rien. Donc, nous ne passons

pas.

UNA - Quel pauvre jeu de mots !

MONOS - Je ne joue pas ! Le temps s'arrête à deux doigts de notre mort. Toute l'explication doit être là.

UNA - Pourquoi pas dans un de ces fruits que j'ai tant de plaisir à renouveler ?

MONOS - Imaginez mon impuissance. Et la mesure de ma déroute. Que vous reste-t-il alors ?

UNA - Le veuvage ! Vous ne cessez vraiment d'exister qu'avec ma propre disparition.

MONOS - Comment se peut-il que le non étranger ne laisse pas sa trace dans la mémoire de l'étranger qui se nourrit de ce nombre croissant de disparitions ? Il...

UNA - ...l'étranger...

MONOS - ...nous devance d'un rien. Si vous pouviez voir ce visage qui croit se cacher dans l'ombre de la nuit, vous comprendriez de qui je veux parler.

UNA - Seulement, mon bon Monos, je n'ai pas votre acuité... visuelle. Vos yeux dans la nuit y trouvent ce que votre imagination refuse à votre pensée.

MONOS - Ce n'est qu'une sensation. Comme si je réduisais le champ de ma perception pour toucher également les bords où tout finit, s'achève, recommence par reflets et rebonds, par itération.

UNA - Vous décrivez un cas de folie circu-

laire !

MONOS - Description. Vous avez lâché le mot. Si je n'étais pas tant obsédé par les conversations, c'est-à-dire par ce qu'on sait, je n'attacherais ma personne qu'au train des choses. Pourquoi ne trouvons-nous pas la force de nous contenter de la surface des choses ? Nous avons inventé la profondeur et les choses n'en ont pas. Elles ne demandent qu'à se laisser décrire et nous nous en servons pour les expliquer. Nous n'avons qu'une seule véritable idée : la vie éternelle. et il nous semble qu'en approfondissant, on pourrait répondre à cette attente peuplée par les choses. Jusqu'où irons-nous pour conserver cette propriété ? Nous irons loin, mais pas assez longtemps.

UNA - Oh ! la belle définition de la vie.

MONOS - Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Cette après-midi, quand il est apparu, les circonstances...

UNA - Vous ne saurez plus rien de cette complexité. Nous ne nous souvenons que du récit. L'apparition, comme vous dites, au beau milieu de notre conversation. Puis ce temps que nous n'avons pas mesuré, qui ne ressemble plus à du temps maintenant qu'on en parle. Enfin, nous revenons sur nos pas et, sans nous égarer, nous retrouvons notre bonne habitude de ne jamais nous coucher sans avoir cherché à reformer nos idées. À une heure, vous ouvrez la fenêtre, où que nous nous trouvions et quel que soit le temps.

MONOS - Je vous l'ai déjà dit : pour dormir, il faut trouver le soleil.

UNA - Ça ne marche pas dans toutes les langues.

MONOS - On ne perdait pas de temps à rechercher toutes les équivalences.

UNA - Un livre des Concordances ! Vous en avez toujours rêvé. Vous avez toujours eu ce besoin de retrouver le fil chronologique.

MONOS - Temps !

MONOS - J'ai bien peur, ma mie, que notre oiseau se soit envolé.

UNA - Aurait-il profité de... (*elle rit*)

MONOS - Ne vous amusez plus ! Il fait encore nuit à cette heure. L'été, on rencontre des promeneurs. L'été se passe entre l'insomnie et la sieste.

UNA - Sommes-nous au printemps ? Ces fruits...

MONOS - Je me demande où l'on va quand on ne sait pas où. Sans doute jusqu'au quai. On s'engage dans l'obscurité de la digue, franchissant cette dorsale de béton et de roches. L'après-midi...

UNA - ...des pêcheurs à la ligne apparaissent où on ne pensait pas les trouver. Vous déconseillez toujours ces croquis où le temps surgit en chapeaux de paille. Il n'y a pas d'araignées au bout de ces fils qui scintillent verticalement.

MONOS - Des bouchons flotteurs. Médiocres symboles non pas de l'attente mais de ce qu'on attend de l'attente. Nous n'y sommes pas. Nous nous arrêtons toujours au milieu des fi-

lets qu'on ravaude.

UNA - Nous n'avons pas d'histoire.

MONOS - Nous SOMMES l'Histoire. Il en serait la contradiction alors que nous voulons le réduire à l'anecdote. Il a traversé le jour, écrasé de soleil, puis la nuit l'a dissous.

UNA - Et vous ne vous demandez plus où il est passé. Recouchons-nous, sans rien faire cette fois !

MONOS - Nous ne nous désirons plus. Nous avons seulement besoin l'un de l'autre.

UNA - N'est-ce pas plus...

MONOS - ...nécessaire !

UNA - Ce n'est pas ce que j'allais dire !

MONOS - Vous auriez cherché à changer la vérité en évidence. L'évidence d'une trouvaille, je vous connais. Que la nuit paraît...

UNA - ...interminable.

MONOS - Non. Je sais trop qu'elle se termine quand commence le jour ! Deuxième évidence. Tout à l'heure, je disais : Je me demande où l'on va quand on ne sait pas où. En quoi consiste ma naïveté ! La nuit, interminable ? Non. Je voulais dire : impensable, sans mesurer les effets d'une pareille hypothèse. Je sais seulement qu'elle se propose à la pensée en attendant de s'achever, promettant d'exister encore avec les mêmes personnages indistincts. Je pèse alors toute l'importance d'un nom, s'il était prononcé. Mais nous réduisons au silence même nos tentatives de nommer l'étranger. Ressemble-t-il assez à quelqu'un pour être pris pour

un autre ?

UNA - Interminable. Dans ces conditions, on ne construit plus, on cède à l'improvisation. Nous avons fini par nous mettre à courir.

MONOS - Vous êtes si insaisissable dans ces moments-là ! J'ai cru vous perdre.

UNA - Ah ! Vous et votre vue ! La distance amenuise le corps qui continue de s'éloigner. On ressent le temps, non plus comme l'attente ou le désespoir, mais comme la question de savoir s'il est encore temps. Oui, je courais à sa rencontre. Je me disais que cette conversation m'appartenait, qu'il me suffisait de le toucher pour me croire propriétaire de ses réponses et que votre stupeur portait déjà les fruits de ma fugue. Le chemin montait. Il redescendait...

MONOS - ...l'étranger, je suppose...

UNA - ...l'étranger. Il redescendait et son corps retrouvait le temps perdu à demander son chemin. Une dernière fois, il s'adressa à un passant pour lui demander si le numéro qu'il cherchait était aussi éloigné que le laissait entendre le numéro du porche où ils s'abritaient.

MONOS - Tiens ? Cette séquence ne me revient pas.

UNA - Votre vigilance, mon cher Monos...

MONOS - Je suis rarement vigilant. J'ai plutôt de la chance mais je passe pour un militant.

UNA - Vous ? Militant ?

MONOS - Vous ne comprenez pas, bien sûr. Il faut posséder les outils de la création pour comprendre. Un simple crayon...

UNA - ...et une feuille de papier...

MONOS - ...posée à plat devant soi...

UNA - ...comme s'il s'agissait...

MONOS - ...de continuer. J'ai toujours cette impression d'avoir interrompu ma relation à l'objet pour cause de contingence. Je m'y remets avec d'autant plus d'ardeur que...

UNA - ...que la contingence en question est lourde de conséquences. Je vous envie.

MONOS - Vous ? Una ?

UNA - Votre facilité.

MONOS - Parlons-en. On en viendrait à évoquer votre influence sur mes travaux.

UNA - Je ne vous interdis pas les fenêtres, celle-ci en particulier, que je reconnais quand j'y découvre les traces de la ville.

MONOS - Nous ne revenons pas assez souvent.

UNA - Vous rêvez de revenir seul.

MONOS - Détrompez-vous ! J'ai besoin...

UNA - ...d'un reflet. Je suis l'exactitude même quand je ne suis plus moi.

MONOS - Nous avons tant besoin...

UNA - ...de ne ressembler qu'à soi...

MONOS - ...l'espace d'un matin. Le voyez-vous poindre ? On le reconnaît à la disparition

de toute trace de découragement.

UNA - Une aubade...

MONOS - ...est toujours un chant d'adieu. Nul ne sait s'il reviendra. Et s'il revient, à la nuit tombée, sa sérénade recommence ce qui a à peine commencé. Nous n'en finirons jamais. C'est moi qui vous envie de prendre plaisir à la morsure des fruits. Les gens vous regardaient.

UNA - Ils me voyaient ?

MONOS - Ils vous regardaient parce qu'ils vous voyaient. Ils ne me regardaient pas parce que je les voyais.

UNA - Comment traduire cette double posture : regarder et ne pas regarder ?

MONOS - Mais en personnages, ma mie ! Il n'y a pas d'autres moyens. Vous ne prêtez pas assez attention aux regards qui vous déshabillent. Vous ne voyez que l'insecte qui ne voit pas votre bouche et sa gourmandise. Ils (les insectes) finissent déconcertés par votre voracité. Je les voyais tourner dans l'ombre où ils se ressemblaient tous. Les gens ne comprenaient pas. Ils attendaient votre beauté, sans connaître les raisons profondes de cette attente. L'étranger passa à ce moment-là.

UNA - Ils durent lui en vouloir !

MONOS - D'abord, ils ne répondirent pas à sa question. Ils reculèrent sous les arbres. Ils pouvaient reconnaître chaque détail de leur apparence.

UNA - Je n'ai pas vu cela.

MONOS - Vous l'avez vu ensuite. Il se passa

une bonne minute. Vous étiez aux prises avec l'insecte.

UNA - *L'hyménoptère strident*. Vous vous souvenez de cette nouvelle ?

MONOS - Un récit tout au plus. Je ne l'ai pas retenu.

UNA - Vous l'aviez écrit en pensant que jamais vous ne vous approchiez plus près que la moindre de mes confidentes. Les moyens de la séduction occupaient votre temps consacré aux recherches nominales.

MONOS - Vous n'avez jamais vu ceux qui vous voyaient. Maintenant, vous voyez le moindre changement. Il suffit d'une minute plus longue que les autres. Ils prononcèrent le premier mot et il parut déçu.

UNA - Je finissais de tourmenter l'insecte avant de poser ma langue exactement à l'endroit qu'il venait d'explorer pour atteindre la pulpe. Je fermai les yeux.

MONOS - Ils trouvèrent d'autres mots. Il ne paraissait pas convaincu. Vous avez eu ce désir inexplicable de le rencontrer.

UNA - Je voulais le toucher comme on touche un rehaut sur la toile pour s'assurer que c'est de la peinture et non pas un artifice mécanique. La vue avec la vue et la mécanique avec les autres !

MONOS - Étrange étranger en effet. Il en est de moins bizarre. On les voit moins mais ils intéressent moins aussi. Il suffit d'un de ces riens qui modifient l'attitude au point de la rendre inconvenante ou simplement déplacée. Il semblait se moquer de leur retenue. Il portait un

chapeau de cuir et désignait les choses et les êtres avec un bâton si noueux qu'on ne pouvait s'empêcher de le prendre pour un pèlerin. Mais quelle eût été sa destination rituelle ? Il ne paraissait pas pouvoir supporter la comparaison. Quelque chose le distinguait, peut-être un signe qu'ils voyaient et que la distance et le soleil nous interdisaient de reconnaître. Le fruit finissait son existence dans votre bouche, dernière bouchée.

UNA - Je l'ai suivi sans le désirer, j'en suis sûre. Il entra dans le porche pour interroger un habitant. Je ne vois pas d'autre mot pour le désigner celui-là !

MONOS - C'est que votre pensée se précise à l'approche de cette chair. Je comprends.

UNA - Vous ne comprenez rien ! Je suis passée...

MONOS - ...à un cheveu !

UNA (*elle rit*) - Vous vous souvenez de ce détail ! Vous sembliez courir après moi !

MONOS - Je voulais...

UNA - ...vous désiriez...

MONOS - ...vous prévenir.

UNA - Me prévenir ? Mais de quoi ? De quelle possibilité qui m'eût encore rapprochée de ce que je voulais...

MONOS - ...désirais...

UNA - ...attendre en lui ? Nous nous sommes retrouvés chez nous !

MONOS - Nous ne sommes pas sortis depuis. Nous avons attendu la nuit.

UNA - VOUS avez attendu la nuit. Toujours ce terrain préparatoire aux sérénades.

MONOS - Propitiatoire.

UNA - Comme vous voulez ! Nous avons oublié de dîner.

MONOS - Je ne comprends pas. D'habitude, quelqu'un frappe à la porte et entre sans attendre la réponse qui est toujours la même.

UNA - Personne n'est entré cette fois. Un oubli ?

MONOS - Nous avons payé la semaine.

UNA - Je voulais dire : Qu'ont-ils oublié ?

MONOS - Qu'ont-ils changé dans leur mode opératoire ? Personne ne nous a prévenus. Mais vous n'y songiez pas, nourrie de fruits et d'aventures...

UNA - ...extraconjugales, je sais. *Je ne regrette rien.* Je reviens toujours.

MONOS - Pardi ! Je n'ai pas bougé, moi !

UNA - Mais vous ne m'attendiez pas. Je ne vous surprinds jamais.

MONOS - Je vous revois sans cesse. Mes arbres, le lit, la rue où je vous rejoins finalement. Ma vie circulaire. Mon effort circonstanciel pour retrouver le point de rencontre. Cette incroyable douleur une fois par jour.

UNA - Je vous plains tous les jours mais vous

n'écoutez pas.

MONOS - Je voulais...

UNA - ...vous désiriez...

MONOS - ...que vous me vissiez au lieu de...

UNA - ...vous reconnaître, je sais. D'ailleurs, j'entre en catimini. Vous êtes déjà couché...

MONOS - ...et vous sentez... la poule !

La terrasse devant la chambre. La ville par-dessus un bougainvillier. Una est assise à un guéridon, en peignoir. Elle sirote pensivement un café au lait. Monos arrive dans les feux de la rampe, avec sa canne et son chapeau à la main.

UNA - Vous en venez !

MONOS - On ne peut rien vous cacher. J'aime ces matins où on ne rencontre que des chiens.

UNA - Vous ne l'avez donc pas trouvé. Des traces ?

MONOS - Même pas. Mieux vaut ne plus y penser.

UNA - Je me lève à peine. Un dernier rêve m'a réveillée. Je ne sais ce qu'il faut en penser.

MONOS - Ne me racontez rien ! Je veux d'abord vous entretenir de ma promenade matinale.

UNA - Vous n'avez rencontré personne ! Et je connais les lieux. Il ne s'est rien passé, je le

sais.

MONOS - En effet. Il faisait encore nuit quand je suis sorti. Je guettais le jour pendant que vous feigniez de dormir. Et je voulais arriver le premier.

UNA - Le premier ? Vous, mon Monos ?

MONOS - Oui, le premier. Là-bas. Le plus près possible de nulle part. J'ai quelquefois ce besoin d'anéantissement. Je suis sorti pour ne pas vous réveiller.

UNA - Vous m'avez tenue éveillée toute la nuit !

MONOS - Vous dormiez quand c'est arrivé. Je crois...

UNA - Mais que vous est-il arrivé ? Vous semblez encore sous le coup de cet...

MONOS - ...de cette improvisation.

UNA - Vous improvisiez ?

MONOS - Mon esprit exigeait cette improvisation. Je venais d'admettre que mon existence n'avait plus aucun sens, conséquence inévitable du non-sens que j'accorde au monde depuis que je ne le reconnais plus comme monde mais comme séjour provisoire. D'habitude, quand cela arrive, je songe à des aventures...

UNA - ...amoureuses ?

MONOS - Non ! L'aventure des voyages. Les traversées horizontales. Les rencontres décisives. Les recherches verticales. Vous connaissez mes passions. Je ne vous cache plus mes découvertes.

UNA - Vous avez commencé par là.

MONOS - Puis nous nous sommes aimés. Et je vous ai raconté mon premier voyage. Avec quelle fidélité ! Les mots...

UNA - Les personnages agissaient comme si le désir venait de je ne sais quelle volonté au détriment des besoins naturels. Jeune littérature de l'idée. Je me souviens.

MONOS - Oh ! Jeune... puis nous avons voyagé ensemble.

UNA - Moi avec vos bagages et vous avec les invités de la première heure. On les retrouvait dans d'autres circonstances. Je m'épuisais facilement en argumentation. Ils étaient...

MONOS - Vous étiez impatiente en ce temps-là.

UNA - Ce n'était pas faute de chercher à comprendre. Vous paraissiez joyeux quelquefois, je ne me souviens pas en quelles circonstances. Mon esprit aurait dû en retenir les répétitions. Je joue si mal quand je joue !

MONOS - Je l'étais, joyeux ! Souvenez-vous. Je revenais à vous. Et il vous est arrivé de m'accompagner.

UNA - Où voulez-vous en venir ce matin ? Oui, je feignais...

MONOS - Je m'en doutais sans désirer le savoir...

UNA - Partiez-vous pour ne plus revenir ? Si près ?

MONOS - Il y a peut-être des choses que je ne veux pas revivre.

UNA - Mais avec moi, vous ne revivez que ces choses ! Il vous faudrait inventer une autre femme. Je ne le supporterai pas !

MONOS - C'est la raison pour laquelle je me suis longtemps contenté des personnages que je dois à votre exigence et à vos passions. On ne compose pas des personnages avec des fragments de corps. On les trouve tels qu'ils sont. Ils sont tout de suite doués de la parole.

UNA - Je n'y suis pour rien ! Vous partez et vous revenez. C'est encore le matin. Mon rêve...

MONOS - Ne m'en parlez pas ! Je voulais vous revoir.

UNA - Vous repartez ?

MONOS - Partir ? Sortir ? Je ne sais plus...

UNA - Vous revenez plus souvent, en effet.

MONOS - Vous m'avez rarement surpris en flagrant délit d'éloignement. Je vous ai plutôt donné des voyages.

UNA - J'évitais de vous rappeler.

MONOS - On ne siffle que son chien.

UNA - Je souhaitais votre bonheur, même avec une autre, pourvu que vous revinsiez sans elle.

MONOS - Je ne suis jamais allé aussi loin !

UNA - Nos personnages...

MONOS - ...ne m'accompagnaient pas. Je craignais trop qu'ils vous inventassent.

UNA - J'ai souvent été seule. Il fallait que je connusse la joie à défaut du bonheur. J'ai toujours souhaité être appréciée, laisser une bonne impression de moi-même. Et je n'ai jamais cherché à prendre la place de ces souvenirs, s'ils n'ont jamais existé. On me l'a confirmé quelquefois et chaque fois j'ai connu la joie d'une *retrouvaille* avec moi-même. On se perd de vue si on ne revient pas de loin pour se retrouver.

MONOS - J'y songeais en marchant plus vite que d'habitude. Je voulais arriver avant moi. Vous savez comme on se retrouve. L'être que nous serons est déjà une conscience. Nous sommes tellement habitués à converser avec les reflets de nos apparences qu'une pareille aventure nous éternise... un moment.

UNA - J'appellerais cela le bonheur.

MONOS - Mais ce n'était qu'un instant de connaissance pure. Du moins, je le crois. J'étais ce que je serai, ce que je ne suis pas encore, pas si vite. Cela ne dure pas.

UNA - Et vous revenez par le même chemin.

MONOS - Je vous retrouve.

UNA - Comme si vous m'aviez perdue.

MONOS - Je ne savais pas que vous seriez éveillée et prête à recommencer ce que vous n'avez pas achevé hier. La minutie et la patience vous honorent de petites satisfactions dont le spectacle prend quelquefois toute la place.

UNA - Les fruits ?

MONOS - Les fruits, les hommes, les nuits passées avec vous, les jours où je vous perds en route. Le recueil inachevable de mes aubades et de mes sérénades.

UNA - Vous êtes l'écriture même.

MONOS - N'exagérons rien. J'ai failli même me résoudre à ne plus rien écrire, ce qui chez moi équivaut...

UNA - ...au suicide...

MONOS - ...à la disparition. Je disparaissais comme j'étais venu : sans la langue.

UNA - Et vous revenez me demander si je la parle encore. Je vous rassure : je la comprends pour vous lire.

MONOS - Je ne souhaite pas que vous me lisiez. Je ne désire rien d'autre que votre...

UNA - ...disparition.

MONOS - Rien n'est possible sans vous. À part la promenade du matin dont je reviens toujours parce que vous l'expliquez. Votre présence est une explication. Je ne vais jamais plus loin que...

UNA - J'aimerais connaître ce lieu.

MONOS - Ou l'instant qu'il promet.

UNA - Nous ne sommes jamais allés plus loin que l'écume. Mes pieds...

MONOS - Vos jambes...

UNA - Ma noyade !

MONOS - Mon attente !

UNA - Vous êtes déjà passé par là. Vous reconnaissez je ne sais quel détail de sable ou de coquillage. Vous paraissez indécis. Je lutte contre cette présence !

MONOS - Nous en revenons comme si rien ne s'était passé. Et je vous interroge sur vos goûts. Je n'ai pas honte de vous mentir. Nous croisons d'anciennes connaissances. Tout ce qui n'a servi à rien remonte à la surface et nous plongeons ensemble dans ce silence. Parfait ensemble pour une fois. À midi...

UNA - Il est trop tôt pour en parler. Je me réveille à peine. Vous êtes revenu. Et nous ne connaissons personne. Pas de traces ?

MONOS - Ni de ce que je voulais savoir ni de ce qu'il a rendu possible. J'ai vite fait le tour. Je suis descendu dans la nuit. Je vous laissais à vos affectations de dormeuse. Le vestibule était peuplé des conséquences de ma dernière aventure avec l'existence des autres. Puis la nuit, dès le seuil que j'hésitais à franchir, toisant les marches qui descendaient dans l'inconsistance du gravier. Mes pas vous eussent réveillée si je n'avais pas eu l'impression de légèreté qui accompagne toutes mes rencontres avec le premier mot. Je ne sais pas jusqu'où je suis allé. Des oiseaux apparaissaient dans l'ombre, déjà criards. Ils me révélaient ainsi au monde que je voulais dépasser sans le quitter.

UNA - J'étais loin de soupçonner votre tourment ce matin en me réveillant.

MONOS - Je ne me tourmentais pas. Rien ne me forçait à ne pas aller plus loin et je ne souffrais pas d'y parvenir sans peine. Je me

sentais...

UNA - ...inutile. Tandis qu'une espèce de joie m'envahissait, promesse vite envolée avec la vision globale de la chambre réduite à l'inventaire de ses objets. Je me suis sentie impatiente pendant une seconde, et prête à n'importe quel désordre. Mais vous n'étiez pas là pour me le dire.

MONOS - C'est peut-être ce que je cherche en lui.

UNA - Je ne comprends pas...

MONOS - Je cherche à le dire avec son corps !

UNA - Mais vous ne le connaissez pas.

MONOS - Pas aussi bien que vous, c'est entendu. Je n'ai pas vécu ce premier instant de la découverte. J'étais trop occupé à relever les détails de votre présence. Je voyais de près ce qu'ils regardaient de loin. J'ai mon idée...

UNA - Vos idées confinent l'être au personnage. Vous n'allez jamais plus loin que...

MONOS - ...que vous-même !

UNA - ...que ce que je vous inspire ! Je ne suis pas un personnage ! J'existe.

MONOS - Donc, nous existons. Ce qui n'implique pas que j'existe moi-même. Je suis peut-être votre personnage.

UNA - Mais je ne sais pas écrire !

MONOS - Ce qui complique tout...

UNA - ...et fragilise vos observations...

MONOS - ...surtout quand vous vous en prenez à un fruit...

UNA - ...et qu'un étranger me séduit d'assez loin pour ne pas exister...

MONOS - ...comme je voudrais qu'il existât.

UNA - Mais enfin, Monos, en quoi consiste votre philosophie ? Je vous connais depuis assez longtemps pour savoir que l'apparent désordre de vos pensées ni l'abondance des hypothèses contradictoires ne constituent chez vous un paravent de la misère intellectuelle. Ce n'est pas seulement par amour que je m'interdis le soupçon ; mon expérience de notre conversation m'enseigne tous les jours la plus grande attention à l'égard de vos... propos. Vous abondez dans ce qu'il convient je crois d'appeler le chantier, et toutes vos allégations sont autant de pierres apportées à un édifice qui n'est pas la forme qu'on attend d'abord du penseur, ni surtout ce fond indiscutable ou difficilement aporétique que les inventeurs de tous crins proposent à l'esprit dès les prolégomènes. Il semble que vous enrichissiez votre laboratoire à tel point qu'on ne s'y retrouve pas sans s'y perdre *vraiment*. Vous invitez à la réflexion uniquement dans votre jardin. Je ne vous ai jamais vu ailleurs quand il s'agit de se mettre à l'ouvrage.

MONOS - Vous voulez dire : quand il est temps de le faire. Après, on ne peut plus rien envisager de franchement fertile («arable», dit Saint-John Perse). Mes fruits et votre bouche, ma douce Una (douce à ma pensée) sont la parabole de mon destin. Je ne suis ni ne possède

ni l'un ni l'autre. J'assiste en spectateur médusé à une rencontre que mon désir a préparé tout en reconnaissant que je ne m'y attendais plus. Je cultive les fruits, j'en entretiens les saisons et vous êtes l'approche de ce qui leur convient le mieux : le plaisir de les mordre, d'en savourer la chair et de savoir que c'est encore possible.

UNA - La philosophie a connu deux rencontres décisives : *la chose*, avec Descartes, et *l'homme*, avec Nietzsche. Il fallait que l'homme s'imposât à Dieu pour que la chose prit tout son sens. Mais vous ne prenez pas la chose. Vous attendez l'évènement. ce pouvait être autre chose que ma bouche et si ce n'était pas moi, ce serait une autre. Qui est cette autre, Monos ? En quoi reconnaissez-vous que ce n'est pas moi ?

UNA - Je sais toujours que c'est vous sinon je ne suis plus sûr de rien, ni même s'il s'agit de quelqu'un ou du produit de mon imagination. Cette autre dont vous parlez avec une pointe de jalousie qui me flatte, mon Una, n'existe que parce que vous existez. Vous la rendez possible comme la persistance des fruits que j'offre à votre attente en dépit sans doute des saisons.

UNA - Vous ne répondez pas à ma question, Monos. Qui est-ce ?

MONOS - C'est une autre question. Qui est-ce si ce n'est pas vous ? me suggérez-vous. L'autre serait cette personne que je distingue parfaitement, ou du moins clairement, de moi-même et de ce que vous êtes pour moi. Je ne l'invite pas alors que je vous attendais.

UNA - Elle entre dans le jardin. Vous la voyez m'observer. Elle s'enrichit en même temps que votre pensée...

MONOS - ...pensée est ici pris dans son acception la plus large...

UNA - Est-ce le premier personnage ?

MONOS - Comment voulez-vous l'être si elle arrive en second ?

UNA - Elle se distingue nettement. Elle ne m'imité pas. À quoi la destinez-vous ?

MONOS - Mais je n'en suis pas le maître ! Vous en parlez comme si je la connaissais depuis longtemps.

UNA - Elle existait avant moi, je le sais...

MONOS - Vous ne savez rien ! Avant vous...

UNA - ...les fruits existaient...

MONOS - J'existais moi aussi. Je suppose que vous existiez. On me prendrait pour un fou si j'affirmais le contraire.

UNA - Et elle ?

MONOS - Je ne la vois pas. Non ! J'ai beau tenter de me souvenir...

UNA - Mais qui vous parle de la mémoire ?

MONOS - Les Muses...

UNA - Les Muses ? Ces femmes qui n'en sont pas ? Il y a bien un moment où elle n'est plus la seule...

MONOS - ...parce que vous vous mettez à exister dans la même proximité. J'ignore à quoi on doit les hasards de la vie ni même si on les doit...

UNA - Nous avons exclu le bon Dieu et augmenté la chose !

MONOS - Il est inutile de me le rappeler. Mais maintenant, sans Dieu pour chapeauter et avec cette chose qui a pris des proportions...

UNA - ...inimaginables.

MONOS - Je les imagine très bien ! Je veux dire que j'en imagine la portée.

UNA - Mais pas les limites qu'il faudrait calculer et qu'aucun raisonnement, si parfait soit-il, ne réussit à représenter un tant soit peu... visiblement.

MONOS - Comme vous y allez ! Nous avons déjà dit qu'en la matière nous manquons des ressources de la comparaison. Comme si...

UNA - ...elle était la première et que le désir ne pouvait arriver que par moi. Dans ce jardin, vous n'avez jamais été seul, ce qui explique votre passion.

MONOS - Ma passion ?

UNA - Vos fruits ! Vos saisons ! Ma bouche !

MONOS - Je n'oublie pas !

UNA - Vous entrez cependant à une date certaine mais sans le moindre souvenir d'avoir frappé à la porte.

MONOS - La myélinisation a fait une oeuvre dont j'aurais tort de me plaindre !

UNA - Vous vous... comparez à la médiocrité !... Effet de contraste plutôt facile.

MONOS - Facile et momentané. je cloue ainsi le bec à mes doutes... redondants.

UNA - Ceux que vous n'avez pas choisi d'exercer sur les tenants de la chose.

MONOS - Et sur ses aboutissants. La chose implique l'existence, donc l'évènement. C'est trop simple ! Un peu comme cette constatation que l'être vivant est cerveau, digestion et appréhension ; autrement dit : tête, tronc et membres. La chose existe, donc le temps est histoire. La chose inspire la possession donc le temps c'est de l'argent ! Que de conclusions que je ne tire pas de ma propre activité cognitive, mais de ce que l'on convient d'appeler la lecture. Je ne lis plus.

UNA - Vous ne pouvez pas ne pas lire ! Tout est prétexte à déchiffrement. La moindre babiole que la nature...

MONOS - ...la chose. Le monde ne peut être à la fois centrifuge et centripète. J'ai songé à l'immobilité comme clinique de la complexité.

UNA - Je m'en souviens : vous parliez alors de tranquillité. Vos vers...

MONOS - Des essais de jeunesse ! Prenons-les pour ce qu'ils sont : des essais d'existence quand c'était l'être qui me réclamait tout entier.

UNA - Vous croyiez... donc.

MONOS - Je tentais de voir plus loin que les fruits que je devais au hasard. Comment imaginer alors que je les devais à l'Histoire ? Moi qui n'héritais de rien...

UNA - Vos livres témoignent du contraire.

MONOS - Ceux que j'ai écrits, oui.

UNA - Vous les avez écrits sans moi.

MONOS - J'ai écrit le premier quand j'ai commencé à vous voir.

UNA - Elle me surveillait.

MONOS - Qui voulez-vous que ce fût ?

UNA - Je ne veux rien. La place était déjà prise. Je me sentais comme une comédienne...

MONOS - Vous m'emmenez au théâtre maintenant !

UNA - C'en est un, pour le spectateur.

MONOS - Qui est-il ?

UNA - N'importe qui ?

MONOS - Vous créez le nombre.

UNA - Si vous y tenez.... Nous allons y venir, car il nous faut achever notre conversation d'hier, avant...

MONOS - Oh ! Oui, celui-là !

UNA - Vous ne pouvez pas l'oublier. Ce matin, vous marchiez dans ses pas.

MONOS - Vous m'en attribuez, des personnages ! Elle, lui... eux !

UNA - J'essaie de comprendre. Ce n'est pas si facile. Avec un...

MONOS - Oh ! Avec moi...

UNA - Sans vous, je suis une autre. J'imagine les autres autres.

MONOS - Vos peuplements vous éloignent de moi.

UNA - Mais pas de votre jardin. Vous êtes ce que vous êtes dans le jardin. Ailleurs...

MONOS - ...je ne suis pas chez moi, je sais !

UNA - Vous ne pensez plus à la ville.

MONOS - Vous me parlez trop de mon jardin.

UNA - Vous ne me parlez pas de l'été.

MONOS - C'est le printemps.

UNA - Du printemps, on dit que c'est encore l'hiver ou que c'est déjà l'été.

MONOS - Vous écoutez trop les gens. Leur conversation vous perdra, ma bonne Una. Vous deviendrez une commère si vous perdez votre temps avec ces...

UNA - Monos ! Est-il bien nécessaire d'en reparler ? Il y a en vous... une voix qui n'est pas la vôtre. Je n'aime pas l'entendre. Les gens sont merveilleux et vous le savez. Sans eux...

MONOS - Sans eux, ma douce Una, nous serions heureux. Je veux le croire.

UNA - Trois personnages dans un jardin. C'est

tout ce que vous exigez de l'imagination pour vous mettre à l'ouvrage !

MONOS - Euh !

UNA - Midi approche. Nous n'avons pas mangé ce matin. Nous mangerons...

MONOS - Vous mangerez les fruits de mon jardin, en plein après-midi, sur le lent et solennel déclin de notre soleil, le lent et solitaire soleil qui décline tandis que notre après-midi se remplit de sa solennité.

UNA - Des vers !

MONOS - Que de biens communs quand ils sont inaccessibles ! Mais il suffit que la chose se trouve à portée de la main pour qu'elle fasse l'objet d'une requête en propriété légitime. Le Droit est une ignominie, plus que la guerre. Au fond de nous, nous le savons pertinemment. Nous nous organisons pour posséder et non pas pour connaître. Or, le bonheur est dans la connaissance. Propriété égale ignorance. Mais la propriété donne sur le jardin de la connaissance où croît l'éternité. On pousse alors le savant à s'y aventurer alors que sa seule aventure est l'instant. Personne n'est à sa place dans ce monde : les savants dans les jardins d'agrément, les riches dans leurs palais, les pauvres dans la rue et l'ignorance dans le travail. Concevez-vous un seul instant de bonheur quand la propriété nous est enfin acquise ?

UNA - Votre amertume, Monos...

MONOS - Vous avez raison ! Il n'y a guère que le pardon pour pallier l'effet de ces appréciations sur l'esprit. Et non pas l'oubli comme vous le préconisez quelquefois, je ne sais pas à quel moment de votre silence, je n'ai jamais su

cueillir la fleur de vos attentes et je ne le saurais sans doute jamais. Pardonnons à ceux dont la présence même nous offense !

UNA - Oh ! Monos !

MONOS - Midi ! Écoutons. Je ne me pose plus la question de savoir si l'erreur a quelque conséquence sur notre destin de promeneurs de l'après-midi.

UNA - Je ne comprends pas...

MONOS - Cet écart différentiel entre la seconde de temps et celle de l'horloge. L'enfant que j'étais y trouvait une peur inexplicable.

UNA - Vous auriez dû en parler.

MONOS - À qui ? L'enfant qui s'écarte du chemin passe ce temps à revenir à la place qu'on lui a assignée. Il ne prend pas ce temps pour en découvrir les aventures. C'est plutôt l'imagination qui s'invite et tout est à recommencer. L'œil s'exerce. Il n'y a guère que cette alternative : l'aguet et la mire. On ne m'enseigne rien d'autre. Comme tout le monde, j'ai perdu la majeure partie de mon temps à me «préparer» au lieu d'«apprendre» à connaître. On nous réduit ainsi à l'attente et au projet. Comment voulez-vous que je leur pardonne ?

UNA - Je ne suis donc pas dans l'erreur quand je vous demande sur «quoi» vous fondez votre philosophie ?

MONOS - Mais vous êtes impertinente, ce qui vaut mieux que l'injure à l'enfance, je le reconnais volontiers. Oui, c'est la première question «ordinaire» que je pose au premier venu : «Fondez-vous votre doctrine sur *quelque chose* ?»

UNA - La question prend rarement au dépourvu.

MONOS - On commence par mentir au lieu de répondre. L'idée même de cette chose qui fait le lit de la pensée est difficilement discutable. On peut mettre fin à l'interrogatoire en répondant non. C'est prendre le risque d'avoir à s'expliquer là où un oui eût emporté la sympathie de la question suivante. Non, c'est aussi interdire cette seconde chance. C'est se mettre à la place du questionneur alors qu'un oui affecte la soumission. «Oui, ma pensée s'assoit sur *quelque chose*. Vous voulez maintenant savoir ce qu'est cette chose ?»

UNA - Il n'y a pas d'autre question.

MONOS - Et bien je ne la pose pas. Je ne propose pas non plus une variante. Je demande *alors* si l'on est «conscient» de cette chose.

UNA - On ne répond pas tout de suite. On veut d'abord s'expliquer, justifier la question de savoir ce qu'est cette chose.

MONOS - Moment de pur comique. Il s'agit d'interrompre, de forcer à s'exprimer sur cette «conscience» !

UNA - Pourquoi ne pas tout simplement admettre que, oui, on est «conscient» de la chose qui précède la pensée ?

MONOS - On se pose plutôt la question de savoir ce qu'il faut entendre par «conscience». Chose. Conscience. On vient d'installer les conditions du débat philosophique (je devrais dire «procès» mais le mot, à cet endroit de ma réflexion, est encore trop entaché de polémique).

UNA - Pure dialectique ! On n'en finira plus de s'expliquer. La chose c'est ceci, cela, je ne sais pas, j'en sais trop ! Tandis que le *degré de conscience* prend des allures de barreau sur l'échelle de la considération. On ne peut pas mieux tourner en rond.

MONOS - Ni en bourrique ! D'où le peu d'attrait éprouvé par les gens pour la philosophie qui demeure le fait et la science des philosophes. Une philosophie pour philosophes. Une philosophie qui ne sert pas à *quelque chose* !

UNA - Comment en sortir ?

MONOS - En posant la bonne question.

UNA - Suicide ?

MONOS - Non. Le suicide se tire de l'absurde comme la sardine de sa boîte. L'un ne va pas sans l'autre. Si c'est absurde, la mort prend un sens considérable. On connaît la suite.

UNA - L'abandon ?

MONOS - Trop religieux.

UNA - L'indifférence ?

MONOS - Pour s'imposer l'intérêt ? À quoi bon ? On finirait mal.

UNA - Ma langue au chat.

MONOS - Vous ne croyez pas si bien dire ! Je demande *alors* jusqu'à quel point on est prêt à aller pour augmenter cette conscience de la chose quelconque qui fonde la pensée. Jusqu'où ? Le temps n'a plus *alors* d'importance. On mesure des distances, des portées, des encablures, des probabilités. Jusqu'où suis-je prêt

à aller pour en savoir plus long sur le degré de conscience que j'ai de la chose ? Une philosophie préparatoire aux grands examens. C'est tout ce que j'ai pu concevoir dans le genre. C'est peu, mais je m'en nourris jusqu'au personnage.

UNA - Ce qui pourrait vous faire passer pour un romancier traditionnel.

MONOS - Avec le coup décisif que prend alors l'histoire ? On m'en veut plutôt de ne pas conclure.

UNA - Servez ou disparaissez !

MONOS - Le salut au drapeau. On s'enveloppe de rituels. Le coeur y est, remarquez bien ! Il faut faire partie de l'équipe. Si c'est possible, on atteindra l'élite pour y implanter son influence ou plus tragiquement pour ne plus avoir à vivre avec les siens ! Que d'ambitions vaines et nocives !

UNA - Revenons à notre «degré de conscience».

MONOS - Ou plus exactement, ma bonne Una, à ce qu'on est prêt à faire, à sacrifier peut-être, pour l'atteindre.

UNA - Il faut l'avoir fixé comme but, avoir déjà conscience de son importance et des relations à l'importance. Inextricable réseau d'intrications complexe ! Comment cela commence-t-il ? Il semble que l'influence des autres est décisive, déterminante, essentielle...

MONOS - Vous n'épuiserez aucun sujet avec des adjectifs. Leçon romanesque. Reprenons. Je vous ai d'abord demandé si votre pensée repose sur «quelque chose» et nous avons admis

l'hypothèse d'un oui. Quel meilleur début au roman ! «Oui, je sais *quelque chose*.»

UNA - C'est le valet de Pinget !

MONOS - Pourquoi pas ? Avec le temps, il rattrape les modifications et autres jalousies. Il fut, en son temps, plus radical, moins séducteur. Il sera (pour reprendre encore une constatation intranquille sur les temps de l'indicatif).

UNA - Il n'était *plus* !

MONOS - Una ! Reprenons.

UNA - Oui, mon bon Monos.

MONOS - On sait ici à quoi il faut répondre oui ou non., en admettant que l'une ou l'autre réponse *finisse* par composer une suite. Sans conséquences, pas de roman. Le personnage qui s'esquive n'en est pas un. «Oui ou non répondez». - Vous forcez ensuite le personnage à exister, ce qui confirme votre propre existence.

UNA - Bien. Je réponds oui et je m'attends un peu à une deuxième question dont la nature ne m'est pas tout à fait inconnue...

MONOS - Parce que vous y avez déjà réfléchi. On ne se surprend jamais comme on souhaite dissimuler la chose à l'interlocuteur dont on attend *autre chose*.

UNA - En effet, je ne me suis jamais posé la question du degré de conscience. C'est la noix de la chanson. Mais je vais plus loin que le chansonnier : une fois ouverte, le cerneau a bien l'air d'un cerveau exactement comme l'après-midi le soleil et le sommeil se confondent l'instant de la sieste...

MONOS - ...réparatrice. C'est que ce questionnement, tout anodin qu'il a l'air, vous a contrainte à passer de l'*intégrité* à la *mesure*. Passage délicat que ne franchit aucune dialectique.

UNA - Ça se complique ! Ce n'est plus... naturel. Devons-nous prendre le temps d'en parler avant d'examiner la troisième question qui, je n'en doute plus, contient toute votre philosophie ?

MONOS - Tout à l'heure, ma mie.

*Mangeons et sortons.
Restons ensemble
Et ne partons pas...*

UNA - Nous sommes en plein jour. On n'a aucun moyen de reconnaître la pleine nuit, sauf cette horloge qui fascine encore votre attente de guetteur et de franc-tireur.

MONOS - Demandez à ce serviteur de nous servir.

UNA - Monos, soyez patient avec lui.

MONOS - Patient avec les lents ! Vous m'en demandez trop ! Hep ! Ragazzo !

Le jardin. Entrent Monos et Una, un peu à distance l'un de l'autre. Una étend la jarapa et se couche sur le côté. Monos choisit de s'asseoir sur la murette de l'aire de battage.

UNA - Personne.

MONOS - Qui voulez-vous...

UNA - Personne. Et pourtant, tout est à recommencer.

MONOS - De ce côté, on aperçoit la ville.

UNA - Et donc la mer. Les touristes...

MONOS - Là, le chemin que les femmes remontent jusqu'au lavoir. Des roses dans les feuillages.

UNA - Le bouquet d'arbres et son ombre où les hommes s'assoient pour bavarder.

MONOS - La croisée où apparaît quelquefois l'étranger qui vient d'on ne sait où.

UNA - La première maison dont on aperçoit le toit bleu.

MONOS - Carte postale cylindrique. Il m'arrive d'utiliser une Hulcher.

UNA - Je préfère ma boîte de couleurs mais je l'oublie pour ne pas oublier que je suis avec vous.

MONOS - Nous attendrons le coucher du soleil.

UNA - Comme hier. Nous avons attendu...

MONOS - ...six longues heures...

UNA - ...nous attendrons...

MONOS - ...six autres heures...

UNA - ...longues et solennelles.

MONOS - Vous souvenez-vous...

UNA - ...d'avoir évoqué notre jeunesse...

MONOS - Il n'y avait pas encore de personnages. Je me souviens des croissances. Je me comparais avec les herbes du jardin où dormaient...

UNA - ...les lents lézards verts qui bornaient votre imagination. J'imagine.

MONOS - Je voulais pénétrer dans l'impénétrable au lieu de m'éloigner avec les autres vers les lieux de l'invention romanesque. Je touchais à des objets insoupçonnables autrement. Ces carcasses et ces masques m'observaient à travers l'herbe folle, m'interdisant d'aller plus loin. Alors je pénétrais les yeux fermés et...

UNA - ...il ne se passait rien.

MONOS - Rien que le cri de ma mère ou celui de ma petite voisine dont la blondeur d'épi apparaissait au-dessus d'un mur envahi de lierre et de liserons. Ses yeux en disaient long sur l'admiration...

UNA - ...ou l'attente...

MONOS - Nous n'en parlions pas !

UNA - Future femme pénétrable.

MONOS - Elle ne le savait pas mais je m'en doutais.

UNA - Un an d'avance tout au plus.

MONOS - Pourquoi commencer toujours nos conversations de l'après-midi par ces cristallisations de la mémoire ? Vos yeux se ferment sous l'effet conjugué de l'ombre et de la chaleur.

Vous ne m'écoutez peut-être plus...

MONOS - De plus individuel.

UNA - ... le sommeil...

UNA - Et rond et rond...

MONOS - ...vous rend disponible mais c'est le soleil qui caresse vos cheveux, par langues de lumière interposée, agitée de feuillages et d'insectes.

MONOS - Una ! Je tente d'approcher ma pensée pour que vous en saisissiez au moins le sens...

UNA - Qu'il me caresse... je dors peut-être...

UNA - Je suis... disponible. Continuez, mon Monos.

MONOS - ...ou votre corps s'éveille.

MONOS - La vie est ainsi faite que la nature l'emporte sur toute autre espèce de spéculation. Un rond, un personnage, un objet, une rencontre...

UNA - Expliquez-moi !

UNA - On finit alors dans le plus strict dualisme. Ou le pire. Quel est le rapport entre le cercle compris et celui qui comprend ? Vous m'aviez promis cette démonstration. Sans métaphore. Votre rond a l'air d'un triangle de jeu de billes !

MONOS - Un exemple ?

UNA - Concret si ce n'est pas trop vous demander.

MONOS - Encore l'enfance, ô jardin ! Si nous nous en éloignons enfin ? Je pourrais vous expliquer...

MONOS - Qu'est-ce, à votre avis ?

UNA - Un rond. Un rond tracé dans le sable. Vous avez tracé un rond avec votre bâton !

UNA - ...alors...

MONOS - C'est un rond. Voici deux ronds.

UNA - Il est déjà difficile d'admettre qu'ils sont semblables.

MONOS - Oui, *alors*... là, plus tard, ainsi... Le moment est-il bien choisi pour... Oh ! Una, vous paraissez distraite. Par quoi ?

MONOS - Ils sont égaux par hypothèse.

UNA - Je m'éveille. Examinons ce rond. Que faut-il en dire ? Vous tracez des ronds parfaitement circulaires.

UNA - Un rond est un rond.

MONOS - Définition même de l'*intégrité*.

MONOS - Oubliez le carré, ma bonne Una ! Je ne prétends vous entretenir que de la *mesure*.

UNA - Il n'y a rien de plus précis, de plus net...

UNA - Un rond n'est plus un rond ? Évène-

ment fictif...

MONOS - On peut encore l'appeler un rond. Mais nous en sommes à examiner sa surface.

UNA - Surface de rond.

MONOS - Vous connaissez la formule.

UNA - Il n'y a pas deux ronds qui se ressemblent.

MONOS - Ou alors tout à fait par hasard.

UNA - De naturel qu'il était, il devient complexe. Voici un rond. C'est un rond. Quelle est sa surface ? C'est une question... En quoi consiste le procédé ?

MONOS - Mais il n'y a pas de procédé ! C'est un fait. Nous avons un rond, pour jouer aux billes si vous voulez. Voici, ou plutôt ne voilà pas la surface. Son calcul est tellement exact que l'application à ce rond particulier est d'une imprécision remarquable. En passant dialectiquement de l'intégrité à la mesure, nous avons résolu la difficulté même du naturel exprimé par le rond qui est un rond. Le résultat est une approximation concrète d'une exactitude tout abstraite. Si nous nous contentions de vivre avec des ronds...

UNA - Oh ! Monos... Vous ?

MONOS - Eh bien nous jouerions aux billes comme les enfants que nous avons été. Tandis que le calcul nous force à penser ou du moins à commencer à le faire.

UNA - En quoi consiste la leçon ?

MONOS - Elle nous ramène en Occident.

UNA - Avec Virgile ? À Brindisi ?

MONOS - Nous voyagerons si notre amour y trouve le bonheur. Nous en parlerons cette nuit. Pour l'heure...

UNA - Si le rond est un objet, je suis. Si c'est un résultat, je doute.

MONOS - Vous doutez mais vous savez. Vous ne savez rien de l'objet mais vous avez découvert le résultat.

UNA - Je ne peux être que l'un de ces deux personnages. Le premier est philosophe, comme vous, mon Monos. Le second est...

MONOS - ...un Occidental, ce que vous n'êtes pas, ma belle Orientale !

UNA - Expliquez-vous !

MONOS - Una ! Una ! Je deviens fou !

UNA - Monos ! Vous m'aviez promis...

MONOS - ...l'amour, je sais. Mais le désespoir...

UNA - Vous revenez encore à votre jeunesse...

MONOS - ...à mes vers ! Oh ! Que ce mot est mal choisi ! *¡Versos ! Verses !* Vers de terre ! ... Vers quoi ? ... Vers du poème... C'est un récit ! Ah ! Una, tout est récit. Il n'y a pas de temps, pas d'espace. Effets d'illusions, erreurs de jugement. Il n'y a que le récit, les récits, le récit des récits. Retrouvez-moi ce livre !

UNA - Je préfère manger vos fruits. Ils sont délicieux. Vous devriez les partager avec...

MONOS - ...l'étranger ?

UNA - Oui ! D'ailleurs, le voilà.

MONOS - Il faut recommencer.

UNA - Il monte.

MONOS - Le chemin ? Il connaît le chemin ?

UNA - Non. Il nous a vus et souhaite nous demander quelque chose. Cette nuit...

MONOS - Ne parlons pas de cette nuit !

UNA - Il s'en souviendra.

MONOS - Ne lui posons pas la question.

UNA - S'il évoque...

MONOS - Mon regard ? Cette facilité que je dois à l'expérience ?

UNA - À l'habitude, mon cher Monos, à vos petites manies qui font de vous le personnage que nous connaissons.

MONOS - Nous ?

UNA - Oui. Moi et... l'étranger.

MONOS - Pourquoi lui ? Il vous reconnaît ? Cette facilité...

UNA - Nous ne parlerons ni de cette nuit ni d'hier après-midi. De quoi voulez-vous par-

ler ?

MONOS - Laissez-le d'abord poser la question qui l'amène ici.

UNA - Quoi, par exemple ?

MONOS - Je ne sais pas... son chemin, l'auberge la plus proche, un de ces fruits, votre...

UNA - Le voilà !

MONOS - Scène courte ! Mauvais signe !

MONOS - Il n'a pas insisté.

UNA - Vous n'avez pas été aussi aimable...

MONOS - ...que lui ? J'étais ravi.

UNA - Vous n'avez pas cessé d'insinuer...

MONOS - Il a refusé de goûter à mes fruits ! Il n'a même pas parlé du chemin. Nous entretenir pendant une heure de Brindisi et de son économie touristique !

UNA - Il aurait volontiers évoqué avec vous ce livre qui vous empêche d'écrire...

MONOS - ...un roman. Vous êtes cruelle quelquefois de me le rappeler. J'écris des polars dans un pur esprit de rhétorique. Nous avons cette nostalgie de la cohérence, de la clarté et de... l'intérêt. Attention. Curiosité. Affinité. Utilité. Dit le dictionnaire. Révélateur, n'est-ce pas, de notre... coutume.

UNA - Nous n'avons guère le temps d'en par-

ler.

MONOS - Je vous sens... ennemie. Comme si vous n'étiez pas là quand nous construisons les fossés de notre mythologie. Enfants, on pousse des goélettes de papier ou de feuilles d'automne. Se concentrer mentalement. Ce désir de connaître l'autre. L'évidence de la parenté, de l'analogie. La cohérence de la conception. Oh ! Una, tout y est ! Le récit se continue dans toutes nos adductions. Si j'avais réussi à placer un mot dans cette conversation avec l'étranger...

UNA - ...vous n'auriez rien dit de ce que vous vouliez dire, évidemment. Mais vous ne vous êtes pas privé de dire ce qu'il ne souhaitait pas entendre ! Virgile...

MONOS - Ce n'est jamais ainsi que j'en finis avec la douleur, vous le savez, mon Una. Nous avons même perdu le fil de notre conversation.

UNA - Ce n'est pas ce qu'il vous demandait !

MONOS - Il ne demandait pas vraiment quelque chose ! Il...

UNA - Vous ne l'écoutiez pas ! Avec vos fossés, vos paraboles, votre...

MONOS - Allez ! Una, dites-le !

UNA - Votre lenteur, Monos. Vous êtes...

MONOS - Lent ? Vous voulez dire patient.

UNA - Patient ? Vous ? Même l'impatience ne vous retient pas.

MONOS - Vous n'avez pas dit grand-chose.

UNA - Dire ? Moi qui voulais sentir...

MONOS - Encore votre peau ! L'art n'utilise pas la peau. L'oeil et l'oreille sont seuls invités au festin. Tout le reste est imitation, spéculation, incertitude, temps perdu sans espoir de le retrouver. L'oeil, mon Una, et *son* oreille !

UNA - Oh ! L'oreille et *son* oeil. Quelle réciprocité ! Quelle dialectique ! Quelle intimité ! C'est le lit de la modernité ou le tombeau de l'intelligence. En voilà un être parfait ! S'il faut se réduire à cette apagogie pour comprendre un peu ce qui se passe dans votre tête...

MONOS - Eh bien ?

UNA - Eh bien on a envie de manger, de boire, de respirer, de...

MONOS - De ?

UNA - De nager, de courir, de...

MONOS - Etc. On voit ça au cinéma. Navrante réussite de l'industrie et de l'investissement. Chacun y choisit son créneau. Il s'agit de s'extasier. L'oeil et l'oreille au service de la peau ! Je ne vous reconnais plus, Una. Ou plutôt oui, je reconnais votre goût immodéré de la fugue, petit voyage pas plus loin que le piano.

UNA - Vous en jouez à merveille quand vous daignez perdre un peu de votre sacré temps avec... nous.

MONOS - Je joue... pour vous plaire, pour exister avec vous, pour vous montrer le chemin.

UNA - Mon petit animal domestique !

MONOS - Vous pouvez vous moquer. Vous lui avez tapé dans l'oeil !

UNA - Vous savez bien que je tape dans l'oeil de tous les hommes.

MONOS - Mais vous ne le saviez pas aussi *facilement*.

UNA - Une heure d'absence et...

MONOS - Une heure d'angoisse. Mais que peut-on attendre après une scène courte ou écourtée, sinon l'attente de votre retour ? Il est toujours possible que vous ne reveniez pas.

UNA - Il voulait me montrer l'endroit où on loue des barques. Nous n'avons jamais ramé plus loin que vos coquillages.

MONOS - Mes coquillages ! Vos fugues ! Une heure pour voir des barques !

UNA - Une heure pour prendre le temps. Vous n'avez pas voulu nous accompagner.

MONOS - Vous suivre. J'attendais quelqu'un.

UNA - Qui donc ?

MONOS - Vous.

UNA - Moi ?

MONOS - Qui d'autre ?

UNA - Comment m'attendiez-vous s'il est encore possible...

MONOS - Ah ! Cette angoisse qui me tourneboule ! Je ne vous conseille pas l'angoisse.

UNA - Vous ne voulez pas savoir...

MONOS - Je ne veux rien savoir. Vous ne me demandez rien sur cette attente ?

UNA - Situation absurde.

MONOS - Non, baroque. Je ne me suicide pas. Je me donne en spectacle.

UNA - On vous regardait ?

MONOS - Ici, nous sommes aux loges et sur la scène, comme à la foire et au moulin !

UNA - Vous me l'apprenez. Je ne reviendrai plus dans ce jardin sans me sentir regardée alors que j'y reviendrai pour voir. Vous me plongez dans votre attente.

MONOS - Dans quelle attente vous plongez-t-il, si ce n'est pas indiscret de vous le demander ?

UNA - Il voulait savoir si vous étiez sincère.

MONOS - De quoi voulait-il parler dont il ne parla pas devant moi ?

UNA - Votre idée d'un Occident prêt mentalement à tout détruire l'a séduit.

MONOS - Il ne m'a pourtant pas donné le temps de développer ma thèse. L'Occident détruit la nature et les conservatoires de l'humanité au seul profit de sa jouissance. En voilà une idée capable de séduire l'étranger ! Il se sent solidaire, ce qui le sauve de l'exclusion. Mais vous êtes là, ma bonne Una, pour recueillir les fragments de sa déconfiture. De ma fenêtre, je vois le monde tel que l'Occident le forge. Si vous n'aviez pas eu cette curiosité pour ces bar-

ques désuètes...

UNA - Je reconnais que j'ai mis fin à la conversation...

MONOS - ...au moment où j'en venais à l'essentiel, à des idées autrement profondes que ces pauvres gnosies sur le pouvoir destructeur de l'Occident, représentations exactes en un sens, mais totalement dénuées de...

UNA - ...de poésie ?

MONOS - Mon amour d'Una ! Vous ne m'avez pas quitté ! Ne parlons plus de cette escapade.

UNA - Une escapade ? Les barques...

MONOS - Chhchhchchchut ! Achéons le jour juste un instant avant qu'il ne s'achève.

UNA - Un instant, c'est un tant...

MONOS - ...suffisant. Une éternité si nous y pensons exclusivement.

UNA - Mais je ne veux pas mourir, mon Monos !

MONOS - Qui vous parle de mourir ? Je vous propose de conclure notre conversation. Demain sera un nouveau jour !

UNA - Et cette nuit ?

MONOS - Je n'irai pas à la fenêtre. Pas une seconde !

De nouveau la nuit, la chambre, le lit où ils sont couchés. La fenêtre est fermée.

UNA - Monos, mon ami, vous ne dormez pas.

MONOS - Je n'ai plus sommeil. Tout à l'heure, après cet abus, peut-être, de viande cuite sur la braise...

UNA - ...et peut-être un peu après ce vin qui vous a fait chanter avec les autres.

MONOS - Comment ne pas chanter quand tout vous y invite ? La viande saignait sous le couteau et je vous regardais chipoter des feuilles de salade.

UNA - Vous vous moquiez de moi dans l'oreille de votre voisine. Le vin vous avait communiqué la rougeur de ses joues. Le bleu de ses yeux voyageait dans votre regard et le cuivre de ses épaules effleurait vos lèvres pour en dénaturer le discours.

MONOS - Je ne sais pas ce qui m'a pris d'absorber ainsi tout ce qui s'offrait à ma curiosité. Je reconnais vous avoir un peu abandonnée. L'étranger revenait en habit de serveur. Il vous proposait ses liquides et renonçait à visiter les miens. Vous n'avez pas accepté de danser avec lui.

UNA - Mais je n'ai pas refusé sa conversation. Il s'est assis pour me regarder.

MONOS - Et je me suis levé pour ne plus vous voir !

UNA - Le vin commençait à trouver la douleur où vous savez la dissimuler. Vous chanceliez parmi ces marionnettes agitées de rythmes

faciles.

MONOS - C'est alors que le sommeil m'a ralenti à la limite du ridicule et je vous ai demandé de rentrer avec moi.

UNA - Vous l'avez demandé par-dessus les têtes, les mains en porte-voix ! Il s'est levé et vous a salué. Nous ne le reverrons peut-être jamais plus.

MONOS - Raven ! Vous m'en voulez d'être le témoin de vos recherches.

UNA - Je suis la spectatrice des vôtres.

MONOS - Mais vous ne témoignez pas ! En rentrant, j'ai cru être capable de tout écrire sans un seul instant de cette obscurité qui se cherche un style.

UNA - Mais vous n'avez rien écrit.

MONOS - Le sommeil...

UNA - La nuit. Seulement la nuit. On s'agite dans la lumière artificielle, exactement comme ces insectes dont on se sent tellement différent. Les visages sont masqués, les jambes rapides, les regards fuyants.

MONOS - Il vaut mieux être seul quand la nuit s'installe. Un bon lit...

UNA - ...une fenêtre sur la ville en cas d'insomnie.

MONOS - Scène courte, Mauvais, mauvais signe !

UNA - Chaleur ? Quelle chaleur ? Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre ? Le vin vous travaille maintenant de l'intérieur. Et tout ce sang que vous avez avalé !

Elle se lève et ouvre la fenêtre, y demeurant.

MONOS - Les rideaux bougent, mais je tiens ma promesse.

UNA - Ne la tenez pas, je n'y tiens pas moi-même. On devine des passants. ce pourrait être leurs ombres. Même effet de glissement, d'apparition et de dissolution. Une telle économie de bruit m'inquiète...

MONOS - L'économie touristique de Brindisi, l'influence de Broch...

UNA - J'ai envie de crier.

MONOS - J'ai envie de crier moi aussi !

UNA - Mais nous ne crions pas. C'est ainsi. Vous trempez le lit de vos suées et je reçois l'air de la nuit comme une nouvelle venue de loin.

MONOS - Quand partons-nous ?

UNA - Partons-nous ensemble ?

MONOS - Imaginez-vous deux voyages ?

UNA - Seraient-ils différents ? Complémentaires ? Contradictaires ?

MONOS - Pourquoi rechercher la comparaison ?

UNA - Qui comparera si nous ne nous retrouvons pas ?

MONOS - Ma mie ! Votre imagination...

UNA - ..ne traverse pas la nuit sans souci de visages, de mots, de relations peut-être...

MONOS - Vous n'imaginez rien. Vous n'êtes même pas inspirée. Vous... vous extrapolez. On ne part pas sans horaires, sans séjours, sans incidents de parcours, et que dire des trouvailles, des coups de foudre et des abandons à l'autre ? Je ne ferai plus rien sans vous.

UNA - Vous écrirez. Je n'écrirai pas. Deux voyages. Vous agissez, à votre manière, et je me déplace, toujours à votre manière. Venez à la fenêtre.

Elle revient au lit et tire Monos par les mains qu'il a tendues. Il résiste.

UNA - Vous êtes fiévreux.

MONOS - Trop de calories ! Je bous. Je ne veux pas me frotter à la nuit. Pas maintenant.

UNA - Plus tard, j'aurai trouvé le sommeil. En attendant, je passe entre la nuit et votre agitation. Je ne suis plus moi-même. Cette femme qui coulisse sur le fil narratif, ce n'est pas moi. Je sens bien à quel point on est votre personnage dès qu'on ouvre la bouche pour répondre à vos invitations à exister. De quoi avons-nous parlé pour ne pas en parler ?

MONOS - Nous cherchions le repos. Nous avons trouvé une espèce de tranquillité. Équanimité, disais-je.

UNA - Quelle différence ? Vous voulez être le baladin occidental. Je vous ai suivi pour ne pas m'ennuyer de vous. Nous n'allons jamais bien

loin.

MONOS - Oui, je sais, vos fugues, mes coquillages !

UNA - Finalement, vous n'avez rien écrit pour en témoigner.

MONOS - Qui donc lirait le témoignage du chemin le plus court d'un point à un autre ? Qui perdrait ce temps précieux ? Vous ne connaissez pas les hommes comme je les connais. Je suis un pragmatique et un faussaire.

UNA - Vous ? Le baladin occidental ? Pragmatique et faussaire, comme l'araignée ? Pragmatique comme l'animal domestique et faussaire comme l'enfant qu'on n'accompagne pas ? Vous changez de personnage !

MONOS - Non, non. Je l'ai toujours été, pragmatique et faussaire. Pragmatique parce que j'obtiens des résultats et faussaire parce que ces résultats ne sont pas tout à fait justes. Cependant, j'avance, avec mon temps, avec les autres. Au fond, je suis un pédagogue. On en retient quelque chose. C'est même clair et utile. On en conçoit d'autres opérations. L'Occident est une application de lui-même sur l'ensemble du monde.

UNA - Oh ! Oh ! Vous ne dormez vraiment pas. C'est la fièvre qui vous retient dans cette démesure.

MONOS - J'essayais de mettre au point mon intervention de demain à la Faculté de médecine.

UNA - Vous avez pris un acompte avec le vin et cette fille goulue qui...

MONOS - Oublions-la ! Je l'ai à peine envisagée...

UNA - Envisagée ?

MONOS - Je n'y pensais plus. J'ai oublié ses détails. Vous savez comme je tiens aux détails d'ordinaire.

UNA - Mais ce n'était pas ordinaire ! Vous pensiez vraiment à votre discours aux carabins ? Je vous connais moins préoccupé par l'effet à produire.

MONOS - Raven ! Vous ne connaissez pas mes extrêmes. Vous n'avez jamais pratiqué que *l'homme du milieu*.

UNA - Vous allez vous expliquer, dites-moi ?

MONOS - Laissez la fenêtre ouverte et venez vous coucher. Vous vous êtes mise à ma place !

UNA - Sans le vouloir. Vous avez peut-être raison. mais ne nous précipitons pas. Je suis à votre place, je ne suis pas moi-même, mais de là à penser que je tente de vous remplacer, il y a loin. Par quoi allez-vous commencer votre discours aux carabins ? Par quelque chose de moins... romanesque ?

MONOS (*ravi*) - Dites-moi l'effet que ça fera : «Je possède 1,40...»

UNA - Un quarante quoi ?

MONOS - 1,40 de la monnaie courante.

UNA - Il faudra le préciser. Ces pauvres carabins...

MONOS - «Or, un pain vaut 1,40. Donc, je

peux posséder un pain.»

UNA - Vous pouvez aussi en être dépossédé !

MONOS - «Je peux le manger ou le partager. Je peux perdre 1,40 avant de l'acheter.»

UNA - Je vous suis. Vous me tenez éveillée.

MONOS - «Ce simple récit avec son commentaire recoupe la réalité :

- le flux économique ;

- le délit de vol ;

- les nécessités vitales,

- la générosité, la vie sociale ;

- la malchance, sa possibilité.»

UNA - Cette histoire est aussi vraie en Occident qu'ailleurs :

- le flux économique existe aussi ailleurs, il est même fournisseur de l'Occident ;

- le vol est une constante humaine, animale même ;

- les besoins vitaux aussi ;

- la vie sociale, bien que franchement différente d'un côté et de l'autre, mais seulement par le spectacle qu'elle donne, rend possible le partage ou toute autre participation à l'existence de l'autre ;

- perdre est une constante.

Perd-on de la même manière ? Sans doute.

Partage-t-on dans les mêmes conditions ?
 Oui. Les corps sont-ils différents ? Non. Peut-on être volé ? Oui. S'il y a une différence, elle consiste dans la manière d'acquérir 1,40. C'est le Code qui détermine les droits d'acquérir. On n'acquiert jamais «légalement» par vol ni par trouvaille.

MONOS - Je n'irai peut-être pas jusqu'à mettre le vol et la trouvaille sur le même plan.

UNA - Vous ? Un poète ?

MONOS - Pas devant une assemblée de carabins qui souhaitent me connaître un peu mieux. Mes livres ne me livrent pas assez. J'ai des chaînes à rompre. Voyez l'effet.

UNA - Et s'ils essaient de comprendre ?

MONOS - Vous voulez dire : d'aller plus loin ?

UNA - Le baladin occidental est un pragmatique et un faussaire qui prétend que l'Occident et le monde ne se différencient que dans la manière d'acquérir. Partout, on acquiert par contrat : de vente, de mariage, de succession. Quand on ne vole pas et si on n'écrit rien de méritoire. Vous avez pourtant affirmé, dans le cours d'une autre conversation (je ne suis pas votre seule interlocutrice) que l'étranger, ce n'est pas l'Occidental. Cette idée prend toute son ampleur quand l'Occidental devient capable de détruire ce qui n'a plus à ses yeux aucun intérêt et ce qui s'oppose à ses résolutions de propriétaire. Maintenant, vous dites que l'étranger et l'Occidental fondent leurs désirs réciproques sur une ressemblance presque parfaite. Vous voulez dire qu'un homme est un homme, qu'il n'y a que des gagnants et des perdants, qu'il n'y a rien de plus proche du

désir que le désir lui-même ? J'y voyais, moi, la différence, dans ce désir de posséder. J'espérais la révélation de deux rites à ce point différents que l'un est étranger à l'autre, et que l'autre est le propriétaire potentiel de ce que l'un possède encore. L'un désir se consumerait tandis que l'autre promettrait.

MONOS - Je comprends mieux votre curiosité à l'égard de cet inconnu que nous n'avons d'ailleurs pas réussi à connaître. À moins que les barques...

UNA - L'Occident voit juste. Il ne détient pas l'exactitude ni la perfection, mais il sait voir juste. Tout le reste, vos conservatoires de l'humanité comme vous les appelez, ces traditions du pouvoir et de la foi, tout le reste est...

MONOS - ...littérature. Mais il faudrait raisonner un peu avant de proposer cette conclusion imminente et ...étrange.

UNA - Oh ! Non, je vous en prie ! Assez de démonstrations pource soir ! La littérature...

MONOS-...seraitcelle de l'étranger. Avez-vous lu, ma bonne Una, ce que l'Occident propose à l'humanité comme... littérature ?

UNA - J'ai lu tout ce que...

MONOS - Que croyez-vous qu'il restera de notre... temps ? Nos recherches impériales, y compris l'expression d'une douleur qui témoigne du temps incommensurable qui préside à l'accomplissement de notre identité ? Ou les chants de l'ailleurs, qui nous paraissent quelquefois enfantins tant ils nous sont étrangers, exotiques ou cacophoniques, ces chants qui reviennent de loin et qui promettent longtemps, menace de décadence, d'étouffement, mais que

la lenteur retient à la surface de l'existence ? Pensez-vous vraiment, ma bonne Una, que nos romans grammaticaux et dramatiques formeront le recours au chant dans un temps où l'ailleurs aura rejoint l'infiniment petit ? Nous n'aurons pas la chance d'ailleurs donnée aux mythologies par nous-mêmes. C'est en cela que les imitateurs se trompent et mystifient. Mais ils ont si peur de l'anonymat, ces poètes dont la voix est déjà celle du chant des chants ! Ulysse, il le faudra bien, laissera toute la place à l'étranger. À la place de personne, symboliquement personne, l'étranger, tragiquement. Je donnerais cher pour en savoir un peu sur ces moyens prosodiques et narratifs, moyens que mon impuissance à concevoir autrement réduit à la prosodie et au conte. L'Occident impose une impasse. Ailleurs, ailleurs qu'en Orient sans doute et ailleurs que dans l'aventure désespérée de l'émigration, on pense déjà autrement et nous n'en savons rien. Il suffira d'un geste court, pourtant, pour basculer dans l'oubli et donc dans cette attente qui ne peut être que celle d'un chant à venir. La littérature sera ce manquement aux convenances alors qu'elle aura été pour nous la pédagogie de l'égalité et de la propreté à la fois. Nos livres auront le charme des nostalgies de l'enfance tandis que la littérature, moins consommable, plus rare et moins appréciable, conservera le peu qui n'aura pas pu être détruit ou approprié. Espérons que cette fois, nul prophète ne viendra changer le cours de l'Histoire. Una ?... Elle dort. Ce jeune corps se repose, ayant trouvé naturellement les points d'appui qui garantissent son immobilité. Respiration tranquille qu'un peu de littérature détourne des traces qu'on suit par habitude de la proie. J'ai envie de la prendre dans mes bras et ainsi de la donner à ma propre peau, mais la vision de cet équilibre parfait de corps humain et de soie volatile me contraint moi-même, non pas à l'immobilité, mais à l'arrêt, à l'inter-

ruption, à l'attente forcée sans objet nommable. Je ne peux pas dire que je l'aime bien que toutes les apparences disent et redisent le contraire. Elle est le hasard qui me reconduit sans cesse à la source de mon inspiration. Rien de moins étranger à mon habitude du retour. Rien d'aussi nécessaire que ces tournoisements de la pensée au sein de ce que la pensée décrit comme le vin crée le verre où il attend d'être bu. Ce contenant ne se laisse pas décrire autrement. Il faut à la fois être sage et réaliste. Sage en n'allant pas plus loin et réaliste en reconnaissant qu'aller plus loin est encore possible. Mais rien sans elle. J'ai beau la réduire à ses parfums, elle contient ce que je sais, comme le vin, comme le verre, comme le vin épouse et comme le verre se laisse épouser. Quand elle s'éveillera à la faveur d'une brise, elle murmurerà :

UNA - J'ai rêvé.

Nacer KHELOUZ
& Valérie CONSTANTIN pour les images

De Semblables Impuissances

Lettre à un ami qui est mort

Je retrouverais le secret des grandes communications et des grandes combustions. Je dirais orage. Je dirais fleuve. Je dirais tornade. Je dirais feuille. Je dirais arbre. Je serais mouillé de toutes les pluies, humecté de toutes les rosées.

Aimé Césaire

Cahier d'un retour au pays natal

Pauvre soleil corrompu
Nos plantes de pied durcies
À ton langage sidéral

Ternies nos sombres silhouettes ;
Aux cimetières horizontaux couchées
Creuser
Chuintements
Troubled Water
Tels abîmes qui violent nos
Buissons avilis

Applaudissements

Creuse puisatier
Jusqu'à l'os
Après la saignée nos lambeaux de prairie
atrophiee
Au festin des loups habitués

Nos schismes d'incurie

Sommeil ; indissolublement
Mots impuissants
Qui disent le Silence
Qui dit le poète

En sa religion -
 Désert de vérité...
 Où la soif est de marbre

Poète
 A demeure
 Quelle retraite ?
 Ces enfants qui secouent
 Ta juvénile mort putrescente
 Aux hommes

Trahi comme une absinthe
 S'enivrant d'elle-même,
 A part soi
 Le son de nos vaines diatribes
 Ô ce monde que tu n'habites plus !

À toi seul
 Poète solitaire
 Fourmillement de vivants
 Au mutisme ennemis

Accourez ! Terrassiers !
 Pour que jaillisse l'Ombre lascive
 Du fond des abysses
 Une aperture
 Cette voix du Néant

Espoir mutilé
 Toi Noir Obscur
 Invisible
 Réfugié Sans refuge
 Refuge des Maux Anciens

Creuser cette houle

Du désir Sauvage
 Noir Sauvage
 En cette aurore pâle ?

Visage tuméfié
 De cet orgueil interdit
 En cette blanche écume
 T'emportant
 Te roulant

Écoute ce roulement
 Au loin
 Ces lointains soupirs
 De ton peuple perdu
 Tam-tams
 Sage et virevoltant ;
 Jusqu'à la démence
 Toute de chair
 Danses des mots,
 Chants des mots,
 Rires des mots,
 Tes mots qui se lèvent
 Tes mots qui s'enivrent
 De fraternité,
 De rhum,
 Tes mots sexe
 Tes mots qui enlacent,
 Qui embrassent ;
 Tes mots qui flagellent tes membres
 Qui fouettent ta docile mélodie

Point de Hauteurs ;
 Mais des mots de sueurs frustes
 Mais des mots du ventre
 Des mots ceints de barreaux
 Des circonvolutions de ton âme ;
 Mais des mots des entrailles
 Tapiés aux profondeurs
 Qui soudain frappent aux portes
 De ton purgatoire ;
 Qui soudain fouillent,

Qui débauchent ton cœur malhabile
 Qui font l'Amour à cette tiennne Terre

Mais des mots morpions suçant ton sang,
 Ton plaisir oublieux,
 Fustigeant ta paresse
 Des mots qui n'èn sont pas
 Des mots-Être, des Traîtres-de-Mots
 Des mots-Substance
 Des mots-Sève

Nulle abdication
 À ta noirceur vespérale-

Ton noir butin disputé
 Tantôt au
 Blanc
 Jour

Tantôt à la
 Noire
 Nuit
 Nuls subreptices à ton soleil de minuit
 Aux lois contraires,
 Ta condition condamnée

Tes vieux os de pauvre
 Déporté
 Translaté
 Toi
 Noir Muscle dilaté
 En ta disgrâce
 Aujourd'hui comme hier
 Tu as le goût pestilentiel
 Du cadavre flottant ;

Reçu ta dernière toilette
 De ce Gouffre Amer
 Où tu échouas naguère

Toilette d'Immondices
 Se nourrissant de l'excès
 De ta nuit ancestrale
 Te Souviens-tu ?

Que n'as-tu des Tout-terrains
 Des Four by Four
 Des Hammers
 En tes bosses pustuleuses
 Pour fuir...
 Ne fuit que le vent
 Pour un ailleurs à écorcher ;
 Ne fuient que ceux dont le ventre
 Paraît-il empli d'essence
 Longtemps raffinée

Il y eut bien des chiens
 Qui ont eu plus
 De chance.
 Des BB phoques
 En leur temps

Réfugié Torrentiel
 Dieu bénisse le Ciel
 Dieux des Stades municipaux
 À la bonne fortune ;
 Toujours
 Ces autels du pécheur
 Qui limitent l'étalement
 De ton corps,
 De ta détresse,
 De ta misère noire

Risque
 Contagion.
 Va
 Dispute à tes frères
 La gamelle du déraciné !
 Les loups se mangent en famille...
 ...

Que la nuit t'apparaisse
 En dague salutaire
 Pour que tu pagayes, tu pagayes,
 Tu pagayes de présence
 À toi-même

Que la foudre te frappe
 Ardemment
 Chapelle
 Luisante tel un rayon translucide
 Pour t'empêcher d'oublier
 T'empêcher de rêver
 A l'humanité
 Qui t'oublia
 Un blanc matin
 Sans couleurs

Zélateurs, tes Semblables ?
 Honnêtes serviteurs du Capital
 Qui prient le dimanche
 Qui ont donné à la Justice
 Le doux visage de l'Aumône ;

Qui te rouèrent de coups
 Bas
 Te voilà donc de retour
 En bas,
 Ombre en dessous

Toi qui crus que leur blanche Lumière
 Vaut bien plus que tes sombres lucioles

Eux qui te laissèrent ton grossier châlit
 Aux clous dressés
 En sentinelles de ton agonie

Te sacrifièrent
 Rite séculaire

Ta Peine Capitale
 Ton seul Capital

Ton seul Bien qui tranche
 Le débat.

« -
 Toi noir drapeau en berne
 Debout et marche sans illusion
 De victoire
 Sans haine éphémère
 Avec ton ombre hideuse

Alors

Tu atteindras cette aube
 À pas comptés
 Que tu creuseras sur ton corps
 Raidi,
 Mais fier ;
 À l'affût
 De sa dignité

Toi
 Mon frère
 ... »

Au bout du petit matin, une autre petite maison qui sent très mauvais dans une rue très étroite, une maison minuscule qui abrite en ses entrailles de bois pourri des dizaines de rats et la turbulence de mes six frères et sœurs.

Aimé Césaire
Cahier d'un retour au pays natal

Brûlures incandescentes
Mon frère, mon sang
Tes flots
Pour étreindre mes flammes
Mon cri aux hurlements intérieurs

Te parviendra-t-il ?

Mon vieux Paris
Paisiblement dormait
Le pauvre-
Et ta Nouvelle-Orléans
Fredonnée au saxophone
Ton jazz qui regorge ;
Mon tam-tam de braises

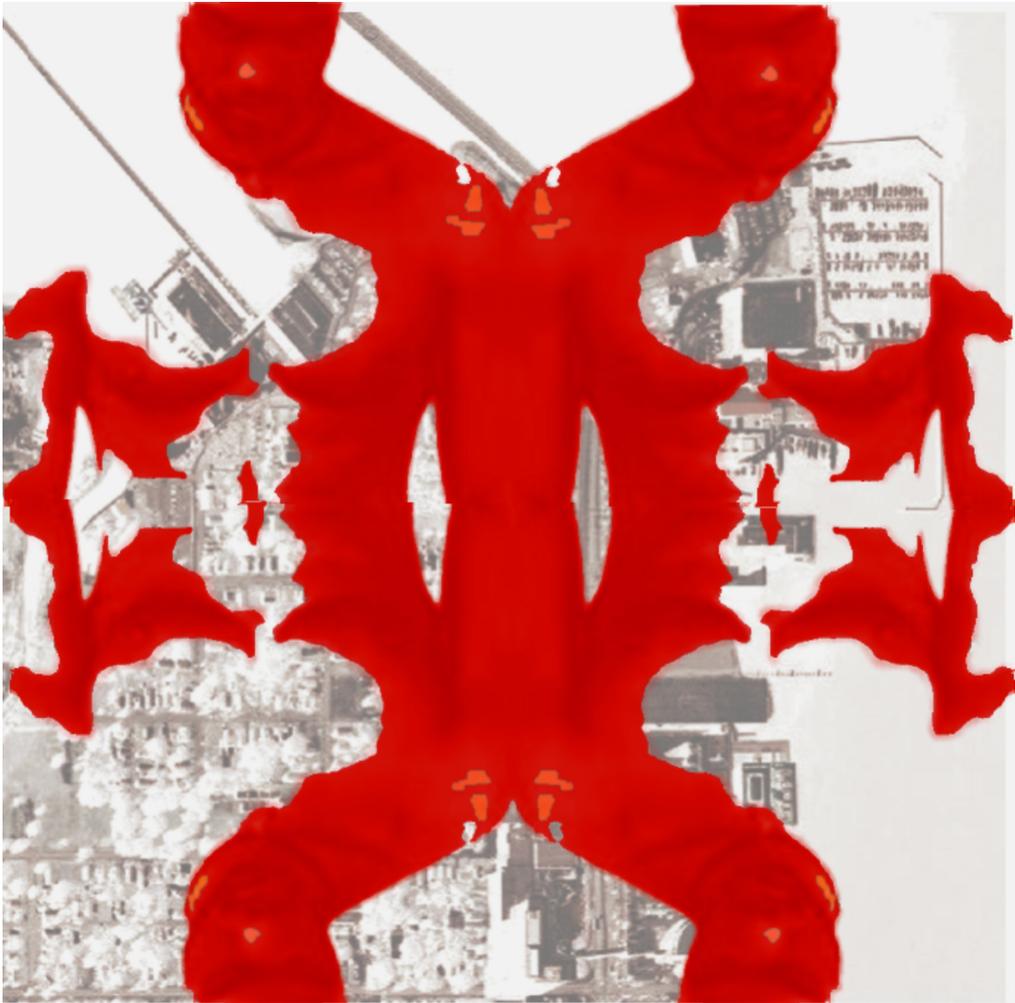
...

Les larmes de ton ciel
Mes nuages de fumée
Mes rats
Aux recoins de mon âme accoutumés ;
Mon bois vermoulu,
Mes odeurs,
Ma planète Saturnisme
Embrassement
Embrassons notre douleur !
Cette si fidèle amie...

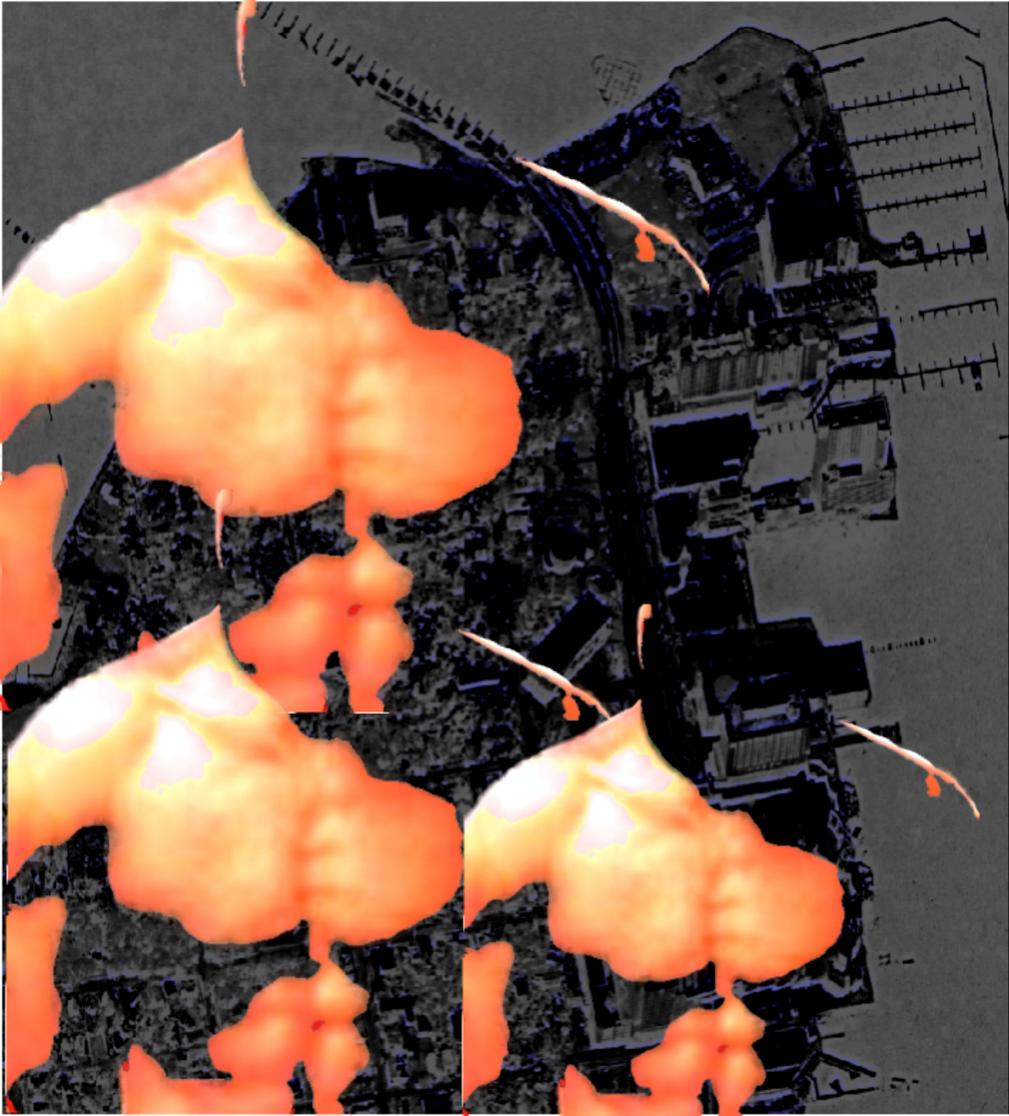
Consumée
Ma honte ; ma tête
Basse.

Mon frère englouti
Ta Louisiane
Mon taudis
Du numéro 13

Moi
Poussière ;
Poussière dans l'œil blanc
Toute petite poussière
Bientôt
De retour en Afrique
Nage mon frère ;
Nage puisque tu es à L'eau,
Ce que je suis au Feu.

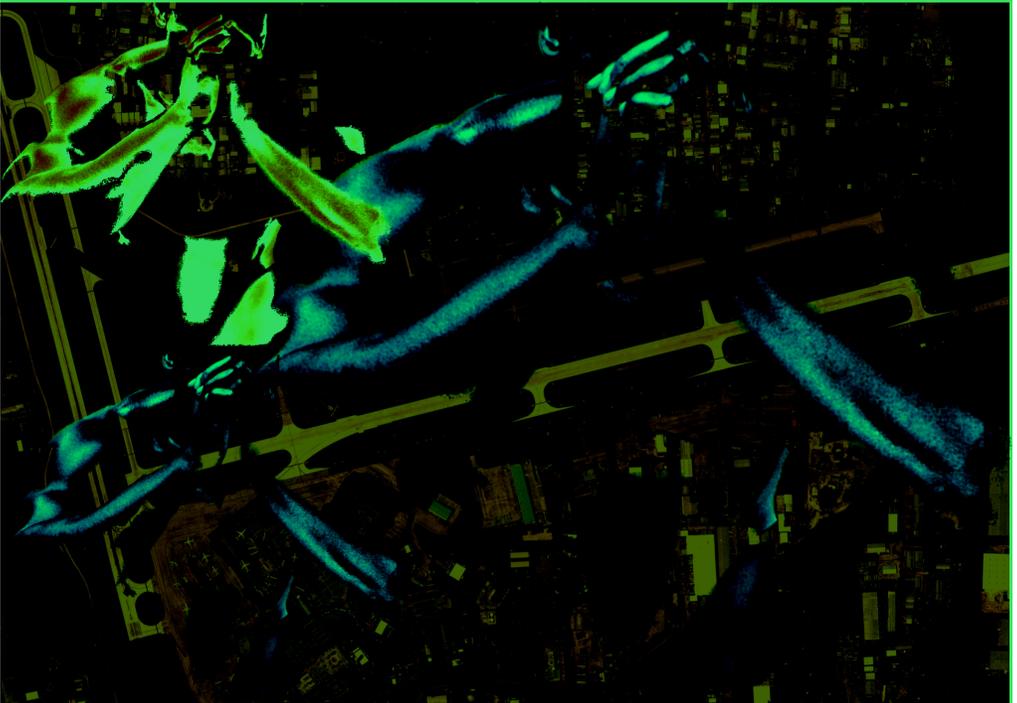


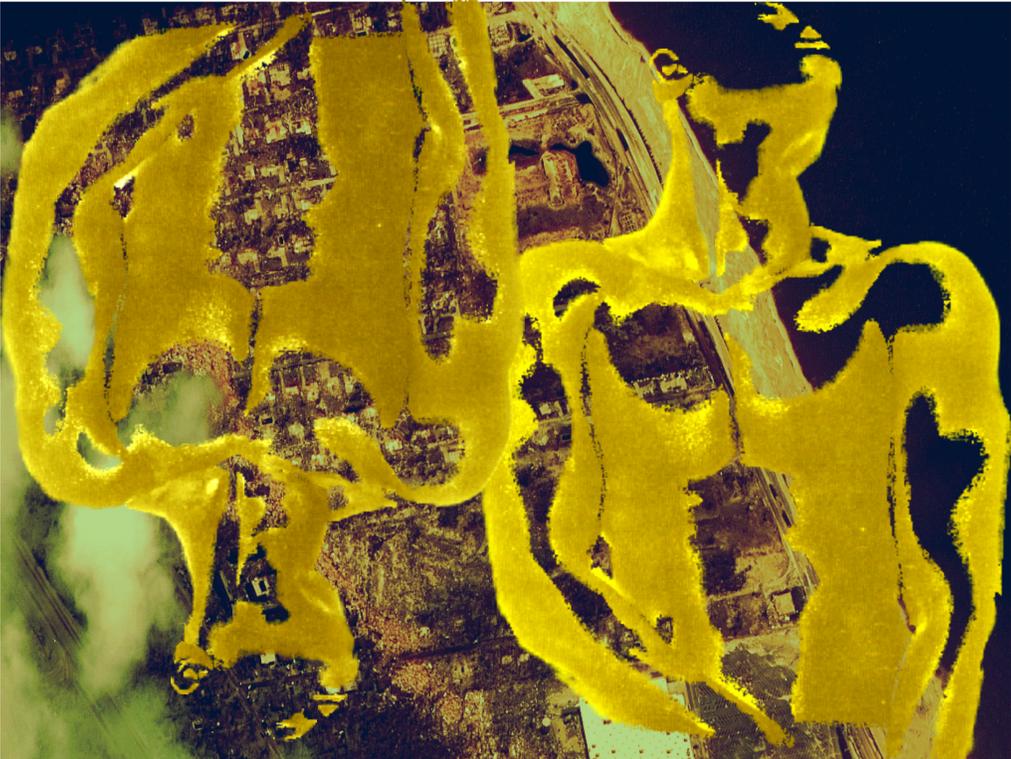














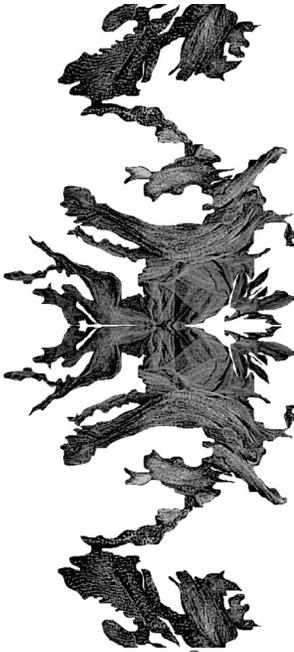




Patrick CINTAS
Marta CYWINSKA pour la traduction polonaise
& Valérie CONSTANTIN pour la mise en images

Sérénade

extrait



Terre de l'asphodèle et du lièvre, terre de femme au travail
 De l'enfant, terre des hommes cherchant des lois au partage
 Et trouvant des raisons de hiérarchiser la possession.

Terre de l'enfance des arbres et de la mort des œuvres.
 Terre de l'inhabité et des néoténies de la langue, terre
 Du soir et des fenêtres, terre des transparences et des profondeurs.

Terre des jours circulaires et de la vie rectiligne, terre
 De la fragmentation des textes, terre de l'existence de la mort,
 Terre des preuves, des méthodes, des instincts, des orgasmes

Et de la foi, terre de l'assimilation et des conquêtes, terre
 Trouvée sur terre en un moment de l'enfance, je n'ai hérité
 Que de mon apparence et elle me rapproche de mon nom. Enfant

Sommaire apparue dès la première éjaculation, je te voyais
 En haut des vignes, enfance toi aussi, prometteuse d'oubli
 Instantané. Ils chargeaient tes épaules de la nourriture

Des hommes et, patiente ou soumise, je ne pouvais pas en juger
 À cette distance, tu allumais le feu avec des branches d'oranger
 Et d'amandier, tu installais le trépied et la gamelle, toujours

Avec cette lenteur reçue en héritage des femmes patientes ou soumises,
 Et je te regardais touiller la mie et surveiller le lard,
 Patiente si je rêvais de toi ou soumise si je te haïssais.

J'ai passé une grande partie de mon enfance à écouter de la musique
Et à regarder la télé. Ils désignaient une malformation intérieure
Si grave que j'avais du mal à me déplacer sans souffrir.

La nature est une question de dosage de la matière, une complexité
Chimique qui continue de se compliquer et l'enfance devient
Un problème d'adulte au travail de l'éducation. J'ai lu des livres

Où l'amour donnait le meilleur de l'expression, beaux livres
De lignes plus que de mots, de croissance plus que de présence.
Ochoa, me disais-tu, je ne suis pas faite pour toi et tu t'en allais.



Terre de l'attente d'un meilleur moment, terre de la croissance
Des précisions et du détail, terre de l'ouvrage et du spectacle,
Terre de cette enfant que tu éloignais de moi par principe.

La pluie venait avec un vent reconnaissable par sa douceur.
Nous pouvions voir la mer et ses partances, la plage noire
De monde, la terre descendant par la route goudronnée comme

Tout le monde. Je n'ai pas rêvé. Un concert traversait ma tête
Cernée d'écouteurs. Et je te proposais une vie sans réjouissance
À la place de l'espoir, une vie de terrien arracheur de terre

En exemple de la nécessité de ne plus revenir pour toucher sa part
D'héritage. Enfant des hommes et tristesse des femmes, je te voyais
T'incliner patiemment devant la lourdeur des travaux à exécuter

Sous peine d'exclusion.

Serenada

excerpt



Ziemo asfodeli i zająca, ziemo spracowanej kobiety
Od dziecka, ziemo ludzi szukających prawa do podziału
I znajdujących przyczyny hierarchizacji posiadania.

Ziemo dzieciństwa drzew oraz śmierci dzieł,
Ziemo niezamieszkałego i neotenu języka, ziemo
Wieczorna i okien, ziemo przezroczystości i głębin

Ziemo tętniących dni życia na linii prostej, ziemo
Fragmentacji tekstów, ziemo istnienia śmierci
Ziemo pełna dowodów, metod instynktów i orgazmów

I wiary, ziemo asymilacji oraz podbojów, ziemo
Odnaleziona na ziemi w chwili dzieciństwa, odziedziczyłem
Jedynie wygląd i przybliżyła mnie ona do mego imienia. Dziecko

Zwięzłości objawione od czasu pierwszej ejakulacji, widziałem cię
Ponad winnicami, ciebie również dzieciństwo, obietnico chwilowego
Zapomnienia. Obarczali twoje ramiona pożywieniem

Dla ludzi, cierpliwa i uległa, nie mogłem ich osądzać
Na odległość, rozpałałaś ogień gałązkami drzewka pomarańczowego.
I migdałowego. Stawiałaś trójnóg i misę, zawsze

Z odziedziczoną ciężkością kobiet cierpliwych i uległych
I patrzyłem jak mieszasz ciasto i wędzisz słoninę,
Cierpliwa gdy marzyłem o tobie i uległa gdy cię nienawidziłem.



Spędziłem większą część mojego dzieciństwa na słuchaniu muzyki
I oglądaniu telewizji. Oznaczały wewnętrzne złe formowanie
Tak mocne że nie mogłem już wędrować bez cierpienia.

Natura jest kwestia dozowania materii, złożonością
Chemiczną która komplikuje się nieustannie i dzieciństwo staje się
Problemem dorosłego w pracy nad kształceniem. Czytałem książki

W których miłość dawała najpełniejszy wyraz, piękne książki
Pełne linijek bardziej niż słowa, wzrastanie bardziej niż obecność.
Ochoa, mówiłaś, jam nie dla ciebie i odchodziłeś wtedy.

Ziemo oczekiwania na lepszą chwilę, ziemo wzrastająca
Dokładnością i szczegółem, ziemo pracy i spektaklu,
Ziemo tego dziecka, które oddalałeś od siebie z zasady,

Deszcz nadchodził z wdzięcznym wiatrem pełnią słodyczy.
Mogliśmy ujrzeć morze i jego odpływy, czarną plażę
Świata, ziemię zstępującą drogą w dziegciu jak

Wszyscy. Nie śniłem. Pewien koncert wędrował w mej głowie
Ocienionej słuchawkami. I proponowałem ci życie pozbawione wesołości
Zamiast nadziei, życie właściciela ziemskiego wyrwacza ziemi

Gwoli przykładowi nie potrzeba wracać ażeby odzyskać swoją część
Spadku. Dziecię mężczyzn i smutku kobiet, widziałem ci
Pochylnego cierpliwie pod ciężarem prac do wykonania

Pod kara wykluczenia.



- à cette occasion sont parus:**
- **La Toccata**
Robert Vitton
collection Djinns - ISBN: 978-2-35554-019-6
 - **Les heures dérobées**
Robert Vitton
collection Djinns - ISBN: 978-2-35554-009-7
 - **Gisèle**
Patrick Cintas
collection Djinns - ISBN: 978-2-35554-007-3
 - **Dix mille milliards de cités pour rien**
Patrick Cintas
collection Djinns - ISBN: 978-2-35554-008-0

où les trouver: à la boutique: www.amazon.fr

par courrier:
Le chasseur abstrait éditeur
12, rue du docteur Sérié - 09270 Mazères

par téléphone:
05 61 60 28 50
06 74 29 85 79

en préparation: - Sérénade

texte et musique de Patrick Cintas

&

voix de Marta Cywinska

&

illustration de Valérie Constantin

- Serenada

texte et musique de Patrick Cintas

&

traduction polonaise et voix de Marta Cywinska

&

illustration de Valérie Constantin



Cahiers de la **Revue d'Art et de Littérature,**
Musique n°4

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com
tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait éditeur
achevé d'imprimer le 5 octobre 2007

ISSN: 1958-752X
ISBN: 978-2-35554-023-3
EAN: 9782355540233

Dépôt Légal: octobre 2007

Version numérique

du n° 4

Cahiers de la RAL,M

«L'étranger»

texte intégral

**mis en ligne le 15 décembre
2010**

à diffuser sans compter

Version «papier» chez Amazon.

Nous remercions:

- Nacer Khelouz, Phill Watts, toute l'équipe de
L'ancrage, l'université de Pittsburgh, le département
de français et italien, Monika Losagio, the Scholl of
Arts and Sciences, Alberta Sbragia, the Center for West
European Studies - USA

- toute l'équipe de la RAL,M (Revue d'Art et de
Littérature, Musique)

- et bien-sûr tous les participants.

Prix: 25 €



9 782355 1540233

ISSN: 1958-752X